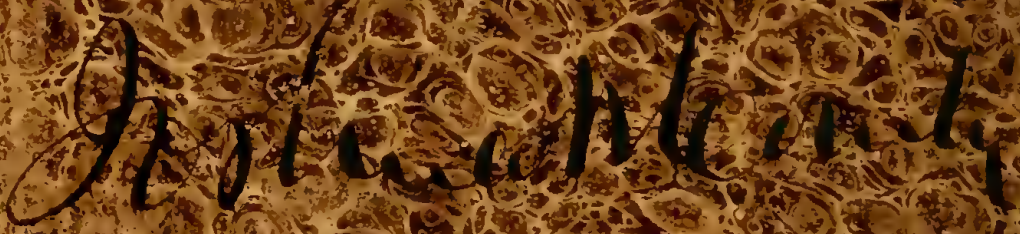
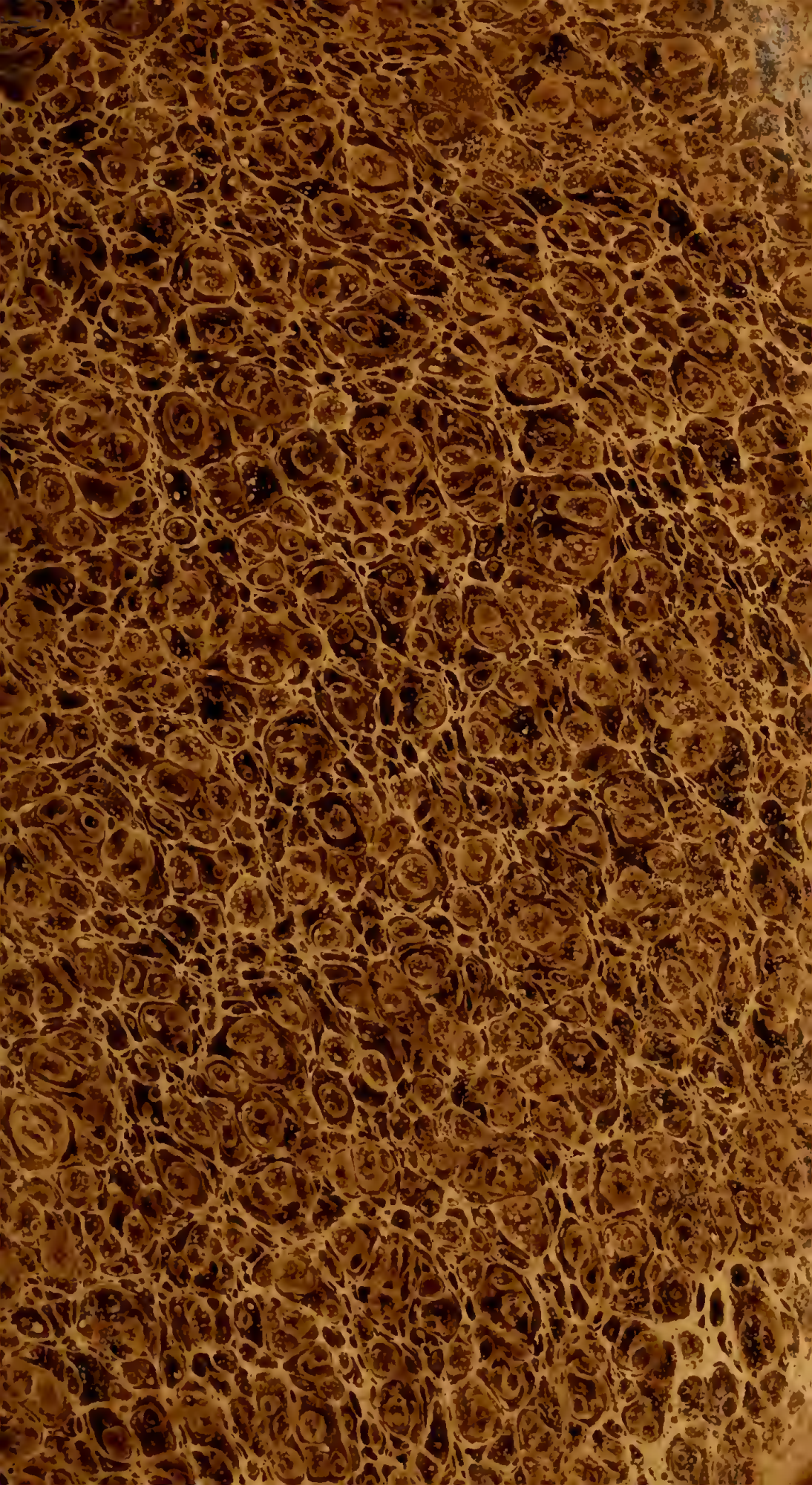




Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/lescentnouvelles1718gome

LES CENT

NOUVELLES

NOUVELLES,

De Madame de GOMEZ.

TOME DIXSEPTIEME.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XXXVII.

TABLE DES NOUVELLES

Contenuës dans le

DIXSEPTIEME VOLUME.

LXXXV. L'HERMITE. Pag. 1

LXXXVI. SUITE DE L'HERMITE. 65

LXXXVII. HISTOIRE DE CLOALDE ET DE CALLISTE. 116

LXXXVIII. LA VESTALE, 187

LXXXIX. HISTOIRE DE CLODOMARK, 211

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.

L'HERMITE.

LXXXV. NOUVELLE.

UN Gentilhomme François que je nommerai Cloalde, qui par son mérite & l'étenduë de son esprit, avoit été employé dans les plus importantes affaires de l'Etat, & qui pour lors jouissoit en repos des grands biens qu'il avoit acquis dans les différens emplois dont il avoit été chargé; se trouvant un jour à l'Hôtel-Dieu au Service Divin, une des Sœurs de cet Hôpital, jugeant à la magnificence de son habillement qu'il étoit ou fort riche ou d'une grande condition, l'aborda, & le pria

avec instance de vouloir bien être le parain d'un enfant qui venoit de naître dans leur Maison, d'une pauvre femme qui s'y étoit retirée pour y trouver les secours nécessaires en pareille occasion. Comme ces sortes d'avantures n'étoient pas rares en ce tems-là; que c'étoit même une coûtume établie, & que Cloalde ne l'ignoroit pas, sa générosité naturelle lui fit accepter la proposition avec joye. On le conduisit aussi-tôt à la Chapelle des Fond, dans laquelle on lui présenta le nouveau né. C'étoit un garçon, il en parut charmé; & l'ayant tenu avec la premiere femme qui se trouva là, il lui donna son nom, & fit les choses avec tant de prodigalité, que les Hospitalieres le comblérent de bénédictions. Après la cérémonie il demanda à voir la mere de cet enfant; mais celle qui l'avoit prié d'être parain s'étant approchée de lui, le supplia de pardonner si elle lui refusoit ce qu'il souhaitoit, en lui disant que c'étoit une chose absolument impossible, & qui tireroit à de grandes conséquences, parce que

la

la plûpart de celles qui se trouvoient dans la nécessité de venir dans leur Maison avoient souvent des raisons importantes de se cacher ; que la mere de cet enfant paroissoit en avoir d'essentielles, & que ce seroit contrevenir aux régles de l'Hôpital de l'exposer aux yeux de quelqu'un qui pourroit la connoitre : Cloalde se rendit sans peine à cette difficulté, mais attendri du sort de celui qu'il venoit de tenir sur les Fonds, & se sentant pour lui des mouvemens de tendresse qu'il ne pouvoit vaincre, il pria la Sœur de l'Hôtel-Dieu d'aller dire à cette femme qu'il souhaitoit prendre son fils ; qu'il le feroit élever avec soin, qu'il lui tiendroit lieu de pere tout le temps de sa vie ; & lui feroit sa fortune lorsqu'il seroit en âge d'en avoir besoin.

Cette fille aussi surprise que charmée de la charité de Cloalde, courut au lit de l'accouchée, lui compta le bonheur qu'elle avoit eu de donner à son fils un parrain de cette importance, lui dit son nom & ses qualités, qu'elle avoit appris

lorſqu'il avoit été queſtion d'en charger les Regiſtres de l'Hôpital, & lui rapporta ſa propoſition en lui conſeillant d'en profiter. Mais cette Dame eut à peine entendu le nom de Cloalde qu'elle fit un cri perçant, & tomba évanouie dans les bras de la Sœur de l'Hôpital, qui ne comprenant pas ce qui pouvoit cauſer cet accident, le prit pour un ſaiſiſſement de la joie que lui donnoit l'avanture qu'elle venoit de lui conter, & mit tous ſes ſoins à la faire revenir. Elle y parvint; & lorſque la malade eut repris ſes ſens, la regardant avec des yeux remplis d'effroi : Au nom de tout ce qui vous eſt cher, ma Sœur, lui dit-elle, ne permettez pas que Cloalde me voie, donnez lui mon fils s'il eſt vrai qu'il veuille s'en emparer, il ne peut être en de meilleures mains; mais ſur tout ne lui dites rien qui puiſſe le porter à vouloir me connoître. Ce peu de paroles fut accompagné de tant de larmes, que l'Hoſpitaliere touchée de la douleur de cette mere affligée, & ne doutant point que le ſujet n'en fût preſſant, la

la rassura du mieux qui lui fut possible, dans la crainte que cet incident ne fût préjudiciable au rétablissement de sa santé ; & lorsqu'elle eut calmé le trouble dont elle paroissoit agitée, elle se rendit où Cloalde l'attendoit avec d'autant plus d'impatience, que l'inclination qu'il se sentoit pour l'enfant augmentoit à chaque instant ; il ne l'avoit point quitté, & s'étoit amusé à le caresser tout le temps que l'Hospitaliere avoit mis à revenir : la beauté de cet innocent, sa douceur, & le plaisir qu'il sembloit prendre aux amitiés qu'il lui faisoit, attirant son cœur de façon qu'il lui avoit été impossible de s'en séparer.

La Sœur le trouva dans cette occupation ; & lui ayant dit que la mere l'en laissoit le maître, il le prit dans ses bras, donna trente Louis à cette fille pour les porter à la malade, monta dans son équipage & se rendit chez lui avec sa proie. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il envoya chercher une nourrice qu'il établit dans sa maison, voulant que

cet enfant fût nourri ſous ſes yeux. Comme il étoit veuf, extrêmement riche, & qu'on ne lui connoiſſoit aucun fruit de ſon mariage, on ne fut point étonné du bien qu'il prétendoit faire à cet inconnu ; la plûpart de ſes amis s'imaginant même qu'il cachoit ſous une avanture ſuppoſée une intrigue ſecret, & qu'il étoit véritablement le pere de cet enfant, n'ignorant pas qu'il avoit été l'homme le plus galant de ſon temps, & qu'il lui étoit arrivé des choſe aſſez extraordinaires dans ſa vie pour donner lieu de croire que quelques années de plus n'avoient pas changé ſes inclinations. Milon, c'étoit le nom de ce fils adoptif, fut donc éléve avec un ſoin extrême dans la maiſon de Cloalde ; & lorſqu'il eut atteint ſa ſeptiéme année il lui donna des Maîtres en tout genre pour ne rien négliger de ce qui pourroit orner ſon eſprit & former ſes mœurs.

Le jeune Milon répondoit ſi parfaitement à ſa tendreſſe, & rempliſſoit de telle ſorte le deſir qu'il avoit de le rendre digne de la for-

tune

tune qu'il lui deſtinoit, qu'il béniſſoit chaque jour celui où le hazard l'avoit conduit à l'Hôtel-Dieu. Cependant ſon préjugé en faveur des femme lui perſuadant qu'un jeune homme ne pouvoit acquérir l'uſage du monde, la politeſſe, & la noble galanterie ſans mêler un peu de leur commerce au inſtructions d'un Gouverneur, & qu'il avoit beſoin d'une perſonne attentive à ſes moindres actions pour les régler & les guider avec prudence, & donner à ſon cœur ce goût & cette délicateſſe qui ſemble être le partage du beau ſexe, il ſouhaitoit avec ardeur pouvoir trouver une Gouvernante à Milon qui eût pour lui des tendreſſes de mere comme il avoit celles d'un pere; qui prît intérêt à ſa conduite, à ſon éducation, qui formât ſes ſentimens, & qui pût être pour lui-même une compagnie agréable, & faire les honneurs de ſa maiſon.

Il n'étoit pas difficile d'en avoir de ce caractere, mais il l'étoit beaucoup d'en trouver qui vouluſſent demeurer avec lui à titre d'amie &

de Gouvernante de ſon fils adoptif. Quoique Cloalde eut paſſé l'âge de plaire, il n'étoit pas encore aſſez vieux pour triompher de la médiſanſe, & pour qu'une femme fût ſans ceſſe avec lui ſans riſquer ſa réputation. Comme il n'ignoroit pas cet obſtacle, & qu'il jugeoit bien qu'il ne pouvoit faire une pareile propoſition à pas une des Dames de ſa connoiſſance qui étoient libres de leurs actions par le veuvage, ou par la diſpoſitions de leur affaires, il eut recours au Précepteur du jeune Milon, s'imaginant qu'étant Eccléſiaſtique & très-charitable, il pourroit procurer ce poſte à quelque femme ou fille que l'indigence rendroit moins ſcrupuleuſe que les autres, ſçachant parfaitement que la miſere & la pauvreté ſont ſouvent les compagnes du vrai mérite.

Il ne ſe trompa point; l'Abbé qui mettoit toute ſon attention à ſecourir les malheureux, avoit un ſujet tel que Cloalde le deſiroit, & pour lequel il cherchoit depuis quelques jours un azile aſſuré: il avoit

avoit même déja porté ſes vûës ſur cette maiſon, mais celle pour laquelle il s'intéreſſoit, étoit encore ſi jeune & ſi belle que la crainte d'expoſer ſa vertu à des épreuves dangereuſes l'avoit auſſi fort détourné de cette penſé : cependant comme elle étoit chez une de ſes parentes qui l'avoit retirée par compaſſion, quoiqu'elle ne fût pas des plus opulentes, qu'il ſçavoit que ſon deſſein n'étoit pas de la garder, qu'elle l'avoit chargée du ſoin de s'informer de quelques Dames pour l'y placer, qu'il n'avoit pû y réuſſir, & qu'il voyoit un grand avantage dans la propoſition de Cloalde, il reprit ſa premiere idée, & lui promit de tout employer pour lui faire avoir cette perſonne.

En effet, dès le jour même s'étant rendu chez ſa parente, il la pria de ſe joindre à lui pour engager Laurence, c'eſt ainſi que ſe faiſoit nommer celle dont il étoit queſtion, à ſaiſir cette occaſion de ſe tirer de la miſere; ils lui en parlerent l'un & l'autre, & lui vanterent avec une égale vivacité les dou-

ceurs & les aiſances qu'elle trouveroit dans cette maiſon ; l'Abbé ajoûtant qu'étant Précepteur du fils il ne négligeroit rien auprès du pere pour l'obliger à lui faire du bien. Comme il y avoit très-peu de temps que la parente de l'Abbé l'avoit chez elle, qu'ils ne la connoiſſoient point, & que de ſon côté elle ignoroit leurs affaires, & qu'elle n'étoit pas inſtruite que cet Eccléſiaſtique fût attaché à Cloalde, ſon nom parut la troubler ; cependant d'importantes raiſons la forçant d'en cacher la cauſe, elle ſe remit le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & s'informant avec ſoin de l'intérieur de ſa maiſon, & ſur tout de ce qui concernoit le jeune Milon, ils lui parlerent ſi fort à l'avantage de l'un & de l'autre, qu'elle conſentit à ce qu'ils déſiroient. La parente de l'Abbé qui étoit une femme extrêmement charitable, & qui jugeoit que Laurence étoit née pour un ſort plus heureux, charmée de lui procurer une vie moins pénible, la conduiſit à l'inſtant chez Cloalde, & la lui préſenta comme

un trésor dont il ne pouvoit avoir trop de soin. Elle n'eut pas besoin d'éloquence pour lui persuader le mérite de Laurence, puisqu'il suffisoit de la voir pour être prévenu en sa faveur ; elle n'avoit que vingt-sept à vingt-huit ans, tous ses traits étoient réguliers, & quoiqu'une profonde tristesse parût sur son visage, sa beauté n'en avoit pas moins d'éclat, & n'en étoit que plus touchante : elle étoit grande, bien faite, & peu de personnes avoient l'air aussi noble qu'elle ; sa physionomie étoit fine & spirituelle, & cependant sage & modeste ; sa présence rappellant au souvenir de Cloalde une femme qui lui avoit été chere, il ne put s'empêcher de soupirer en la regardant, par la prodigieuse ressemblance qu'il lui trouvoit avec elle, son cœur s'émût, & ses yeux se remplirent de larmes en lui demandant quel étoit son nom, sa famille, & quel malheur l'avoit mise dans une situation assez fâcheuse pour avoir recours aux biensfaits des ames pitoyables & généreuses.

Cette belle personne qui n'étoit

pas moins agitée que lui, mais qui ſçavoit mieux ſe contraindre, jettant ſur lui des regards qui ſembloient implorer ſes bontés; Diſpenſez-moi, Seigneur, lui dit-elle, de vous inſtruire de mon origine, elle eſt illuſtre, mais comme elle eſt la ſource de toutes mes infortunes, le récit de ma vie ne feroit que les augmenter, & ne ſeroit d'aucune utilité à l'emploi que vous me deſtinez; la nobleſſe de mon ſang ne me rend que plus à pleindre, je me nomme Laurence; un époux que j'aimois, & de qui j'étois adorée m'avoit tirée d'un ſort obſcur, ma félicité avoit été trop prompte pour être durable; j'ai perdu cet époux ſi cher, & ſa perte m'a plongé dans de nouveaux malheurs, ſans ſecours, ſans parens, & ſans amis, une affreuſe miſere eſt venu m'accabler; une perſonne auſſi pieuſe que tendre m'avoit miſe dans un Couvent, ou par ſes généreux ſoins je paſſois des momens aſſez doux, mais la mort me l'ayant enlevé; celles qui me prétoient un azile me l'ont ôté; la tante du Precepteur

de

de votre fils qui pratiquoit quelques penſionnaires de cette maiſon, touchée de voir qu'on m'en banniſſoit ſi cruellement, après avoir profité pendant ſept ans d'une penſion conſidérable que cette Dame charitable donnoit pour moi, m'a priſe chez elle en attendant qu'elle pût trouver à me mettre autre part avec bienſéance; elle n'eſt peut-être pas bien obſervée dans le choix qu'ils font aujourd'hui; mais quelle que ſoit la force de la médiſance, j'ai des moyens ſi certains d'en arrêter le cours lorſqu'elle voudra m'outrager avec trop de violence que je n'en appréhende point les traits, & que je n'ai d'autre crainte que celle de ne pas remplir aſſez dignement la place dont vous voulez m'honnorer. La charmante Laurence s'énonçoit avec des graces ſi particuliers, qu'un cœur moins tendre que celui de Cloalde y eût été ſenſible. Il en fut pénétré; & par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il lui prit la main & la ſerrant dans les ſiens: Non, belle Laurence, lui dit-il, vous ne ſerez point

en butte aux discours empoisonnés; je veux vous servir de pere, & c'est sous ce nom respectable que je prétens vivre avec vous; je croïois ne donner qu'une Gouvernante à mon fils, mais je veux qu'il vous honore & vous respecte comme sa mere, & que toute ma maison vous soit soumise. Ces paroles tirerent des larmes à Laurence, & ne pouvant se contraindre assez pour déguiser entiérement ce qui se passoit au fond de son cœur: Veuille le Ciel, Seigneur, s'écria-t'elle, vous maintenir dans ces ses sentimens; & vous faire toûjours regarder Laurence comme votre fille. Cloalde étoit tellement occupé de ses propres pensées qu'il ne fit qu'une legere attention à ce discours, & ne le prit alors que pour un effet de la crainte de voir changer encore sa fortune de face: il rendit mille graces à la parente du Précepteur, & faisant venir le jeune Milon, il le présenta à Laurence en ordonnant à cet aimable enfant de l'embrasser, de l'aimer, & de lui obéir.

Il n'eut pas de peine à suivre ce com-

commandement, ſon cœur prit d'abord une ſi forte inclination pour Laurence, qu'il ſembla qu'il l'avoit toûjours vûë; & par ſes touchantes careſſes, il mit cette belle femme dans un état difficile à décrire. Elle le tint long-temps dans ſes bras en arroſant ſon viſage de ſes larmes, ſans qu'il lui fut poſſible de les retenir; cependant appréhendant que ſes tranſports dévoilaſſant un miſtere qu'elle n'oſoit mettre au jour, faiſant tréve à ſes ſanglots: Ne vous étonnez pas, Seigneur, dit-elle à Cloalde, des marques de foibleſſe que je fais éclater à vos yeux, le Ciel m'avoit donné un fils, j'avois fondé ſur lui mes plus douces eſpérances, ſa mort me les a toutes ôtées, le vôtre vient de m'en rappeller la mémoire en renouvellant le regret de ſa perte, & mon ame attendrie n'a pû réſiſter aux mouvemens dont je me ſuis ſentie agitée, Cloalde lui répondit qu'il ſouhaittoit que le jeune Milon pût un jour réparer toutes ſes pertes; qu'il la prioit de le former elle-même; qu'il avoit des maîtres pour cultiver ſon eſprit, mais

mais que c'étoit à elle à prendre ſoin de lui inſpirer les vertus qui rendent un homme recommandable dans la ſociété civile : & dès ce moment le remit entre ſes mains, lui donna le plus bel appartement de ſa maiſon ; lui confia le détail de ſon domeſtique, dont il voulut qu'elle fût maîtreſſe abſoluë, & joignit à tant de preuves de conſidération tout ce qui peut être utile à une femme. Laurence que de ſecrettes raiſons rendoient extrêmement ſenſible à ſa généroſité, en témoigna ſa reconnoiſſance de maniere à lui prouver qu'il n'auroit pas ſujet de ſe repentir de ce qu'il faiſoit pour elle. En effet, attentive à ſes moindres deſirs, les prévenant avec zele, complaiſante, douce, charitable, ſon eſprit, la nobleſſe de ſes ſentimens, la modeſtie, & la beauté de ſon caractere captiverent ſi bien ſon cœur qu'il crut n'avoir été véritablement heureux que depuis l'inſtant de ſon arrivée chez lui ; & comme il lui découvroit chaque jour de nouvelles qualités, & qu'il ne trouvoit de charmes que dans ſa con-

converſation, il ſe retira inſenſiblement de tous ſes amuſemens ordinaires, & de la plûpart de ſes amis. Ayant remarqué que Laurence évitoit le grand monde, & qu'elle préferoit ſouvent de reſter ſeule dans ſon appartement, aux compagnies les plus brillantes; il voulut ſe conformer à ſon humeur, qui malgré la contrainte qu'elle ſe faiſoit étoit toûjours triſte & mélancolique.

Cependant ſérieuſement appliquée à l'éducation du jeune Milon, Cloalde s'apperçut bien-tôt du changement avantageux que ſes ſoins produiſoient dans cet enfant, ce qui l'attacha encore davantage à l'un & à l'autre. Comme il étoit perſuadé que Laurence le croyoit ſon fils, il ſe réſolut de lui marquer ſa confiance, & d'attirer la ſienne en lui déclarant la vérité de ſa naiſſance, eſperant lui prouver par-là ce qu'il étoit capable de faire en ſa faveur, puiſque ſa charité l'avoit porté à l'adoption de cet inconnu. En effet, il l'en inſtruiſit, lui avoua qu'il ſe ſentoit pour lui des entrailles

les de pere, & qu'il avoit formé le deſſein de le faire ſon héritier, puiſque le Ciel l'avoit privé d'en avoir de ſon mariage. Laurence approuva le projet, donna mille louanges à ſa généroſité ; & le fortifiant dans cette idée, lui promit de ne rien négliger pour rendre Milon digne de ſes bontés. Quelques mois s'écoulerent de la ſorte, pendant leſquels Cloalde mit tout en uſage pour obliger Laurence à lui déclarer qui elle étoit, mais toûjours miſterieuſe ſur cet article, il ne put y parvenir. Touché de cette réſiſtance, & ſon eſtime pour elle augmentant de jour en jour, il commença à s'apperçevoir que cette compagne lui devenoit trop chere pour ne s'y pas lier entiérement, & quoique les mouvemens de ſon cœur ne puſſent abſolument ſe nommer amour ; ce qu'ils lui inſpiroient étant plus vif que la ſimple amitié, il crut que l'himen ſeul pouvoit les ſatisfaire ; & comme il aimoit Milon preſqu'autant que Laurence, & qu'il ne pouvoit douter de la tendreſſe que cette belle fem-

femme avoit pour cet enfant par le plaisir qu'elle paroissoit prendre à son éducation, il résolut de partager ses biens entr'eux par un expédient qu'il s'imagina ne pouvoir manquer. Rempli de son projet, il ne songea plus qu'à l'exécuter en le découvrant à Laurence, persuadé que sa situation ne lui permettroit pas de refuser ce qu'il avoit à lui proposer.

Mais soit qu'il crut qu'une déclaration d'amour ne convînt pas à un homme de son âge, soit que l'air sage & réservé de Laurence lui inspira quelque timidité, un mouvement dont il n'étoit pas le maître s'opposa si fortement à cet aveu toutes les fois qu'il voulut le faire, qu'il lui fut impossible d'en triompher. Cet obstacle qui se présentoit incessamment à lui lorsqu'il se préparoit à parler, le fit tomber lui-même dans une mélancolie dont Laurence fut allarmée ; & redoublant ses soins & ses attentions pour l'en tirer, elle eut la douleur de voir qu'ils ne paroissoient que l'augmenter, bien loin de la dissiper. Cloalde ne fut pas long-

long temps à s'appercevoir de l'inquiétude qu'il lui cauſoit, & voulant abſolument terminerle trouble dont il étoit agité, & ſe flatant que la campagne lui donneroit plus de liberté de s'expliquer, & lui procureroit des occaſions plus favorables d'entretenir Laurence, qu'il ne voyoit jamais qu'au milieu des maîtres de Milon & de ſes domeſtiques, il lui propoſa d'aller paſſer quelques mois dans un aſſez beau Château qu'il avoit auprès de la Forêt de Rez, ſous prétexte que l'air lui rendroit la ſanté. Elle y conſentit ſans peine, les bois & la ſolitude ayant pour elle mille fois plus de charmes que le ſéjour de la Ville. Cloalde qui n'avoit formé ce deſſein que pour n'avoir pas tant de témoins de ſes actions, ne mit de cette partie que ceux de ſes gens dont il ne pouvoit ſe paſſer, avec Milon & ſon Précepteur. Laurence pour lui plaire ne mena qu'une femme & lorſque toutes choſes furent réglées pour le temps de leur abſence, ils partirent & ſe rendirent à ce Château, où la belle Laurence

ttouva

trouva tant d'agrément qu'elle avoüa à Cloalde qu'elle y goûtoit une tranquilité qu'elle n'avoit eûë depuis pluſieurs années, & qu'elle s'y croiroit parfaitement heureuſe s'il pouvoit y reprendre ſa ſanté. Ce diſcours ranimant ſon eſpérance, il ne voulut pas tarder plus long tems à lui découvrir ſon cœur. Il étoit ſeul avec elle dans une allée de ſon parc, elle étoit moins triſte qu'à ſon ordinaire, il lui ſembloit même qu'elle lui parloit d'un air plus libre & plus tendre qu'elle n'avoit fait juſqu'alors, & que tout favoriſoit ſon deſſein : ainſi s'armant avec effort contre le mouvement ſecret qui l'avoit toûjours forcé de garder le ſilence; Sage Laurence, lui dit-il, il n'eſt plus dans mon pouvoir de vous déguiſer la cauſe de mon mal, & le ſeul reméde qu'il y faut apporter; je vous aime, & veux vous épouſer; mais quoique j'oſe me flatter que vous ne dédaignerés pas une ſemblable fortune, la condition que ma tendreſſe pour Milon m'oblige d'y mettre me fait craindre votre refus; & je n'at-

n'attribuë qu'à cette crainte l'embarras qui m'a ſaiſi toutes les fois que j'ai voulu vous en inſtruire.

Voilà la ſource de ma melancolie, & voici ce que vous pouvez faire pour me l'arracher. Acceptez ma main, belle Laurence, & conſentez qu'en nous uniſſant pour jamais je reconnoiſſe Milon pour mon fils & le votre, & que par cet innocent ſtratagême, il partage avec vous mon amour & mes biens. Vous êtes ſans doute ſurpriſe, continua-t-il en la voyant interdite, qu'un enfant que le hazard ſeul a mis entre mes mains me ſoit devenu aſſez cher pour vouloir en être le pere, & je n'en ſuis pas moins étonné que vous; mais tel eſt ſur moi ſon aſcendant & le vôtre, que je ne puis ſans mourir me ſéparer ni de vous, ni de lui, & que vous poſſedez tous deux mon cœur avec une telle égalité que j'ignore encore à quelle perte je ſerois le plus ſenſible : démêlons donc ces ſentimens, chere Laurence, ſouffrez que je vous aime comme une épouſe digne de tout mon attachement; &

que

que j'aime Milon, comme un gage du vôtre : devenez mere par complaisance pour ma foiblesse, & soyez mon épouse par reconnoissance pour mon amour. Je sçai que ce que j'exige de vous en faveur de Milon intéresse votre vertu ; mais songez que l'himen en est le prix, & qu'il n'est rien que ses doux nœuds n'effacent aux yeux des hommes.

Cloalde cessa de parler, & Laurence qui pendant son discours avoit eu le tems de se remettre, le regardant d'un air respectueux : Si vous pouviez lire dans mon cœur, Seigneur, lui dit-elle, à quel point il est touché de vos bontés, vous me pardonneriez sans peine le refus que je suis forcée d'en faire, non que j'aïe aucune répugnance à me dire mere d'un enfant que vous trouvez digne d'être votre fils, ni que je suis insensible aux assûrences que vous me donnez de votre tendresse, j'ose même vous dire que j'y répons autant que mon devoir me le permet ; mais, Seigneur, un obsta-

cle

cle invincible s'oppoſe à l'himen que vous me propoſés, je vous ſuis inconnuë, des raiſons qui juſqu'alors m'ont paruës ſolides, m'ont contrainte à vous cacher les incidens de ma naiſſance & de ma vie, je vois aujourd'hui qu'un plus long ſilence ſeroit criminel, & que je dois le rompre pour éviter de plus grands malheurs; mais, Seigneur, ajoûta-t-elle en ſe jettant à ſes pieds, accordez-moi quelques jours pour me préparer à ce récit, & vous diſpoſerez après du ſort de l'infortunée Laurence. Cette belle perſonne parut ſi trouble en prononçant ces paroles, & Cloalde ſe ſentit ſi fort attendri de la voir à ſes génoux, qu'il ne put retenir ſes larmes, & la relevant avec empreſſement, il la raſſûra, lui promit d'attendre qu'elle voulût lui confier ſes avantures, ajoûtant que ſon deſſein n'étoit pas de la contraindre, qu'elle n'avoit rien à redouter de ſa paſſion, qu'elle en lui inſpiroit aucune penſée dont elle pût être offenſée, & que quelque choſe qu'elle lui aprît,

prît, elle le trouveroit toûjours prêt à lui donner des preuves de ſon eſtime.

Laurence lui rendit grace de ſes bontés, & l'ayant prié de les lui continuer, ils rentrérent dans le Château avec d'autant plus d'agitation, qu'ils s'efforçoient de ſe cacher l'un à l'autre l'inquiétude qui les dévoroit. Cloalde n'y fut pas plûtôt de retour, qu'il monta à cheval ſuivi de ſon Valet de Chambre pour chercher à ſe diſſiper en parcourant les terres qui rélevoient de la ſienne. Comme il ne tenoit aucune route certaine, & qu'il marchoit enſeveli dans ſes penſées, ſon Valet de Chambre lui propoſa d'entrer dans la forêt de Rez pour y voir un Hermite, dont la vie auſtére & ſauvage faiſoit grand bruit dans le païs. Cloalde en avoit entendu parler dès les premiers jours de ſon arrivée à ſon Château; mais beaucoup plus occupé de Laurence que de l'Anacorete, il n'avoit fait qu'une legére attention à ce qu'on lui en avoit dit; elle ſe reveilla au diſcours de

ſon Valet de Chambre, & ſans preſque lui répondre il pouſſa ſon cheval du côté de la forêt. Pendant qu'il en parcouroit les routes ce domeſtique lui conta tout ce qu'il avoit appris du Solitaire qui paſſoit pour un homme extraordinaire parmi le peuple, ne voulant ſe communiquer qu'à très-peu de perſonnes, refuſant ſur tout de voir les femmes, & ne vivant que de fruits ſauvages, & des racines que lui fourniſſoit la forêt dans laquelle il s'étoit fait une habitation d'une caverne qui reſſembloit bien plus, à ce qu'on diſoit, à une retraite de voleurs qu'à un hermitage. Ce fut en écoutant tout ce colloque que Cloalde pénétra dans le plus épais du bois. Il y eut à peine fait quelque pas qu'il apperçut l'Hermite aſſis au pied d'un arbre, un livre à la main, & paroiſſant très-attentif à ſa lecture. Cette vûë l'ayant un moment détourné de ſes idées, il fit ſigne à ſon Valet de Chambre d'arrêter, & deſcendant de cheval il s'avança ſeul dans la route du Solitaire, & paſſant devant lui comme

me en ſe promenant, il le ſalua. L'Hermite ſe leva promptement, & lui rendant ſon ſalut offrit à ſes regards l'homme du monde du plus grand air; & quoiqu'une longue barbe qui lui venoit juſqu'à la ceinture dût lui ſervir de preuves de vieilleſſe, ſon front uni, & ſes yeux remplis de feu que donne la jeuneſſe démentoient de telle ſorte, ce qu'il ſembloit vouloir paroître, que Cloalde, que l'âge, l'eſprit & l'expérience rendoient difficile à tromper, ne douta point que cet habillement ne renfermât quelque myſtére, & cherchant à s'en convaincre il l'aborda, & lui demanda pardon d'avoir troublé ſa ſolitude. Je ne m'attendois pas, lui dit-il, mon pere, que le hazard me fût aſſez favorable pour me faire rencontrer d'abord un homme qu'on a tant de peine à voir, lorſqu'on y vient de deſſein prémedité, & ſi je ne craignois de vous être importun, je profiterois avec joïe de ce bonheur.

Cloalde portoit ſi bien dans ſa phiſionomie, & dans toutes ſes ac-

tions le caractére d'un homme de qualité, que le Solitaire ne s'y méprit point, & le traitant avec conſidération; La converſation d'un malheureux tel que moi, Seigneur, lui répondit-il, n'eſt pas d'un aſſez grand prix pour la deſirer, & ſi depuis un mois que j'habite cette forêt, je me ſuis quelquefois ſouſtrait à la curioſité du vulgaire, ç'a bien moins été pour en impoſer à la multitude, que pour m'en débarraſſer; je n'en agis pas de même avec ceux dont je puis tirer quelque conſolation, & ſi vous croïez ne vous pas ennuïer avec le plus infortuné de tous les hommes, je ne refuſerai point l'honneur que vous me voulez faire. Ces paroles prononcées avec un fond de triſteſſe qu'il ne pouvoit cacher, touchérent Cloalde, naturellement tendre & généreux; il fit tréve à ſes inquiétudes ſecrettes pour prendre part à celles du Solitaire, & ſe ſentant une extrême deſir de le connoître il crut ne pouvoit mieux y réuſſir qu'en l'inſtruiſant de ſon nom & de ſa naiſſance. Je voudrois,

lui

lui dit-il, vous être utile dans les chagrins qui ſemblent troubler la vie que vous avez embraſſée, j'ai quelque pouvoir en ce païs, il ne tiendra qu'à vous d'en profiter, je me nomme Cloalde, une grande fortune & de puiſſans amis me mettent en état de rendre ſervice à ceux qui en ont beſoin, un aſſez beau Château à peu de diſtance de cette forêt me ſert de maiſon de plaiſance lorſque je veux me délaſſer du tumulte de la Cour & de la Ville; j'y ſuis avec ma famille, & je vous prie d'en tirer tous les ſecours qui peuvent vous être néceſſaires.

L'Hermite parut étonné au nom de Cloalde, & le regardant avec attention : Quoi, Seigneur, reprit-il, ſeriez vous l'époux d'Henriette d'Albury. Celle dont je ſuis veuf, lui repondit il, très-ſurpris à ſon tour, s'appelloit ainſi. N'avoit-elle pas des freres ? ajoûta le Solitaire, Elle en avoit deux, repondit Cloalde, mais comme ils avoient à peine ſept à huit ans lorſque je quittai l'Angleterre, & qu'ils ne ſont

point venus en France, ayant paſſé dès cet âge à la Jamaïque, je ne les ai jamais vû. Le titre de frere, dit alors le Solitaire en ſoupirant, m'eſt ſi malheureux, que je devrois peut être vous cacher que vous voïez en moi celui d'Henriette votre épouſe; que Rodolphe d'Albury eſt mon nom, & que je ſuis un de ceux que vous dites qui furent ſi jeune dans cette Iſle; mais quelque choſe de plus fort que moi me force à m'abandonner à la joie que me donne le bonheur ineſperé de voir un homme que j'ai tant ſouhaité de connoître. A ces mots lui tendant les bras, Cloalde s'y jetta avec précipitation, & le preſſant tendrement dans les ſiens, je ne ſuis pas moins ſenſible que vous lui dit il, à cette rencontre imprévûë & j'aimois ma chere Henriette avec trop d'ardeur pour que tout ce qui lui appartenoit ne me ſoit pas recommandable, mais, ajoûta-t il, inſtruiſez moi du miſtére que renferme cet habillement vénérable; eſt-ce déguiſement, ou véritable dévotion? car enfin, quoi-

quoique vous me ſoïez entiérement inconnu de vûë, la renommée & les nouvelles que mon épouſe recevoit de ſa famille, ne m'ont pas laiſſé ignorer que Rodolphe d'Albury s'eſt diſtingué par mille actions de valeur dans la conquête de la Jamaïque, & j'avoüe que je ne puis accorder l'âge que vous devez avoir avec cette barbe reſpectable ; ni l'habit que vous portez avec le métier des armes pour lequel vous étiez deſtiné.

Quelle douleur que me puiſſe donner le ſouvenir du motif de cette metamorphoſe, repondit-il, je ne balance point à vous en faire le récit; mais l'endroit où nous ſommes étant trop expoſé à la curioſité de ceux qui vont & viennent ſans ceſſe dans cette forêt; ſouffrez que je vous conduiſe dans un lieu plus écarté & que ma triſte demeure ſoit honorée de votre préſence. Cloalde y conſentit, & l'ayant prié de permettre qu'un homme à lui dont il étoit accompagné amenât ſes chevaux à quelque diſtance de ſa retraite, Rodolphe le fit avan-

cer lui même, & réflechiſſant que Cloalde ne le connoiſſoit pas aſſez pour le ſuivre avec tant de confiance dans un lieu auſſi ſolitaire, il lui demanda pardon de ſon imprudence en le conjurant de lui indiquer tel endroit qu'il voudroit & qu'il s'y rendoit. Mais Cloalde qui n'étoit pas naturellement ſuſceptible de crainte & qui remarquoit à chaque inſtant dans l'Hermite un air de famille qu'il ne pouvoit méconnoître, l'aſſûra que ce ſeroit l'offenſer que d'imaginer qu'il eût aucun ſoupçon qui lui fût déſavantageux, & qu'il portoit ſur ſa phiſionomie un caractére d'honneur & de probité qui ne lui permettoit pas de douter de la vérité de ſes paroles, l'Hermite le remercia de l'opinon qu'il avoit de lui, & ſans s'embarraſſer dans de nouveaux complimens le fit changer de route, & s'enfonçant dans le plus épais de la forêt le conduiſit à l'entrée de ſa caverne. Cet endroit du bois étoit ſi difficile à trouver à ceux qui n'en ſçavoient pas les détours, que le Solitaire perſuadée que per-

perſonne ne viendroit les interrompre, fit aſſeoir Cloalde au pied d'un arbre, & s'étant placé près de lui, & fait mettre les chevaux & le Valet de Chambre à une diſtance aſſez raiſonnable pour que cet homme n'entendît rien de leur converſations, il prit la parole, & le regardant triſtement : Ce ſeroit un grand bonheur pour moi, Seigneur, lui dit-il, ſi cet habit qui vous étonne étoit un fruit des ſages réflexions que les hommes devroient faire dans leur infortune; mais par malheur pour moi il n'eſt que l'effet du déſeſpoir dont je ſuis déchiré depuis ſept ans entiers, & ne me ſert que de voile pour cacher la plus juſte de toutes les vengeances. Je ne vous entretiendrai point de la nobleſſe de mon ſang; vous ne l'ignorez pas puiſque vous l'avez trouvé digne de votre alliance en épouſant ma ſœur.

Comme nous étions trop jeunes, mon frere & moi, pour être ſenſibles à l'honneur que vous lui faiſiez, & qu'on nous fit partir pour

la Jamaïque, preſque auſſi tôt que votre himen fut réſolu, à peine fûmes nous inſtruits de votre nom & de votre païs. Cette Iſle étoit preſque ſoûmiſe à notre nation lorſque nous y fûmes joindre Antoine d'Albury frere de mon pere; qui ſous prétexte de vouloir nous y élever pour y établir notre fortune, ſouhaita nous avoir près de lui; mais en effet, pour nous éloigner de notre Patrie, dont le trouble & les différens partis mettoient en riſque tous ceux qui cherchoient à ſe maintenir dans leur devoir en demeurant fidéles à leur Monarque. Mon Pere étoit du nombre de ces derniers, mais n'oſant le témoigner, & ne voulant pas non plus ſe déclarer pour Cromwel, dont la puiſſance devenoit à chaque inſtant plus redoutable; il prit la réſolution de faire paſſer ſes fils & ce qu'il avoit d'effets à la Jamaïque, dans l'intention de mettre à couver ce qui lui étoit le plus précieux: ainſi vous ayant accordé Henriette ſa fille qui devoit paſſer en France avec vous, & nous envoïant

voïant par de-là les mers, il comptoit ſe voir en liberté d'agir ouvertement pour le rétabliſſement de ſon Prince, ſans avoir le cœur occupé des malheurs qu'il pouvoit attirer ſur ſes enfans.

Ce fut donc là le véritable motif de notre départ, qui n'étoit autre choſe qu'une honnête fuite. Antoine d'Albury, notre oncle, qui étoit puiſſant dans l'Iſle, & qui commandoit une partie des Troupes, nous reçut en pere; & malgré les ſoins qu'il étoit obligé de prendre dans un païs nouvellement conquis, & que les Eſpagnols cherchoient encore à nous diſputer; il n'en eut pas moins d'attention pour notre éducation: & ſans vous ennuïer du tems de notre enfance, je vous dirai ſeulement que George d'Albury mon frere, & moi parvînmes à notre quinziéme année avez d'aſſez belles qualités pour faire eſpérer que nous ne démentirions point le ſang dont nous étions ſortis. Antoine qui n'avoit pas négligé de nous inſtruire du malheur de Charles premier du

nom, de la tyranie de Cromwel, & de l'amour que nous devions avoir pour Charles ſecond notre légitime Souverains, nous apprit alors le retour de ce Monarque en Angletterre, & la mort d'Albury notre pere, qui avoit eu la conſolation de mourir en ſoûtenant le parti de ſon Roi. Ces récits qui nous rendoient jaloux de l'honneur que tant de braves Seigneurs avoient acquis en cette occaſion nous faiſoient deſirer avec ardeur d'en trouver ou nous puſſions nous ſignaler, & notre jeune courage animé par les exemples qu'on nous citoit à chaque inſtant, ne nous faiſoit ſoupirer qu'après la guerre. Nous ne languimes pas long tems, les Eſpagnols qui ne pouvoient ſe conſoler de l'établiſſement des Anglois à la Jamaïque firent tous leurs efforts pour nous en chaſſer, & s'en conſerver la propriété. Je ne vous détaillerai point nos combats, & me contenterai de vous dire que ce fut en cette occaſion que nous fîmes connoître; mon frere & moi, que

nous

nous méritions de porter les armes. Nous nous diſtiguâmes de telle ſorte, qu'on nous flatta d'avoir contribué plus qu'aucun à la conquête de cette Iſle, dont nous reſtâmes enfin paiſibles poſſeſſeurs. Depuis ce moment George & moi fûmes emploïés dans toutes les expéditions militaires qu'il falut faire contre les naturels du païs, qui nous donnérent aſſez d'occupation pour nous faire paſſer près de ſix ans dans de continuels combats.

Nous parvînmes de la ſorte à notre vingt-deuxiéme année, où nous perdîmes Antoine d'Albury notre oncle, qui nous laiſſa avec de grandes richeſſes qu'il avoit amaſſées. Nous ne ſongeâmes d'abord qu'à les augmenter; mais après nous être donné ce ſoin trois ou quatre ans le deſir de revoir notre patrie s'empara ſi fortement de notre ame, que nous réſolûmes d'un commun accord, mon frere & moi, de laiſſer le Gouvernement de nos babitations à un ancien domeſtique de mon oncle, dont la probité nous étoit connuë,

qui avoit eu toute ſa confiance pendant ſa vie, & dont le fils avoit été élevé avec nous. Comme nous l'aimions beaucoup nous réſolûmes de le rendre le compagnons de notre voïage ; ſon pere y conſentit avec joïe, & lorſque nous eûmes reglé toutes nos affaires à la Jamaïque, où nous comptions revenir après avoir viſité les principales Cours de l'Europe où nous voulions nous rendre, nous nous embarquâmes ſur un Vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour l'Angleterre, emportant avec nous des ſommes conſidérables en or & en pierreries. La tendre amitié qui nous uniſſoit mon frere & moi, ne nous ayant jamais permis de ſéparer nos biens, nous en diſpoſions également l'un & l'autre ſans nous en rendre aucun compte ; ainſi ce qui m'appartenoit étoit à lui, & ce qu'il avoit étoit à moi. Ce fut dans cette douce intelligence que nous ne fûmes connus que par le nom que nous portions, tous nos parens étant morts, & leurs amis ne nous ayant jamais vûs.

Ce-

Cependant nous eûmes l'honneur de ſaluer le Roi, & d'en être reçûs favorablement ; & comme Antoine d'Albury nous avoit ſouvent repeté qu'Henriette notre ſœur avoit epouſé un Seigneur François nommé Cloalde, nous nous, en informâmes, & ſçûmes qu'ayant été forcé de quitter l'Angleterre aſſez promptement, vous y aviez laiſſe votre épouſe près de deux ans, & qu'ennuyée d'une ſi longue ſéparation, elle avoit paſſé en France pour vous joindre, qu'elle y avoit vêcu dix ſept ou dix huit ans, & qu'elle étoit morte cette même année ſans avoir laiſſé d'enfans. Cette nouvelle nous chagrina, nous étant flattés du plaiſir de la voir; mais eſpérant la retrouver en vous, nous réſolûmes de venir en France & de vous montrer les freres d'une femme qu'on nous aſſûroit vous avoir été chere.

Nous ne retardâmes point l'exécution de ce deſſein, & nous partîmes, il y a préſentement près de neuf ans, pour nous rendre dans votre Capitale *incognito* & ſous des noms

noms ſuppoſés, ne voulant nous faire connoître qu'après vous avoir vû. Nous y arrivâmes ſans accident, toûjours accompagnés de Laverne, c'eſt ainſi que ſe nomme le fils de celui à qui nous avions confié la régie de nos biens à la Jamaïque,& comme nous voulions nous faire honneur de nos richeſſes,nous avions apporté tous nos lingots & nos diamans avec nous. Nous prîmes un hôtel garni; & tandis qu'on travailloit à nous faire nos épuipages, nous chargeâmes Laverne de vous chercher. Il ne fut pas long-tems à ſçavoir votre demeure; mais vous étiez alors en Bretagne, & vos gens ignorant le tems de votre retour, nous conclûmes de joüir pendant votre abſence des plaiſirs que Paris offre aux étrangers, & de vous y attendre ſans nous découvrir à perſonne. Notre hôteſſe qui s'appelloit Madame Bermont, & qui par la quantité de gens de condition qu'elle logeoit chez elle en avoit pris les manieres,ne ſervit pas peu à nous en procurer, & nous la mettionsſouvent

vent de nos parties. Un jour nous ayant prié de lui prêter un de nos caroſſes pour aller voir ſa fille qui étoit penſionnaire dans un convent à deux lieuës de la Ville; il nous prit envie de lui tenir compagnie, ne ſçachant ce que c'étoit que Couvent, & que Religieuſe: elle en fut charmée, & nous nous rendîme à la grille avec autant de gaieté que d'impatience. Elle demanda ſa fille, & comme elle avoit à l'entretenir, & qu'elle craignoit que nous ne nous ennuïaſſions, elle lui fit dire d'amener avec elle au parloir quelques Religieuſes, ou Séculiéres de ſes amies. Cette Demoiſelle arriva très-peu de tems après ſuivie de deux perſonnes qui fixérent toute notre attention, l'une par la ſingularité de ſon habillement & l'autre par ſa beauté; mais nos regards laiſſérent bien-tôt la Religieuſe pour ne s'attacher qu'à la jeune amie de la fille de notre hôteſſe; c'étoit une grande perſonne de dix huit ans, d'une taille fine & majeſtueuſe, d'une modeſtie charmante, d'une phiſionomie des

plus

plus ſpirituelle, & de qui les traits ſembloient avoir été formés de la main des graces. Mon frere en fut enchanté ; mais pour moi mon cœur ne mit preſque pas d'intervale entre l'admiration & le plus violent amour qui fut jamais.

Iſidore, c'étoit le nom de la fille de l'hôteſſe, nous ayant ſalués dit à ſa mere qu'elle croïoit n'avoir pû lui choiſir une compagnie plus agréable que celle de la belle Calliſte ſon amie intime ; à ces mots notre conductrice lui fit mille amitiés, & la Religieuſe perſuadée qu'elle ne pouvoit être mieux qu'avec la mere d'Iſidore, qu'on eſtimoit d'autant plus dans le Couvent, qu'on attendoit d'elle une groſſe dot pour ſa fille qui vouloit embraſſer leur état, ſe retirant après un moment de converſation nous laiſſa dans la liberté de la continuer ſelon notre cœur. Elle fut d'abord générale, & roula longtems ſur la vocation d'Iſidore, que ſa mere cherchoit à détourner. La jeune Calliſte ſe rangeant de ſon parti nous fit voir tant d'eſprit & de pru-

prudence dans les raiſons qu'elle apportoit pour combattre l'inclination de ſon amie, qu'elle acheva de triompher de toute la mienne; charmé qu'elle ſe déclarât contre la vie monaſtique, & ne pouvant me contraindre aſſez pour déguiſer une partie de mes ſentimens; Que le monde eſt heureux, Madame, lui dis-je en la regardant tendrement, que vous ne penſiez pas comme Iſidore, & que vous vouliez bien ne le pas priver de ſon plus bel ornement, en ſuivant ſon exemple. J'avoüe, continuai je emporté par ma paſſion, que je ne comprend pas qu'on puiſſe laiſſer prendre un ſemblable parti à ce qu'on aime, & que je brûlerois plûtôt tous les cloîtres de l'Univers que d'y voir renfermer l'objet de mon amour. Je prononçai ces paroles avec tant de feu que Calliſte en rougit, & baiſſant les yeux; Il eſt à ſouhaiter pour les maiſons Religieuſes, répondit-elle, que vous n'y trouviez perſonne qui puiſſe vous plaire; pour moi, ajoûta-t-elle d'un air modeſte, le peu de goût que

que je me ſens pour ces état ne part d'aucun motif de vanité, ni de penchant pour le monde, je ne me figure rien de plus attrayant dans la vie qu'on y mene, que dans celle que je paſſe ici, & je ne me crois pas plus digne qu'une autre d'y paroître, la ſeule penſée d'une clôture perpetuelle s'oppoſe à ma vocation, & cependant ma ſituation ne me permettant pas de choiſir, je ſerai peut être obligée de faire par raiſon ce qu'Iſidore ne fait que par inclination; quoiqu'elle dût avoir mes ſentimens & moi les ſiens, puiſqu'elle a du bien, qu'elle eſt fille unique qu'elle peut trouver un époux qui lui convienne, & qu'elle feroit le bonheur d'une mere qui l'aime, en retournant avec elle, & qu'au contraire je ſuis mal partagée de la fortune, qu'il n'eſt point de parti pour moi, & que la mort m'a privée de celle à qui je dois le jour.

Nous convenons, repris-je auſſi-tôt, que l'aimable Iſidore devroit ſortir de ſa retraite, mais je ne conviendrai jamais que la ſituation que

vous

vous nous peignez vous force d'y reſter ; vous n'avez beſoin ni de mere pour vous guider, ni de richeſſe pour avoir un époux, votre beauté, votre eſprit & votre ſageſſe ſont des tréſors trop précieux pour un honnête homme, pour qu'il ne s'en trouve pas qui veuille partager avec vous la plus haute fortune. Calliſte ſoupira & ne répliqua rien à ce diſcours, & changeant de converſation, elle ſe joignit à celle qu'Iſidore avoit avec ſa mere, qui n'ayant pû la gagner lui promit de venir inceſſamment régler toutes choſes avec l'Abbeſſe pour ſa profeſſion : enſuite de quoi prenant congé d'elle & de Calliſte, elle nous contraignit d'en faire autant. Le chagrin que j'en eus parut ſur mon viſage, & je crus m'apercevoir que cette belle perſonne n'eût pas été fâchée qu'elle eût reſté plus long-temps. Nous nous ſéparâmes enfin, & je revins à Paris le plus amoureux de tous les hommes. Je m'informai à Madame Bermont de ſa naiſſance & de ſa famille, mais elle ne m'en pût rien dire, & m'aſſura qu'elle s'en feroit

feroit inſtruire par ſa fille. Nous ne fûmes pas plûtôt de retour dans notre Hôtel que m'enfermant dans mon appartement, je m'abandonnai au plaiſir de me repréſenter tous les charmes de Calliſte ; & cette douce occupations m'éclairant ſur moi-même, je ſentis ſi bien qu'il m'étoit impoſſible de vivre ſans la poſſeder, que je réſolus de ne rien épargner pour lui faire accepter ma foi.

J'aimois trop parfaitement mon frere pour lui faire un miſtere de mon amour, & de mes deſſeins ; & ne doutant point de ſa tendreſſe pour moi, je fus le trouver, & lui déclarai ſans déguiſemant l'état de mon cœur, & la reſolution que j'avois priſe d'épouſer Calliſte ou de mourir. A ce que je vois, me répondit-il, l'air de la Jamaïque ne vous a rien ôté de la violence Angloiſe, & vous portez les choſe à la même extrémité que ſi vous euſſiez été nourri dans le ſein de votre patrie ; mais mon cher Rodolphe, ajoûta-t'il, il ne faut point mourir, il faut vous ſatisfaire, & je ne crois

pas

pas que cela vous ſoit difficile, puiſque ſelon le diſcours de Calliſte, elle ſera trop heureuſe de vous avoir pour époux ; pour ce qui me regarde ſoyez aſſuré que votre félicité ſera la mienne, & que vous pouvez diſpoſer de ma volonté comme de la vôtre. Je l'embraſſai tranſporté de joie, & le priai de m'aider à découvrir qui étoit cette belle fille, mais nous n'en trouvâmes point d'autre moyen que de retourner au Couvent, & de faire enſorte de le ſçavoir d'Iſidore. Comme Madame Bermont y devoit aller dans la même ſemaine, je la conjurai de ſouffrir que je l'accompagnaſſe. Elle ſe douta du motif qui me faiſoit agir ; & bien loin de m'en détourner, elle excita ma généroſité à faire la fortune d'une perſonne auſſi charmante qu'étoit Calliſte. Rien n'eſt plus doux pour un homme dont l'amour eſt extrême, de voir applaudir à ſon choix ; & quoique mes approbateurs ſe renfermaſſent dans mon frere & mon hoteſſe, je crûs qu'ils ſuffiſoient ſeuls à mon bonheur. Madame Bermont

preſ-

preſſa ſon retour au Couvent pour me plaire, & comme elle avoit beaucoup à parler avec l'Abbeſſe, elle nous laiſſa au parloir d'Iſidore pour ſe rendre à celui de cette Dame.

A peine me trouvai-je en liberté de m'expliquer, que prenant la parole : Sage Iſidore, lui dis-je, il vous paroîtra peut-être ſurprenant que vous ſçachant prête à quitter le monde pour jamais, un Etranger oſe vous entretenir d'amour & d'hymenée. Cependant comme je ne puis être inſtruit que de votre bouche de ce qui regarde Calliſte ; & que pour vous encourager à m'en dire tout ce que je veux ſçavoir, il faut de néceſſité que je vous découvre la cauſe de ma curioſité ; ne vous offenſez pas ſi j'ai la témérité de vous avouër que je l'aime, & que je veux l'épouſer. Iſidore ſourit ; & me regardant avec bonté : Quoique je quitte le monde, me dit-elle, & que je ſois inſenſible à tout ce qui s'y paſſe, je ne le ſuis point à ce qui peut intéreſſer Calliſte ; elle m'eſt chere,

chere, & ne pouvant lui faire prendre le même parti que moi, je ſerois charmée qu'elle ne s'en ſéparât que pour être auſſi contente dans ſon état que je le ſuis du mien; des ſentimens légitimes ne font point rougir, & je ne crois pas que la vie que j'ai embraſſée me deffende de contribuer à l'avantage de mon amie. Votre eſtime pour elle me donne une joie que je ne puis exprimer, elle la merite; & pour répondre à votre franchiſe, je ne vous cacherai point que vous lui en avez inſpiré une ſemblable; mais c'eſt tout ce que je puis vous dire, ne la connoiſſant pas plus que vous, quoique j'aie été élevée avec elle. Elle eſt ici depuis l'âge de quatre ans, & perſonne dans la maiſon n'a connu ni ſon pere ni ſa mere. La Marquiſe d'Aciſe, & une Dame qui ne s'eſt jamais nommée l'y amenérent; elles ne l'ont jamais vûë l'une ſans l'autre; ſa penſion, & tout ce qui a concerné ſon éducation, n'a point manqué d'être payé exactement. Elle ſçai la Mu-

tique, chante divinement; elle a l'eſprit orné par beaucoup de lecture; elle ſçait même un peu le latin, ces Dames n'ayant rien négligé pour la rendre parfaite: celle qu'on n'a pû connoître mourut que Calliſte n'avoit que dix ans; la Marquiſe d'Aciſe en a toûjours pris le même ſoin & le prend encore: cette Dame la vient voir ſouvent; elle ne lui parle qu'en particulier, & leurs converſations ſont très-longues. Cependant on ſçait parfaitement qu'elle n'eſt point ſa mere; que celle qui eſt morte l'étoit; mais ne la connoiſſant pas on ignore le reſte. Pour de pere il n'en eſt pas queſtion, c'eſt un miſtere impénétrable; ce qui nous a fait croire à toutes qu'elle n'eſt pas née légitime. On la recevroit ici pour ſa voix ſi elle vouloit, mais ſon averſion pour la clôture eſt invincible, & je juge que votre vûë ne l'a pas diminuée. Si vous en voulez ſçavoir davantage voyez la Marquiſe d'Aciſe, auſſi-bien eſt-ce d'elle ſeule que vous pouvez l'obtenir,

Cal-

Calliſte ayant pour elle une déférence & un reſpect dont elle ne ſortira de ſa vie.

Vous n'aurez pas de peine pour le conſentement de mon amie, ſes ſentimens me ſont connus, elle ne me cache rien des ſecrets de ſon cœur; elle me confie toutes ſes penſées; & je puis vous aſſûrer qu'elles vous ſont favorables; mais après cet aveu n'eſperez rien au-delà que vous n'ayez celui de la Marquiſe. Calliſte eſt vertueuſe, & malgré ſa ſituation n'ayant pas deſſein de ſe livrer à ſon panchant, & de former une intrigue qui ne feroit que l'augmenter, troubler ſon repos; livrer des combats à ſon devoir, & mettre en riſque ſa réputation, elle ne vous verra point qu'elle n'en ait reçû l'ordre de Madame d'Aciſe; c'eſt celui qu'elle m'avoit donné pour vous ſur une lettre que je reçus de ma mere il y a quelques jours, que je lui communiquai: & comme une partie de vos intentions y étoient détaillées, & que j'étois inſtruite que vous viendriez

aujourd'hui, j'étois toute préparée à votre discours avant que vous eussiez parlé.

Vous ne sçauriez croire, Seigneur, continua Rodolphe d'Albury, de quelle curiosité je fus piqué sur le rapport d'Isidore & combien je fus charmée de la sagesse de Calliste, mon amour en prit de nouvelles forces ; je rendis mille graces à la jeune Novice, & la conjurai d'assûrer son amie que la respectant comme une personne dont je voulois faire ma femme, je n'exigerois jamais rien de sa complaisance qui fût contraire aux régles qu'elle s'étoit prescrites, & que je ne la reverrois qu'avec la Marquise. Madame Bermont nous étant venus rejoindre notre entretien se termina par là. Comme elle avoit tout arrangé avec l'Abbesse pour la dot d'Isidore, & que la vocation de cette fille coûtoit cher à son cœur, nous n'eûmes plus d'autre soin que de la consoler. Elles versérent beaucoup de larmes l'une & l'autre. Isidore par une tendre sensibilité

pour

pour la douleur de ſa mere, & Madame Bermont par un regret ſincere de la perdre, & ce ne fut qu'avec une extrême peine que je l'obligeai à remonter en caroſſe pour revenir à Paris où je brûlois de me rendre dans l'impatience de voir la Marquiſe d'Aciſe. En effet, je ne fus pas plûtôt de retour, que je me rendis chez elle, & m'étant fait annoncer comme venant de la part de Calliſte, j'en fus parfaitement bien réçû, quoiqu'elle me témoignât un peu de ſurpriſe de ce que cette belle fille avoit chargé de ſes commiſſions un homme qu'elle ne connoiſſoit point.

Je ne la laiſſai pas long-tems dans cette erreur, & l'ayant priée de me donner une audience particuliere, elle me conduiſit dans ſon cabinet. Alors lui déclarant ma naiſſance & mon véritable nom je lui fis un récit circonſtancié de tout ce que je vous ai dit depuis notre arrivée à la Jamaïque; je l'inſtruiſis de l'alliance que nous avions avec vous & que le deſir de vous voir

nous avoit conduits en France ; que ne vous ayant pas trouvé à Paris, nous y étions reſtés pour vous y attendre. Enſuite lui contant par quelle avanture j'avois été au Couvent de Calliſte & ce qui m'avoit donné occaſion de la voir, je lui découvris mon amour & mes intentions, en la ſuppliant d'y être favorable, puiſqu'elle tenoit lieu de mere à cette belle fille. Madame d'Aciſe m'écouta avec attention, & lorſque j'eus ceſſé de parler. Je prends un trop tendre intérêt à Calliſte, me dit-elle, pour n'être pas ſenſible à l'honneur que vous lui faites. Mais, Seigneur, comme il ne convient pas entre gens de qualité d'agir avec ruſe, que vous êtes jeune, & que l'amour peut vous aveugler, je ne veux point me reprocher de vous avoir porté à cet hymen ſans connoiſſance de cauſe ; ainſi je vais vous dire ſans détours tout ce qui regarde Calliſte, & les conditions ſous leſquelles je puis vous l'accorder. Elle eſt Orpheline, continua-t-elle, & ſans aucun bien :

des

des accidens imprévûs l'ont privée de tous les avantages qu'une grande naiſſance lui promettoit ; mais quoique née d'un ſang qui ne vous feroit pas rougir, quiconque voudra la poſſéder doit arrêter ſa curioſité ſur cet article ou s'attendre à mon refus. Calliſte ignore elle-même le nom de ceux dont elle tient la vie, & ce ſeroit la tourmenter inutilement de vouloir lui faire dévoiler ce miſtere ou de l'en rendre reſponſable ; ainſi donc ſi vous vous ſentez aſſez d'amour & de généroſité pour paſſer par-deſſus de tels défauts, & que ſans chercher à pénétrer ce qu'on ne veut pas mettre au jour, vous ſoyez dans la réſolution de l'épouſer, elle eſt à vous, je lui tiens lieu de mere depuis ſeize ans, & j'en remplirai les devoirs juſqu'à ſon établiſſement, quel qu'il ſoit, le meilleur pour elle ſeroit celui du Couvent & c'eſt à quoi ſa raiſon la déterminera malgré ſon dégoût pour la clôture, ſi le haſard ne lui procure pas un autre parti. Mon amitié pour elle ne pouvant

aller plus loin que les conſeils & de très-foibles ſecours, le Ciel m'ayant donnée des enfans à qui je ne puis rien ôter ſans crime, Calliſte ne m'étant rien & ne devant qu'à la tendreſſe que j'avois pour ſa mere ce que je fais pour elle. Réfléchiſſez donc, Seigneur, ſur ce que vous voulez faire; conſultez moins votre cœur que votre raiſon mettez dans une juſte balance d'un côté votre amour, & de l'autre une fille ſans bien, ſans nom, & dont il faut que vous ignoriez à jamais l'origine; & revenez m'apprendre qui des deux eſt reſté le plus fort. C'eſt l'amour, Madame, m'écrirai-je auſſi-tôt; qu'ai-je affaire de biens & de naiſſance; que m'importe de ſçavoir de qui Calliſte la tient, puiſque vous lui ſervez de mere, & que ſa beauté, ſon eſprit, & ſa vertu la rendent digne d'une fortune encore plus grande que la mienne. Madame d'Aciſe ne me parut pas fâchée de ce tranſport; cependant elle ne voulut point me donner de

de parole qu'au bout de huit jours exigeant que je prisse ce temps pour me consulter, & m'assûra qu'après ce terme si j'étois dans les mêmes sentimens, l'affaire ne tarderoit pas à se conclure; & ne pouvant en obtenir autre chose je la priai de me permettre de lui rendre mes devoirs pendant cet intervale & de lui présenter mon frere.

Vous me ferez plaisir, me dit-elle, mais j'oubliois une clause à mes conditions, la peine que j'ai à vous l'imposer l'avoit bannie de ma mémoire; vous êtes beau-frere de Cloalde & j'ai des raisons particuliéres pour n'avoir aucun commerce avec lui; & j'exige de vous, si vous le voyez, de ne lui point dire que vous me connoissez, ni que vous ayez intention de prendre une épouse de ma main. Je n'ai point de compte à rendre à Cloalde, lui répondis-je, & je crains si fort de vous déplaire, que je ne le verrai plûtôt de ma vie.

Je ne comprends pas interrompit, Cloalde d'un air surpris, ce

qui pouvoit indiſpoſer cette Dame contre moi, je n'ai jamais rien eu à démêler avec elle, & ne l'ai connue que de réputation. Elle fut pourtant l'unique cauſe, reprit Albury, qui m'empêcha de vous voir, & nous nous ſéparâmes, elle charmée de mon obéïſſance, & moi rempli des plus douces eſpérances. Je rapportai fidellement à mon frere tout ce qui s'étoit paſſé entre Iſidore, la Marquiſe & moi, il m'en parut fort étonné; mais ne me trouvant pas diſpoſé à raiſonner ſur les conſéquences de mon deſſein, il jugea plus à propos d'y applaudir que de le contrarier, d'autant plus qu'il me vit dans la réſolution de retourner à la Jamaïque auſſitot après mon mariage, d'y mener mon épouſe ſans la faire connoître à perſonne à Paris, ni donner connoiſſance de cette union en Angleterre. J'en fis un grand ſecret à la Verne ainſi qu'à tout mon domeſtique, & deffendis au premier de ſe montrer davantage à votre porte, & de s'informer de votre re-

retour : il m'obéït, & dès le lendemain je menai mon frere chez la Marquiſe qui lui fit mille amitiés, & pour couler avec moins d'ennui le terme qu'elle m'avoit preſcrit, ne pouvant paſſer un inſtant ſans parler de Calliſte, je ne fus pas un jour ſans aller chez elle, & dès le matin du huitiéme je fus me jetter à ſes pieds pour la conjurer de conſentir à mon bonheur, elle s'y réſolut.

Mais comme elle vouloit que ce mariage ſe fit ſans bruit & ſans cérémonie, & qu'elle ne pouvoit garder Calliſte chez elle ſans l'expoſer aux yeux d'un trop grand monde, ce qu'elle étoit bien aiſe d'éviter, nous conclûmes qu'elle iroit la retirer du Couvent; que nous ſerions mariés la nuit même du jour de ſa ſortie ; & que Madame Bermont mon hôteſſe, ſeule confidente de cette affaire, recevroit chez elle mon épouſe comme une étrangere qui venoit y demeurer ; qu'elle lui donneroit un appartement à côté de celui de mon frere,

dans

dans le quel il y avoit une porte de communication ; qu'elle la condamneroit ſecretement;& que mon appartement donnant dans celui de mon frere, je n'aurois qu'à le traverſer pour être avec Calliſte ſans que perſonne de l'hôtel & mes gens mêmes s'en apperçuſſent. Tout cela fut exécuté de point en point,la Marquiſe me permit d'écrire à Calliſte & mit la main à la plume pour lui commander de me répondre, & l'inſtruire de ce qu'elle avoit réglé avec moi. Je fus enchanté de la lettre de cette belle perſonne. où la tendreſſe & la joie brilloient à travers une modeſtie qui marquoit une pureté d'ame à toute épreuve. Lorſque nous eûmes ce qui nous étoit néceſſaire pour ſuppléer à ce qui nous manquoit de ſon côté, afin de rendre notre hymen ſans nullité Madame d'Aciſe la fut chercher & la cacha chez elle juſqu'à la nuit, je l'y reçus ; & vous concevez aiſément la joie & les tranſports que je fis éclater à ſa vûë ; elle y répondit avec tant d'eſprit & de ſageſſe, que

que je crus mon sort au-dessus de celui du plus heureux de tous les hommes : mon frere n'en fut pas moins charmé, & m'avoua que ce qui n'avoit été d'abord qu'un effet de sa complaisance pour moi, étoit alors un motif de goût & d'inclination.

Nous nous rendîmes à l'Eglise à la premiere heure du jour, nous nous y liâmes pour jamais ; & d'abord après la cérémonie, Calliste monta dans une chaise de poste que nous avions prise à cet effet, & fut descendre chez Madame Bermont comme arrivant de bien loin, & demandant à y loger. Mon hôtesse fit en cette occasion tout ce qui étoit nécessaire pour persuader qu'elle ne la connoissoit pas, & la conduisit dans l'appartement en question. Nous arrivâmes quelques momens après mon frere & moi, ce qui ne surprit personne, ayant accoûtumé de rentrer tous les jours assez tard. Que vous dirai-je enfin, Seigneur, ma félicité fut complette ; jamais femme

ne fut plus adorable que Madame d'Albury, & jamais époux ne fut plus amoureux & plus content que moi, mais ce qui combloit encore mon bonheur, c'étoit les attentions & les reſpects de mon frere pour elle, & les louanges qu'il donnoit chaque jour à mon choix : le myſtere qui accompagnoit mes plaiſirs, leur donnant encore de nouveaux agrémens, je ne crois pas qu'il y eût de félicité comparable à la mienne.

Aucun de mes gens, comme je vous ai dit, n'étoit du ſecret. Madame d'Albury n'avoit près d'elle pour la ſervir qu'une femme de chambre qui ne la connoiſſoit point, que Madame Bermont lui avoit donnée, & qui ſe retiroit dans une chambre éloignée, lorſqu'elle étoit prête à ſe mettre au lit : je comptois n'être que quinze jours encore à Paris pour attendre la fabrication de mes Lingots que je faiſois mettre en eſpéces courantes ; mais mon bonheur étoit trop grand pour être durable. Le

lendemain que je reçus mon argent, mon frere tomba dangereuſement malade; & les médecins m'ayant annoncé que ſa maladie ſeroit longue, je ne ſongeai plus à partir. Madame d'Albury ne bougeoit du chevet de ſon lit, quand elle le pouvoit ſans autre témoin que moi; & pour comble d'infortune notre hôteſſe mourut en trois jours de tems. La maiſon changea de maîtres, il nous falut prendre d'autres meſures avec ceux qui y vinrent, pour conſerver nos appartemens tels qu'ils étoient: nous y parvînmes: mais cette mort parut avoir emporté tout mon bonheur, Madame d'Albury devint d'une triſteſſe extrême, mon frere ne reprenoit point ſa ſanté, & je languiſſois moi-même au milieu de ce que j'avois de plus cher, ſans ſçavoir préciſement ce qui troubloit le repos de mon ame. Mais hélas! ce n'étoit que de funeſtes preſſentimens du malheur qui devoit m'arriver; malheur auquel je ne me ſerois jamais attendu & qui fait encore aujourd'hui

d'hui tout celui de ma vie. Ce triſte ſouvenir ayant forcé Rodolphe de s'interromper pour faire place aux ſanglots qui lui coupoient la voix, il fut quelques momens ſans parler, & reprit enſuite ſon diſcours de la ſorte.

SUI-

SUITE DE L'HERMITE.

LXXXVI. NOUVELLE.

PArdonnez, Seigneur, l'état où me jette l'approche de ce qui me reſte à vous apprendre; quoique prêt de huit ans ſe ſoient écoules depuis ma funeſte avanture, je ne me la repreſente jamais ſans tomber dans le deſeſpoir. Mon Frere commençoit à ſe mieux porter il reprenoit ſes force, & je me flatois que nous pourrions bientôt partir; quand Madame d'Albury ſe trouva groſſe, toute ma joie me revint à cette nouvelle, mais ne jugeant pas

à propos d'expoſer des objets ſi chers à mon cœur aux périls d'un auſſi long voyage, je réſolus d'attendre la délivrance de Calliſte pour retourner à la Jamaïque. Mon frere toûjours complaiſant approuva mon deſſein; la Marquiſe d'Aciſe que je voyois ſouvent n'étoit pas contente de ce retardement, & me ſollicitoit ſans ceſſe de partir; cependant ne pouvant vaincre mes craintes, elle me promit de prêter à Calliſte une maiſon qu'elle avoit dans le Fauxbourg Saint Antoine, dans laquelle elle pourroit faire ſes couches ſecrettement: & prenant pour cet effet toutes nos precautions, je comptois les jours & les momens, impatient de voir arriver celui qui devoit me rendre pere.

Lorſqu'un ſoir Laverne mon Valet de Chambre, dont je vous ai déja parlé, me demanda en ſouriant, pourquoi je n'avois pas fait connoiſſance avec la Dame qui demeuroit ſur notre Veſtibule. Je lui repartis du même ton qu'elle m'avoit

m'avoit paru trop belle, & que ne voulant point laiſſer mon cœur en France, j'éviterois avec ſoin toutes les occaſions de le perdre. Le Chevalier notre Frere, me répondit-il, ne prend pas tant de précaution, & me paroît vouloir profiter du temps & de ſon voiſinage depuis ſa convaleſcence, il paſſe une partie des nuits dans l'appartement de cette Inconnuë; je la nomme ainſi, continua-t-il, parce que perſonne dans la maiſon ne peut ſçavoir qui elle eſt, elle ſort rarement, & toûjours à la brune, elle n'a qu'une fille avec elle, aſſez bien faite, à qui j'ai fait mille politeſſes pour pénétrer ſon ſecret; mais ſoit qu'elle l'ignore, ou qu'elle ſoit diſcrette je n'ai pû l'obliger à parler; ce myſtere m'a donné de la curioſité, & n'ayant rien de mieux à faire dans l'oiſiveté où vous me laiſſez, je me ſuis occupé à l'examen de la conduite de ces deux femmes, ne pouvant croire qu'elle fuſſent auſſi régulieres qu'elles veulent le faire croire, & j'ai ſi

bien épié leurs actions que j'ai vû la femme de chambre introduire le Chevalier auprès de ſa Maîtreſſe lorſque tout le monde eſt endormi, elle les laiſſe enſemble, & va ſe coucher pour ne pas interrompre leur doux tête à tête, & je ſuis faché que vous ayez négligé cette conquête, vous auriez eu ſans doute la préférence, & cela vous auroit amuſé pendant votre ſéjour ici.

Je ne ſçaurois vous dire, Seigneur, continua Rodolphe, ce qui ſe paſſoit en moi tandis que Laverne parloit. Je ſouriois, & cependant j'étois inquiet, j'imaginois que ſes conjectures étoient fondées ſur l'imprudence que mon frere pouvoit avoir eûë d'être entré dans l'appartement de Calliſte en ſe retirant dans le ſien, & que ne ſçachant pas leur fraternité, il prenoit pour intrigue ce qui n'étoit que politeſſe & marques d'amitié : & dans le même inſtant un mouvement, dont je n'étois pas le maître, révoltoit mon cœur contre cette familiarité, & me la faiſoit

ſoit trouver auſſi criminelle qu'outrageante. Enfin, Seigneur, j'étois trop amoureux pour n'être pas jaloux ; je me contraignis pourtant, & queſtionnant Laverne comme par maniere d'acquit, je lui demandai depuis quand il s'étoit apperçû de ces viſites nocturnes, & ſa réponſe m'indiquant juſtement le temps qu'il y avoit que je ne reſtois pas avec Calliſte dans l'appréhenſion de l'incommoder à cauſe de ſa groſſeſſe, les plus cruels ſoupçons s'emparérent de mon ame ; & me rapellant les ſoins & les attentions de Madame d'Albury dans la maladie de mon frere, les reſpects & les diſcours remplis de tendreſſe & d'eſtime qu'il lui avoit ſouvent tenus devant moi, je me crûs perdu.

Mais ne pouvant me contraindre aſſez pour que mon trouble ne parut pas ſur mon viſage, Laverne me regardant d'un air ſurpris, il ſemble, Seigneur, me dit-il, que ce que je ne vous ai dit que pour vous divertir, vous faſſe

de la peine ; si j'avois crû que mes découvertes eussent produit cet effet sur vous, je me serois bien gardé de vous en instruire, & je serois au desespoir que cela vous indisposât contre le Chevalier votre frere, & je vous demande en grace de ne me pas livrer à son courroux. Non, lui répondis je froidement, mais je veux que vous me rendiez témoin de ce que vous avez vû, & régler là-dessus ce que je dois faire pour rompre ce commerce qui peut devenir trop sérieux. L'honneur de mon frere est commun avec le mien, & je ne puis avoir trop d'attention aux engagemens qui lui seroient contraire.

Laverne voulut s'en dispenser, & fit mille efforts pour me détourner de ma curiosité ; mais tout ce qu'il me disoit ne faisant que l'irriter davantage, il se rendit à mes instances, à condition que je ne dirois ni ne ferois rien qui pût troubler les deux amans, ni leur faire connoître que je les avois vûs.

vûs. Je le lui promis : alors il me dit que je ſerois content dès la même nuit ; que juſtement mon frere ſoupoit en ville, que je n'aurois qu'à feindre d'être endormi lorſqu'il rentreroit ; qu'étant aſſuré de mon ſommeil, il ne tarderoit pas à ſe rendre auprès de ſa Dame, & qu'il me viendroit avertir quand la femme de chambre ſeroit retirée. Comme il achevoit de me déchirer le cœur par cet arrangement, mon frere entra, & me dit que deux jeunes François que nous voyons quelquefois, l'avoient prié d'un grand repas, & l'avoient chargé de m'y engager ; venez y mon cher Rodolphe, ajoûta t'il, je n'aime aucune partie ſans vous. Ces paroles qui m'auroient charmé dans une autre temps me firent frémir de rage, les reconnoiſſant pour une ſuite de l'outrage & de la trahiſon qu'il me faiſoit. Je lui répondis que je me trouvois un peu mal, & qu'il ne devoit pas compter ſur moi.

Il feignit d'en être inquiet, &

jamais on n'a diſſimulé avec tant d'art ; mais enfin je m'en débarraſſai, & Laverne qui n'étoit point ſorti de ma chambre, dans la crainte que je ne dis quelque mot qui découvrît ſon ſecret, l'aſſura fortement que mon mal n'étoit rien, & que je n'avois beſoin que de repos, qu'il ſortit. Mon Valet de Chambre ſe retira, & je reſtai ſeul dans mes triſtes penſées ; en vain je voulus me flater que Laverne s'étoit laiſſé tromper aux apparences, & qu'il pouvoit juger auſſi fauſſement des converſations particulieres de George & de Calliſte, qu'il le faiſoit de ce qu'elle ne ſortoit jamais que ſur la fin du jour, ce qu'elle ne pratiquoit que pour ſe rendre chez la Marquiſe, qui n'ayant perſonne à ces heures-là, étoit libre avec elle ; cette Dame m'ayant abſolument engagé pour des raiſons qu'elle ne diſoit point à ne la laiſſer voir à perſonne. Mais lorſque je réfléchiſſois aux circonſtances que Laverne m'avoit dit que mon frere entroit de nuit chez

chez Madame d'Albury, qu'il y étoit introduit par ſa femme de Chambre, & qu'elle les laiſſoit ſeuls; toute ma raiſon m'abandonnoit, & je ne voyois plus que crimes & que perfidies dans leur conduite que je trouvois d'autant plus imprudente, que je pouvois les ſurprendre par les portes de communication qui rendoient nos appartemens de plein pied.

J'étois en cet état quand je vis entrer Calliſte. Quoi me dit elle, en m'embraſſant, vous êtes ici & vous me laiſſez ſeule. Quelle indifference, mon cher Rodolphe? A quoi dois je l'attribuer, Madame d'Albury étoit ſi belle en ce moment, & ſes careſſes ſi touchantes que mon amour l'emportant ſur ma jalouſie, me contraignit à regarder comme un ſonge ce que je venois d'apprendre; cependant je la réçûs aſſez froidement, & lui demandai avec un peu d'aigreur, pourquoi elle ſe haſardoit à venir dans mon appartement dans un temps où mes domeſtiques y en-

troient librement. Elle me parut ſurpriſe de l'air dont je lui parlois, & me répondit avec douceur qu'elle ſçavoit que Laverne s'entretenoit avec ſa femme de chambre dans celle de l'hôteſſe, qu'elle avoit fermé la porte de la ſienne pour qu'on ne pût y entrer ſans ſa permiſſion, & qu'elle m'étoit venuë joindre, déterminée à ſe retirer promptement, en cas que je fuſſe avec du monde ou qu'il en vint pendant que nous ſerions enſemble; & je voulois, continua-t-elle, vous entretenir d'une Scene qui me divertit beaucoup depuis quelques jours, & dont j'aurois ſouhaité que vous fuſſiez témoin.

La preſence de Calliſte faiſoit naître un ſi cruel combat dans mon cœur entre l'amour & l'indignation que craignant d'éclater, je la priai de remettre au lendemain ce qu'elle avoit à me dire, étant dans un accablement que je ne pouvois vaincre; que cette indiſpoſition m'avoit empêché d'être du ſoupé de mon frere, & que je vouloit

me

me coucher. Madame d'Albury parut se troubler à ce discours, & redoublant ses caresses, elle me témoigna une inquiétude extrême de mon mal, & me conjura si fortement de souffrir, qu'elle passât la nuit auprès de moi, que si je n'avois pas été instruit que les femmes perfides ne sont jamais plus tendres pour leurs époux que lorsqu'elles leurs sont infidéles, je m'y serois laissé tromper; mais trop convaincu de cette vérité je ne donnai point dans le piége. Cependant dissimulant comme elle & jugeant bien que je ne m'en déferois que difficilement, si je ne repondois à son empressement; je l'embrassai, lui dis plusieurs choses obligeantes & lui fis si parfaitement entendre que cela m'incommoderoit qu'elle fut obligée de s'en aller pour me donner la liberté d'appeller du monde, & de me mettre au lit, ce que je ne fis point. Mais, Seigneur, à quoi sert de vous allonger mon récit; je ne fais que vous ennuïer & prolonger ma peine, & puis-

qu'il en faut venir au dénouëment, je paſſerai ſur la longueur du tems que je fus à attendre le retour de George, & vous dirai ſeulement qu'il étoit deux heures après minuit quand Laverne me vint dire qu'il étoit rentré, & s'étoit d'abord rendu auprès de ſa Dame que la femme de chambre qui l'attendoit l'y avoit conduit, qu'elle étoit retirée, & que pour que le Chevalier ne fit point de bruit en ſortant, elle avoit ſelon la coûtume laiſſé la porte de ſa maîtreſſe entre baillée, & que je n'avois qu'à le ſuivre. Tous mes ſens ſe glacérent à ce diſcours; juſqu'à ce moment, j'avois cru & douté alternativement; mais il n'y avoit plus d'incertitude, & c'eſt ce qui me déſeſpéroit. Je m'armai cependant contre moi-même, & prenant un flambeau; je paſſai dans la chambre de George pour voir s'il étoit vrai qu'il n'y fût pas; je ne l'y trouvai point, & vis la porte qui donnoit ſur le veſtibule ouverte, je courus à celle qui me ſervoit pour entrer dans celle de Calliſte

&

& je ſentis qu'elle étoit fermée de ſon côté. Mon trouble en augmenta, & me déterminant à ſuivre Laverne, que toutes mes actions impatientoit, je traverſai doucement & ſans lumiére le veſtibule, & me rendant à la porte de Calliſte je l'ouvris ſans bruit, & me plaçant entre le milieu d'une grande portiere, qui la couvroit ne donnant paſſage qu'à mes yeux; je vis Madame d'Albury dans ſon lit, mon frere à genoux à ſon chevet qui lui baiſoit une main tandis que de l'autre la perfide arrangeoit ſes cheveux ſur ſon front d'un air tendre & languiſſant. Le lit étoit tourné de façon que je la voïois en face, & ne pouvois voir mon frere que par le derriere, mais ſes tranſports me faiſoient aſſez connoître toute l'étenduë de mon malheur. J'en fus frapé comme d'un coup de foudre, & Laverne n'eut pas beſoin ni de m'impoſer ſilence, ni d'emploïer ſes forces pour m'arracher de ce fatal endroit, ne pouvant parler, ni même reſpirer.

Il me ramena, ou pour mieux dire, il me traîna dans mon appartement comme un homme mort, mais je n'y fus pas plûtôt rentré que la fureur ranimant mes ſens je me ſaiſis de mon épée, & voulus retourner ſur mes pas pour percer d'un même coup les deux traîtres qui m'outrageoient. Laverne frémit de crainte à cette réſolution, & ſe jettant à mes pieds pour m'en diſtraire, me repréſenta avec tant de feu l'eſclandre que j'allois faire dans cette maiſon, que ſes prieres, jointes au ſecrettes raiſons que j'avois pour ne pas ébruiter ma honte, me firent changer de ſentiment; mais prenant mon parti ſur le champ, ſans le lui communiquer, je faignis de m'appaiſer & de chercher d'autres voïes pour rompre ce commerce, & lui commandai de s'aller coucher, ce qu'il fit. Alors me promenant à grand pas je roulai mille funeſtes projets dans mon eſprit qui tout tendoient à poignarder mon frere. Enfin, outré de rage & me ſentant ca-

capable de commettre cet attentat, je me déterminai à la fuite pour ne pas succombre au désir que j'avois de me venger, & résolus d'abandonner pour jamais ces deux perfides. Je mis la main à la plume pour écrire à Laverne de me joindre à Calais avec ma cassette remplie d'or, dont je ne croïois pas devoir me charger, ayant dessein de prendre la poste; & lui commandai de s'échapper adroitement de la maison sans rien dire de ma route. Ensuite j'appellai un laquais, je lui remis ma lettre avec ordre de la donner à Laverne quand il seroit éveillé & sur tout d'observer que personne n'en fût témoin, pas même mon frere, & dans l'instant sortant de l'hôtel, je fus à la poste, je pris des chevaux, & courus jusqu'à Calais avec toute l'ardeur d'un homme qui s'imagine éviter en fuïant le sort le plus affreux.

Mais hélas! que je m'abusai. A peine fus-je arrivé que je me sentis déchirer par de nouveaux tourmens;

mens ; Calliſte infidéle, & joüiſſant en paix de mon abſence, pour ſe livrer à mon perfide frere, ſans crainte & ſans remords, vint s'offrir à ma penſée avec tant de force, que je fus tenté de reprendre la poſte & d'aller aſſouvir dans leur ſang ma haine & ma vengeance.

Mais au milieu de ma fureur me ſouvenant que Calliſte étoit groſſe, elle ſe ralentit ; le titre de pere m'attendrit, je me répentis de n'avoir pas diſſimulé juſqu'à la naiſſance de l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein, pour l'enlever enſuite à ſon amour, & le moment d'après ma jalouſie me retraçant ma honte dans toute ſon étenduë je rougis de ma crédulité, & m'applaudiſſant d'avoir abandonné un bien, qui ſans doute ne m'appartenoit pas ; je réſolus de ne jamais revoir enfant, femme, ni frere. Ce fut dans ces ſentimens que j'attendis Laverne huit jours entiers à Calais, ne le voïant point arriver je crus qu'il n'avoit pû ſe dérober,

auſſi promptement que je l'avois ſouhaité, & qu'il pouſſeroit juſqu'à Londres ne me trouvant point à Calais. Je me rendis dans cette Ville avec cette eſpérance. Comme je ne voulois inſtruire perſonne de mon malheur, je m'y cachai, & ne ſortois que bien enveloppé dans un manteau; cependant mon Valet de Chambre ne venoit point, & l'argent commençoit à me manquer, n'ayant pris ſur moi qu'une ſomme médiocre, comptant ſur la caſſette que Laverne devoit m'apporter. Enfin après un mois d'attente je jugeai que tout conſpiroit à me trahir, & que mon domeſtique ſe ſeroit accordé avec mon frere pour achever de me déſeſperer. Dans cette perplexité un jour que j'étois ſorti de grand matin pour promener mes inquiétudes le long de la Tamiſe, je rencontrai un de nos plus riches Négocians de la Jamaïque. Je l'abordai, m'en fit connoître, & feignant que mon frere étoit parti pour l'Eſpagne, & qu'il me fal-

falloit de l'argent pour le joindre, je le priai de recevoir de ma main une lettre de change de deux mille piſtoles tirée ſur Laverne le pere à la Jamaïque, & de me compter cette ſomme. Il n'en fit point difficulté, & me menant chez lui il ſatisfit à ce que je deſirois en m'apprenant que mes affaires étoient en bon ordre dans l'Iſle, & que mon Intendant ſoupiroit tous les jours de notre longue abſence. Je ne répondis que foiblement à ce diſcours dans la crainte de trop parler, je pris mon argent & m'en ſéparai; mais ne pouvant ni reſter en Angleterre, ni me réſoudre à retourner à la Jamaïque, je me rendis en Hongrie, où la guerre étoit allumée contre les Turcs, je pris de l'emploi dans les Troupes de l'Empereur. J'avois changé de nom, & paſſois pour Irlandois; je ſaiſis toutes les occaſions où je pouvois trouver une mort certaine; mais mon déſeſpoir loin de me ſervir ſelon mes ſouhaits, ne fit que me prêter une intrépidité, qui rendant

dant mes actions éclatantes obligea les Généraux de me remarquer. On voulut me connoître, & m'attacher par de nouveaux grades ; mais déteſtant la vie & les honneurs, je refuſai tout, & pour n'être pas expoſé à des informations, que je ne voulois pas ſatisfaire, je quittai l'armée lorſqu'elle ſe retira en quartier d'hyver.

Comme j'avois conſidérablement augmenté mon argent dans cette campagne, je fis deſſein de voïager eſpérant toûjours calmer le trouble dont j'étois agité. Je fus en Allemagne, je paſſai dans le Milanés, je viſitai toute l'Italie, & je traînai partout ma rage, ma haine & mon amour. Calliſte, la perfide Calliſte étoit ſans ceſſe attachée à mes pas ; le ſommeil même ne pouvoit m'en effacer l'idée, & ſes ſombres vapeurs me la repréſentoient chaque nuit mourante de ma perte. Tantôt je la voïois gémiſſante à mes pieds me montrant le fruit de nos amours qui me tendoit les bras, & tantôt je la voïois fiére,

fiére, ſévére, irrité, & me reprochant de l'avoir cruë coupable; mais ſitôt que le jour me forçoit de rouvrir la paupiére, je ne la voïois plus que fourbe, ingrate infidele, & dans les bras de mon perfide frere. Que vous dirai-je enfin, Seigneur, après avoir paſſé huit ans dans ce funeſte état, & me figurant que je n'en ſortirois qu'en donnant la mort à ceux qui m'y réduiſoient; je m'y déterminai, & ne doutant pas que George d'Albury ne fût retourné à la Jamaïque & qu'il n'eût eu la témérité d'y mener Calliſte, je reſolus de hazarder le voïage, & de rendre cette Iſle le théâtre de ma vengeance. Mais au moment que j'allois exécuter ce deſſein, le hazard me fit trouver à Genes un de ces jeunes François que nous avions connus à Paris. Sa ſurpriſe fut extrême, il vint m'embraſſer, & me regardant attentivement: Hé grand Dieu! s'écria-t-il, qu'êtes vous donc devenu depuis tant d'années que votre malheureux frere vous cherche;

il

il a parcouru l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne & l'Italie sans pouvoir vous rencontrer ; il n'y à pas un mois qu'il étoit ici, & je l'ai vû s'embarquer pour repasser en France espérant que vous y seriez peut-être de retour, & dans le dessein d'y chercher aussi une femme qui paroît lui causer une cruelle inquiétude.

Ces derniers mots me firent frémir en me donnant à connoître que Calliste étoit celle dont il s'agissoit, & que le traître l'étoit allé rejoindre. Je répondis froidement au François que mon frere avoit eu ses raisons pour feindre d'être en peine de moi, qu'il sçavoit parfaitement où j'étois, & que j'allois me rendre en France pour en repartir avec lui. Je suis charmé, reprit-il, que tout cela soit concert entre vous, & pour que vous n'aïez pas une grande recherche à faire lorsque vous serez à Paris, je vous avertis que le Chevalier fera son séjour ordinaire chez mon frere, où vous

vous le trouverez immanquablement.

Charmé de cette adreſſe je le remerciai, & me hâtai de le quitter pour éviter d'autres éclairciſſemens, & dès le lendemain je repris la route de France. J'arriva à Paris il y a deux mois ayant un domeſtique avec moi, habile fin & ruſé. Je le chargeai d'aller chez le Comte de Silvan ; c'eſt ainſi que ſe nomme le Gentilhomme François ; d'y demander le Chevalier George qui étoit le ſeul titre ſous lequel il avoit toûjours paru, de lui dire qu'un homme de la Jamaïque demandoit à lui parler, & que ne pouvant aller chez lui pour des raiſons importantes : il le prioit de le venir trouver. Mon homme s'acquitta de ſa commiſſion ; mais il ne vit point le Chevalier, le portier du Comte lui dit qu'ils étoient tous deux à Silvan, belle terre appartenante à ce Gentilhomme, & près de la forêt de Rez. Sur ſon rapport je me déguiſai en Hermite, & prenant le chemin de cette forêt dont

je

je connoiſſois déja les détours, j'y choiſis cette caverne pour mon habitation ; réſolu d'y attirer mon traître, de le poignarder, & de me percer le cœur du même fer.

Mon valet, Sicilien de nation, qui ſe doutoit que toutes mes menées avoient la vengeance pour objet s'étant offert à me ſeconder dans mes deſſeins, tels qu'il puſſent être, fut par mon ordre au Château de Silvan pour faire le même compliment au Chevalier ; mais le malheur qui me pourſuit a voulu qu'il s'en trouvât parti avec le Comte pour une autre terre à dix lieuës d'ici, dont ils ne doivent revenir que dans quinze jours, ou trois ſemaines ; & pour ne le plus manquer je ſuis reſté dans la forêt à l'abri de ce déguiſement. Mon Sicilien ne fait qu'aller & venir au Château de Silvan pour s'inſtruire de ſon retour. Cependant mon habillement & ma retraite m'ayant fait prendre du vulgaire pour un homme extraordinaire, le peu-

peuple s'eſt empreſſé pour me voir, & me flatant qu'en excitant ſa curioſité, & cimentant ſon erreur, je me rendrois plus impénétrable, & parviendrois plus aiſément à réuſſir dans mon projet, j'ai tranché de l'Annacorete, me montrant ou me cachant ſelon que je l'ai crû néceſſaire, pour appuïer mon menſonge; & par cette conduite & l'adreſſe de mon Sicilien, la réputation du Pere Théodoſe, c'eſt le nom que j'ai pris, remplit d'admiration tout le païs, & j'eſpere que ſans chercher de plus longs détours elle m'attirera la viſite de mon perfide frere, & que ſa mort & la mienne finiront enfin l'horreur de mes tourmens.

Le malheureux Albury ceſſa de parler, & Cloalde qui n'avoit pas perdu un mot de ſon récit, & qui dans le portrait de Calliſte avoit trouvé une grande reſſemblance avec Laurence, perſuadé qu'il y avoit quelque choſe dans ſon infidélité prétenduë qu'on ne pénétroit pas, ſe réſolut de tout emploïer pour

pour détourner Rodolphe du crime qu'il cherchoit à commettre. On ne peut être plus touché que je le ſuis, lui dit-il de votre avanture, j'en reſſens l'outrage autant que vous, & je ſerois le premier à ſervir votre vengeance, ſi la cauſe m'en paroiſſoit mieux éclaircie; mais j'avoüe que je ne puis me rendre à de ſimples apparences: l'amour & la jalouſie vous aveuglent, vous ne voïez rien qu'au travers des feux dont ils vous environnent, votre ame poſſedée par deux paſſions auſſi véhémentes, l'une que l'autre ne peut raiſonner de ſang froid, & les conjectures vous paroiſſent des vérités.

Pour moi qui ſuis detaché de toute prévention, qui n'ai que vous pour objet, & ne prens d'intérêt à votre épouſe que par rapport à vous, je vois les choſes tout autrement, & ne puis condamner votre frere ſans l'entendre. Comment pouvez vous accorder l'offenſe qu'il paroît vous avoir faite, avec l'empreſſement qu'il a

marqué à vous chercher ? Eſt-il naturel qu'un homme coupable du crime dont vous l'accuſez, ſoit aſſez ſenſible à votre perte pour courir tous les païs afin de vous trouver ? Enyvré de ſon amour, charmé de votre fuite, n'eut-il pas joüi de la liberté qu'elle lui donnoit auprès de ſa maîtreſſe ? ſe ſeroit-il inquiété de votre ſort ? & n'eſt il pas plus vraiſemblable d'imaginer qu'on vous a trompé, que votre épouſe & lui ſont peut-être innocens, qu'il a tout quitté pour vous chercher, & qu'inſtruit de l'extrême douleur de Calliſte, il n'étoit en peine d'elle que par pitié pour ſon état. Pardonnez brave Rodolphe, continua-t-il ſi je combats vos ſentimens ; mais j'avoüe que votre Laverne m'eſt ſuſpect ; j'ai trop long-tems vêcu dans le monde pour n'en pas ſçavoir les ruſes : & quoique je ne pénétre pas entiérement celles-ci, je ne laiſſe pas de voir que toute ſa conduite en eſt pleine. Souffrez donc que j'arrête votre vengeance, & que je m'éclair-

clairciſſe ſur tant d'obſcurités. Le Comte de Silvan eſt mon parent & mon ami, je l'irai voir, j'entretiendrai votre frere, je m'en ferai connoître, & le forcerai de m'avoüer la vérité; mais juſqu'à ce moment j'exige de vous que vous n'attenterez, ni ſur ſa vie, ni ſur la vôtre; que vous quittere ce ſéjour affreux, & que vous viendrez dans mon Château attendre l'entiére déciſion de cette affaire.

Les raiſons de Cloalde étoient ſi plauſibles, & ce miſérable époux étoit dans une ſituation ſi triſte par l'horreur que ſon projet lui faiſoit à lui-même, qu'il en fut ébranlé: l'amour & l'amitié qui l'emportoient encore ſur la haine & la jalouſie l'avoient forcé pendant ſon propre récit de faire des réflexions qui s'étoient toûjours éloignées de ſon eſprit. Elles s'y offrirent alors avec violence, & ſe joignant aux preſſantes ſollicitations de ſon beau frere, le contraignirent à ſe calmer. Il fut pourtant aſſez long-tems à ſe déterminer pour donner ſa parole

de ne point attaquer George ; mais Cloalde redoubla ſes inſtances avec tant de vivacité, & ſçut emploïer avec une telle adreſſe les motifs d'honneur & de religion, qu'il obtint tout ce qu'il deſiroit ſur cet article. Il n'eut pas la même facilité pour le faire quitter ſa caverne, & la regardant comme un azile aſſuré pour cacher ſa honte ou favoriſer ſa fuite ; il ſe défendit de l'abandonner avec une eſpéce d'obſtination qui chagrina Cloalde. Cependant voulant abſolument la gagner & l'emmener avec lui, il crut que le moïen le plus certain étoit de lui marquer de la défiance d'un côté & de la confiance de l'autre. Pour cet effet le regardant d'un air piqué : Comment voulez vous, lui dit-il, que je compte ſur votre promeſſe, tant que vous reſterez ici en pleine liberté d'exécuter ce que vous avez projetté contre votre frere ? je ne puis le voir qu'il ne ſoit de retour à Silvan, il faut qu'il paſſe par cette forêt pour y arriver ; qui peut donc m'aſſurer que vous

ne

ne préviendrez pas par ſa mort le deſir que j'ai de démêler la vérité, ſi vous ne quittez pas un lieu ſi favorable à cet attentat?

D'ailleurs, ajoûta-t-il, j'ai beſoin de vous, & votre déguiſement m'eſt néceſſaire. J'ai une femme chez moi qui m'eſt extrêmement chére, je ne l'avois priſe d'abord que pour être gouvernante d'un enfant, dont le hazard & la pitié m'ont rendu le pere; mais ſa vertu, ſon attachement, & ſes complaiſances ont touché mon cœur de telle ſorte que j'ai réſolu de l'épouſer; je l'ai inſtruite ce matin même de mon intention, ne doutant point qu'elle n'acceptât une ſemblable fortune. Cependant je n'ai pas trouvé dans ſa réponſe ce que j'attendois, elle m'a paru ſurpriſe, inquiéte, indéterminée, & m'a fait entendre qu'il y avoit de grands obſtacles à ce que je deſirois, que j'en ſerois convaincu par le récit de ſa vie; mais que cette confidence lui coûtoit ſi fort à faire, qu'elle me demandoit

huit jours pour s'y réſoudre. Ses larmes m'ont attendri, j'ai conſenti au délai; & comme cet entretien m'avoit ému, pour me diſſiper j'ai monté à Cheval, & ſuis venu me promener ici. Peut-être trouverez-vous ridicule qu'un homme de mon âge ſoit amoureux; mais mon cher Rodolphe l'amour ne reſpecte point les cheveux gris, & le cœur eſt toûjours jeune; j'aime Laurence & la peine qu'elle ſe fait de me conter ſes avantures augmente ſi fort ma curioſité que je brûle de les ſçavoir. Je crains qu'elle n'ait pris le tems qu'elle m'a demandé que pour avoir celui de ſe ſouſtraire à mes deſirs, & j'imagine que ſous le maſque du caractére reſpectable, ou vous paroîtrez à ſes yeux, vous pourrez mieux que moi attirer ſa confiance, & découvrir le ſecret de ſon cœur. Elle eſt pieuſe, ſage, & je ſuis perſuadé qu'elle ne vous ſçaura pas plûtot dans le Château qu'elle voudra vous conſulter. Ainſi vous me ſerez utile, & tandis

que

que vous travaillerez pour moi, je ne négligerai rien pour votre repos.

Rodolphe ne put apprendre sans étonnement que Cloalde songeât à se remarier, & qu'il fût encore susceptible de passion. Cependant moins persuadé par le motif de lui rendre aucun service auprès de l'objet de sa flâme, que par la crainte qu'il ne le soupçonnât véritablement de dissimulation ou de mensonge, il se rendit, & consentit à le suivre à son Château, à condition qu'il n'y seroit vû de personne, & qu'il le dispenseroit de la commission qu'il lui vouloit donner auprès de Laurence, se sentant une répugnance invincible pour toutes les femmes. Cloalde qui vouloit s'en assûrer à quelque prix que ce fut lui promit de ne le point contraindre, & qu'il seroit logé dans un Pavillon qui donnoit au bout de son Parc dans lequel il le feroit entrer par une porte de derriere; & que le valet de chambre qu'il avoit avec lui seroit le seul de ses domestiques qui seroit

du ſecret, & le ſerviroit. Sur cette aſſûrance ils convinrent qu'il ne quitteroit point ſon habit d'Hermite, que Cloalde s'en retourneroit ſeul, & que ſur la nuit le vallet de chambre conduiroit le Pere Théodoſe à la porte du parc où Cloalde l'attendroit. Enſuite dequoi ce dernier appella ſon confident, lui donna ſes ordres, & remontant à cheval ſe rendit chez lui pour exécuter ſans retardement ce qu'il avoit projetté en lui-même.

Il ne fut pas plûtot arrivé qu'il fut à l'appartement de Laurence: elle étoit ſeule, & dans une extrême inquiétude de ce qu'il étoit devenu. Elle ne la lui cacha point, & lui témoigna quelque joïe de le revoir. Il l'en remercia, & ſe fortifiant en la regardant dans les ſoubçons que le récit de Rodolphe d'Albury avoient fait naître dans ſon ame; il lui conta ſa promenade, & la rencontre imprévûë qu'il avoit faite d'un ſaint Hermite, dont la répu-

ta-

tation s'étoit répanduë dans tout le païs. J'en ſuis charmé, continua-t-il, c'eſt l'homme du monde qui a le plus d'eſprit, & le plus conſolant; j'ai fait tous mes efforts pour l'attirer ici, mais il craint de telle ſorte la converſation des perſonnes de votre ſexe, qu'ayant ſçû par mon diſcours qu'il y en avoit avec moi, je n'ai pû le reſoudre à ce que je deſirois. Laurence à qui les gens du Château avoient déja parlé de l'Hermite prétendu, & qui n'avoit fait qu'une très-médiocre attention à ce qu'ils en publoient, ſentit alors une vive curioſité de le connoître; & ne doutant plus que ce ne fût un homme extraordinaire puiſque Cloalde en étoit ſi pénétré, elle parut très-touchée de ce qu'il ne vouloit point voir de femme, & comme elle ſe faiſoit une peine inexprimable de découvrir ſes avantures à ce Seigneur, que depuis le moment de ſon entretien avec lui, elle n'avoit ſongé qu'aux moïens de ſe ſouſtraire à ſon amour ſans déclarer ſon

ſecret ; l'Hermite tant vanté s'offrit d'abord à ſa penſée comme le ſeul qui pût en être dépoſitaire, & la tirer de l'embarras dans lequel elle étoit.

Elle dit à Cloalde qu'elle avoit eu de tout temps une profonde vénération pour les Anacorettes, qu'elle ſouhaiteroit avec ardeur entretenir celui dont il paroiſſoit ſi content, & qu'elle ſe déguiſeroit de bon cœur en homme ; & ſe rendroit dans la forêt pour avoir cette ſatisfaction. Le beau-frere d'Albury qui ne deſiroit autre choſe que d'éclaircir ſes doutes en les aſſemblant, lui répondit qu'il ne ſeroit peut-être pas neceſſaire de prendre ces précautions, que le Pere Théodoſe avoit beſoin de ſon credit pour qu'on lui permît de bâtir un Hermitage dans la Forêt de Rez, qui devoit encore le voir le lendemain à ce ſujet ; & qu'il feroit enſorte de le gagner pour qu'il vint au Château, en l'aſſurant qu'elle n'étoit pas une femme comme une autre, & lui parleroit de fa-

façon à le persuader. Elle l'en conjura, & lui fit entendre qu'elle seroit extrêmement soulagée si l'Hermite vouloit bien écouter ses malheurs, & se charger de l'en instruire lui-même, Cloalde lui promit de ne rien épargner pour la satisfaire, n'ayant pas de plus grand desir que celui de lui prouver sa complaisance ; & changeant de conversation, il ne lui parla plus que de choses indifferentes jusques à l'heure de son rendez-vous, où l'ayant quittée, il fut ouvrir la porte de son Parc, à laquelle il trouva le feint Théodose avec son Sicilien & le valet de chambre.

Ils entrérent dans le Pavillon où Rodolphe l'instruisit que son homme avoit appris que le Comte de Silvan & le Chevalier Gorge revenoient dans huit jours. Sur cet avis, il fut résolu que le Sicilien retourneroit à Silvan, qu'il y attendroit le Comte, & qu'il n'en partiroit que pour venir avertir Cloalde de s'y rendre. Ces mesures étant prises, & l'espion parti, Cloal-

de inſtala Rodolphe dans le Pavillon, lui renouvella la parole qui lui avoit donnée de travailler lui-même à ſa vengeance, s'il étoit vrai qu'il eût été outragé, ou de lui rendre le repos, ſi ceux qu'il croyoit coupables étoient innocens. Il ſeroit plus aiſé lui répondit-il, de me venger que de me tranquiliſer, & je ne ſçai ſi je ne ſerois pas mille fois plus malheureux de m'être trompé que d'avoir raiſon. En effet, continua-t-il en ſoupirant, quel ſupplice ſeroit aſſez grand pour me punir d'avoir accuſé fauſſement ma femme & mon frere, d'avoir peut être cauſé la mort de l'une & le déſeſpoir de l'autre ? Ah Seigneur, vous eſpérez en vain differer mon trépas, puiſqu'il faut neceſſairement que je meure de honte ou de douleur. Mais helas ! ajoûta-t'il, je ne ſuis que trop certain de l'infidélité de Calliſte ; & quand mon frere ne ſeroit pas celui que j'ai vû près d'elle, ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable, elle n'en ſeroit pas moins criminelle. Il

Il n'en faut point douter, reprit Cloalde; mais il n'eſt permis qu'à des eſprits préoccupés de juger ſur les apparences. Je ſuis perſuadé que vous avez vû votre épouſe avec un homme, qu'elle y étoit même aſſez familiérement pour vous donner de l'ombrage, & que ce pouvoit être votre frere; mais je ne conviens pas qu'il y ait eu rien de criminel dans cette intrevûë; & je crois au contraire que tout ce qui vous a paru de conſéquence pour votre honneur, & votre amour, ne les intéreſſoient en nulle maniere, & que par des motifs que je ne démêle pas bien, on s'eſt ſervi de la jalouſie dont on vous avoit aveuglé pour vous perdre les uns & les autres. Ah! Cloalde, interrompit Rodolphe, vous êtes encore plus préoccupé que moi; prévenu pour les femmes par le deſir qui vous preſſe d'en avoir une que vous aimez, vous ne les excuſez toutes que pour ne pas offenſer celle qui vous a charmé; mais que mon exemple vous ſerve de

leçon, j'étois jeune, je pouvois me flâter de ne pas déplaire, j'aimois Calliſte avec ardeur, je croyois en être aimé de même & cependant elle m'a trahi.

Je tire de ce diſcours, mon cher Albury, lui dit Cloalde en ſoûriant, toutes les conſéquences que vous voulez me faire entrevoir, & conçois parfaitement que ſi le Cavalier du monde le plus aimable n'a pû fixer le cœur de ſon épouſe, un homme de mon âge n'a pas droit de le prétendre; mais pour vous prouver que l'amour ne m'aveugle pas, & vous faire voir en même-tems combien vous me ſeriez utile ſi vous le vouliez, je vais vous découvrir le fond de mon cœur, & les raiſons qui me portent à ſouhaiter que Laurence m'épouſe. Alors lui faiſant un recit ſuccint de ſon avanture de l'Hôtel-Dieu, il lui confia l'attachement de ſon cœur pour le jeune Milon, l'impoſſibilité qu'il ſentoit à s'en ſéparer, le deſir qu'il avoit d'aſſurer ſa fortune en le faiſant ſon he-

ri-

ritier ; enſuite il lui apprit de quelle ſorte Laurence étoit entrée chez lui, & comment elle s'étoit attirée ſon eſtime. Je ne puis dire, continua-t il, que j'aye de l'amour pour elle, ce qu'elle m'inſpire ne tient rien de cette paſſion véhémente ; mais je ne puis jamais la voir ni lui parler que je ne me ſente attendri juſques au fond de l'ame, & qu'un mouvement involontaire ne m'arrache des larmes. Milon a le même aſcendant ſur mon cœur je ne reconnois nulle difference dans les ſentimens que j'ai pour l'un & pour l'autre ; cependant cette tendreſſe me trouble, m'agîte & m'inquiéte, je l'ai combattuë, je me ſuis repreſenté mille fois que Milon ne m'étoit rien, qu'il ſuffiſoit de ſatisfaire au titre que j'avois pris en le tenant ſur les fonds, en lui donnant dequoi vivre ; que Laurence étoit une inconnuë, née ſans doute dans la miſere, & que ſon ſort étoit aſſez heureux dans ma maiſon, ſans vouloir encore qu'elle devînt ma femme ;

me ; mais tout ce que je me ſuis dit, n'a pû triompher du pouvoir qu'ils ont tous deux ſur moi ; & c'eſt pour terminer tant d'agitations que j'ai réſolu d'épouſer l'une, & de reconnoître l'autre pour ſon fils & le mien. Cette fortune eſt trop éclatante pour la dédaigner, cependant elle s'y refuſe, & m'annonce des obſtacles invincibles ; elle conſent à me les déclarer, & craint toûjours de m'en inſtruire ; elle héſite, elle élude, & me deſeſpere ſans le ſçavoir ; je n'oſe la preſſer de s'expliquer, quoique ma curioſité ſoit extrême, je crains d'apprendre, & je brûle d'être inſtruit. Voilà mon cher Rodolphe l'état où je ſuis, & dont je vous conjure de me tirer, en parlant à Laurence, Elle ſouhaite vous voir, vous croyant ce que vous n'êtes pas, elle voudroit peut-être ſe découvrir à vous, & vous avoüer ce qu'elle a tant de peine à me dire. Profitons de ſon erreur, ſouffrez qu'elle vous entretienne, & que je ſois ſecret témoin de votre con-

converſation ; un preſſentiment auquel je ne puis réſiſter, me fait croire que le Ciel n'a point permis notre heureuſe rencontre ſans un deſſein caché dans les decrets de ſa providence, & qu'il nous a deſtinés pour faire notre commun bonheur.

Il y auroit une ingratitude dont je ſuis incapable, lui répondit Albury, ſi je vous refuſois ce que vous demandez avec tant d'empreſſement ; & quoique je n'attende aucune bonne iſſuë de ce que vous prétendez faire avec mon perfide frere, & que j'aye une véritable répugnance à me ſervir du caractere que je parois avoir pour pénétrer des ſecrets qu'on ne me découvriroit pas ſans cette feinte; je ſuis trop ſenſible aux amitiés que vous me témoignez pour m'obſtiner à n'y pas ſouſcrire ; un autre motif m'y contraint encore, j'eſpere que vous trouverez dans le recit de cette femme dequoi vous en de ſabuſer, & qu'étant témoin de ce qu'elle me déclarera, vous ne pourrez me reprocher de vous avoir

avoir alteré la verité pour vous en détourner, ce que je ferai juſqu'au dernier moment de ma vie, puiſque je me ſuis trop repenti d'avoir écouté les conſeils de l'amour pour une inconnuë, pour ne pas empêcher de tout mon pouvoir, que ceux à qui je prends intérêt ne tombent dans le même précipice où je me ſuis plongé.

Cloalde l'embraſſa & l'aſſura que ſa raiſon avoit encore aſſez d'empire ſur lui pour l'emporter ſur ſon inclination, ſi véritablement Laurence n'étoit pas digne de lui, ils prirent alors leurs meſures pour la réüſſite de leur ſtratagême, ils ſe ſéparerent, Cloalde rempli de ſon projet & Rodolphe de ſon deſeſpoir ordinaire. Le premier laiſſa Hubert ſon valet de chambre auprès du feint Hermite pour en avoir ſoin, & rentra dans le Château où la triſte Laurence n'avoit point eu d'autre occupation que de rêver aux moyens de voir le Pere Théodoſe, dont elle s'étoit fait redire les merveilles par le Con-

Concierge & les gens de Cloalde : merveilles qui n'avoient de réalité que dans leur imagination, & qu'ils ne débitoient que sur le recit des autres, qui eux mêmes n'en étoient pas mieux instruits.

Mais comme le cœur de Laurence cherchoit à se soulager d'un poids qui commençoit à l'accabler, & que sa piété sincere lui faisoit voir les choses d'un œil favorable à la prévention que le peuple avoit pour l'Hermite ; elle étoit dans une impatience extrême de l'entretenir. Cloalde l'y maintint encore par tout ce qu'il affecta d'en dire pendant le soupé ; & plus il montroit d'estime & d'admiration pour l'Anachorette, & plus elle le trouvoit digne de sa confiance & d'être son interprête auprès de Cloalde ; & quand il fut question de se retirer, elle le conjura très sérieusement de lui procurer l'entrevûë qu'elle desiroit. Il le lui promit, & l'assura qu'il iroit exprès dès le matin à la Forêt, & qu'il ne tiendroit pas à lui qu'elle ne fût con-

contente. On fut ſe coucher, Cloalde n'ayant dans l'eſprit que Laurence & que Calliſte, ne dormit point; Laurence paſſa la nuit à rappeller à ſa memoire tous les incidens de ſa vie, pour ne rien oublier dans la confeſſions qu'elle en vouloit faire à l'Hermite, & Rodolphe la vit commencer & finir ſans avoir un moment goûté les douceurs du ſommeil. Hubert qui lui avoit ſervi ſecrettement les morceaux les plus délicats, dont il avoit à peine mangé, prenant pour excès de dévotion & d'abſtinence ce qui n'étoit qu'un effet de ſa triſteſſe, étoit près de lui dans une ſoumiſſion qui tenoit de l'extaſe, & qui eût diverti tout autre que l'infortuné Rodolphe; mais il avoit ſi peu d'attention à ce qui n'avoit pas rapport à ſes penſées, que le reſpect & la vénération d'Hubert n'en furent point remarqués. Enfin le jour parut, Cloalde ſortit, & s'étant rendu au Pavillon par les derrieres du Parc, il paſſa une partie de la matinée à calmer Albury,

à

à le consoler, & à le préparer à la visite de Laurence qui se devoit faire le soir, afin que la nuit & la sombre clarté d'une lampe qu'on devoit allumer dans l'endroit qu'il avoit choisi pour cet entretien, inspirât plus de respect à cette belle femme.

C'étoit un assez joli salon dans lequel rendoient quatre chambres destinées pour les bains, & ce fut dans une de ces chambres que Cloalde résolut de se cacher pour entendre la conversation, Rodolphe étant convenu de se placer avec Laurence de façon qu'il n'en pût perdre une parole. Quand ils eurent tout réglé, & qu'ils crûrent qu'il étoit assez tard pour faire croire que Cloalde avoit été loin, il rentra chez lui, & fut annoncer à Laurence qu'il avoit obtenu du Pere Théodose qu'il viendroit au Pavillon du Parc pour lui donner audience; mais qu'ayant refusé la même grace à plusieurs Dames du païs, il ne s'y rendroit que tard, qu'Hubert l'y introduiroit & vien-

viendroit la chercher quand il en seroit tems. La joïe de Laurence à cette nouvelle ne se peut exprimer, elle lui rendit mille grace de ses bontés, & le regardant avec des yeux remplis de larmes : C'est donc aujourd'hui, Seigneur, lui dit-elle, que vous apprendrez de la bouche du vénérable Theodose la naissance ; & les infortunes de Laurence ; heureuse cependant si malgré l'horreur de sa destinée vous lui continuez une tendresse qu'elle voudroit acheter du plus pur de son sang. Chére Laurence, lui répondit-il, j'aurois fort souhaité que vous eussiez eu assez de confiance en moi pour me déclarer votre secret ; mais puisque votre timidité ou d'autres raisons vous forcent à ne m'en donner connoissance que par la voie d'autrui ; je suis charmé que ce soit celle du Pere Theodose ; & quelque chose qu'il me rapporte, je vous proteste que je ne changerai jamais de sentimens à votre égard.

Laurence ne lui repartit que par une

une action reſpectueuſe ; & l'ayant prié de lui permettre d'être ſeule juſques à l'heure de ſon rendez-vous, il lui dit que pour la laiſſer libre il iroit dîner à une quart de lieuë chez un de ſes Fermiers avec lequel il avoit des comptes à faire ; & prenant congé d'elle, il monta à cheval, mais ce ne fut que pour joindre Rodolphe avec lequel il dîna & paſſa la journée afin de pouvoir exécuter ſon deſſein. Hubert qui ſeul étoit du ſecret ſur l'article de la viſite de Laurence, eut ordre après le dîner de ne retourner au Château qu'à la nuit pour l'aller chercher. Tandis que les deux beau-freres ſe préparoient à l'entendre, cette belle femme agitée d'un mouvement extraordinaire, fit venir le jeune Milon, l'embraſſa mille fois avec des tranſports & des larmes qui ſurprirent & toucherent vivement le Précepteur & la femme qu'elle avoit près d'elle. Cet aimable enfant en fut pénétré lui-même, lui rendit ſes careſſes d'une maniere ſi tendre,

dre, qu'il sembloit qu'il ne le fît qu'à dessein de la consoler. Elle passa le jour dans cette occupation, & la nuit l'ayant avertie qu'on viendroit bientôt le prendre, elle le fit ramener dans l'appartement du Précepteur & se débarrassa de sa femme de chambre, ne voulant pas que personne la vît sortir. Hubert arriva, & l'ayant conduite à la porte du salon, il l'y laissa selon le commandement qu'il en avoit reçû. Laurence y entra avec un tremblement qu'elle ne put dompter. Le silence qui regnoit en ce lieu, le peu de lumiere que la lampe y jettoit, & la presence du Pere Theodose à qui son habit long & sa grande barbe donnoient une air capable d'en intimider de plus hardies, achevant de l'épouvanter, elle se jetta à ses pieds, & ne voyant en lui qu'un fantôme qu'elle croyoit devoir intéresser à ses malheurs; O mon Pere, lui dit-elle en joignant les mains, pardonnez si j'ose vous détourner de vos saintes oc-

occupations; mais s'il eſt vrai que la charité ſoit une des vertus que vous pratiquez, vous ne pouvez l'employer pour une perſonne plus digne de votre compaſſion. Elle ſe tut après ce peu de mots, attendant ſa réponſe les yeux baiſſés & baignés de larmes; mais que devint le faux Hermite, en reconnoiſſant dans la tremblante Laurence ſon infidéle Calliſte, il s'en fallut peu qu'il ne fit éclater ſon étonnement, & que ſon reſſentiment ne terminât cette ſcéne par une funeſte cataſtrophe. Cependant ſa poſture humble, craintive & ſoumiſe le retint, un deſir ſecret de profiter de ſon erreur pour ne plus rien ignorer de ſa vie & de ſa conduite s'empara de ſon cœur, & ne redoutant que d'en être reconnu, il affubla ſon viſage de ſon capuchon, & ſans lui parler lui fit ſigne de le ſuivre dans l'embraſure de la porte d'un des cabinets où l'on avoit mis deux ſiéges. Elle obéït, & lorſqu'il fut aſſis ſe remettant à genoux, elle voulut parler;

mais ſes ſanglots l'en empêchant, Rodolphe prit la parole, & tenant un mouchoir ſur ſa bouche pour déguiſer ſa voix ; Remettez-vous, lui dit-il, expliquez vous ſans crainte, je ſçai déja dequoi il s'agit : Cloalde m'a dit qu'il vous a propoſé de vous unir à lui. Quel motif vous en empêche, puiſque vous êtes veuve, & que c'eſt votre fortune ?

O vénérable Théodoſe, lui répondit-elle un peu raſſurée par ſa douceur, cet hymen eſt impoſſible, Cloalde eſt mon pere. Votre pere, reprit-il avec étonnement : Oüi mon pere, interrompit elle, je ſuis ſa fille, & l'enfant qu'il a chez lui eſt mon fils ; on peut juger de la ſurpriſe de Rodolphe & de celle de Cloalde, qui derriere la porte ne perdoient pas un mot de ce qu'elle diſoit ; mille choſes alors revinrent à ſa memoire, mais le faux Hermite ne lui donna pas le tems d'y refléchir, & trouvant ce début trop intéreſſant pour ne pas prêter toute ſon attention à ce qui de-

devoit le suivre; il ordonna à Laurence de ne se plus interrompre, de prendre garde à ne dire que la verité, & de commencer son recit. Elle s'y prépara, & l'ayant supplié de garder dans le secret qu'exigeoit son caractere tout ce qu'elle alloit lui decouvrir, & de n'en révéler à Cloalde que ce qu'il jugeroit à propos pour son repos, elle continua en ces termes.

HISTOIRE
DE CLOALDE
ET
DE CALLISTE.

LXXXVII. NOUVELLE.

JE ſuis obligée mon Pere, lui dit-elle, de prendre mon diſcours bien avant ma naiſſance, & de vous dire des choſes que je n'ai ſçû que long tems après qu'elles ſont arrivées, afin de ne mettre aucune obſcurité dans les faits qu'elles contiennent. Vous n'ignorez pas ſans doute que Cloalde eſt d'un ſang illuſtre, & que la grandeur de ſon eſprit & l'étenduë de ſon génie le firent employer par les Miniſtres aux plus importantes af-

affaires de l'Etat. Sa capacité dont il avoit donné des preuves dans des occasions fâcheuses & délicates, l'ayant fait choisir pour passer en Angleterre, afin d'y ménager les esprits en faveur de Charles II. Il s'y rendit comme voyageur & sans caractere, quoiqu'on sçût parfaitement le motif qui l'y conduisoit. Je ne vous dirai rien sur ce qui concerne la Politique, cela n'est pas necessaire à mon histoire, & ne feroit que l'alonger. Dans le séjour que fit Cloalde à Londres, il devint amoureux d'Henriette d'Albury, fille d'une haute naissance, mais sans bien. Le Comte d'Albury son pere n'ayant que ce qu'il en falloit pour soutenir son rang, & survenir à l'éducation de deux fils cadets d'Henriette de plusieurs années, le plus âgé n'ayant que huit ans; il ne jugea pas devoir refuser un parti de cette conséquence, & bien aise d'ailleurs que sa fille fut en France, il ne fut pas plûtôt informé de l'amour de Cloalde qu'il l'accepta

pour gendre: & comme la ſituation des affaires publiques ne permettoit pas que le mariage ſe fît avec éclat, on le termina dans le ſecret en attendant que Cloalde pût emmener ſon épouſe & la faire connoître pour telle. Mais les choſes ſe broüillerent de telle ſorte en Angleterre, qu'il fut forcé d'en partir furtivement, d'abandonner Henriette, & d'attendre un tems plus favorable pour la faire venir dans ſon païs. Cependant Cromvel s'étant rendu maître de l'Angleterre, il fut impoſſible que cette Dame joignît ſon époux, qui de ſon côté, craignant ſans doute de donner quelque ſoupçon de ſa conduite à la Cour de France, cacha avec un ſoin extrême qu'il ſe fût allié à une Angloiſe. Il n'avoit alors que trente ans, & ſoit que l'abſence d'Henriette calma les premiers tranſports de ſon amour, ou que ſa poſſeſſion en eut éteint l'ardeur; il eſt certain qu'il ne ſe montra dans toutes les compagnies que comme un homme ſans engagement,

ment, & qui pouvoit disposer de son cœur & de sa main. Ses grands biens le rendoient un parti trop considérable pour qu'on ne cherchât pas à lui donner des chaînes & son tempérament le portant à la galanterie, on le vit long-tems voler de belle en belle sans se déterminer pour pas une en particulier; mais enfin à force d'affronter le péril, il s'y vit engagé de façon qu'il ne fut plus en son pouvoir de s'en garantir, il devint sensible aux charmes d'une jeune veuve nommée Madame de Rinval aussi recommandable par sa vertu que par sa beauté. Elle étoit fille & femme de condition, elle n'avoit que vingt ans, & venoit de perdre un époux qui par sa mauvaise conduite l'avoit laissée sans aucun bien, ne possédant qu'une rente viagere assez médiocre qui l'obligeoit à vivre chez une de ses parentes. Ce fut chez cette Dame que Cloalde la vit, en devint éperdu, & se proposa d'en faire la conquête à quelque prix que ce fût.

Mais quoi qu'il fût aimable, & que Mademe de Rinval connût tout le prix du cœur qui lui étoit offert, préférant le titre de sage à la fortune qu'on ne lui presentoit que sous le nom d'amant, elle refusa constamment de l'écouter tant qu'il ne parleroit pas d'hymen. La parente de Madame de Rinval l'en avertit, il est presque impossible de croire que Cloalde ne se souvint pas en ce momont qu'il étoit marié, & qu'il ne pouvoit sans crime abuser de la crédulité d'une femme qui méritoit d'être à l'abri de la tromperie. Cependant après quelques jours de réflexion, il se déclara hautement en la demandant pour épouse. Madame de Rinval charmée de son sort s'y livra toute entiere, elle donna son cœur, & promit sa main, & peu de jours après Cloalde l'épousa authentiquement dans toutes les formes, la mena chez lui, lui donna nombre de domestiques, de superbes équipages, & la produisit par tout comme une épouse qui faisoit sa félicité.

Celle

Celle de Madame de Rinval, qu'on ne nommoit plus que la Marquiſe de Cloalde, étoit au plus haut point, adorée d'un époux qu'elle aimoit à l'excès, belle, jeune, généralement eſtimée, & nageant dans l'opulence; elle ſe croyoit la plus heureuſe de toutes les femmes. Il y avoit deux ans que Cloalde étoit ſorti d'Angleterre, il n'y en avoit qu'un qu'il étoit marié à Madame de Rinval, & elle étoit groſſe de ſept à huit mois; lorſqu'Henriette d'Albury qui, comme vous le jugez aiſément, n'avoit aucune nouvelles de ſon époux, ennuyée de ſon ſilence & d'une ſi longue ſéparation, trouva enfin moyen d'obtenir la permiſſion de venir à Paris, ſous prétexte d'affaires de conſéquences. Et comme elle ſçavoit que Cloalde poſſedoit une fortune qui lui permettoit de faire de la dépenſe, elle y arriva dans tout le faſte d'une perſonne qui veut y paroître avec diſtinction. Elle y avoit des parens, quantité de Dames & de Seigneurs Anglois

s'y étant réfugiés du tems de Charles I. Elle fut d'abord chez une de celles de qui le nom lui étoit le plus connu, elle en fut reçûë avec toute la joye qu'on reſſent ordinairement quand on voit quelqu'un de ſon païs. Henriette charmée d'un accüeil ſi gracieux s'ouvrit à elle, lui dit le motif de ſon voyage, & la pria de l'informer de ce que faiſoit Cloalde, afin de juger par-là de ce qui l'avoit empêché de lui donner de ſes nouvelles. La Dame extrêmement ſurpriſe d'apprendre qu'Henriette étoit ſa femme, & qu'il en avoit une autre, fut aſſez embarraſſée ſur ce qu'elle devoit dire. Madame de Cloalde inquiéte du trouble qu'elle voyoit ſur ſon viſage, la preſſa de s'expliquer, & tremblante pour les jours de ſon époux, lui demanda s'il étoit vivant. La Dame qui s'étoit remiſe, laiſſant agir alors toute la fierté de ſa nation, indignée de l'affront qu'on faiſoit à une perſonne de la naiſſance de ſa parente, lui répondit que Cloalde étoit

vivant, mais que c'étoit un fourbe, qui l'avoit trompée & trahie, puiſqu'il avoit épouſé à la vûë de tout Paris Madame de Rinval, avec laquelle il vivoit depuis un an dans une parfaite intelligence qu'elle étoit groſſe, & qu'il paroiſſoit enchanté de porter dans peu le titre de pere. Enſuite s'exalant en injures contre lui, il n'eſt rien que ſa colere ne mit en uſage pour animer celle de Madame de Cloalde, à laquelle la volubilité de ſes paroles donna tout le tems de faire réflexion â cette avanture.

Henriette d'Albury avoit beaucoup d'eſprit, une grande prudence, & plus encore de fermeté. Revenuë de ſon premier étonnement elle impoſa ſilence à ſa parente, lui repréſenta ſagement qu'il ne lui convenoit pas d'entendre parler de ſon époux dans de pareils termes, qu'elle ſçauroit bien maintenir ſes droits ſans emploïer tant de violence ; que ce qui la choquoit ſi fort ne paroiſſoit à ſes yeux qu'un égarement de jeuneſſe, un

emportement de passion dont elle n'étoit touchée que par délicatesse de cœur, ne pouvant voir sans douleur qu'il eût eu de l'amour pour un autre ; qu'à l'égard de l'himen elle ne s'en inquiétoit pas, que les loix humaines & divines étoient pour elle, & qu'elle espéroit remettre Cloalde dans son devoir en paroissant devant lui. Et s'étant fait instruire de sa demeure elle s'y rendit au même instant. Elle étoit dans un équipage magnifique avec trois femmes attachées à elle, quantité de laquais de la livrée de Cloalde, & mise dans tout l'ajustement qui pouvoit relever l'éclat de sa beauté. Elle arriva dans cet apparat à la porte de son Hôtel, & le fit demander. Il étoit sorti ; Madame de Cloalde conservant toûjours son sang froid, ordonna à son cocher d'entrer, de mettre les chevaux dans l'écurie, & le carosse sous la remise. Son air de grandeur & celui d'autorité qu'elle prenoit surprirent extrêmement les gens de la maison, qui

qui coururent avertir leur maîtreſſe qu'une Dame ſuperbe demandoit Cloalde, & venoit de leur commander comme ſi elle en avoit droit. Tandis qu'elle les écoutoit & ſe préparoit à ſçavoir par elle-même ce que ce pouvoit être, Madame de Cloalde ſuivie de ſes femmes & de ſes gens, monte l'eſcalier, entre ſans façon dans l'appartement de ſa rivale, qui ſurpriſe de cette maniére libre, & qui lui ſemble peu polie, la prie de dire ce qu'elle ſouhaite.

Je n'ai beſoin de rien, lui répondit-elle, Madame, je viens chez moi, j'eſpérois y trouver mon époux, & ſans doute il ne tardera pas puiſque vous l'attendez apparemment pour quelques affaires. Madame de Rinval frappée de ces paroles & de la beaute d'Henriette comme d'un coup de foudre, reſte interdite & preſque ſans mouvement dans ſon fauteüil. Cependant Madame de Cloalde touchée de ſon état, & cherchant à l'adoucir, Je vois bien, Madame, lui

dit-elle, que vous ne vous attendiez pas à cette avanture, elle eſt triſte pour vous; mais je vous proteſte qu'il ne tiendra qu'à vous d'empêcher que les circonſtances n'aggravent notre malheur; Cloalde eſt mon époux avant qu'il fût le votre, mon himen s'eſt fait dans toutes les formes, j'en apporte les preuves qui ſont inconteſtables, & les perſonnes de ma naiſſance ne ſe laiſſent pas outrager impunément; ne faites point d'éclat, retirez-vous dans un Couvent, je vous y donnerai toutes les aiſances de la vie, & deviendrai la mere de votre enfant dès le moment qu'il aura vû le jour.

Madame de Rinval étoit naturellement haute; la honte de ſa ſituation; & la fureur qu'elle mit dans ſon cœur ne fit que redoubler ſa fierté Elle repondit à ſa rivale qu'elle ne connoiſſoit point à Cloalde d'autre épouſe qu'elle, qu'elle l'étoit en face de Dieu & des hommes, qu'elle ſoûtiendroit ſes droits juſqu'au dernier moment

de

de ſa vie, & que ſi l'une des deux avoit à recevoir des graces de l'autre, elle ſeule étoit en pouvoir d'en faire. Madame de Cloalde ne ſortit point de ſa modération, & lui dit froidement qu'elle eſpéroit n'être jamais en état d'en démander. dans ce moment Cloalde entra : ſon étonnement n'eſt pas facile à décrire, la vûë de ces deux femmes le mit hors de lui-même, il les regarda en jettant un grand cri, & ſortit dans l'inſtant, remonta en caroſſe, & ſe rendit chez un de ſes amis ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit, ni même ce qu'il penſoit ; & ce ne fut qu'après un long & morne ſilence que ſon ami pût être inſtruit de ce qui lui venoit d'arriver.

Il le lui apprit enfin, & le conjura de lui aider à ſortir de cette affaire dont il prévoïoit des ſuites fâcheuſes. Cet ami qui voïoit de quelle importance il étoit de la terminer ſans bruit, & que Madame de Rinval en ſeroit indubitablement la victime, ne trouva point d'autre expédient que de l'obliger

bliger à céder sa place à Madame de Cloalde, & de lui faire entendre qu'elle se perdroit en voulant plaider, & qu'il valoit mieux pour elle, & pour l'enfant dont elle étoit enceinte, qu'elle acceptât une somme considérable, que le Marquis étoit prêt à lui compter pour qu'elle se retirât. Mais pour la rendre plus docile à cette proposition, & laisser Madame de Cloalde maîtresse dans la maison, il fut conclu que cet ami s'y transporteroit, que sous prétexte que Cloalde vouloit parler à Madame de Rinval, il la feroit monter en carosse, & la conduiroit chez celle de ses amies qu'elle voudroit lui indiquer, ce qui fut exécuté dans l'instant. Il se rendit chez Cloalde où les deux Dames s'étoient tenu de pied ferme, & se disputoient toûjours, quoique sans aigreur la gloire d'emporter la victoire en demeurant maîtresses du champ de bataille. Il les salua toutes deux avec respect; & s'étant approché de Madame de Rinval, il la pria

à

à voix baſſe de venir chez lui où Cloalde vouloit lui parler. Cette attention ranimant ſon eſpérance, elle lui donna la main, & ſortant ſans regarder ſa rivale elle monta en caroſſe avec lui ; & lorſqu'ils furent à quelques rues de celle de l'Hôtel, il fit ſigne d'arrêter, & regardant Madame de Rinval d'un air triſte, mais poſitif ; Je ſuis fâché, Madame, lui dit-il, de vous apprendre que Cloalde n'eſt pas en liberté de choiſir entre Henriette d'Albury & vous, que les Loix ſont pour elle, qu'elle eſt véritablement ſa femme & qu'il ne peut éviter de lui donner la préférence en retournant avec elle. Quoi ! lui dit-elle, il eſt donc vrai qu'il m'a trompée, & que je ſuis deshonorée ? Le Marquis, reprit cet ami, eſt plus touché que vous de votre ſituation, il vous aime, il s'étoit flatté qu'Henriette ne pourroit jamais venir en France ; & qu'il profiteroit des troubles de l'Angleterre pour diſſoudre ſon mariage avec elle ; ſa préſence rompt tous ſes pro-

projets, la maiſon d'Albury eſt puiſſante, la Cour prendra ſon parti, la juſtice ſera pour elle, & je vous conſeille de ne vous pas expoſer aux déſagrémens d'un procès de cette nature : dites moi, où vous ſouhaitez que je vous conduiſe, prenez les avis de vos meilleurs amis, & ne voïez point Cloalde.

Il eſt impoſſible d'exprimer la colere de Madame de Rinval à ce diſcours ; elle voulut ſe jetter hors du caroſſe, & proteſta que ſi elle ne parloit pas au Marquis, qu'elle retourneroit dans ſa maiſon, & poignarderoit plûtôt ſa rivale que de lui céder ſa place. Sa fureur étoit ſi grande que l'ami de Cloalde craignant pour ſa vie dans l'état où elle étoit, il aima mieux la conduire chez lui que de l'abandonner à ſon déſéſpoir. En effet, ce fut le ſeul moïen de calmer ſes tranſports. Le Marquis jugeant bien en la voïant arriver qu'il n'avoit pû s'en défaire, & qui d'ailleurs en étoit encore très-amoureux

reux fut d'abord au devant d'elle, & ſe jettant à ſes pieds lui demanda mille fois pardon, & la conjura par le tendre amour qui les avoit unis, & le gage qu'elle en portoit dans ſes flancs, de lui donner quelque tems pour prendre de juſtes meſure afin de faire enſorte de rompre ſon himen avec Henriette qu'il y travailleroit avec un feu qu'il ne lui laiſſeroit pas lieu de douter de ſa fidélité mais que la réuſſite de ce deſſein dépendant abſolument du ſecret & du ſilence qu'elle devoit garder, en feignant d'entrer en accommodement, il lui demandoit en grace de ſe retirer chez quelque amie, & de ne le point attaquer en Juſtice, où certainement Henriette l'emporteroit ſur elle.

Madame de Rinval qui prenoit alors toutes les paroles de Cloalde pour autant de ruſes & d'artifices, dont il vouloit l'amuſer, loin de ſe laiſſer fléchir, & d'emploïer les plus ſûres armes de ſon ſexe pour le toucher & le ranger de ſon côté,

té, le prit sur un ton rempli de violence, & d'emportement, le traita de traître & de suborneur, l'accabla d'injures & de reproches, lui dit qu'elle périroit & le feroit périr lui-même sur un échaffaut, ou qu'elle triompheroit de sa rivale. Quelques coupables que les hommes se reconnoissent, leur amour propre se révolte toûjours quand on veut leur montrer leur fautes avec trop de force. Cloalde qui pour lors étoit dans l'âge où le cœur flotte pour ainsi dire entre les feux de la jeunesse, & le sang froid qu'amene les années, indigné de se voir parler de la sorte au moment qu'il ne cherchoit que les moyens de reparer son crime, & ne doutant pas qu'il ne fût le plus malheureux de tous les époux avec une femme qui lui remettroit sans cesse devant les yeux toutes les circonstances de son avanture, quitta sa posture humiliée, & l'ayant saluée sans lui dire mot, sortit de cette maison ; la laissant en liberté de s'exaler avec son

ſon ami, & rentra dans la ſienne réſolu de ſoûtenir avec fermeté un pareil aſſaut de la part d'Henriette; mais l'amour & la prudence de cette belle femme ne lui permettant pas d'en agir comme Madame de Rinval, elle ne le reçut qu'avec les marques les plus vives d'une tendreſſe à l'épreuve de tous les incidens; elle lui tendit les bras, & laiſſant à ſes larmes le ſoin de lui reprocher ſon infidélité, elle ne prononça pas un mot dont il pût s'offencer, ni qui lui témoignât la moindre aigreur. Mon cher Cloalde, lui dit elle, pardonne ſi je ſuis venuë troubler tes plaiſirs : helas! ta préſence ſeule peut faire les miens, diſpoſe de tes biens, je les céde ſans nul regret à ma rivale; mais cher époux rend moi ton cœur, c'eſt l'unique tréſor que je viens chercher, & pour lequel je ſacrifierois les titres les plus glorieux.

La douleur de Madame de Cloalde ſa beauté à qui les larmes

mes prêtoient de nouveaux agrémens, & la différence de ſon procedé à celui de Madame de Rinval, rappellant dans le cœur du Marquis toute l'ardeur de ſes premiers feux, il ſe trouva ſi coupable d'avoir pû l'oublier un moment qu'il tomba à ſes pieds pénétré de douleur & de repentir. Il n'en falut pas davantage à la belle Albury pour l'aſſûrer de la victoire; & bien loin d'augmenter la honte de ſon époux, elle ne s'attacha que la diſſiper en redoublant ſes careſſes, & lui proteſtant que ce qui venoit de ſe paſſer étoit entiérement effacé de ſa mémoire, & qu'en quelque tems qu'elle rappellât ſa tendreſſe elle ſe croiroit heureuſe d'y être parvenuë. Cloalde raſſuré par des paroles ſi conſolantes quittant le caractére d'époux pour prendre celui d'amant paſſionné, lui demenda pardon de ſes infidélités, lui fit de nouveaux ſermens d'amour & de conſtance, & ne tentra dans la qualité de mari que pour joüir de ſes privileges, &

pren-

prendre des mesures contre les poursuites de Madame de Rinval. La Marquise de Cloalde assurée du retour de son époux, fit agir dès le lendemain auprès de sa rivale pour la porter à un accommodement, d'autant plus avantageux qu'elle proposoit de se déclarer mere de l'enfant qu'elle mettroit au monde, de le reconnoître pour le sien & légitime héritier de Cloalde conjointement avec ceux qu'elle pourroit avoir. Mais Madame de Rinval qui s'étoit retirée chez une de ses amis, ne voulut entendre à rien; & prétendant qu'il étoit impossible de casser son mariage, & qu'elle triompheroit de l'étrangére, elle attaqua Cloalde criminellement comme séducteur & poligame, & le contraignit à se défendre.

Madame de Cloalde piquée des refus de sa rivale, intéressa dans sa cause tous les Grands de la Cour, & se munir de recommandations si fortes, que l'affaire fut enfin jugée en sa faveur, d'une maniére

aussi

auſſi glorieuſe pour elle, que deshonorante pour Madame de Rinval, dont le mariage fut caſſé, declaré nul, & l'enfant dont elle étoit enceinte illégitime & ſans aucun droit à l'héritage paternel ; Henriette d'Albury reconnuë pour épouſe du Marquis de Cloalde, remiſe & rétablie dans tous les priviléges que lui donnoit ce titre ; le Marquis déchargé de toute accuſation, & tenu ſeulement de donner à Madame de Rinval telle ſomme qu'il voudroit, comme à une maîtreſſe dont il devoit récompenſer le tems & la complaiſance. Il eſt ſurprenant que de la violence dont étoit Madame de Rinval, elle ne mourût pas de déſeſpoir, ou que du moins elle ne mit pas ſon enfant au jour avant le terme preſcrit par la nature. Cependant elle n'eut aucune accident ; ſes cris, ſes larmes & ſes fureurs n'attaquérent point ſa ſanté ; & ne pouvant plus ſe montrer ſans honte elle ſe retira à la campagne chez la Marquiſe d'Aciſe femme très-riche

che & très-vertueuſe, dont elle avoit fait connoiſſance chez ſon amie, & de qui elle avoit gagné l'eſtime. Madame d'Aciſe la reçut à bras ouverts, & ſon état lui donnant de la compaſſion, elle la pria de regarder ſa maiſon comme la ſienne, & d'y reſter toute ſa vie. Cependant Cloalde & ſon épouſe ſatisfaits du gain de leur procès, & ſe croïant ſuffiſamment vengés des diſcours outrageants que Madame de Rinval avoit tenue contre eux, envoïérent chez ſon Notaire cent mille livres en argent comptant, & une lettre, de Madame de Cloalde par laquelle elle lui propoſoit encore de ſervir de mere à l'enfant qui devoit naître d'elle.

Mais elle refuſa tout avec une hauteur extrême, & renvoia au Notaire l'argent & la lettre. Quelque jours après elle me mit au monde: car enfin mon pere, je ſuis le triſte fruit de ſes funeſtes amours. La Marquiſe d'Aciſe prit un ſoin particulier de ma mere, elle me tint

ſur les fonds & me nomma Calliſte ; ma mere exigea d'elle qu'on me nourriroit en Province, & qu'on feroit courir le bruit que j'étois morte en nourrice afin que Cloalde & ſon épouſe perdiſſent à jamais l'eſpoir de voir un jour le fruit de ſon des honneur. Elle fut obéïe, tout Paris fut informé de ma mort prétenduë, ce qu'on n'eut pas de peine à croire par les tourmens que ma mere s'étoit donné ; on étoit ſeulement ſurpris qu'elle n'eut pas eu le même ſort. On dit que mon pere ſe ſentit extrêmement ſoulagé en apprenant cette nouvelle, mon ſort étant la ſeule choſe qui lui faiſoit de la peine ; mais ſa paſſion s'étoit ſi fort renouvellée pour Henriette d'Albury qu'il eſt à préſumer que je ne l'aurois pas long-tems inquiété, puiſqu'effaçant abſolument Madame de Rinval de ſon eſprit, il ne s'informoit en rien de ce qui la regardoit. Perſonne ne ſçavoit ſa retraite, elle avoit changé de nom en arrivant chez Madame d'Aci-

d'Aciſe, & cette Dame qui venoit ſouvent à Paris n'en parlant jamais, quoique ſon avanture fît grand bruit, on ne ſoupçonna point qu'elle fût dans ſa maiſon de campagne. Ma mere y demeuroit toute l'année, & ne pouvoit entendre prononcer le nom de Cloalde ſans frémir; elle avoit même de l'averſion pour moi, & ne craignoit que d'être obligée de m'élever. Madame d'Aciſe qui raiſonnoit cenſément l'avoit fort blâmée du refus des cent mille livres. Votre malheur, lui diſoit-elle. n'ayant point de réméde vous deviez profiter de cette ſomme pour votre fille. Mais Madame de Rinval qui ne penſoit pas comme une autre, loin de s'en repentir, s'en applaudiſſoit chaque jour, & comptoit les miens pour ſi peu de choſe que ma fortune ou ma miſére lui étoient égales.

Deux années s'écoulérent de la ſorte, au bout deſquelles toutes les félicités de Cloalde s'évanoüirent par la mort d'Henriette d'Albury.

Son déſeſpoir fut terrible, jamais homme ne le porta ſi loin; & comme il fit un éclat qui le rendoit le ſujet & l'entretient de tout le monde, ma mere ne l'ignora pas. Sa haine en prit de nouvelles forces : plus il donnoit de marques de ſa douleur dans le public; & plus elle ſe perſuadoit qu'il ne l'avoit jamais aimée. Madame d'Aciſe ne fut pas de même,& ſe flattant qu'après ces premiers tranſports Cloalde refléchiroit ſur ſa conduite avec ma mere, & qu'un principe de Religion le feroit revenir à elle; elle s'informa ſecrettement du nom de celui qui dirigeoit ſa conſcience, & le fut trouver pour le prier de faire connoître à Cloalde ce que l'honneur & la probité exigeoient de lui. Il le promit, mais ſoit qu'il prit mal ſon tems ou ſoit que le Marquis eût véritablement de la haine pour Madame de Rinval, il rapporta à la Marquiſe qu'il avoit dit qu'il ſortiroit plûtot du Royaume que d'entendre prononcer ſon nom; & peu de jours après on

on apprit qu'il étoit parti pour l'Eſpagne.

Madame d'Aciſe ne fut alors guére moins irrité contre lui, que l'étoit ma mere & ne ſongea plus qu'à la fortifier dans ſa haine. Tels étoient leurs ſentimens quand on me retira de nourrice pour me mettre dans un Couvent, dont la Marquiſe étoit bienfaictrice. J'y fus élevée avec tout l'attention poſſible comme ſa filleule, ſans qu'on y fît mention ni de pere, ni de mere. Madame de Rinval qui venoit toûjours me voir avec elle ne ſe mêloit de parler de rien de ce qui me regardoit; la Marquiſe ſeule avoit ſoin de païer ma penſion & de nommer les Maîtres qu'elle vouloit que j'euſſe; & juſqu'à l'âge de huit à neuf ans j'ignorai que j'avois une mere, & dans ce tems je n'en fus inſtruite que par le deuil qu'on me fit prendre pour ſa mort qui venoit d'arriver, & comme en effet on ne vit plus que la Marquiſe, on ne douta point dans le Couvent que la Dame qui l'avoit

toûjours accompagnée ne fût celle à qui je devois la vie.

Pour moi je reſtai dans l'ignorance de ma naiſſance juſqu'à quatorze ans que la Marquiſe m'en inſtruiſit me trouvant digne d'une pareille confidence. Elle m'apprit tout ce que je viens de vous dire. & m'inſpira une telle crainte de tomber entre les mains de Cloalde, en me diſant la joïe qu'il avoit marquée au bruit de ma mort, & la haine qu'il avoit pris pour ma mere, que ſon nom ſeul me faiſoit trembler. Je ſentis, quoique jeune tout le poids de mon malheur: & comme je voïois parfaitement que je ne vivois que des bienfaits de la Marquiſe, je ſoupirois ſouvent en ſecret d'être forcée à une reconnoiſſance auſſi humiliante. Le ſoin qu'elle avoit pris de mon éducation m'ayant donné des talens auſſi néceſſaires pour le Couvent, qu'ils ſont agréables dans le monde, elle voulut m'inſpirer le goût de la retraite; mais quoique ma raiſon m'y déterminât, mon

cœur

cœur ne pouvoit s'y réſoudre. J'avois fait une amie d'une de mes compagnes qu'on nommoit Iſidore de Bermont, elle n'avoit pas de naiſſance; mais elle étoit très-riche & fille unique : cependant n'enviſageant le monde qu'avec mépris elle vouloit être Religieuſe.

La Marquiſe d'Aciſe qui ſçavoit que je l'aimois la pria de m'engager à ſuivre ſon exemple, je n'avois rien de caché pour Iſidore, & ſûre de ſa diſcrétion j'avois épanché dans ſon ſein la douleur que m'avoit donnée la connoiſſance de mon état. Je n'ai pas eu lieu de m'en répentir n'en ayant jamais ouvert la bouche à perſonne, pas même à ſa mere qui paroiſſoit très-curieuſe de me connoître. Cette ſage fille n'oublia rien pour m'obliger à regarder la vie monaſtique comme le ſouverain bien. Elle ſentoit parfaitement que je l'embraſſerois par raiſon ; mais elle déſiroit que ce fût par inclination. Madame d'Aciſe inſtruite de mes ſentimens ſe fit une ſcrupule de le con-

traindre, & croïant que deux ou trois ans de plus pourroient les changer; elle me continua ſes bontez juſqu'à dix huit ans. Iſidore avoit déja pris l'habit, & ce même tems étoit celui auquel elle devoit prononcer ſes vœux. Sa mere qui cherchoit toûjours à l'en détourner la vint voir un jour avec deux jeunes Seigneurs étrangers qui logeoient chez elle. Voici mon pere, dit alors la déſolée Calliſte en s'interrompant, la ſource de toutes mes infortunes, la cauſe de l'état où je ſuis réduite, & l'objet des fautes que j'ai commiſes. Le pere Théodoſe plus attentif que jamais lui commanda d'une voix tremblante de pourſuivre ſon diſcours, ce qu'elle fit de la ſorte. Madame Bermont en arrivant au parloir fit dire à ſa fille de venir avec quelques unes de ſes amies pour entretenir ſa compagnie tandis qu'elle lui parleroit. J'étois alors avec elle, & par un mouvement dont je ne fus pas maîtreſſe, je fus la premiere à la prier que je l'ac-

com-

compagnaſſe, elle ne eut de la joïe, & nous fûmes enſembles au parloir ſuivies d'une Religieuſe.

Puiſqu'il faut, mon pere, vous déclarer toutes mes foibleſſes, je vous avoüerai que je fûs ſaiſie d'admiration à la vûë des deux Cavaliers qui étoient avec Madame Bermont, on ne trouvera jamais d'hommes faits de la ſorte; ils étoient freres, & la nature ſembloit s'être épuiſée à les rendre aimables, ſur tout l'aîné pour lequel mon cœur ſe déclara d'abord. Il me parut que je faiſois une ſemblable impreſſion ſur le ſien; je m'en applaudis en ſecret, & je ne négligeai rien dans la converſation de ce qui pouvoit le prévenir en faveur de mon eſprit, je lui en trouvai beaucoup, & ce ne fut qu'avec une peine extrême que je m'en ſéparai. Lorſque nous fûmes ſeules Iſidore & moi, nous ne nous entretînmes que des deux freres; je lui demandai avec empreſſement ſi Madame Bermont lui avoit dit leurs noms & leurs qualités; elle

me répondit qu'elle ne s'en étoit pas informée, je lui marquai du chagrin de ſon peu de curioſité, elle m'en fit la guerre ; & ſous le maſque d'une raillerie fine & délicate, elle me fit connoître qu'elle s'appercevoit du déſordre de mon cœur.

Sa pénétration m'éclairant moi-même ſur mes propres ſentimens, je vis avec douleur que cet inconnu s'en étoit rendu maître, & qu'au lieu d'un ſimple dégoût pour la vie religieuſe, j'allois l'embraſſer avec une paſſion qui rempliroit mes jours de pleurs & d'amertumes. Je découvrit à mon amie ce qui ſe paſſoit dans mon ame, & la conjurai toute en larmes de vouloir prêter des armes à ma vertu par le ſecours de ſes conſeils & de ſa piété. Quoiqu'il fût nouveau pour Iſidore d'entendre parler d'amour, & que ſon détachement pour le monde lui fît regarder comme un crime de pareilles confidences ſa charité l'emportant ſur toutes choſes, elle fit ce que je deſirois, & mit

en

en uſage toutes les raiſons qu'elle crut les plus capables de rapeller la mienne ; mais tandis qu'elle cherchoit à me tirer du péril que je courois, comme elle étoit perſuadée que je n'étois pas née pour la retraite, elle écrivit à ſa mere ſans m'en rien dire pour ſçavoir quels étoient les Cavaliers qu'elle avoit amenés, & lui marqua, comme d'elle-même qu'elle avoit trouvé l'aîné ſi fort à ſon gré, qu'elle auroit ſouhaité que Caliſte eût touché ſon cœur, ne croïant pas qu'on pût aſſortir deux perſonnes plus dignes l'une de l'autre.

Quelques jours après elle reçut réponſe que celui dont elle vouloit ſçavoir le nom étoit ſérieuſement amoureux de moi, qu'elle devoit le ramener au Couvent où ſon deſſein étoit de lui declarer ſes intentions, & de s'informer qui j'étois. La choſe devenoit alors trop grave pour me la cacher : Iſidore qui pendant trois jours n'avoit rien oublié pour le bannir de mon eſprit ſans y être parvennuë, m'apprit ce

qu'elle avoit fait, & me montra la lettre de Madame de Bermont, Voïez ma chere Calliſte, ajoûta-t-elle, ce que vous voulez que je réponde à ce Cavalier quand il me queſtionnera, & eſt-ce votre intention de lui parler vous même, ou que je ſois votre interprête; je me prêterai à tout pour vous rendre heureuſe, mon amitié m'a conduite trop loin pour ne pas achever ce que j'ai commencé.

Je ne puis vous exprimer mon pere, continua Calliſte le plaiſir que je ſentis en apprenant que j'étois aimeé de l'Etranger : Cependant loin que cette nouvelle affoiblît ma vertu elle ne fit que la ranimer: contente de ſçavoir qu'on partageoit le trouble dans lequel on m'avait jettée je ne ſongerai qu'à triompher des ſuites qu'il pouvoit avoir en évitant de revoir celui qui le cauſoit; ainſi je priai mon amie de l'écouter, de garder un ſecret inviolable ſur ma naiſſance, & ſi ſes vûës étoient légitimes, de le renvoïer à la Marquiſe d'Aciſe en l'aſ-

ſûrant

ſûrant que je ne le verrois plus que par ſon ordre. Iſidore s'acquitta de ſa commiſſion avec autant d'eſprit que de prudence ; & ſans vous alonger mon récit de qui ſe paſſa entr'elle & moi ſur ce ſujet pendant pluſieurs jours, je vous dirai que très-peu de tems après nous vîmens la Marquiſe qui nous apprit que celui qui s'étoit emparé de mon cœur étoit Rodolphe d'Albury, que l'autre étoit ſon frere, & que tous deux l'étoient de feuë la Marquiſe de Cloalde : que le Comte d'Albury m'avoit demandée en mariage, qu'elle avoit trouvé le parti trop avantageux pour le refuſer ; mais qu'étant perſuadée que ſi cette alliance venoit à la connoiſſance de Cloalde, & qu'il apprît que j'étois vivante, il ne manqueroit pas d'en détourner Rodolphe, elle lui avoit donné huit jours pour ſe déterminer à m'épouſer ſous les conditions ſuivantes.

Qu'il ne s'informeroit jamais de ma naiſſance, qu'il n'auroit aucune liaiſon avec ſon beau-frere, & qu'il

ne déclaroit ſon mariage qu'à la Jamaïque ; elle nous dit enſuite qu'il paroiſſoit vouloir ſouſcrire à tout, & qu'elle ne doutoit pas que cet hymen s'accomplît. Mais Calliſte, me dit-elle j'ai avancé que vous ignoriez vous même qui vous êtiez, ſongez à n'en jamais réveller le ſecret, les Anglois ſont fiers & jaloux de leur gloire, Albury ſe croiroit deshonoré s'il venoit à ſçavoir que vous êtes le fruit d'un hymen caſſé publiquement ; & la fille de la rivale de ſa ſœur, tout ſon amour ſe changeroit en haine lorſqu'il refléchiroit que votre mere a fait commettre à Cloalde la plus noire des infidélités envers ſa légitime femme ; & ſi Cloalde apprenoit qu'on l'a trompé en publiant votre mort, il s'imagineroit qu'on ne vous a fait épouſer le Comte d'Albury que pour l'obliger à venger votre mere de l'affront qu'il lui a fait, il vous traiteroit d'enfant ſuppoſé, refuſeroit de vous reconnoître, & vous verriez bien-tôt votre époux & votre pere ani-

animés de haine & de vengeance ſe faire une guerre dont vous deviendriez la victime ; le mépris que Cloalde a marqué pour votre mere étant un juſte préjugé de celui qu'il auroit pour vous.

J'avois trop d'intérêt, continua Caliſte, à me conſerver la tendreſſe du Comte d'Albury, en cas qu'il devînt mon époux, l'on m'avoit rendu Cloalde trop redoutable pour ne pas entrer dans les ſentimens de la Marquiſe. Je lui promis d'être diſcrete juſqu'au dernier moment de ma vie, & que ce ne ſeroit jamais par moi que le Comte ſçauroit ma naiſſance, ni que Cloalde apprendroit que j'étois ſa fille. Enfin les huit jours furent à peine expirés, que Rodolphe preſſa la Marquiſe de lui tenir parole ; alors elle lui permit de m'écrire, & m'ordonna de lui répondre. Jamais j'oïe ne fut comparable à la mienne, je ſortois d'une priſon que je ne pouvois ſouffrir, & j'allois épouſer un homme que j'aimois avec ardeur. Je crus mon bonheur au plus haut point ;

point mais hélas ! j'ai bien éprouvé depuis que cette apparente félicité n'étoit qu'une punition du Ciel d'avoir préferé les plaiſir du monde aux ſolides biens dont il vouloit me faire joüir en me conſacrant à lui.

J'épouſai ſecretement le Comte d'Albury, quoique dans toutes les formes, Madame d'Aciſe me ſervit de mere, & la ſeule Madame Bermont fut de notre confidence. Mon époux enchanté me fit loger chez elle comme une femme de province nouvellement arrivée, on m'y donna un appartement ſéparé de celui des deux freres par un eſpéce de veſtibule, dont le paſſage nous étoit commun; mais comme nos chambres communiquoient les unes dans les autres, & qu'on pouvoit en ouvrir ou condamner les portes ſelon ceux qui vouloient y loger, nous les ouvrîmes afin de nous voir ſans être vûs de perſonne, les domeſtiques même du Comte & du Chevalier ſon frere ignoroient notre himen. Nous de-

devions partir peu de jours après pour la Jamaïque, mon époux n'attendant pour ce voïage qu'une ſomme conſidérable qui lui revenoit des lingots qu'il avoit porté aux Monnoyes, lorſque le Chevalier tomba dangéreuſement malade. Son mal & ſa convaleſcence nous retardérent trois mois, & quand il fut en état de nous ſuivre je m'apperçûs que j'étois groſſe.

Le Comte qui n'avoit d'yeux que pour moi ne put ſe réſoudre à m'expoſer aux fatigues d'un ſi grand voïage en cet état, & réſolut malgré la Marquiſe & tout ce que je lui pûs dire de reſter à Paris juſqu'à ma délivrance. Quoique je menaſſe une vie des plus ſolitaires ne voyant perſonne, & ne ſortant que pour aller quelques-fois chez Madame d'Aciſe, je puis aſſûrer que je n'avois pas un moment d'ennui, mon époux me quittant le moins qu'il lui étoit poſſible, & ſon frere ayant pour moi des attentions remplies de tendreſſes & d'eſtime. L'un & l'autre ſe renfermoit

moient ſouvent ſous prétexte d'avoir des dépêches à faire, & défendant à leurs gens d'entrer, & de dire qu'ils y étoient, ils venoient dans mon appartement par les portes ſecretes & m'y tenoient fidéle compagnie, & lorſqu'ils étoient ſortis, ſeule avec ma femme de chambre je m'amuſoit des ſailliés de cette fille qui étoit extrêmement divertiſſante. Madame Bermont me l'avoit donnée ; elle me croïoit venuë de Province comme on le diſoit dans la maiſon & n'avoit nulle connoiſſance de mon union avec le Comte d'Albury qu'on ne nommoit dans l'Hôtel que le Comte Rodolphe & ſon frere le Chevalier George.

Cependant j'approchois inſenſiblement de mon terme & commençois à ne pouvoir plus cacher ma groſſeſſe. Juſque-là j'avois pris de ſi grandes précautions que Rochefort, c'étoit le nom de ma femme de chambre, ne s'en étoit point apperçûë ; mais un jour cette fille cherchant

avec

avec trop de ſoin une bague que j'avois laiſſé tomber, s'aviſa de lever la tapiſſerie qui couvroit la porte qui communiquoit à celle de mon beau-frere, par laquelle mon époux ſe rendoit dans la mienne, & la trouvant ouverte & me voïant dans une confuſion extrême de cette avanture elle m'examina ſi bien qu'elle ouvrit les yeux; mais ne laiſſant agir ſon imagination qu'à mon deſavantage elle me crut d'une vertu médiocre, & que j'avois une intrigue ſecrete avec le Chevalier George. Elle ne m'en dit rien alors, & je me flattois qu'elle n'avoit fait qu'une legére attention à ce qu'elle avoit vû; mais quelle fut ma ſurpriſe de la voir entrer le ſoir dans ma chambre déguiſé en homme, & dans les habits du Chevalier, qui ſe jettant à mes pieds y fit toutes les extravagances d'un amant paſſionné. Je ne la reconnus pas d'abord tant elle ſçavoit bien imiter le perſonnage qu'elle joüoit; mais à ſes éclats de rire ſortant de mon erreur

je

je lui demandai avec assez de chaleur quel étoit le motif de cette folie.

De vous désennuïer, me dit elle, dans l'absence de celui que je représente, il soupe en ville avec son frere, aussi-tôt que je l'entendrai revenir j'ouvrirai la porte de communication & je lui céderai une place qu'il remplira mieux que moi. Quoi, Rochefort, lui dis-je un peu surprise, vous croïez donc que j'aime le Chevalier George, & qu'il est amoureux de moi? Je le crois, Madame, me répondit-elle parce que rien n'est plus vrai, vous vous êtes défiée de moi; mais la communication secrete & les marques que vous portez vous ont trahie, je n'en ferai pas de même, & je jure par l'habit que j'ai pris que je servirai vos amours avec une fidélité digne de votre confiance. J'avois de l'amitié pour cette fille, son humeur me plaisoit, je fus touchée qu'elle pensât si mal de moi, & me figurant qu'il étoit de ma gloire de la détromper & de lui donner une meilleure idée de

ma

ma conduite, je lui commandai de fermer les portes dans la crainte que quelqu'un ne nous écoutât; & l'ayant engagée au ſecret par pluſieurs ſermens, je lui déclarai qu'elle jugeoit fauſſement de ma vertu, que celui qu'elle croïoit mon amant étoit mon beau-frere, & que j'étois femme du Comte Rodolphe; que des raiſons importantes, nous obligeoient à ce myſtére qui ne ſeroit mis au jour qu'à la Jamaïque où nous irions auſſi-tôt que j'aurois donné la naiſſance à l'enfant que je portois dans mon ſein; que je ménerois, & lui ferois fortune. Et pour lui prouver que ce n'étoit pas le Chevalier qui profitoit de la communication je lui fis traverſer ſa chambre & la menai dans celle de mon époux. Cette fille me parut très ſurpriſe & ſe jettant à mes génoux me demanda pardon d'avoir eu des penſées ſi contraires à ma ſageſſe, & de la hardieſſe qu'elle avoit eûë de badiner avec moi de la ſorte; & me promettant un ſecret

cret inviolable, & un attachement à toutes épreuves, elle n'eut plus d'autre ſoin que celui de me plaire.

Je ne voulus point dire à mon époux ce qui m'étoit arrivé, dans la crainte qu'il ne trouvât mauvais que je me fus confiée à Rochefort. Cependant Madame de Bermont étant morte aſſez promptement, & la maiſon ayant changé de maître je ſentis un grand ſoulagément d'avoir mis cette fille dans mon ſecret. Les incommodités que me cauſoient ma groſſeſſe ne me permettant plus de me contraindre, elle me ſervoit avec une affection qui n'eut jamais d'égal, & je ne m'apperçus point qu'elle eût fait un mauvais uſage de ma confiance. Quelque tems s'écoula de la ſorte pendant lequel elle me divertiſſoit ſouvent en prenant tantôt les habits du Chevalier & tantôt ceux du Comte, les imitant l'un & l'autre dans la perfection. Comme elle avoit fait connoiſſance avec tous les gens de la maiſon, je ne m'in-

for-

formai point comment elle faiſoit pour avoir leurs habits, me figurant que les filles de l'Hôteſſe qui aidoient à nétoïer les appartemens les lui faiſoient avoir ; la coûtume du Comte & de ſon frere étoit de ſe mettre toûjours l'un comme l'autre, en ſorte qu'il n'y avoit aucune différence dans leurs ajuſtemens, même couleur d'habit, de plume ſur le chapeau, gans & galons ſemblables, tout enfin étoit uniforme ; ils portoient tous deux leurs cheveux qui ſont noirs & bouclés ; mais le Chevalier, quoique très-aimable, n'approche pas des graces & de l'air de mon époux qui paſſera toûjours pour l'homme du monde le plus accompli. Il y avoit pluſieurs jours que le Comte ne venoit point la nuis dans mon appartemens, & comme je craignois de me trouver mal j'y faiſois quelquefois coucher Rochefort. Un ſoir que je ſçavois mon époux ſeul dans ſon appartement je m'y rendis par notre porte ſecrete dans l'intention de lui découvrir

vrir les plaiſanteries de ma femme de chambre, & de lui dire ce que je lui avois déclaré de notre himen afin qu'il ne fût point ſurpris s'il venoit me voir la nuit, de la trouver avec moi.

Le Comte me reçut avec une froideur qui me glaça le cœur, il me parut faché de me voir, & me dit même avec aſſez d'aigreur de me retirer. J'étois ſi peu accoûtumée à de pareils traitemens, & je l'aimois avec trop d'ardeur pour n'être pas vivement touchée de cet accueil : cependant je n'oſai le preſſer de m'en dire la cauſe, & redoublant mes careſſes je m'efforçai de cacher le trouble qui m'agittoit. Le Comte s'en apperçut, & ſoit qu'il eût pitié de mon état, ou qu'il crût ſe débarraſſer plûtôt de moi, il s'adoucit, & feignant de vouloir ſe mettre au lit me conjura de rentrer dans ma chambre. J'obeïs, mais avec une douleur ſi grande que je répandis un torent de larmes en préſence de Rochefort à laquelle je ne cachai point ce qui les faiſoit

ſoit couler. Elle me conſola le mieux qu'il lui fut poſſible, en me diſant que les hommes n'étoient pas toûjours d'une égale humeur, que ces petites diſparates ne faiſoient que ranimer la tendreſſe, lorſqu'elles étoient paſſée, que je ne devois pas m'affliger à cet excès pour ſi peu de choſe, que je courois riſque de me bleſſer & de perdre mon enfant en m'abandonnant de la ſorte à mon affliction, que je reverrois peut-être dès cette nuit le Comte plus amoureux que jamais, & que je me repentirois d'avoir ſi mal jugé de ſon amour : & par pluſieurs raiſon ſemblables me contraignit enfin à me calmer. Cependant il me fut impoſſible de ſouper, & je me couchai accablée d'une triſteſſe que je ne pouvois vaincre ; mais m'étant impoſſible de dormir je fis mettre les flambeaux ſur une table à côté de moi, & prenant un liver je laiſſai Rochefort dans la liberté de faire ce qu'elle voudroit. Elle ſortit ſous prétexte d'avoir à travailler dans ſa

chambre. Ma réverie & la lecture m'occupérent de telle ſorte que j'entendis ſonner une heure ſans m'être apperçûë qu'elle n'étoit pas revenuë, & comme je me préparois à la ſonner je la vis entrer vêtuë des habits de mon époux, je n'étois pas en ſituation de me divertir, & je reçûs aſſez mal ſa plaiſanterie ; mais ſans ſe déconcerter elle ſe mit à genoux au devant de mon lit me prit les mains, & les baiſant avec paſſion me tint tous les diſcours d'un mari qui ſe reproche d'avoir offenſé une femme qu'il aime.

La façon dont elle imitoit le Comte, & les expreſſions dont elle ſe ſervoit, me firent rire malgré moi, & comme l'amour profite de tout, prenant l'idée de cette fille pour un heureux préſage du retour de mon époux, je m'adoucis, & me prêtant ſa folie je fus longtems à badiner avec elle en lui repondant comme ſi j'euſſe parlé au Comte. Dans le fort de cette plaiſanterie je crus entendre du brûit

dans

dans le veſtibule ; je m'en alarmai, & commandai à Rochefort de ſe deshabiller & de venir ſe coucher. Elle me dit que c'étoit le Chevalier George qui rentroit, que mon époux dormoit tranquilement, & que c'étoit Laverne ſon valet de chambre qui lui avoit prêté cet habit qu'elle avoit demandé pour ſe divertir avec les filles de l'Hôteſſe. Comme on étoit en Carnaval, je crus facilement ce qu'elle voulut, & pour ne la pas gêner, je lui permis de retourner avec ſes amies, de m'enfermer, & de ne point coucher dans mon appartement. Elle me laiſſa & m'étant endormie très-tard, il étoit prêt de midi quand je m'éveillai ; mais, ô Ciel ! quel affreux reveil fut le mien.

Ne voïant point Rochefort près de moi je ſonnai pour la faire venir. Perſonne ne paroiſſant je me levai, j'appallai les filles de l'Hôteſſe & leur demandai ma femme de chambre. Elles me dirent qu'elle ne l'avoient point vûë de toute la matinée, & m'apprirent

que les deux étrangers qui logeoient ſur mon même veſtibule étoient délogés ; que l'aîné étoit parti avant le jour, & le cadet à ſix heures du matin ; que Laverne avoit emballé toutes les hardes de ſes maîtres ; qu'ils les avoient bien payés, mais qu'elles étoient au déſeſpoir de les avoir perdus. Jugez, mon pere, quel fut le mien à cette étrange nouvelle : je ne puis comprendre comment je pus y réſiſter : je fis des cris épouventables, & courant toute éperduë dans l'appartement du Comte & du Chevalier, je n'y trouvai que les triſtes preuves de ce qu'on venoit de m'apprendre. Je tombai évanouie ; tout le monde de l'Hôtel vint à mon ſecours, & mon état ſe manifeſtant à leurs yeux ils me prirent bien-tôt pour une jeune avanturiére que mes amans venoient d'abandonner. Cependant on me fit reprendre mes ſens, & la raiſon m'étant renduë, je ne vis que trop que le jugement des hommes n'étoit pas pour moi. Rechefort ne repa-

rut

rut point, & ne ſçachant plus que faire je me tranſportai chez la Marquiſe d'Aciſe, où je ne vis que de nouveaux ſujets de me déſeſpérer : Elle étoit tombée en appopléxie la nuit, & touchoit à ſes derniers momens. Je n'ai point de termes, ô vénérable Théodoſe, pour vous repréſenter la ſituation de mon ame ; quel coup de foudre, ô Ciel ! pour une épouſe auſſi tendre que moi ; il faut vous l'avoüer, ſans le malheureux fruit d'une amour cruellement trahi, j'aurois attenté ſur ma vie ; mais celui qui gouverne tout, vint à mon ſecours, & me faiſant voir l'horreur d'un pareil crime, il ranima dans mon cœur la crainte de l'offenſer & le deſir de lui ſacrifier les maux qu'il m'envoïoit ſans doute pour me punir d'une tendreſſe qu'il n'avoit pas approuvé. Je retournai chez mois, où pour comble d'infortune je m'apperçus que j'étois volée, & que la perfide Rochefort m'avoit emporté nipes, argent & bijoux, ne m'ayant laiſſé que l'habit

que j'avois ſur moi, & quatre loüis pour tout bien. Je les devois à l'Hôteſſe, & prévenant le compliment qu'elle ſe préparoit à me faire, je les lui donnai. J'avois encore trois jours à reſter chez elle pour conſommer la ſomme. Je les y paſſai dans l'eſpoir que j'apprendrois peut-être des nouvelles du Comte; mais je n'en eûs aucunes, & le matin du quatriéme jour me ſentant les douleurs de l'enfantement, je me tranſportai à l'Hôtel-Dieu où l'on me reçut par charité ſelon l'inſtitut de cette maiſon.

Je mis plus heureuſement que je ne l'attendois un fils au monde, que les filles de cet Hôpital firent tenir ſur les fonds au Marquis de Cloalde qui ſe trouva là par hazard. Celle qui avoit ſoin de moi me vint dire ſon nom & ſa qualité, & qu'il vouloit ſe charger de mon fils. Je fus preſque ſaiſie à ce nom ſi redoutable pour moi; mais remerciant Dieu d'une telle avanture & n'ayant nulle reſſource pour nourrir cet innocent, je priai qu'on

qu'on le lui laiſſât emporter, admirant les effets de la Providence, qui m'ayant fait abandonner de mon époux & perdre ceux qui pouvoient me ſecourir, mettoit mon fils dans les bras paternels en le rendant le filleul de mon pere & de ſon ayeul. En effet il l'emmena, & ſans me voir me fit remettre une quarantaine de loüis pour aider à mes beſoins.

Cette ſomme me procura véritablement des douceurs, que je n'aurois pas euë dans ma convaleſcence. Une Dame âgée & charitable nommée Durieu, prit de l'amitié pour moi en viſitant les malades, & me propoſa d'être auprès d'elle dans un Couvent, dont elle ne ſortoit jamais que pour faire ſes charités dans les Hôpitaux. J'y conſentis : j'avois pris en entrant dans ce lieu le nom de Laurence que j'ai toûjours gardé depuis. Enfin le jour que je devois me relever, la ſœur de l'Hôpital qui me ſoignoit, étant trop occupée, m'en envoïa une autre que je n'avois

pas encore vûe : mais quelle fut ma ſurpriſe de la reconnoître pour l'infidelle Rochefort ! La ſienne ne fut pas moins grande ; mais l'état de pénitence qu'elle avoit embraſſé ayant changé ſon humeur & ſes ſentimens, elle eut la prudence de s'approcher de moi & de me dire très-bas, & fort en tremblant : Au nom de Dieu, Madame, ne faites point d'éclat, pardonnez à cette miſérable, & faites en ſorte de lui donner une heure d'audience.

Calliſte en étoit à cet endroit lorſqu'elle entendit pouſſer un profond ſoupir au faux Hermite, & le vit tomber de ſa chaiſe comme un homme mort ou près d'expirer. Effrayée d'un accident ſi prompt : Grand Dieu, s'écria-t-elle, le pere Théodoſe ſe meurt. A ſon cri, Cloalde, que le bruit de ſa chûte avoir déja averti de quelque choſe de fâcheux, ouvrit la porte avec précipitation & parut deux flambeaux à la main. Calliſte épouvanté de ſon arrivée, & de voir l'Hermite

mite étendu ſur le plancher ſans aucun mouvement, penſa devenir dans le même état. Cependant Cloalde ſans s'arrêter à ce qui cauſoit ſa ſurpriſe : Ha ma fille, lui dit-il, ſongeons à ſauver votre époux.

Alors ſans lui donner le temps de réflechir ſur ces paroles, il déshabille l'Hermite, dévelope ſa tête, arrache ſa fauſſe barbe, & fait briller aux yeux de l'étonnée Calliſte, l'objet le plus cher de ſon cœur. Rodolphe, s'écria-t-elle à l'inſtant ; mon cher Rodolphe eſt ce vous que je vois ? A ces mots ſe jettant contre terre elle prend ſa tête ſur ſes genoux, & ſecondant Cloalde qui lui jettoit toutes ſortes d'eaux de ſenteur pour le faire revenir, elle l'embraſſe & baigne ſon viſage de ſes larmes. Les touchantes careſſes de l'épouſe & les ſoin du beau-frere furent long tems ſans rien produire. Rodolphe que la crainte & la curioſité avoient animé pendant le recit de Calliſte, n'étoit pas plûtôt arrivé à la preuve de ſon innocence que ſon ame avoit été péné-

trée de douleur & de repentir : le portrait naïf & ſincere de ſes ſentimens pour lui, des maux qu'elle avoit ſouffert, & de la miſere qu'elle avoit eſſuyée, l'avoient mis dans un état ſi terrible, que voulant l'interrompre il ne put parler ; la contrainte qu'il s'étoit fait depuis l'inſtant qu'il l'avoit reconnuë, & le ſilence qu'il s'étoit impoſé, dérobant le paſſage aux ſanglots qui le ſuffoquoient, il y avoit ſuccombé : tous ſes ſens s'étoient retirés ; une ſueur mortelle avoit couvert ſon front & jamais le combat de la douleur & de la joye ne mit perſonne auſſi près du tombeau. Mais enfin à force de le tourmenter il ouvrit les yeux ; ſes eſprits ſe ranimerent ; & ſe trouvant dans les bras de la ſage & tendre Calliſte qui donnoit un libre cours aux tranſports d'une ardeur légitime, il revint entiérement à lui ; mais ce ne fut que pour s'humilier devant ſon épouſe, & lui demander grace en ſe traitant lui-même comme le dernier des hommes. Cette belle fem-

femme ne put ſouffrir ces invectives; & le conjurant de ſe reſpecter pour l'amour d'elle, elle l'obligea à faire quelque tréve aux réflexions qui s'offroient en foule à ſa penſée pour lui laiſſer la liberté de ſe jetter aux genoux de Cloalde; en qui la nature avoit agi trop fortement pour elle & ſon fils ſans les connoître pour en regretter les mouvemens en cette occaſion.

Il la releva, l'embraſſa tendrement, en béniſſant le ciel de cette ſurprenante avanture; & ne voulant pas qu'aucuns des incidens dont elle étoit remplie, n'eût une ſuite avantageuſe aux uns & aux autres, il s'aprocha de Rodolphe, & le conjura d'oublier comme gendre ce qui pouvoit altérer ſon amitié pour lui comme beau-frere. Albury qui trouvoit ſes fautes bien au-deſſus de celle de Cloalde, lui répondit ſur le champ, que c'étoit à lui de le prier d'effacer de ſa mémoire l'outrage qu'il avoit fait à ſa fille; & ces trois perſonnes s'accuſant & ſe demandant grace réciproquement,

reſſerrerent de telle ſorte les nœuds qui les uniſſoient, qu'il ſembloit que la même ame les animoit. Il ne reſtoit plus à Rodolphe que de voir & d'embraſſer ſon fils, ce qu'il demanda avec empreſſement : pour cet effet s'étant débarraſſé de ſon habit d'Hermite il reprit ſa forme ordinaire ; & malgré le changement de tant d'années, de peine & d'inquiétude, il ne laiſſa pas de paroître à Cloalde tel que Calliſte l'avoit dépeint dans ſon récit : & pour ne pas retarder ſa ſatisfaction, il les fit ſortir tous deux du pavillon, & traverſant le parc les conduiſit au Château. A la voix du Marquis, Hubert & pluſieurs de ſes gens parurent avec des flambeaux ; & cet homme reconnoiſſant le pere Théodoſe dans le cavalier qui donnoit la main à Laurence, & le voyant d'un air qui témoignoit qu'il n'avoit jamais été autre choſe, il penſa tomber de ſon haut.

Rodolphe, & Cloalde qui s'apperçurent de ſa ſurpriſe, ne purent s'em-

s'empêcher d'en rire : on fit venir le jeune Milon que le Comte d'Albury n'auroit pû méconnoitre pour ſon fils, quand la nature ne l'en auroit pas inſtruit par la prodigieuſe reſſemblance qu'il avoit avec lui. Les larmes, les ſanglots, & tranſports d'amour, de douleur & de joie, recommencerent à ſa vûë; & de toute la ſoirée la converſation ne put prendre une forme reglée. Cependant Calliſte qui vouloit ôter à ſon époux juſques aux moindres veſtiges de ſes anciens ſoupçons, demanda tant de fois qu'on écoutât la fin de ſon hiſtoire, que ſon pere & ſon époux ſe préparerent à lui preter attention. Le Comte d'Albury qui vouloit lui marquer qu'il n'avoit pas beſoin de ce qu'elle alloit dire, pour être convaincu de ſon innocence, ſe placa près d'elle, mit ſon fils ſur ſes genoux, l'embraſſant d'une main, & de l'autre prenant celle de ſa femme, il la pria de permettre qu'il entendit le reſte de ſon diſcours dans cette attitude, afin que ſon

cœur

cœur partageât la ſatisfaction de ſon eſprit. La belle Calliſte repondit tendrement à ces obligeantes paroles, & la reprit de la ſorte en s'adreſſant à ſon pere.

La Rochefort m'ayant donc demandé un entretien ſecret, je mis des bornes à mon reſſentiment; & la conduiſant dans un oratoire qui rendoit dans la ſale des malades, je m'y enfermai avec elle. Elle ſe mit auſſi-tôt à mes genoux. Je ſuis une malheureuſe, Madame, me dit-elle en pleurs, que l'amour à perduë en voulant vous perdre. Alors elle m'apprit qu'elle avoit lié une intrigue avec Laverne; qu'ils s'étoient aimés dès le moment qu'ils s'étoient vûs; & que dans la découverte qu'elle croyoit avoir faite de mon intelligence avec le Chevalier George, elle eſpéroit me voir approuver ſon commerce pour l'intéreſſer dans le mien. Mais que l'ayant inſtruite de la vérité, la crainte que le Comte ne s'oppoſat à ſon mariage avec Laverne, qui pouvoit prétendre à de meilleurs par-

partis, l'avoit saisie; & que pour prendre conseil elle avoir découvert mon secret à son Amant; Que ce misérable, tenté par les sommes considerables qu'on venoit de remettre à mon époux, lui avoit proposé de lui aider à s'en rendre maître & de fuir ensemble, ne voulant absolument pas retourner à la Jamaïque, ni lui promettre de l'épouser qu'à cette condition; qu'elle avoit long-tems balancé; mais enfin que l'amour & l'esperance d'une si grande fortune l'avoient déterminé; & que l'ayant prié de lui dire ce qu'il falloit qu'elle fît, il lui avoit donné un des habits de mon époux conforme à celui du Chevalier, en lui recommandant de s'en servir de la maniere qu'elle l'avoit fait: son dessein étant de feindre avec mon époux de ne me pas connoître & d'exciter sa jalousie en l'assûrant que j'avois commerce avec George, qu'il entroit la nuit dans ma chambre, & qu'il s'engageroit à l'en rendre témoin; que connoissant la vivacité du tempérament

rament de ſon maître, il étoit aſſuré de le brouiller avec le Chevalier & qu'il le réduiroit au point de m'abandonner & de ſe ſéparer de ſon frere. Quand j'aurai réſolu le Comte, lui dit-il, à quitter Paris; comme il n'a de confiance qu'en moi & qu'il me chargera du ſoin de ſes effets, je m'en ſaiſirai & bien loin de les lui remettre, nous nous ſauverons enſemble avec notre tréſor. Le tout eſt d'ulcérer ſon cœur contre ſa femme & ſon frere. Rochefort ajoûta qu'il y avoit ſi-bien reuſſi, que j'eu reſſentis les effets le ſoir que le Comte me reçut ſi mal qui étoit deſtiné à lui prouver mon infidélité; que ce n'avoit été qu'à ce deſſein qu'elle étoit entrée dans ma chambre ſous un habit de Rodolphe uniforme avec celui qu'avoit le Chevalier, afin que vous la priſſiez pour lui. Que toute cette trame avoit réuſſi au delà de leurs eſpérances; que Laverne vous avoit amené à la porte de ma chambre dont elle avoit eu la precaution de fermer celle de communication

pour

pour augmenter vos ſoupçons ; que l'ayant vûë à genoux au chevet de mon lit badinant avec moi, vous n'aviez plus douté de votre deshonneur ; que vous étiez entré en fureur, mon cher Rodolphe, dit Calliſte en s'adreſſant à ſon époux; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à vous ramener dans votre appartement où vous lui aviez commandé de vous laiſſer ſeule & de s'aller coucher; mais que loin de vous obéïr, il avoit épié toutes vos actions pour ſe conduire ſelon ce que vous feriez ; qu'il vous avoit entendu reveiller un de vos gens & lui donner une lettre pour qu'il la lui rendit; vous avoit vû ſortir, & que marchant immédiatement ſur vos pas, il vous avoit vû prendre la porte ſans que vous l'euſſiez apperçû ; que charmé que vous euſſiez pris ce parti ſans qu'il eût eu la peine de vous le conſeiller, comme il en avoit l'intention, il étoit rentré dans l'Hôtel, avoit demandé au laquais la lettre de ſon maître, & qu'y voyant l'ordre de vous joindre

dre à Calais, il avoit saisi ce moment non-seulement pour prendre votre cassete mais encore celle du Chevalier; qu'il avoit porté l'une & l'autre chez un de ses amis; qu'ensuite il avoit attendu George qui revint très-tard, & qu'avec un air très-triste il lui avoit dit que vous aviez pris la fuite avec tout l'argent que vous aviez emporté; que vous paroissiez être dans une grande agitation & que vous lui aviez ordonné de faire des balots de votre linge & de vos habits & de vous joindre à Marseille où vous deviez vous embarquer, en lui deffendant de le dire à personne; que le Chevalier croyant qu'il vous étoit arrivé quelque mauvaise affaire, n'avoit pas voulu tarder à vous suivre pour vous ramener ou vous obliger à ne me pas abandonner dans l'état où j'étois; que pour cet effet il m'avoit écrit sur le champ & que la faisant appeller par Laverne, il lui avoit donné la lettre & cent louis qu'il avoit sur lui pour me les remettre à mon reveil; qu'il étoit parti

parti dans le moment en deffendant à Laverne de rien emporter juſqu'à nouvel ordre; mais qu'ils ne s'étoient pas plûtôt vus ſeuls, que Laverne avoit payé l'hôteſſe pour ſes maîtres & fait emporter leurs hardes; qu'elle de ſon côté après lui avoir donné les cent louis qu'elle avoit pour moi, elle étoit entrée doucement dans ma chambre, & que me voyant bien endormie elle avoit pris tout ce qu'elle avoit pû emporter, & s'en étoit allée pour joindre Laverne au Roule, où il lui avoit donné rendez-vous; qu'elle l'y avoit attendu juſqu'à la nuit ſans qu'il parut; que remplie d'inquiétude elle étoit rentré dans Paris pour le chercher dans tous les lieux qu'elle ſçavoit qu'il fréquentoit; qu'elle étoit revenuë au Roule dans le Cabaret où ils devoient ſe trouver & qu'on l'avoit aſſûré qu'il n'y étoit pas venu; que ne doutant point alors qu'il ne l'eut trahie, elle avoit été dans le déſeſpoir; qu'elle s'étoit cachée avec grand ſoin dans la crainte de mes pourſuites, vendant

mes

mes nipes pieces à pieces pour ſubſiſter ; mais que n'ayant plus rien, & n'oſant ſe remettre en maiſon apprehendant de me rencontrer, l'horreur de ſon crime s'étoit préſenté à ſon eſprit avec tant de force, qu'elle en avoit penſé mourir de douleur ; qu'elle en étoit tombée très malade & s'étoit traînée à l'Hôtel Dieu ; qu'on l'y avoit guérie ; mais que touchée d'un repentir ſincere, elle avoit demandé d'y être reçûë voulant embraſſer la vie pénible qu'on y mene pour faire pénitence ; qu'elle avoit fait ſes vœux & y expioit ſes fautes chaque jour. Je lui demandai la teneur de la lettre du Chevalier, elle me dit qu'il me marquoit qu'il ignoroit par quel malheur le Comte étoit parti, qu'il couroit après-lui, qu'il me le rameneroit ou me viendroit chercher ; qu'il me prioit de ne me point alarmer ; qu'il me laiſoit cent louis pour l'attendre, & que je le reverrois inceſſamment.

Vous jugez bien, Seigneur, dit Calliſte à Cloalde, dans quel re-

renouvellement de douleur me mit le récit de Rochefort. Bien moins outrée qu'elle & Laverne nous eut volés, que de ce qu'ils m'avoient noircie dans l'eſprit de mon époux, je ne pouvois me conſoler du motif de ſa fuite. Cependant mon malheur étant ſans remede, & remettant mon ſort entre les mains de la Providence, je ne voulus pas inſulter à l'état de cette fille, je lui pardonnai le mal qu'elle m'avoit fait & la quittai en priant le Ciel de recevoir ſa pénitence : & dès le lendemain je partis avec Madame Durieu pour ſon Couvent. Quoique je ne fuſſe près-d'elle que pour lui tenir compagnie, elle ne laiſſoit pas de ſe ſervir de moi comme d'une domeſtique ; mais j'étois dans un état à n'avoir pas de fierté, trop heureuſe encore d'y trouver dequoi vivre. J'y ai demeuré près de huit ans & n'en ſerois pas ſortie ſans ſa mort, par laquelle je me vis en proye à la miſere, les Religieuſes m'ayant avertie qu'elles

ne pouvoient me garder, puiſque je ne pouvois plus leur continuer ma penſion que Madame Durieu leur avoit toûjours payé exactement. Ne ſçachant où donner de la tête j'acceptai l'offre que me fit une perſonne qui venoit ſouvent au Couvent, de me prendre chez elle en attendant qu'elle put me placer mieux. Cette femme qui s'eſt trouvée ſœur du précepteur de Milon, m'a gardée avec toute la charité poſſible juſqu'au moment que ſon frere me propoſa de venir ici. Quelque crainte que m'inſpirât votre nom, Seigneur, le portrait qu'il me fit de votre caractére, ſi différent de celui que Madame d'Aciſe m'avoit imprimé dans l'eſprit, & le deſir de voir mon fils, me déterminérent à ſuivre leurs conſeils. Vous ſçavez le reſte, & je ne crois pas devoir vous rappeller des circonſtances que nous ne devons plus ſonger qu'à bannir de notre memoire.

Celles qui me regarde, s'écria Rodolphe en ſoupirant, n'en ſorti-

tiront jamais : je ſuis le plus criminel des hommes, & je ſens une horreur pour moi-même qui redouble à chaque inſtant. Il prononça ces paroles d'un air qui fit trembler Madame d'Albury. Ah! Seigneur, lui dit-elle en l'embraſſant, ne troublez point mon bonheur par des idées ſi funeſtes : ſongez que notre avanture eſt remplie de tant d'imprudence & d'aveuglement de part & d'autre qu'il eſt impoſſible de ne pas voir que la Providence ne l'a conduite de la ſorte, que pour mieux aſſûrer notre félicité en nous forçant de connoître Cloalde & d'en être connus, ce qui ne ſeroit jamais arrivé ſi vous n'euſſiez point été trompé & que nous euſſions été à la Jamaïque.

Cloalde ſe joignant à ſa fille pour calmer le trouble de Rodolphe, lui parla avec tant de force & d'eſprit, qu'il parvint enfin à le tirer de ſa triſteſſe. Mais ne pouvant être content qu'il n'eût embraſſé ſon frere, il pria le Marquis de

dépêcher un homme au Comte de Silvan pour l'obliger de ſe rendre à ſa Terre plûtôt qu'il ne l'avoit réſolu. Cloalde approuva ce deſſein, & dans l'inſtant fit partir Hubert avec une lettre pour le Chevalier d'Albury ; & tandis qu'il faiſoit route, Cloalde, Rodolphe & Calliſte ſe rendirent à Silvan pour les y attendre. Le Comte d'Albury y trouva ſon Sicilien, qui fut extrêmement ſurpris de ſon changement : Rodolphe qui ne vouloit garder près de lui aucuns des objets qui pouvoient rappeller à ſon eſprit les cruels projets qu'il avoit formés, le récompenſa magnifiquement & le congédia. Cependant Hubert étant arrivé chez l'ami de Silvan, inſtruiſit le Comte du ſujet de ſon voyage, & le conjura de ne pas tarder à partir avec le Chevalier auquel il remit la lettre de Cloalde. La joie & la ſurpriſe de ce tendre frere fut extrême ; le Comte de Silvan la partagea ; & tous deux prenant promptement congé de leur ami, ſe rendirent à Silvan. Je n'en-

n'entreprendrai point de décrire l'entrevûë de toutes ces illuſtres perſonnes: on s'imagine aiſément que les larmes, les tendres reproches & les juſtifications l'accompagnérent, rien ne fut plus touchant; mais Cloalde voulant terminer tant de trouble par une joie ſolide & durable, les fit tous revenir à ſon Château pour y célébrer cette heureuſe réünion avec magnificence: & comme il ne prétendoit pas ſe ſéparer de ſa fille & de ſon Gendre, il détermina le Comte d'Albury à ne jamais retourner à la Jamaïque. Le Chevalier s'offrit d'en faire le voyage, d'y réaliſer les biens du Comte & les ſiens, & de les apporter en France.

Il fut auſſi réſolu qu'il ne diroit rien au vieux Laverne du crime de ſon fils, pour lui épargner dans un âge avancé une douleur capable de le mettre au tombeau. Tout cela fut executé; Cloalde prit les meſures qui étoient neceſſaires pour aſſûrer ſon bien à Madame d'Albury, tout ſe fit dans les formes;

& Rodolphe qui croyoit ne pouvoir jamais réparer les chagrins qu'il avoit cauſés à cette belle femme; paſſa ſes jours dans de perpetuelles attentions pour ſon bonheur; & le Ciel qui ne laiſſe point de crimes inpunis ayant permis qu'on prit à quelques années de-là une troupe de Brigands qui voloient ſur les grands chemins, on y trouva le perfide Laverne, qui dans les tourmens, avoua parmi bien d'autres forfaits, le vol & la trahiſon qu'il avoit fait au Comte & à la Comteſſe d'Albury, dont il reçut la punition dans le plus affreux des ſuplices.

La félicité des deux époux ne fut plus altérée d'aucune avanture; & pour y mettre le comble ils virent croitre leur fils en âge & en vertus, & devenir la conſolation & l'appuy de leur vieilleſſe.

LA

LA VESTALE.

LXXXVIII. NOUVELLE.

LA décadence de l'empire Romain aïant donné la naiſſance à pluſieurs Royaumes qui devant leur établiſſement tenoient à honneur le ſeul titre de Province de cette formidable Monarchie, on vit bientôt élever ſur ſes ruines dans les parties du monde qu'elle avoit tenuë comme enchaînée, nombre de Souverains, qui voulant s'approprier les Etats les uns des autres ſe firent de longues & de cruelles guerres. Les Nations les plus reculées animées du même

deſir, vinrent innonder les frontiéres de ceux qui croïoient n'avoir que leurs voiſins pour ennemis & pour concurrens. L'Aſie, l'Europe & l'Afrique ſe donnérent des Rois, qui non contens des Païs qu'ils avoient envahis paſſérent dans ceux qui leur étoient les plus oppoſés. Les Aſiatiques pouſſérent leurs conquêtes dans l'Afrique, & les Afriquains oſérent porter l'effroi, le fer & le feu juſqu'en Europe, & chaque Peuple ayant pris la Religion qui convenoit le mieux à ſon ambition ou ſa cruauté, il y eut un horrible mélange du Paganiſme, de l'Idolâtrie & du Mahometiſme juſqu'au moment où le Souverain Maître de l'Univers réſolu de briſer la tête de ce nouvel Hider, fit naître dans les plus belles parties de l'Europe des Héros Chrétiens ſi zélés pour le vrai culte, que non-ſeulement ils en chaſſérent ces Nations impies, mais ils portérent encore la guerre dans leur propre Païs, briſérent leurs Idoles, dédiérent leurs

leurs Temples au ſeul Dieu, y plantérent la Croix & les obligérent de l'adorer.

Cependant malgré leurs ſoins & leurs conquêtes, les Saraſins, ravageoient encore l'Eſpagne, & l'Idolâtrie regnoit chez les Saxons, & le Paganiſme dans le Danemarck & la Norwege, lorſque Charles, premier du nom, Roi de France, & premier Empereur d'Occident parut ſur les rangs pour en être le deſtructeur, Ce Monarque ſurnommé le Grand, l'Auguſte & le Magnanime, titres d'autant plus pompeux qu'il les méritoit par les éminentes vertus dont le Ciel l'avoit doué, en fut auſſi choiſi pour chaſſer les Maures de l'Eſpagne, pour dompter les Saxons & les amener à la connoiſſance du vrai Dieu. Cette Nation belliqueuſe fiére & barbare endurcie dans l'Idolâtrie avoit pour Roi un Prince auſſi cruel que vaillant, connu ſous le nom de Witikind, qui tantôt ſoumis à Charles, tantôt rebelle, & toû-

jours vaincu le tient près de trente trois ans les armes à la main.

Mais tandis qu'il donnoit de l'occupation à la valeur de ce Héros, le Nord en nourrissoit un de qui l'ardeur guerriére & le boüillant courage commençoient à donner de l'ombrage aux Monarques de ces froides régions. Eric ou Frederic Prince de Norwege âgé de vingt-deux ans venoit de remettre sur le Trône Arolde son cousin que le Roi de Danemarck avoit vaincu & pris prisonnier. Le vaillant Eric s'étoit mis à la tête des Norwegiens fidéles à leur Roi, avoit donné la Bataille à celui de Danemarck, l'avoit gagnée, delivré Arolde, & forcé le Danois à fuir dans ses Etats ; & cependant Arolde plus jaloux de la gloire d'Eric, que sensible à la reconnoissance du service qu'il en avoit reçû ne songeoit qu'aux moyens de le perdre. Le Prince de Norwege averti de son ingratitude, & que la renommée instruisoit chaque jour des hauts faits de Charlemagne; avide de gloi-

re,

re, & voulant ſe ſouſtraire aux trames ſecretes d'un Monarque injuſte & barbare, quitta ſon climat glacé & ſe rendit en France pour admirer de près cet auguſte Prince, l'imiter dans ſes vertus & ſuivre ſes traces dans le champ de Mars. Eric étoit un des hommes le mieux fait de ſon temps, & quoique né dans une Païs à qui la nature ſemble avoir refuſé ſes moindres faveurs, elle s'étoit diverti à repandre ſur lui ſes dons les plus précieux, comme ſi elle eût voulu montrer qu'il étoit le ſeul de ſa Nation qu'elle en eût trouvé digne. Charles qui poſſédoit lui-même tout ce qui peut rendre un mortel accompli, charmé de voir dans ce jeune Etranger ſes propres qualités, le reçut avec les marques de la plus parfaite eſtime, & le rendit le compagnon de ſes exploits. Eric admirateur zelé de ce grand Prince s'y attacha de telle ſorte, que ce Monarque conçut pour lui tout ce que l'amitié peut inſpirer de plus tendre; & ne lui trouvant point

d'autre, défaut que l'ingnorance de la veritable Religion, il le sollicita si fortement de sortir de ses tenébres, que le jeune Prince de qui l'ame avoit été formée pour être éclaircie des lumieres de la Foi se fit instruire, reçut le Baptême & devint un des plus zelés défenseurs de l'Evangile. Il suivit Charles en Espagne contre les Sarasins, & dans ses conquêtes en Allemagne au milieu desquelles le Monarque François ayant appris que les Saxons rebelles vouloient encore s'opposer à sa puissance, entreprit de les dompter, & de détruire l'Idolâtrie qui régnoit toûjours dans cette Nation.

Mais voulant essaïer de les vaincre par la douceur & la magnanimité, il resolut d'en employer la voïe avant que de reprendre celle des armes. Pour cet effet il résolut d'envoïer un Seigneur de sa Cour au Roi Saxon chargé de lui dire qu'il ne porteroit plus ses armes victorieuses dans son Païs s'il vouloit abattre ses Idoles, abolir

ſes ſacrifices ſanglants, & reconnoître le vrai Dieu ; mais auſſi de lui déclarer s'il refuſoit ces conditions, qu'il ne remettroit point ſon épée dans le foureau qu'il n'eût ſoumis juſqu'au dernier des Saxons. Le brave Eric curieux de voir cette Nation, obtint de Charles la permiſſion d'accompagner l'Ambaſſadeur, & partit avec lui pour Eresbourg où Witikind étoit alors.

Cette Ville ſituée proche la riviére d'Imel, & qu'on nomme aujourd'hui Stadberg, étoit du tems dont je parle le Théâtre le plus renommé des abominations des Saxons Idolâtres qui y avoient bâti un ſuperbe Temple à leur Dieu Irminſul, figure qui repréſentoit un homme armé de toute piece, que les uns croïoient Mars & d'autre Mercure, Stermes auquel ils immoloient non-ſeulement les bêtes les plus feroces de leurs forêts ; mais encore tous les Etrangers qui tomboient entre leurs mains, ſoit qu'ils fuſſent priſonniers de

guerre, pris sur mer par leurs Pirates, les Saxons étant alors grands écumeurs de mer. Le Temple d'Irminsul en avoit deux autres à chacun de ses côtés; l'un étoit pour les Prêtres & leur Pontife, & l'autre renfermoit un certain nombre de Vestales consacrées à ce faux Dieu. Elles obéissoient à une seule qui portoit le titre de Prêtresse: celle-là étoit prépose pour sacrifier les bêtes, & le grand Prêtre pour immoler les hommes. Le Temple étoit au milieu d'une forêt dans laquelle on avoit pratiqué des loges pour renfermer les Sangliers & les Taureaux sauvages qu'on trouvoit dignes du Dieu; & lorsqu'un de ces animaux étoit une fois destiné à cet usage, il étoit défendu sous peine de la vie d'attaquer la sienne pour quelque sujet que ce pût être. Les Vestales, la Prêtresse, les Prêtres & le Grand-Prêtre n'avoient aucune communication ensemble, & ne se voïoient jamais qu'aux jours des sacrifices, & dans le moment de

leur

leur exécution. Cependant comme ces Veſtales ne parvenoient à la premiere dignité que par le hazard des ſorts qu'on tiroit quand il falloit remplacer celle qui venoit de mourir ; on les laiſſoit exercer à la chaſſe afin de les accoûtumer toutes au ſang & au carnage que les chiens faiſoient en leur préſence des bêtes qu'elles avoient pourſuivie. Mais comme aucun homme devoit être de la partie, ni même ſe trouver dans la fôret lorſqu'elles chaſſoient, les jours en étoient marqués, & le Roi même n'étoit pas en droit, ſans contrevenir aux Loix, de prendre ce divertiſſement dans les tems qui leur étoient preſcrits, ni de ſe trouver ſur leur paſſage.

Tels étoient les uſages de ce Peuple barbare, lorſqu'Eric & l'Ambaſſadeur arrivérent à la Cour de Witikind, qui n'offrit à leurs regards qu'un monde de guerriers peu civiliſés, farouches & cruels juſque dans leurs plus ſimples amuſemens. Le Prince Nor-

we-

wegien jugeant bien que l'ambaſſadeur de Charles ne gagneroit rien ſur ces eſprits altiers & feroces, & que leur départ ſuiveroit de près leur arrivée, il lui laiſſa démêler les affaires d'État, & ſe hâta de voir ce qu'il crut le plus digne de ſa curioſité. Il viſita les Temples, fut temoin des ceremonies ſuperſtitieuſes qui s'y pratiquoient, & fut ſouvent tenté d'en abbattre les Idoles, ce qu'il auroit indubitablement exécuté ſans les prudentes remontrances de l'Ambaſſadeur.

Il eut bien voulu pénétrer dans l'aſi'e des Veſtales, & de voir de quelle maniere elles y vivoient; mais il ne put y parvenir. Il eut pluſieurs entretiens avec le Grand-Prêtre; & le trouvant beaucoup moins prévenu pour le culte des Idoles que les autres Saxons, & croïant même s'appercevoir à ſon accent qu'il n'étoit pas de leur Païs; ſon zele pour le Chriſtianiſme le porta à vouloir le gagner, perſuadé que ſon exemple ſeroit d'une forte

au-

autorité parmi le Peuple. Le Grand-Prêtre de ſon côté rempli de l'admiration que ce jeune Prince inſpiroit à tous ceux qui le voïoient, lui donna des marques d'une eſtime ſi particuliére qu'il l'enhardit à lui parler avec franchiſe ſur l'horreur de ſon état.

Je m'étonne, lui dit-il, qu'il ſe trouve des hommes aſſez barbares pour ſacrifier de ſang froid leurs ſemblables à des Statuës formées de leurs propres mains, & qui par conſéquent ſont ſans aucun pouvoir ; & je ne puis comprendre que vous, mon Pere, qui me paroiſſez avoir des lumieres plus étenduës que celles de cette Nation, vous en ſoyez devenu le Grand-Prêtre, & que vous aïez accepté une dignité qui vous oblige à tremper vos mains dans le ſang de vos freres.

Je n'ai pas encore éprouvé ce malheur, lui repondit le Grand-Prêtre, & je demande chaque jour aux Dieux de le détourner de moi.

Il

Il n'y a que deux mois que je suis Pontif; depuis mon élevation il ne s'est point trouvé de victimes humaines, & si les menaces du Monarque des François ont leur effet, j'espére n'en jamais immoler. Eric alors le pria de lui dire s'il y avoit long tems qu'il étoit chez les Saxons, par quel motif on l'avoit fait Grand Prêtre, lui avoüant qu'il le croïoit étranger, & qu'il étoit surpris qu'on l'eût préféré à ceux du Païs. Je suis de Norwege, lui répondit il: un amas d'infortunes dont le recit pourroit vous ennuïer, m'a conduit en ces lieux malgré moi. J'y devois perdre la vie; la pitié de mon Prédecesseur me força de la garantir en me consacrant au service d'Irminsul. Il y a quinze ans que je suis dans ce Temple, la vie solitaire & triste que j'y ai toûjours menée par le souvenir de mes malheurs qui ne m'a point abandonné, ayant passé parmi les Saxons pour être un effet de mon dévoüement à leur Dieu les a porté à me faire leur Grand-Prê-

Prêtre à la mort de celui qui m'avoit délivré de leurs mains. Ce diſcours intéreſſant Eric au deſtin du Pontif, & s'imaginant qu'il ſe découvriroit entiérement à lui en lui déclarant qu'il étoit Norwegien comme lui, nous ſommes du même Païs, lui dit-il. Elevé à la Cour d'Arolde Roi de Norwege, il eſt peu de ſes Sujets dont le nom me ſoit inconnu. Des raiſons importantes m'en ont banni volontairement pour jamais; & ſi le recit de vos peines y pouvoit apporter quelque ſoulagement, ou que vous me cruſſiez capable de vous rendre ſervice, je vous conjurerois de me les confier. Vous êtes ſi jeune, Seigneur, reprit le Grand-Prêtre en le regardant attentivement, que quelque connoiſſance que puiſſiez avoir des Seigneurs de la Cour d'Arolde, je doute qu'on ait pris la peine de vous inſtruire du nom d'un Prince que toute la Norwege a cru voir mourir par l'ordre de ſon Roi, & que les avantures du malheureux Clodomak ſoient venuës

nuës juſqu'à vous. O Ciel! s'écria ſe Prince en ſe jettant dans ſes bras, eſt-il bien vrai que je voïe en vous le frere de celle qui m'a donné le jour, & pour lequel elle a tant verſé de pleurs?

Le Pontife extrêmement ſurpris de trouver le fils de ſa ſœur dans un homme qu'il croïoit lui être entiérement inconnu, & ſentant dans ſon cœur des mouvemens qui lui prouvoient cette vérité, lui rendant ſes careſſes avec tranſports: Quoi, lui dit il, ſeriez-vous ce jeune & charmant Eric que j'avois deſtiné à ma chére Hildegarde. J'ignore, reprit le Prince, pour quel bonheur vous m'aviez reſervé; je ne ſçai même que confuſément les événemens de votre vie, la Princeſſe ma mere ayant toûjours évité de m'en entretenir dans la crainte de jetter dans mon ame des racines de haine, & de vengence contre Arolde, mais il eſt certain que je ſuis Eric, & qu'après ceux qui m'ont donné la naiſſance, il n'eſt point dans le ſang de plus forts liens

liens que ceux qui m'attachent à vous.

O mon fils! car enfin vous deviez l'être, reprit Clodomak, il ne peut plus m'arriver de malheurs puiſque le ſort nous raſſemble. Mais, continua-t il, je lis dans vos regards, l'impatience ou vous êtes d'apprendre ceux qui m'ont accablé; cependant mon cher Eric il faut la modérer juſqu'à demain, les cérémonies du Temple ne me permettant pas de vous entretenir plus long-tems aujourd'hui. Le jeune Prince fut touché de ce retardement; mais ne voulant pas contraindre Clodomak, & réſolu plus que jamais de l'arracher aux Autels de ces fauſſes divinités en ménageant ſon eſprit & ſes momens, il convint avec lui qu'il ſe rendroit au Temple le lendemain au lever du Soleil, & qu'enfermés tous deux dans ſon enceinte, le Pontife ne lui cacheroit rien de ſes infortunes, & s'étant ſéparez, Eric ſortit dans le deſſein de reprendre le chemin du Palais du Roi; mais rem-

rempli de ce qu'il venoit d'apprendre, & de l'étonnement d'avoir retrouvé vivant un Prince qu'il y avoit plus de quinze ans que l'on croïoit mort sur un échaffaut, sa rêverie l'obséda de telle sorte, que sans sçavoir ce qu'il faisoit il conduisit ses pas vers la forêt, entra dans le plus épais, & ne revint à lui que par la vûë d'un objet dont la rare beauté le fit tomber dans une nouvelle surprise.

Une jeune personne de dix-huit à dix-neuf ans l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, & vêtuë à peu-près comme on représente Diane, s'offrit à ses regards. Elle étoit négligemment appuyée contre un arbre, & paroissoit écouter attentivement ce que lui disoit une autre chassereſſe qui étoit seule avec elle, ce qui l'empêcha d'appercevoir le Prince, & lui donna tout le tems de l'examiner, & de perdre un cœur que l'amour n'avoit pas encore attaqué. Mais le trait dont il le blessa dans ce moment le vengea suffisament de l'avoir soumis

mis ſi tard à ſon empire. Si le vaillant Eric n'eut pas été détrompé des illuſions du Paganiſme, il eût pris cette admirable perſonne pour une Divinité ; mais ne la regardant que comme un des plus beaux ouvrages dont le Ciel eût orné la nature humaine. L'adoration ſuperſtitieuſe qu'il eut eûë pour elle autrefois, ſe changea pour lors en ce que l'amour peut inſpirer de plus ardent & de plus paſſionné.

Immobile, éperdu, ſaiſi d'admiration, il oublia que c'étoit un crime digne de mort de lever les yeux ſur des beautés conſacrées à l'Idole d'Irminſul ; & le plaiſir dont il joüiſſoit lui fermant les yeux ſur le péril qu'il couroit, il s'y livra de telle ſorte, que la charmante Veſtale l'apperçut avant même qu'il eût ſongé qu'il faloit fuir une vûë ſi fatale à ſes jours. L'étonnement de la Veſtale ne fut pas moins grand en voïant un jeune homme ſi près d'elle ; mais plus ſurpriſe encore des charmes qui brilloient dans toute ſa perſonne, elle ſentit bien

plus

plus de crainte pour ſa vie que de colere de ſa témérité. Une tendre compaſſion s'empara de ſon ame, & n'en pouvant vaincre les mouvemens; Fuis malheureux, lui dit-elle, ignores-tu nos Loix, & ne ſçais-tu pas quel affreux deſtin te ſeroit préparé ſi l'on te ſurprenoit en ces lieux.

Je ſuis étranger, Madame, lui repondit le Prince, en mettant un genou en terre, & je pourrois ne pas ſçavoir des coûtumes ſi rigoureuſes; mais je ne veux point avoir recours à mon ignorance pour me juſtifier, une profonde rêverie m'a conduit ici, l'admiration m'y a retenu, & quelque choſe de plus forte encore me fait ſouhaiter d'y mourir plûtôt que de m'en arracher. Eric parloit avec tant de graces, ſon action ſoumiſe & reſpectueuſe étoit accompagnée d'un air ſi noble & ſi tendre que la Veſtale qui commençoit a s'intéreſſer pour lui, le regardant avec une modeſte majeſté: Va, lui dit-elle, retire-toi, profite du

du moment où mes Compagnes me laiſſent en liberté, & ne te vante jamais d'avoir vû la Prêtreſſe d'Irminſul.

A ces mots gagnant le Temple d'une courſe legere, elle diſparut à ſes yeux avec l'autre Veſtale auſſi promptement qu'un éclair, & le laiſſa le plus amoureux de tous les hommes. L'impoſſibilité de la revoir le força de quitter la forêt; & s'étant rendu au Palais de l'Ambaſſadeur, il ſe renferma dans ſon appartement pénétré de la plus vive douleur de n'être pas à la tête d'une Armée formidable pour délivrer des mains des Barbares ſon oncle & le merveilleux objet qui venoit de l'enflamer. Il ne put fermer l'œil de la nuit, la belle Prêtreſſe toûjours préſente à ſon imagination ne lui laiſſa prendre aucun repos; & ne pouvant ſe perſuader que tant de perfections euſſent été deſtinées par la Providence à demeurer enſevelies dans un Temple profane, il prit la réſolution de l'en tirer à quelque prix

que ce fût. Il crut même que la crainte qu'elle avoit témoignée qu'on ne le surprît avec elle, partoit moins de son zele pour les Loix du Païs, que de la générosité de son ame, & se flatta qu'ayant pû le livrer à toutes leurs rigueurs, & ne l'ayant pas fait il n'auroit pas de peine à les lui faire enfraindre, soit que Charlemagne vainquît les Saxons par la douceur ou par la force de ses armes.

Mais tandis qu'il s'abandonnoit de la sorte aux projets que formoit son amour naissant, la Prêtresse n'étoit pas sans inquiétude. La vûë d'Eric venoit de triompher d'un cœur que Witikind avoit vainement attaqué. Les ardentes poursuites de ce Monarque l'avoient contrainte à chercher un asile, contre ses violences dans le Temple des Vestales d'Irminsul; & s'y croïant à l'abri, non-seulement des passions qu'elle pouvoit inspirer aux autres, mais encore de celles qui pouvoient s'élever dans son ame, elle y vivoit avec la tranquilité que donne

ne l'innocence, lorſqu'elle la vint troublée par cette rencontre imprévûë. La perſonne qui étoit avec elle dans la forêt, qui de toutes les Veſtales étoit celle qu'elle aimoit le plus, fut auſſi l'unique dépoſitaire de cette avanture, & de l'effet qu'elle avoit produit dans ſon ame. Qu'ai-je vû ma chere Tirinde, lui dit-elle quand elles furent en liberté de s'entretenir, quel charmant objet s'eſt offert à mes yeux? qu'aurois-je fait, hélas, ſi quelqu'autres que toi eût été témoin de la témérité de cet inconnu, & de ma pitié pour lui.

Je l'avouë, Madame, lui repondit-elle, j'ai tramblé pour ſes jours, & j'ai rendu grace aux Dieux de ce qu'ils vous ont adoucie en ſa faveur. Je pouvois appeller les gardes du Temple, reprit la Prêtreſſe & le livrer entre leurs mains; un mouvement dont je n'ai pas été la maîtreſſe, a retenu ma voix, il eſt échapé du péril: mais tandis que ma prudence le garantit d'une

mort certaine, ſon indiſcrete curioſité va me couter tout le repos de ma vie. Grands Dieux, continua-t-elle, ne deviez vous pas être ſatisfaits de m'avoir fait perdre ceux qui m'ont donné l'être & le ſeul après eux qui pouvoit me rendre à ma Patrie, ſans y joindre encore la perte de mon cœur. Cette penſée tira des larmes de ſes yeux avec tant d'abondance, que l'officieuſe Tirinde fut un tems conſidérable ſans pouvoir la conſoler. Cependant ayant emploïé toute ſon éloquence à lui repréſenter qu'une paſſion dont l'objet ne s'offriroit plus à ſes yeux, ne pouvoit manquer de s'éteindre auſſi promtement qu'elle s'étoit allumée, & que ſa raiſon la ſurmonteroit plus facilement, que ſi elle étoit expoſée à le voir ſans ceſſe; elle l'amena au point d'eſpérer que le tems l'effaceroit de ſa mémoire.

Mais quelqu'effort qu'elle fît pour le bannir de ſon eſprit, elle paſ-

ſa

ſa la nuit à ſe rappeller les agrémens de ſa perſonne avec tant d'attachement, qu'elle ne connut que trop qu'il avoit fait ſur elle une impreſſion que rien ne pourroit detruire. Cependant l'Amoureux Eric rapportant tout à ſa paſſion, attendoit avec impatience l'heure de ſon rendez-vous, ſe flattant que Clodomark lui donneroit les moïens de revoir la Prêtreſſe, & qu'ils prendroient de juſtes meſures pour l'enlever de ſon Temple, vit à peine les premiers raïons du Soleil, qu'il ſe rendit chez le Grand-Prêtre. Ce Pontif d'Irminſul le reçut avec la joie peinte ſur le viſage. Cher Prince, lui dit-il en l'embraſſant, mes preſſentimens ne m'ont point trompé lorſque j'ai cru que votre préſence termineroit mes infortunes : le Ciel vint de me rendre une partie de ce qu'il m'avoit ôté, & l'eſpoir de retrouver l'autre. Alors voïant qu'il ſe préparoit à l'entendre il le fit paſſer dans un cabinet où perſonne n'avoit droit d'entrer ſans y être man-

dé, & le Prince l'ayant conjuré de ſatisfaire ſa curioſité, il commença ſon recit de la ſorte.

HIS-

HISTOIRE DE CLODOMARK.

LXXXIX. NOUVELLE.

POUR vous instruire par ordre, Seigneur, lui dit-il, de mes malheurs & de l'état présent de mon ame, il faut prendre mon discours bien avant que vous eussiez vû le jour, & vous faire une exacte peinture de la Cour de Norwege. Arolde qui regne aujourd'hui, le Prince Eric votre pere, & moi, étant tous trois de Sang Roïal, étions liez d'une étroite amitié du vivant du feu Roi; & comme Arolde étoit notre aîné;

& que nous ne mettions point en doute qu'il ne devînt un jour notre maître, le Roi n'ayant pas de plus proche héritier, nous mîmes tous nos soins à nous en faire aimer. Il étoit galant, il aimoit les fêtes, & pour lui plaire nous inventions chaque jour de nouveaux divertissemens, qui rendoient la Cour de Dromthem notre Capitale, une des plus brillante du Nord.

La Princesse Urisberte sœur d'Eric, & la Princesse Hildegarde ma sœur & votre mere, en faisoient le principal ornement par leur merveilleuse beauté. Les charmes de leur caractére, & la noblesse de leurs sentimens, l'amitié qui nous unissoit, Eric & moi, les rendant inséparables, nous donna de si fréquentes occasions de les voir & de les entretenir familiérement, que l'amour se mêla bientôt à l'admiration qu'elles nous inspiroient. Nous ne nous cachâmes point l'un à l'autre le trouble de nos cœurs; & charmés de pouvoir faire notre bonheur par cette double alliance, nous

nous nous promîmes réciproquement nos ſoins auprès des objets de notre flâme ; & nous nous ſervîmes mutuellement d'interpretes. Eric étoit trop aimable pour ne pas être aimé. Hildegarde ſous le voile de l'obéïſſance qu'elle diſoit avoir à mes volontés, me fit aiſément connoître que ſon cœur avoit devancé mes intentions ; & j'eus la joïe d'apprendre par Eric que la Princeſſe Urisberte ne m'étoit pas moins favorable. Si vous connoiſſiez le pouvoir de l'amour, mon cher Prince, ajoûta Clodomark, vous concevriez ſans peine l'excès de la ſatisfaction que nous reſſentîmes en ce moment. Urisberte & Hildegarde inſtruites de notre amour, & toutes deux confidentes de leur tendreſſe, nous aſſûrérent par la bouche l'une de l'autre de notre commune félicité, & peu de tems après s'enhardirent à nous le certifier elles-mêmes. Cependant comme Arolde n'avoit que des galanteries générales ſans aucun attachement parti-

culier, & qu'il nous disoit souvent qu'il ne craignoit que de nous voir engagés sous les Loix de l'hymen, persuadé que de semblable nœuds refroidissoient l'amitié, nous résolûmes de ne faire éclater nos desirs que lorsqu'il auroit fixé son cœur, sçachant bien que l'intérêt de l'état & le sien personnellement demandoient qu'il fît un choix avant la mort du Roi, dont le grand âge & les infirmités annonçoient la fin prochaine.

Quoique notre ardeur nous fit regarder ce retardement avec chagrin, la crainte de perdre la faveur d'un Prince dont nous espérions posseder toute la confiance lorsqu'il auroit en main la puissance suprême, l'emporta sur notre impatience, & nous contraignit à garder un profond secret sur la douce intelligence qui régnoit entre nous quatre. Il n'y avoit guére qu'un mois que nous vivions de la sorte; lorsque Fredevige Princesse d'Ostrafort arriva à Dromthem. Comme elle étoit proche

che parente du Roi, & qu'il ſouhaitoit lui faire épouſer Arolde, il avoit prié le Prince d'Oſtraford ſon Pere de la faire venir à la Cour, & nous reçûmes ordre de la recevoir avec magnificence. L'eſpoir que nous avions, Eric & moi, que cette jeune beauté enchaîneroit le Prince & le forceroit de nous donner l'exemple d'un engagement ſolide, nous fit inventer pluſieurs fêtes pour ſolemniſer le jour de ſon arrivée. Les Princeſſes Urisberte & Hildegarde emploïerent auſſi tout ce que l'art leur put fournir pour relever l'éclat de leur beauté; & jamais la Cour ne fut ſi pompeuſe. Mais par une fatalité preſque incompréhenſible, Arolde, qui juſqu'à ce moment n'avoit marqué que de ſimples égards pour les Princeſſes nos ſœurs, les trouva ſi belles en examinant leurs parures, qu'il crut que ſes yeux ne s'étoient ouverts que dans cet inſtant; & pour mon malheur Urisberte eut la gloire de triompher de ſa liberté. J'étois trop

amoureux pour n'être pas jaloux ; les louanges exceſſives qu'il lui prodigua ſans diſcontinuer pendant toute cette journée, me troublérent, & j'eus dès-lors un preſſentiment des infortunes qui me ſont arrivées depuis.

Cependant je cachai mes craintes & mes ſoubçons le mieux qu'il me fut poſſible. Les Princeſſes ſuivies de toutes les Dames de la Cour montérent dans des chars pour aller au devant de Fredevige. Arolde, Eric & moi accompagnés des principaux Seigneurs, étions à cheval. Le Prince ne quitta point le char d'Urisberte, lui dit mille galantéries, & m'ôta de telle ſorte la liberté de l'entretenir, que n'étant pas le maître de ma jalouſie, je pouſſai mon cheval de ſon côté ; & m'adreſſant à lui, en m'éforçant de prendre un air riant : Vous ne ſongez pas, Seigneur, lui dis-je, que la Princeſſe d'Oſtraford doit ſeule vous inſpirer tout ce que vous dites à la belle Uriſberte.

Je

Je ne ſçai ſi malgré la contrainte que je croïois me faire il ne reconnut pas ſur mon viſage une partie de ce qui ſe paſſoit dans mon ame, mais fixant ſes yeux ſur les miens: Clodomark, me repondit-il fiérement, je ne vous empêcherai point de conſoler Fredevige de l'indifférence que j'aurai toûjours pour elle, & je vous défens de cenſurer l'amour dont je brûlerai juſqu'au tombeau, pour l'adorable Urisberte. Ces paroles furent un coup de foudre pour moi, & mon deſeſpoir fut ſi violent que j'aurois ſans doute éclaté ſans le Prince Eric, qui m'ayant joint au moment de la déclaration d'Arolde, & l'ayant entendue, pouſſa ſon cheval avec tant de violence entre celui du Prince & le mien, feignant de ne pouvoir l'arrêter, qu'il nous força de nous écarter l'un de l'autre pour lui livrer le paſſage, & par ce moïen m'obligea de renfermer mon reſſentiment dans mon cœur; & m'éloignant du char de ſa ſœur, il m'avoüa

qu'il s'étoit apperçu de l'empreſſement d'Arolde auprès de cette Princeſſe. Mais mon cher Clodomark, ajoûta-t-il, cet amour eſt trop prompt pour être durable; Fredevige va paroître & diſſipera vos allarmes, mais quoiqu'il puiſſe arriver je ſuis ſûr de ma ſœur, & je vous prie de l'être de la parole que je vous donne, qu'elle ne ſera jamais qu'à vous. Ce diſcours me calma, & pour m'arracher entiérement à ma douleur, & ramener ma prudence prête à m'abandonner; il me retraça le caractere du Prince qui dans tous ſes plaiſirs & ſes amuſemens n'y prenoit de goût qu'autant qu'il y étoit contrarié; qu'il ſuffiſoit qu'on s'oppoſât trop fortement à ce qu'il vouloit faire pour qu'il s'y opiniâtrât; que s'il venoit à ſe douter que j'aimois Uriſberte, il ſe feroit un point d'honneur de chercher à m'enlever ſon cœur; & qu'au contraire, paroiſſant tous deux indifférens ſur ſes démarches, & nous attachant à faire notre Cour à Fredevige, il chan-

changeroit bien-tôt de ſentiment, dans la penſée de s'oppoſer aux progrès que nous pourrions faire l'un ou l'autre ſur ſon eſprit. Quoique je ne fuſſe pas fort en état de goûter ces raiſons, je ne laiſſai pas de m'y rendre, & de lui promettre d'être ſage. A peine avions nous fini cet entretien que nous apperçûmes le char de la Princeſſe d'Oſtraford. Nous nous détachâmes du gros de notre troupe pour être les premiers à la ſaluer. Arolde qui vit notre empreſſement, & qui d'ailleurs n'étoit pas content de la maniére dont Uriſberte recevoit ſes hommages, nous ſuivit à l'inſtant avec le reſte des Seigneurs. Le char de Fredevige s'arrêta dès qu'on nous vit approcher; nous l'abordâmes enſembles, Arolde, Eric & moi. Elle ne connoiſſoit aucun de nous, & je ne ſçai par quelle fauſſe idée elle crut que j'étois le Prince; mais me prenant pour lui, je fus le ſeul ſur lequel ſes yeux s'attachérent, & le premier qui reçut le com-

compliment qu'elle lui avoit préparé.

Il n'eſt point de deſtinée plus heureuſe que la mienne, Seigneur, me dit-elle; le devoir & l'obéïſſance ont ſeuls conduits mes pas en ces lieux, & je vois avec autant de joïe que de ſurpriſe, que mon inclination ne tardera pas à les joindre. Ces paroles m'ayant inſtruit de ſon erreur, je voulus l'en tirer ſans lui donner de confuſion. Pour cet effet, la ſaluant avec un profond reſpect; Le Prince Arolde, lui repondis-je, Madame, trouvera ſon ſort encore plus fortuné que le vôtre, puiſque rien n'eſt égal au bonheur de pouvoir mettre une Couronne ſur la tête de la plus belle Princeſſe de l'Univers. Et lui montrant ce Prince qui s'avançoit, je fus donner la main à Urisberte qui deſcendoit de ſon char avec Hildegarde, à qui le Prince Eric rendoit le même office. Mais je ne laiſſai pas de remarquer que Fredevige avoit extrêmement rougi, & qu'une profon-

de

de triſteſſe paroiſſoit dans ſes yeux. Je ne doutai point que la honte de s'être mépriſe n'en fût la cauſe, & ne fis plus d'attention qu'à la façon dont Arolde en agiroit avec elle. Urisberte que je conduiſois au char de la Princeſſe, n'en eut pas moins, quoique par un motif différent. Eric qui avoit été témoin de la reception que m'avoit fait Fredevige, & qui avoit joint les Princeſſes avant moi, s'en étoit diverti avec elle trouvant la choſe des plus plaiſantes: mais ſa charmante ſœur s'en allarma, & regardant triſtement le Prince ſon frere, Tout ceci eſt de mauvais augure, Seigneur, lui dit-elle, & je crains bien que tandis qu'Arolde cherche à me faire joüer le rôle de la Princeſſe d'Oſtraford, elle ne veüille auſſi faire le mien auprès de Clodomark. J'arrivai comme elle finiſſoit de parler; & voïant ſourire Eric, j'allois le prier de m'en dire le ſujet, lorſque nous nous trouvâmes ſi près de Fredevige, qui étoit deſcenduë pour prévenir les Princeſſes, qu'il me

me fut impoſſible de m'en inſtruire. Arolde lui donnoit la main ſans la regarder; de ſon côté n'aïant pas plus d'attention pour lui que pour un ſimple Ecuïer, elle n'en eut qu'à nous examiner Urisberte & moi. Elles s'abordérent avec une froideur qui fit croire à pluſieurs qu'elles étoient fâchées de ſe trouver ſi belles: car en effet, Seigneur, je ne penſe pas qu'il y eût alors aucune femme qui pût leur être comparée; & quoique Fredevige eût dans la phiſionomie quelque choſe de trop fier, il eſt certain qu'il faloit avoir le cœur prévenu pour ſe garantir de ſes attraits.

Cependant les Princeſſes s'embraſſerent. Hildegarde eut une grande part aux loüanges qu'on donnoit à tant de charmes raſſemblés entre trois perſonnes qui ſembloient s'être emparées de toutes les graces pour les ravir aux autres. Fredevige fit beaucoup plus d'amitiés à ma ſœur qu'à Urisberte: elles montérent toutes deux dans ſon char, & le Prince Arolde

forcé

forcé d'entretenir la Princeſſe d'Oſtraford, nous laiſſa la liberté de parler de tems en tems aux objets de nos vœux; mais ce ne fut que de choſes indifférentes; Fredevige prêtant trop d'attention à nos diſcours pour nous hazarder à nous expliquer ſur ce qui nous intéreſſoit. Ce qu'elle diſoit au Prince n'étoit pas de plus grande importance, & jamais converſation ne fut ſi froide & ſi peu ſuivie que celle que nous eûmes tous juſqu'au Palais, où le Roi nous attendoit avec le reſte des Dames & des Seigneurs de ſa Cour.

Le reſte du jour ſe paſſa en complimens & en cérémonies; & dès que nous pûmes nous retirer, Eric & moi, nous en ſaiſimes l'occaſion, pour nous rendre dans l'appartement d'Urisberte, qui s'y étoit renfermée avec Hildegarde. Nous les trouvâmes très-triſtes, & je crus voir quelques larmes ſur le viſage de ma Princeſſe. J'en demandai le ſujet avec empreſſement, & lui témoignai mes inquiétudes ſur l'amour

mour du Prince. Vous n'avez rien à craindre, me répondit-elle en me regardant tendrement, toutes les Couronnes de l'Univers ne ſont pas capables de me faire oublier que je ſuis deſtinée à Clodomark; mais Prince, un ſeul regard de Fredevige peut vous faire perdre le ſouvenir de ce que vous devez à la fidéle Urisberte.

Ce trait de jalouſie me faiſoit trop voir ſa tendreſſe pour m'en offenſer; mais ne voulant pas qu'elle prît racine dans ſon cœur, je m'efforçai de lui prouver que je n'avois nul deſſein ſur celui de la Princeſſe d'Oſtraford, & qu'il n'y avoit point de ſoûterrains que je n'emploïaſſe pour hâter ſon himen avec Arolde, d'autant plus que ce que m'avoit dit Fredevige prouvoit aſſez qu'elle aimoit ce Prince. Cela ne prouve rien, reprit-elle vivement, ſinon qu'elle eût ſouhaité que vous fuſſiez Arolde, & qu'elle eſt au déſeſpoir que vous ne le ſoïez pas. Mon cher Clodomark, dit alors Eric qui me vit rêver,

ver, la remarque d'Urisberte eſt juſte, le cœur de Fredevige s'eſt déclaré pour vous ; & par un hazard des plus ſinguliers, tandis qu'Arolde vous donnoit de la jalouſie auprès de ma ſœur, la Princeſſe d'Oſtraford faiſoit naître les mêmes ſoubçons dans ſon ame. Cependant continua-t-il ceſſez vos mutuelles allarmes, vous vous aimez & vous ne devez ſonger qu'à vous en donner des marques, en travaillant de concert à votre parfait bonheur : & pour y parvenir, quoique puiſſe craindre Urisberte, il faut vous contraindre à faire votre Cour à Fredevige avec aſſez d'aſſiduité pour inquiéter Arolde. Je connois ſon caractére, il ne nous verra pas plûtôt tournés de ce côté, qu'il s'y attachera ; il a l'eſprit vif & pénétrant, & ſans doute ayant remarqué votre inquiétude ſur les galanteries qu'il diſoit à ma ſœur, il s'eſt fait un ſecret plaiſir de les augmenter. Suivez donc le conſeil que je vous donne ; & croïez que rebuté d'Uris-

d'Urisberte, & vous voïant bien avec Fredevige, il ne tardera pas à ſe déclarer pour elle.

Urisberte n'approuva point cet avis, & je ne le goûtai pas non plus. Ce qu'on venoit de me faire entrevoir ſur le procedé de la Princeſſe d'Oſtraford, augmentoit encore la répugnance que je ſentois à lui rendre des ſoins: & l'honneur ſe mêlant à l'amour dont j'étois embraſé pour la ſœur d'Eric, j'enviſageai le perſonage qu'il me vouloit faire faire comme indigne d'un galant homme; & quelque choſe qu'Hildegarde & lui puſſent me dire, je me mis du parti d'Urisberte, & leur jurai que je ne hazarderois jamais un moïen ſi dangereux pour devenir heureux. Eric me dit qu'il me le rendroit malgré moi, & nous nous ſéparâmes ſans avoir pris d'autres meſures. Je ne paſſai pas la nuit tranquilement, & le lendemain ne me procura pas plus de ſatisfaction. Je ne pus voir Urisberte que chez la Princeſſe d'Oſtraford, où je me rendis ainſi

que

que les autres. La Cour y étoit nombreuſe, chacun la regardant déja comme la Reine. Le Roi venoit d'y entrer; il entretint Fredevige en particulier, & le Prince Arolde profitant de ce moment; ne ceſſa de parler à la ſœur d'Eric. Je ne puis vous exprimer ce que je ſouffrois pendant leur converſation. Le Roi ſortit, & la Princeſſe d'Oſtraford étant rentrée dans le cercle, appella Hildegarde, & la fit placer près d'elle. Eric étoit derriere elles, ils ſe parlérent bas quelque tems; enſuite de quoi Fredevige me fit ſigne de m'approcher, j'obéïs, & me regardant attentivement: Clodomark, me dit-elle en ſouriant, j'avois raiſon hier de vouloir que vous fuſſiez Arolde, vous me paroiſſez le ſeul dans cette aſſemblée dont le cœur ſoit libre: le Prince n'a des yeux que pour Urisberte, Eric ne voit qu'Hildegarde, & nous courons riſques de nous ennuïer beaucoup vous & moi, ſi nous reſtons ſimples ſpectateurs de tant de galanteries. Il

Il eſt vrai Madame, lui répondis-je, que la Princeſſe Fredevige devroit ſeule enchaîner tous les cœurs. Cependant elle ne doit pas s'arrêter à ce qui peut bleſſer la délicateſſe de ſes ſentimens; & le moïen le plus certain de l'empêcher de s'ennuïer, eſt de ne s'occuper que du ſoin de mettre la Couronne ſur ſa tête; cet honneur ne regarde que le Prince Arolde, & Clodomark n'eſt deſtiné qu'à porter toute ſa vie le titre du plus fidéle de ſes Sujets.

Je ſuivrai vos conſeils, reprit-elle avec fierté, je regnerai. J'étois aſſez embraſſé que lui répondre, quand Arolde nous vint joindre. Je ne ſçai ſi rebuté des mépris d'Urisberte, ou ſi jaloux des amtiés que me faiſoit la Princeſſe d'Uſtraford, il eut veritablement envie d'en arrêter le cours; mais il ne la quitta plus de la journée. Je n'en fus pas plus heureux; Urisberte fut à l'inſtant entourée de tant de monde, qu'il me fut impoſſible de lui parler. Enfin ſans

vous

vous faire un plus long détail des peines que me cauſoient mon amour, & ma jalouſie, je vous dirai ſeulement que je fus quatre jours ſans pouvoir parvenir à trouver cette Princeſſe, ni ma ſœur ſans témoins, & que pour les voir il faloit que je me rendiſſent chez Fredevige dont elles étoient inſéparables : je m'apperçûs même qu'Arolde me traitoit avec une extrême froideur, & qu'Eric évitoit ma préſence.

Le déſeſpoir s'empara de mon ame, & je me ſerois porté à quelque action d'éclat, ſi le Prince Eric ne fut entré le cinquiéme jour dans mon appartement, d'un air à diſſiper toutes mes allarmes. Mon cher Clodomark, me dit-il en m'embraſſant, pardonnez-moi la conduite que j'ai tenuë avec vous, elle étoit néceſſaire à notre commune félicité. Urisberte, Hildegarde & moi avons agi de concert pour perſuader au Prince que vous aimiez Fredevige, & que cette Princeſſe irritée de ſon indifféren-

ce avoit quelque penchant à vous écouter. Notre ruſe a produit ſon effet : jaloux de ſes droits ſur le cœur de Fredevige, il a retiré le ſien des chaînes de ma ſœur, il a fait plus d'attention aux charmes de la Princeſſe, en eſt devenu ſérieuſement amoureux, & vient de prier le Roi de preſſer ſon himen. Les apprêts en ſont ordonnez; & je vous conjure, de la part d'Urisberte, de vous contraindre encore au ſilence juſqu'au moment de ſa célébration. Il faut être auſſi paſſionné que je l'étois pour concevoir la joïe que me donna cette nouvelle ; j'en rendis mille graces à Eric, & lui promis tout ce qu'il voulut exiger de moi. Nous fûmes enſemble chez le Roi, où je reçûs la confirmation de ce qu'il venoit de m'apprendre ; de là je paſſai à l'appartement de Fredevige. Arolde étoit avec elle, & j'affectai beaucoup de froideur en les félicitant. Le Prince la prit pour de la douleur, & s'applaudit en ſecret d'en être la cauſe, & Fredevi-

ge

ge m'en parut touchée. Enfin cet himen tant desiré se fit quelques jours après avec une magnificence surprenante; nous y parûmes tous avec éclat, & quoique la joïe du peuple fût excessive, la mienne l'emportoit encore. Je ne la fis cependant point paroître, & je conservai ma feinte mélancolie jusqu'au moment que la Cour sortit du Temple pour rentrer au Palais, où le Prince Arolde m'ayant appellé, Clodomark, me dit-il en me tendant la main, redevenons amis, je vous pardonne d'avoir aimé Fredevige, pardonnez moi d'avoir voulu vous ôter Urisberte, reprenez vos premiers fers, & pour que nous n'aïons plus rien à nous reprocher, suivez mon exemple, épousez la sœur d'Eric & lui donnez la vôtre.

La franchise de ce Prince me toucha, toute mon amitié pour lui se ranima; je me jettai à ses pieds, & lui protestant que je n'avois jamais élevé mes desirs jusqu'à la Princesse d'Ostraford, je lui témoi-

gnai une vive reconnoiſſance de ce qu'il m'accordoit Urisberte. Il n'ajoûta pas beaucoup de foi à mes proteſtations ; mais il ne m'en marqua pas moins de bontez. Vous jugez bien, mon cher Prince, que nous ne tardâmes pas d'en profiter ; les nœuds qui devoient mettre le comble à ma félicité, ainſi qu'à celle d'Eric, nous liérent pour jamais à nos Princeſſes peu de jours après l'hymen d'Arolde, avec lequel je repris mon ancienne familiarité ; mais comme il étoit véritablement amoureux de la Princeſſe ſa femme, & que naturellement enclin à la jalouſie, je m'appercevois qu'il étoit toûjours inquiet quand je me trouvois à portée de lui parler ſans qu'il entendît nos diſcours ; je reſolus de m'éloigner de la Cour avec Urisberte pour quelque tems ; & comme j'avois des affaires d'intérêt à regler à Berghen, où je poſſedois de grands biens, j'en prétextai la permiſſion que je demandai au Prince d'y aller paſſer quel-

quelques mois. Il me l'accorda, & je vis que c'étoit avec plaiſir. Hildegarde & ſon époux n'en ſentirent que de la douleur ; mais voïant comme moi la conſéquence qu'il y avoit à détruire les idées du Prince, ils ne blâmérent point ma conduite. Notre ſéparation fut des plus touchantes, Urisberte & ma ſœur s'aimant auſſi tendrement que nous nous aimions Eric & moi. Nous partîmes, & nous arrivâmes à Berghen, dont le ſéjours nous parut ſi charmant, joint à la tranquilité dont nous y joüiſſions, qu'au lieu de quatre ou cinq mois que j'avois eû deſſein d'y reſter, nous y paſſâmes quatre ans entiers, croïant en partir de jour en jour.

Pendant cet intervale de tems Hildegarde vous mit au monde, & ma chere Urisberte fut pluſieurs fois mere ſans avoir la conſolation de conſerver les enfans qu'elle mettoit au jour. Enfin la quatriéme année de notre arrivé à Berghen elle devint groſſe, & donna

la vie à une fille, qui nous fut d'autant plus chére qu'elle étoit l'unique fruit de notre himen par la mort des autres. Urisberte s'imaginant que l'air de Berghen étoit funeſte à ſes enfans, me pria de retourner à Dromthem. Hildegarde & le Prince Eric nous en ſollicitoient depuis long-tems, Arolde même m'en preſſoit de maniére à me donner lieu de croire que quatre années de mariage l'avoient guéri de ſes ſoupçons. Toutes ces conſidérations me déterminérent à quitter Berghen, ce que je fis dès qu'Urisberte put faire le voïage ſans danger. Nous avions donné à la Princeſſe notre fille le nom d'Hildegarde par tendreſſe pour ma ſœur qui ſe faiſoit déjà le plaiſir le plus ſenſible de vous élever avec elle; notre deſſein étant formé de vous unir un jour des chaînes dont nous nous étions liez, pour tranſmettre à notre poſtérité nos biens & notre amitié. Mais hélas! nous ne trouvâme en arrivant à Dromthem

them que deüil, que larmes & que gémiſſemens, le Prince Eric votre pere venoit de rendre les derniers ſoupris après une maladie de quinze jours.

Hildegarde étoit inconſolable, Arolde ſe déſeſpéroit, & toute la Cour pleuroit ſa perte. Urisberte ne quitta plus ma ſœur, & j'emploïai tous mes ſoins pour lui témoigner ma vive douleur. Ce malheur nous fut de mauvais augure, de noirs preſſentimens vînrent troubler notre ame; & ſans ſçavoir préciſément ce qui nous affligeoit ſi cruellement, nous nous repentîmes plus d'une fois, Uriſberte & moi d'avoir quitté Berghen. La Princeſſe Fredevige nous marquoit une compaſſion ſi tendre, & le Prince tant de conſidération que nous nous voulions du mal du peu de reconnoiſſance que nous en ſentions dans le fond de notre cœur. Nous étions en cet état quand le Roi terminant ſa carriére, quitta la Couronne avec la vie. Quoique le Trône n'ap-

partînt légitimement qu'au Prince Arolde, il ne laiſſa pas de s'élever des troubles parmi les Grands, qui lui donnérent ſujet de craindre qu'on ne voulût rendre cette Monarchie élective. Le Conſeil même s'oppoſa au Couronnement d'Arolde, & fit publier une défenſe de le proclamer Roi ſans que les Etats euſſent été aſſemblés pour en décider.

Indigné de l'infidélité des Grands & de la foibleſſe des Peuples, je me mis à la tête des Troupes que j'avois déterminée à prendre les armes pour Arolde. J'aſſiégai le Palais où les Grands s'étoient réunis, & faiſant main baſſe ſur les premier qui voulurent ſe mettre en défenſe. Je menaçai de paſſer le reſte au fil de l'épée, ſi l'on ne reconnoiſſoit pas ſur le champ le Prince Arolde pour légitime Roi de Norwege; & laiſſant une partie des Troupes pour ſoûtenir ce que j'avois avancé, je fus avec le reſte au Palais du Prince, qui ne ſçachant rien de ce qui ſe fai-

faiſoit, attendoit le reſultat du Conſeil pour agir. Je le fis monter à cheval, le mis au milieu de ma petite armée, & le conduiſis au Temple en criant vive le Roi Arolde. Le peuple animé par notre exemple en fit de-même, & le Grand-Prêtre l'ayant couronné & revêtu des ornemens Royaux, aux acclamations des Gens de guerre & du peuple, on le fit entrer dans un char de triomphe, & reprendre le chemin du Palais avec les mêmes applaudiſſemens. Enſuite retournant au Conſeil, qu'on venoit d'informer de cette action de vigueur, je le vis ſortir en corps pour nous prier de le conduire au Roi en ſûreté, craignant d'être expoſé aux injures du Peuple.

Nous fîmes ce qu'il ſouhaitoit, & le nouveau Roi laiſſant agir la clémence, feignit de croire qu'il avoit voulu faire le bien de l'Etat, & pardonnant à tous en général & en particulier, il vit en moins de vingt-quatre heure ſa

puiſſance auſſi-bien établie, que s'il eût régné depuis pluſieurs années. Il n'y eut jamais rien d'égal aux careſſes qu'il me fit, ni rien de comparable aux honneurs que je reçûs de la Reine. Il ſembloit que mon épouſe & ma ſœur fuſſent ſes plus chéres favorites, & qu'il ſuffiſoit que j'euſſe approuvé quelque choſe, pour que le Roi & cette Princeſſe y donnaſſent leurs voix. Je paſſai de la ſorte ſept ou huit mois, ma faveur augmentant de jour en jour; lorſqu'un ſoir en me retirant dans mon Palais un Garde me donna une lettre, & diſparut. J'entrai dans mon appartement pour la lire; mais que devins je en reconnoiſſant le caractére de la Reine, qui m'écrivoit tout ce que la paſſion la plus tendre peut inſpirer de plus fort. Je fus long-tems incertain ſur l'uſage que j'en devois faire; enfin je me reſolus de la cacher, d'agir comme ſi on ne me l'avoit pas rendue, & ſurtout de taire à Urisberte le honteux emportement de la Reine.

J'exé-

J'exécutai ce projet ; mais cette Princeſſe inconſidérée m'en fit rendre pluſieurs de la même maniére ; & me voïant toûjours avec elle dans un reſpect qui lui faiſoit croire que je ne ſoupçonnois pas de quelle main elles partoient. Elle franchit toutes les bornes de l'honneur & de la bien-ſéance pour m'en inſtruire. Un jour que je ſortois de l'appartement du Roi, qu'une légére indiſpoſition retenoit au lit, je la trouvai ſur mon paſſage qui rentroit dans le ſien. Clodomark, me dit-elle en prenant mon bras pour s'appuïer, je veux vous parler, conduiſez moi dans mon cabinet. Je vous avouë, Seigneur, que ces paroles me firent trembler, je cherchai à m'en débarraſſer, en prétextant que j'avois un ordre preſſé du Roi dont il falloit m'acquiter ſur l'heure ; mais elle me contraignit à la ſuivre, en m'aſſûrant qu'elle ne me retiendroit qu'un inſtant.

Toutes ſes femmes ſe tinrent dans ſon appartement, & nous

entrâmes ſeuls dans ce fatal cabinet. Elle m'en fit fermer la porte ; & preſque auſſi-tôt me regardant fixement. N'avez-vous pas reçû, me dit elle, pluſieurs lettres ſans ſignature depuis quelques jours ? Je voulus feindre, & paroiſſant ſurpris, je lui dis que non. Vous m'en impoſez, reprit elle, j'en ſuis certaine, & je veux ſçavoir de qui elles ſont ; j'ai des ſoupçons qu'il m'eſt important d'éclaircir. Ce diſcours me faiſant croire que je pouvois m'être trompé, je lui répondis qu'il étoit vrai qu'on m'avoit écrit ſecretement ; mais que j'ignorois quelle étoit celle qui cherchoit à ſe divertir, en parlant un langage qu'on étoit bien perſuadé que je n'entendrois pas. Que tu n'entendras pas, interrompit-elle ; ingrat, ne te ſouvient-il plus qu'en arrivant dans ces lieux je t'ai pris pour Arolde ? Et que j'ai ſouhaité mille fois depuis que tu puſſe le devenir. Car enfin cruel, ajoûta t-elle, il n'eſt plus tems de feindre, je t'ai aimé du premier mo-

moment que je t'ai vû, j'ai voulu régner, & ſi le ſort t'eût fait Roi de quelqu'autre partie de la terre, jamais Fredevige n'eût été Reine de Norwege. C'eſt de moi que viennent les lettres en queſtion, & c'eſt de toi ſeul que j'attens tout le bonheur de ma vie.

Ha! Madame, m'écriai-je en tombant à ſes pieds, à quelle épreuve voulez vous mettre ma fidélité pour mon Roi; ſe peut-il que vous me croïez capable d'une ſi noire perfidie, & qu'Arolde ſoit entré dans un pareil complot. Je ne t'éprouve point, reprit-elle vivement, ne cherche pas ces vains détours pour te refuſer à ma tendreſſe, il faut m'aimer ou mourir. Ordonnez mon trépas, lui dis-je avec fermeté, les nœuds les plus ſacrez du devoir, & de l'amour tiennent mon cœur enchaîné, vous pouvez le percer; mais vous ne le poſſederez jamais. Sors, me dit-elle en fureur, & ne t'offre plus à mes regards. Je ne lui fis pas repeter ces paroles,

j'ouvris promptement le cabinet; & me cachant le viſage pour n'en pas laiſſer voir l'altération, je me rendis chez moi pénétré du plus vif déſeſpoir. Urisberte étoit chez ma ſœur, & ne ſçachant à quoi me réſoudre, je rêvai près d'une heure aux moïens de fuïr une Princeſſe ſi peu digne de l'être, lorſqu'on vînt m'arrêter de la part du Roi pour me conduire au Fort. Je me doutai d'abord d'où partoit le coup; mais je réſolus de garder le ſilence, d'obéïr & de mourir plûtôt que de reveler un ſecret qui couvroit également de honte Arolde & ſon épouſe.

L'Officier qui me vint prendre avoit ſervi ſous moi, & me marqua un regret ſenſible d'être forcé d'exécuter les volontés du Roi & pour me le prouver, il me laiſſa la liberté d'emporter tout ce que je pouvois craindre qu'on trouvât dans mon Palais; mais je ne profitai point de cette indulgence, & le ſuivis au Fort, dont le Gouverneur nommé Araſpe fut auſſi

ſurpris

ſurpris qu'affligé, m'étant attaché depuis tous les tems, & ne devant qu'à moi ce poſte conſidérable. Il ne voulut point que je fuſſe ſéparé de lui, & me donna ſon appartement, où malgré tout ce que je pus lui dire, il fit mettre un lit pour lui afin d'être toûjours à portée de me conſoler & d'avoir ſoin de ma perſonne. Il me demanda mille fois quel étoit le ſujet d'un pareil traitement, & ce que j'avois fait pour obliger Arolde d'oublier qu'il me devoit la Couronne: mais ferme dans la réſolution que j'avois priſe, je lui dis que je ne me ſentois coupable de rien, que j'ignorois le crime dont on m'accuſoit, & que je lui aurois une véritable obligation s'il pouvoit le ſçavoir, & m'en informer. Je le priai auſſi de faire dire à la Princeſſe Urisberte de ne ſe point allarmer & d'obtenir la permiſſion de me voir. Araſpe m'aſſûra qu'il s'acquiteroit fidélement de ces commiſſions, ajoûtant qu'il n'épargneroit rien pour

me

me tirer de ce lieu, & que ſi le Roi s'oublioit au point de vouloir me perdre, qu'il riſqueroit tout pour me ſauver; & dans ce deſſein ſe rendit au Palais, où la Cour étoit dans l'étonnement, & dans la conſternation de mon avanture dont le ſujet ſe diſoit hautement, qui étoit que j'avois attenté à l'honneur de la Reine, étant amoureux d'elle même avant ſon mariage; que j'avois fermé la porte de ſon cabinet pour être ſeul avec elle; que j'avois été juſqu'à la violence, & que la voïant prête à crier au ſecours, je m'étois ſauvé d'une viteſſe extrême ſans parler à perſonne, tant j'étois agité; qu'au même inſtant cette Princeſſe déſolée, les cheveux épais, & toute en larmes, étoit allée ſe jetter aux pieds du Roi, lui demander vengence de l'outrage que j'avois voulu lui faire; qu'Arolde irrité de mon audace, & pénétré de la douleur de la Reine, m'avoit fait arrêter, en proteſtant que ma mort ſuivroit de près ma détention.

Araſpe

Araſpe écoûta tout & me rendit en ſecret aſſez de juſtice pour n'en rien croire, ayant été mon ſeul confident dans tout ce qui s'étoit paſſé autrefois entre Fredevige, Urisberte & moi; mais cachant ce qu'il penſoit, & jugeant bien que j'avois affaire à de trop fortes parties pour qu'on ſouffrît que je me juſtifiaſſe, il forma ſon plan dans le moment; & pour être en état de me mieux ſervir il éclata plus que les autres contre mon attentat prétendu, & paſſa dans l'appartement du Roi pour lui faire voir ſon reſſentiment & recevoir ſes ordres. Il y trouva ma chére Urisberte, & la Princeſſe votre mere qui tenoient ſes genoux embraſſés en lui demandant ſeulement de m'entendre: mais ce Monarque étoit dans une ſi terrible fureur que ſe démêlant de leurs bras, & les regardant avec des yeux embraſez de couroux: Il mourra, leur dit-il, rien ne peut me fléchir, je ſçai depuis trop longtems ſes deſirs téméraires, & je ne veux

veux ni le voir, ni l'entendre. A ces mots ſe tournant vers Araſpe il lui commanda de m'annoncer mon Arrêt, & que le lendemain on fit voler ma tête ſur un échaffaut. Les cris d'Urisberte & d'Hildegarde redoublérent de telle ſorte à cet ordre inhumain, qu'une partie de la Cour touchée de leur déſeſpoir ſe proſterna aux pieds d'Arolde pour obtenir ma grace; & comme dans le nombre des Courtiſans il y en avoit pluſieurs qui étoient véritablement mes amis, ils ſe hazardérent de dire qu'il y auroit d'autre ſang répandu avant qu'on verſât le mien. Araſpe profitant d'une ménace ſi hardie, à laquelle le Roi ne repondit que par un regard terrible en ſe retirant dans ſon cabinet, l'y ſuivit, & lui repréſenta qu'il y auroit de l'imprudence à me faire mourir publiquement, que les gens de guerre prendroient ma défenſe, qu'ils ſouleveroient le Peuple, & qu'il croïoit que pour les intérêts de ſa Majeſté, il falloit me

me donner la mort dans la priſon ſans en dire le jour ; que lorſqu'elle ſeroit ſçûë l'ardeur de mes amis ſeroit ralentie ; & que perdant parlà l'eſpoir de me ſauver, ils ne s'embarraſſeroient pas dans une révolte qui ne leur pourroit plus ſervir de rien. Arolde étoit ſi fortement perſuadé que j'étois coupable, & le deſir de la vengence embraſoit ſon ame de telle ſorte, qu'il ne s'inquiétoit point de quelle façon on me fît mourir, pourvû qu'il fût délivré d'un rival odieux. Cependant il approuva le conſeil d'Araſpe, loüa ſa prudence, & le laiſſa le maître de cacher ma mort, ou de la rendre publique.

Comme Urisberte n'avoit point encore quitté l'appartement du Roi, dans l'intention d'entretenir Araſpe, elle ne le vit pas plûtôt ſortir du cabinet qu'elle courut à lui pour ſçavoir ſi le Prince ne s'étoit point retracté, & ſi il lui ſeroit permis de me voir. Le fidéle Araſpe continuant le perſonnage

ge qu'il avoit réſolu de prendre juſqu'à la fin, lui répondit froidement que le Roi s'étoit déterminé à me faire faire mon procès ; mais qu'il lui étoit défendu de me laiſſer parler à perſonne, & la quitta promptement dans la crainte que la compaſſion que lui donnoit ſa vive douleur, ne le forçât à changer de langage. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer combien cette tendre Princeſſe fut touchée de trouver cette dureté dans le cœur d'un homme que ma faveur avoit élevé aux premieres Charges. Cette augmentation à ſes peines les rendit ſi vives, qu'Hildegarde l'emmena du Palais preſque mourante.

Mais Araſpe ne la laiſſa pas long-tems dans ce funeſte état, & ſur le ſoir s'étant rendu ſans ſuite & déguiſé, dans ſon appartement, il calma une partie de ſes allarmes en lui découvrant ſon deſſein, & lui promettant qu'elle me verroit au milieu de la nuit.

nuit. En effet, il revint me trouver, & m'ayant inſtruit de mon crime, & du ſort qu'on me préparoit, il me conjura de fuir dès cette même nuit. Il étoit originaire de Dannemarck, & même y avoit des parens, de l'amitié deſquels il étoit aſſûré, & me pria d'aller chez eux prendre un aſile, d'autant plus certain, qu'il ne tarderoit pas à m'y joindre, & qu'il y conduiroit mon épouſe & ma fille lorſque le bruit de ma mort auroit fermé les yeux au Roi ſur ſes démarches. Il me dit qu'il avoit dans les cachots du fort un criminel qu'il mettroit à ma place, & qui ſous mes habits, & mon nom ſubiroit le ſuplice qui m'étoit deſtiné, tandis que bien déguiſé je conduirois mes pas en Dannemark. Comme le tems preſſoit & qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, j'acceptai ſes offres. Il fut tout préparer, & lorſqu'il eut rendu ſon projet immanquable, il me rejoignit, & me conjura ſi fortement de lui confier la vérité de ce qui s'étoit paſſé entre la Reine

& moi, que je ne pus m'en défendre; mais en lui faiſant jurer que ce fatal ſecret ne ſortiroit jamais de ſa bouche, & qu'Urisberte même n'en auroit aucune connoiſſance: enſuite de quoi je lui contai tout ce qu'il vouloit ſçavoir; & pour lui donner des preuves de mes paroles, je lui montrai les lettres que cette Princeſſe m'avoit écrites, & que j'avois ſur moi lorſqu'on m'avoit arrêté. Il les lut avec le dernier étonnement, & me les ayant priſes ſous prétexte que j'allois laiſſer mes habits pour celui qui devoit être fait mourir à ma place; il les ſerra, en me promettant de me les rendre. Il les faut garder, me dit-il; ſi Fredevige mouroit avant le Roi, elles ſerviroient à lui faire voir ſon injuſtice.

Ce fut de cette ſorte que nous nous entretînmes juſqu'au moment que tout le monde fut endormi dans le Fort. Alors le Gouverneur m'ayant revêtu d'un habit de Soldat me fit paſſer par un eſcalier ſecret, au bas du quel il ordonna

au

au Sentinelle d'ouvrir une porte qui rendoit ſur les foſſez, dont le pont étoit abbatu. Je vis bien que ce Soldat étoit du complot par le ſilence qu'il obſerva. Nous paſſâme le pont, & le fidéle Araſpe guidant mes pas par mille détours que lui ſeul connoiſſoit, il me conduiſit chez moi ſans nul obſtacle. Urisberte avoit fait coucher tout ſon monde, & m'attendoit ſeule avec la nourrice de ma fille, dont elle étoit ſûre. Nous nous embraſſâmes mille fois, je la priai de croire que je n'avois jamais ſongé à la Reine, que ma fidélité à ſon égard étoit inviolable, & que le crime qu'on m'impoſoit étoit une ruſe du Roi & de cette Princeſſe pour avoir un prétexte de me perdre. Je n'eus pas de peine à la perſuader, mais j'en eus beaucoup à l'empêcher de fuir avec moi. Cependant nous lui fîmes ſi bien connoître, Araſpe & moi, de quelle importance il étoit qu'on me crût mort pour empêcher qu'on ne ſuivît mes pas, ou qu'on punît

nît Araſpe, qu'elle conſentit à me laiſſer partir. Le Gouverneur preſſa nos adieux, & m'ayant arraché des bras de cette chere épouſe, il me conduiſit hors de la Ville, où je trouvai des chevaux tous prêts avec trois des plus braves Soldats de ceux que je commandois, pour m'accompagner juſques ſur les frontiéres du Dannemarck. J'étois convenu avec Araſpe que je me ferois connoître à ſa famille ſous le nom de Coroman, Officier mécontant du Roi de Norwege, & que je venois chercher du ſervice en Dannemarck, où je devois l'attendre. J'étois chargé de lettres de ſa part, dans leſquelles il me recommandoit ſi vivement à ſes parens, que je n'avois pas beſoin d'emploïer beaucoup de paroles pour en être reçû favorablement. Je m'étois embarqué ſur la mer de Dannemarck, & j'arrivai dans ce Roïaume ſans aucun accident.

La famille d'Araſpe répondit parfaitement à ce qu'il en eſpéroit, & quand elle m'auroit connu

nu pour ce que je ſuis, je n'en aurois pû exiger plus d'honneurs & d'attentions. J'y fus trois mois dans de continuelles inquiétudes ſur ſon ſort & celui d'Urisberte; mais j'eus la ſatisfaction de les voir arriver. J'oubliai tous mes malheurs en embraſſant une épouſe ſi chere, & un ami ſi fidéle, la vûë de ma fille mit le comble à ma joie. Après les premiers tranſports que nous inſpiroit le plaiſir de nous voir reunis; ils m'apprirent des évenémens qui me jettérent dans l'étonnement, & me rendirent encore Urisberte mille fois plus chere. Dès le lendemain de mon départ de Dromthem Araſpe en préſence de toute la garniſon du Fort, fit couper la tête au criminel à qui il avoit fait prendre mon nom & mes vêtemens. Ce miſérable qui s'attendoit à périr dans les plus cruels ſuplices, ſe trouva ſi content de ce changement qu'il fut à la mort d'un air de fermeté, qui fortifia les eſprits dans la créance que c'étoit moi. Car vous ſçavez,

Seigneur, que l'uſage eſt parmi nous de cacher le viſage des perſonnes de diſtinction à qui l'on fait couper la tête, dans la crainte qu'ils n'excitent par leurs regards une compaſſion dangéreuſe à cette funeſte cérémonie. Ce malheureux fut donc exécuté; & pour qu'on ne découvrit point ce dangéreux myſtére, Araſpe fit envelopper ſon corps dans le même moment, & conduire ſelon nos coûtumes dans les ſoûterrains deſtinés à la ſépulture des Princes.

Ce qui ne fut pas plûtôt achevé qu'il fut inſtruire le Roi de mon trépas, qui le publia lui-même à toute ſa Cour. La Ville l'apprit auſſi dans l'inſtant, & cette prompte exécution étonna de telle ſorte & mit tant de terreur dans les eſprits, que perſonne n'oſa s'en plaindre ni me regreter. Urisberte qui ne voulut point confier ſon ſecrét à ma ſœur, afin que ſes larmes appuïaſſent le ſtratagême d'Araſpe, parut inconſolable. Cependant Araſpe qui s'étoit réſolu de ne pas laiſſer

laiſſer le crime de Fredevige impuni, voïant que perſonne ne doutoit de ma mort, fut trouver Urisberte, lui fit le recit de ce qui s'étoit paſſé entre la Reine & moi, lui remit les lettres de cette indigne Princeſſe, la conjura de ne pas laiſſer cette tache à ma memoire, de ne point quitter la Norwege ſans avoir détrompé l'injuſte Arolde.

Il eſt aiſé d'imaginer le plaiſir que cette découverte fit à la Princeſſe, quelque bonne opinion qu'elle eût de moi, ſa vertu ſeule lui avoit parlé en ma faveur, & ſon cœur étoit envelopé d'une ſecrette jalouſie dont elle n'avoit pû triompher; mais des preuves ſi certaines de mon innocence, ayant ranimé tout ſon amour, elle ne ſongea plus qu'à le faire éclater d'une maniere auſſi glorieuſe pour elle, que honteuſe pour Fredevige. Elle s'empara des lettres, & ſans communiquer ſon projet au fidele Araſpe, elle lui promit qu'il auroit ſujet d'être content d'elle, & que

ſi j'avois eu la douleur d'avoir fait un Roi ingrat, j'aurois du moins la ſatisfaction d'être convaincu d'avoir une femme & un ami dignes de toute ma tendreſſe. En effet dès le jour ſuivant, s'étant revêtuë des ornemens lugubres d'une veuve pénétrée de ſa perte, elle ſe rendit chez le Roi, comme il étoit environné des plus grands Seigneurs du Royaume. Araſpe me dit qu'elle étoit ſi belle en cet état, qu'il ſe fit un murmure d'acclamation autour du Roi, qui marqua l'admiration qu'elle fit naître dans tous les cœurs. Arolde même en fut frapé ; & s'étant avancé vers elle d'un air triſte & reſpectueux, l'aſſûra qu'il ne la confondoit point avec ſon infidele époux ; & que ſi elle deſiroit de lui quelque grace, elle pouvoit être ſûre de l'obtenir.

Puiſqu'il eſt ainſi, Seigneur lui répondit-elle en ſe jettant à ſes pieds, je demande à faire l'épreuve du fer ardant en témoignage de l'innocence de mon malheureux époux : je ſçai bien que cette action ne

ne lui rendra pas la vie, mais puiſque perſonne n'ignore le crime dont il a été accuſé, & le ſuplice qu'il a ſouffert; il eſt de mon devoir que ſa juſtification ſoit autentique. La Reine ſeule eſt coupable, & s'eſt vengée d'avoir trouvé dans Clodomark, un ſujet trop vertueux pour elle, & trop fidele à ſon Roi pour l'outrager; & je prouverai cette vérité au péril de ma vie. Arolde pâlit à ce diſcours, & parut interdit; toute la Cour les entoura l'un & l'autre, en criant hautement, qu'il n'étoit pas au pouvoir du Roi de refuſer ce que demandoit Urisberte; & le Monarque s'étant un peu remis, la regardant attentivement: Mais, Madame, lui dit-il, ſçavez-vous bien à quoi vous allez vous expoſer; ſongez-vous qu'en accuſant injuſtement votre Reine, vous courez au plus affreux ſuplice. Je ſçais tout, Seigneur, reprit-elle avec vivacité, mais je ne crains rien: Clodomark a mieux aimé mourir que de vous découvrir votre honte, & moi je ne puis vivre ſans le juſti-

fier. Voilà, dit elle en lui montrant les lettres de la Reine, les premieres preuves de ſon innocence, que le hazard a remis en mes mains ; & la ſeconde eſt de me voir ſortir ſans aucun mal de l'épreuve du fer ardant.

La ſituation d'Arolde en ce moment ne ſe peut exprimer, il écoutoit la Princeſſe, & liſoit en même tems ces fatales lettres dont il ne connoiſſoit que trop le caractere ; il y voyoit ſon deshonneur, & la paſſion de Frédevige ſi-bien peinte, qu'il étoit impoſſible d'y donner une interprétation favorable. Il concevoit d'ailleurs qu'en refuſant la Princeſſe, la Reine ſi hautement accuſée, ne marqueroit pas de reſter ſoupçonné, que l'idée qu'on auroit d'elle, retomberoit ſur lui, que ſon propre repos en ſeroit à jamais troublé; & qu'il valoit mieux prouver ſon innocence par la perte d'Urisberte, ou la punir ſi véritablement elle étoit criminelle, que de laiſſer flétrir ſa réputation de quelque façon que ce fût.

Agité

Agité de ces divers mouvemens, il fut long-tems ſans rien répondre; mais preſſé par la Princeſſe, & les Seigneurs de ſa Cour, il ſe détermina, & ſe tournant du côté d'Utrisberte: Hé-bien! lui dit-il, demain nous ſerons témoins de ce nouveau ſpectacle. Et dans l'inſtant l'ayant fait conduire dans les priſons du palais, & garder exactement pour qu'il n'y eût aucune ſupercherie dans cette épreuve, il envoya deffendre à la Reine de ſortir de ſon appartement, & le fit entourer de ſes gardes. La demande d'Urisberte s'étant répanduë par-tout, Hildegarde en fut effraïée; & doutant, comme bien d'autres, de mon innocence, courut ſe jetter aux genoux du Roi pour le ſupplier de regarder cette Princeſſe comme une inſenſée à qui la mort de ſon époux avoit ôté la raiſon. Mais Arolde qui avoit eu le tems de réfléchir ſur les lettres de la Reine, & de repaſſer dans ſon eſprit la précipitation avec laquelle elle avoit demandé ma

mort, lui répondit qu'il ne pouvoit plus ſe retracter, qu'il étoit encore plus touché qu'elle de l'imprudence d'Urisberte, mais qu'il n'y avoit plus à reculer.

Il eſt incroïable l'impatience avec laquelle la Cour & la Ville attendoient le moment de cette épreuve, qui ne s'étoit pas pratiquée depuis des tems infinis, & qui ne s'eſt ſans doute pas vuë depuis que vous êtes en âge de raiſon. Cependant vous devez ſçavoir que c'eſt une lame de fer toute rouge de l'ardeur du feu, qu'on donne à tenir à ceux qui veulent prouver de la ſorte leur innocence: ſi l'on eſt coupable, elle brûle entiérement les mains & ſi on ne l'eſt pas, elle ne cauſe aucun dommage. Pour moi j'avouë ma foibleſſe; quelque innocent que je fuſſe, je n'aurois jamais fait une pareille tentative, & je ne puis comprendre par quelle inſpiration Urisberte eut le courage de s'y expoſer. Je ne vous entretiendrai point de ce que penſoit alors la Reine, n'en ayant pas

pas été informé, puiſque perſonne ne la vit, & qu'Araſpe étoit lui-même ſi conſterné de la réſolution de mon épouſe, qu'il n'eut d'attention que pour ce qu'elle devoit faire. Mais je ſuis perſuadé que Frédevige ne s'effraïa pas de cette action, & qu'auſſi incrédule que peu vertueuſe, elle ſe flata que le fer ardant la juſtifierois & la délivreroit pour jamais d'une rivale qu'elle avoit toûjours haï. Quoiqu'il en ſoit, enfin ce jour parut; un échafaut fut élevé au milieu de la grande place du Palais; elle en étoit toute bordée pour le Roi, les Grands du Royaume, ceux du Conſeil, & les Juges qui devoient condamner Urisberte à la mort, en cas que le fer ardant la convainquît de menſonge; & le peuple occupoit le reſte de la place. Lorſque la Cour fut arrivée, on fit monter Urisberte ſur l'échafaut qui devoit ſervir de théâtre à ſa gloire, ou à ſa confuſion. Elle n'y fut pas plûtôt arrivée, que jettant les voiles qui l'envelopoient, je prens

le Ciel à témoin, dit-elle, de l'innocence du Prince Clodomark; & j'accuſe devant lui & les hommes, la coupable Frédevige, d'avoir voulu le porter à trahir ſon Roi, en répondant à ſon criminel amour. A peine eut-elle achevé ces paroles, que l'on apporte ſur une eſpéce de réchaut de fer, la lame embraſée. Elle ne tarda pas à s'en ſaiſir, & la tenant des deux mains, elle la preſſa de toute ſa force aux yeux de cette nombreuſe aſſemblée, ſans changer de viſage, ni témoigner la moindre crainte. Mais ô prodige qui paſſe ma connoiſſance! cette lame que chacun vint pour toucher, & que perſonne ne put approcher ſans en reſſentir la vive chaleur, ne fit nulle impreſſion ſur les mains tendres & délicates de ma chére Urisberte, elles en parurent même plus belles; & d'un blanc plus éclatant; & lorſque le tems qu'elle la devoit tenir fut expiré, il falut que ceux qui devoient la lui ôter ſe ſerviſſent de pluſieurs inſtrumens pour l'emporter, n'en pou-

pouvant ſupporter l'ardeur. Les cris & les acclamations du peuple retentirent de toute part ; les Juges ne pouvant aller contre les loix, me déclarérent innocent, ma mort injuſte, & le Roi dans l'obligation d'appaiſer mes manes par le ſang de la Reine. Ce Monarque épouvanté de ce qu'il venoit de voir, rempli d'admiration de la fermeté d'Urisberte, & d'indignation pour Frédevige, envoya prendre mon épouſe par quatre des principaux Seigneurs de la Cour, pour la conduire comme en triomphe à ſon Palais. Pour elle, ſage, modeſte & pénétrée de la faveur que les Dieux venoient de lui faire, elle conſerva toute ſa modération, & ſe renferma chez elle dans l'intention de preſſer Araſpe de la faire ſortir pour jamais d'un pays qu'elle ne pouvoit ſouffrir, & que le déſir de me rejoindre, lui rendoit encore plus inſupportable.

Cependant Arolde ne pouvant ſe diſpenſer de faire ſubir à la Reine, une partie du jugement

rendu contre elle, se retira dans le fond de son Palais pour éviter les cris de cette Princesse, & pour chercher les moiens de satisfaire le public sans répandre son sang. Les sentimens que la Princesse Urisberte venoit de faire renaître dans son ame, les lui fit bientôt trouver; & dès le lendemain ayant assemblé son Conseil, il y déclara Frédevige indigne du thrône, son himen avec elle nul, & la rélégua au fond de la Laponie, & proposa d'offrir sa couronne & sa main à la Princesse Urisberte, comme étant la seule chose qui pût réparer la perte qu'elle avoit faite, & la vanger de sa rivale. Le Conseil ne mit aucune opposition à cette résolution, il approuva le dessein du Roi, & le châtiment de Frédevige : il y ajoûta seulement qu'Arolde s'engageroit par serment de ne point contraindre la volonté de la Princesse, & que ce n'étoit qu'à cette condition qu'on lui accordoit de ne pas faire mourir la Reine.

Il y consentit, ne présumant pas

pas qu'Urisberte pût refuſer un ſemblable honneur. Au ſortir du Conſeil, il nomme ceux qu'il vouloit qui conduiſiſſent Frédevige dans la Laponie, & la fit partir ſans délai, ni lui permettre de paroître devant lui. Auſſi-tôt après ſon départ, il envoya à Urisberte le Chef du Conſeil pour l'inſtruire de ce qu'il venoit de faire, & lui offrir la ſuprême grandeur. On ne peut être plus ſurpriſe qu'elle le fut à cette propoſition : elle fut tentée d'en arrêter les ſuites en découvrant mon ſecret, mais réfléchiſſant qu'Arolde étoit un Prince inconſtant & diſſimulé qui ne pardonneroit peut-être pas au fidele Araſpe le ſervice qu'il m'avoit rendu, & me regarderoit toûjours comme un obſtacle à ſes deſirs, elle s'impoſa ſur cet article un éternel ſilence, & ſe contenta de répondre qu'elle ſentoit toute la conſéquence des graces que le Roi vouloit lui faire, qu'elle en connoiſſoit tout le prix ; mais qu'elle demeuroit auſſi fidelle à la mémoire de ſon époux, qu'elle l'avoit

été de ſon vivant ; & que bien-loin d'accepter la couronne, elle ſupplioit le Roi de lui permettre de ſe retirer à Berghen pour le reſte de ſa vie ; & quelques inſtances qu'on lui fît, elle n'eut point d'autres réponſe. La Princeſſe votre mere qui pour lors étoit extrêmement conſidérée d'Arolde, & qui vouloit ménager ſa faveur par raport à vous, mit tout en uſage pour la faire changer de ſentiment, & lui faire enviſager le bonheur qu'elle dédaignoit, ſans pouvoir y réuſſir ; & pour terminer tant d'importunes ſollicitations, profitant de la protection que l'état lui avoit accordée par le ſerment d'Arolde, elle partit avec ſa fille & quelques femmes de confiance pour Berghen ; où elle attendit Araſpe qui ne tarda pas à l'y joindre, ayant obtenu du Roi ſans trop de difficulté la liberté de ſe retirer. Ce Monarque étant devenu par cette avanture d'une indifférence extrême pour tout le monde, & dont la ſeule Princeſſe Hildegarde ne reſ-

ſen-

ſentoit point les effets. Urisberte & lui s'étant embarqués peu de tems après pour le Dannemarck, arrivérent, comme je vous l'ai déja dit, dans mon aſile, & me firent le récit de tout ce que je viens de vous apprendre. Vous jugez facilement, Seigneur, combien de graces je rendis à ma chere Urisberte, & de combien de tendreſſe & d'attentions je païai ſa conſtance & ſon courage. Cependant malgré mes ſoins je la trouvai d'une triſteſſe qui m'allarmoit. Je la preſſai de m'en dire la cauſe, & elle m'avoüa qu'elle ne ſe trouvoit pas bien en Dannemarck, que depuis nos infortunes elle voïoit que les autres Nations avoient raiſon de traiter les nôtres de barbares, & que ſi je voulois lui donner une marque ſenſible de mon amour, c'étoit de nous retirer en France, ou dans l'Eſpagne, dont les peuples étoient plus civiliſés, & de qui les mœurs étoient plus douces que dans nos froides regions.

Comme je l'aimois pardeſſus tou-

toutes choſes, Je ne balançai point à la ſatisfaire ; & je dis à mon cher Araſpe, le deſſein que j'avois d'elles en France, preférant ce climat à celui de l'Eſpagne. Ce fidele ami ne voulut point nous quitter & ſe détermina a nous ſuivre par tout où nous conduirions nos pas. J'en fus charmé : Nous mîmes ordre à notre départ, & nous nous embarquâmes, Urisberte, Hildegarde ma fille qui n'avoit que quatre ans, Araſpe & moi avec les domeſtiques qui nous étoient les plus néceſſaires & prîmes la route de France. Mais après huit jours du plus beau tems du monde, la nuit du cinquiéme, nous fûmes attaqués d'une ſi violente tempête, que tout l'art du Pilote fut en défaut, & qu'il fallut ſe réſoudre à laiſſer aller notre Vaiſſeau au gré des vens & des flots en courroux. Cet orage dura trois jours & trois nuits en nous faiſant voir la mort de moment en moment, & ne finit que par notre naufrage à la vûë d'une côte qui

qui nous étoit inconnuë. Notre Vaiſſeau s'ouvrit de toutes parts, & nous mit à la merci des flots, ſans pouvoir nous ſecourir les uns & les autres, & ſans eſpoir de nous garantir de la mort. Je tombai dans la mer; & ſoutenu quelque tems par le deſir que donne la nature de ſauver ſa vie, je nageai avec aſſez de force l'eſpace de deux heures. Mais enfin accablé de fatigue & de laſſitude, je perdis connoiſſance, & ne ſçus plus ce que je devins; j'ignore même encore combien de tems je fus à lutter entre la vie & la mort; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je me trouvai, ſans ſçavoir comment, entre les bras de pluſieurs hommes dont l'air farouche & barbare, m'annonça bientôt que je n'étois échappé d'un péril que pour tomber dans un autre. Ils m'avoient fait rendre toute l'eau que j'avoit bûë; je ne repris mes eſprits que pour m'abandonner au plus vif déſeſpoir, ne voïant ni ma chere Urisberte ni ma fille.

Le

Le langage de ceux qui m'avoient tiré de la Mer, me les faiſant croire Allemands, je me ſervis de cette langue, que je ſçais parfaitement, pour leur demander s'ils n'avoient ſauvé que moi. Ils me répondirent que non; & lorſqu'ils me virent entiérement remis, ils me chargérent de chaînes, en ſe diſant les uns aux autres, qu'il falloit me reſerver pour être ſacrifié au Dieu Irminſul en action de grace de ce qu'il les avoit garantis du naufrage. Ma douleur étoit ſi grande des pertes que je venois de faire, que ce diſcours ne me cauſa nul effroi; & quoiqu'il me fît comprendre que j'étois l'eſclave d'un Corſaire Saxon, & que je ſçuſſe que cette nation immoloit les hommes à ſes Dieux; je ne ſentois aucun regret pour la vie. En effet, ils m'amenérent à Eresbourg, & me préſentérent au Grand Prêtre de ce Temple, en le priant de me ſacrifier à Irminſul pour s'acquitter, à ce qu'ils lui dirent, du vœu qu'ils en avoient fait. Je ne

ſçais

ſçais ce qui plut en moi à ce Pontife ; mais bien loin d'avoir envie de m'immoler, il ne ſongea dans le moment qu'au moïen de me ſauver. Le ſeul étoit de m'acheter & de me conſacrer au ſervice du Temple ; & c'eſt ce qu'il fit ſur le champ, feignant qu'il manquoit de Prêtres. Les Corſaires de qui la dévotion n'étoit pas à l'épreuve de l'or, reçurent celui du Pontife avec de grandes marques de reſpect, & le laiſſérent le maître de mon ſort ; & lorſqu'il fut en liberté de me parler ſans témoins, il me demanda mon nom, ma patrie & ma naiſſance : Je lui répondis, que je me nommois Coroman, que j'étois noble & Norwegien, que j'étois ſorti de ma Patrie avec ma femme & un enfant de quatre ans pour paſſer en France, où de grandes affaire m'appelloient, que mon Vaiſſeau avoit été ſubmergé par la violence d'une furieuſe tempête ; que mon Epouſe, ma fille & un ami qui ſuivoit mon ſort, avoient péri ; que

les

les Corſaires Saxons m'avoient ſecouru & pris, & que je ne deſirois que la mort après avoir perdu les ſeuls objets qui pouvoient me faire aimer la vie.

Il parut touché de mon malheur, & me dit qu'aïant toûjours évité depuis qu'il étoit Grand-Prêtre, de ſacrifier des innocens, & ceux qu'un ſort infortuné conduiſoient en ces lieux ſans s'informer auparavant s'il l'avoient mérité; il m'avoit acheté des Corſaires pour m'en garantir, jugeant bien à mon air, que j'étois au-deſſus du vulgaire. Enſuite il emploïa ſon éloquence pour me conſoler, & me promit toutes ſortes de bons traitemens, ſi je voulois m'attacher à lui, & me ſoumettre ſans répugnance au ſervice du Temple. Je n'étois pas en état de reſiſter, & me flattant que ma douleur ne me laiſſeroit pas long-tems dans cet eſclavage; je lui promis de faire mes efforts pour le contenter. Cependant depuis ce jour, les bontés & les attentions de ce Pontife,

le

le firent parvenir non à m'ôter le triſte ſouvenir de mes pertes, mais du moins à me les faire ſupporter. J'ai paſſé quinze ans dans cette ſituation, & le Grand-Prêtre étant ſeul en droit de ſe nommer un ſucceſſeur, quand le Roi n'en propoſe point, & ſe voyant attaqué d'une maladie de langueur, qui jointe à ſon grand âge l'aſſuroit d'une mort prochaine; il aſſembla ſes Prêtres, & me revêtit de cette dignité avec un conſentement unanime, quelques inſtances que je fiſſe pour m'en deffendre. Son mal empira très-peu de jours après cette cérémonie, & le mit au tombeau.

Les reſpects & la vénération que ſon Clergé fit paroître pour moi en cette occaſion, ayant ratifié ſa nomination, j'entrai ſans aucune oppoſition dans les fonctions de ma charge, ſans m'être jamais fait connoître à perſonne, évitant avec un ſoin extrême la communication des Grands, & ne ſortant du Temple que lorſque le Roi a

des

des ordres à me donner pour quelque ſacrifice extraordinaire. Les Veſtales qui occupent l'autre Temple ſont ſubordonnées à mon autorité ; mais il ne m'eſt pas permis de les voir qu'au moment qu'on immole les victimes ; je leurs fais ſçavoir mes ordres par écrit. La Prêtreſſe qui les commande aujourd'hui, n'eſt pas plus ancienne dans ſa dignité, que je le ſuis dans la mienne ; elle ſe nomme Clodomire ; je ne l'ai jamais vûë, n'ayant point fait encore de ſacrifice. On dit qu'elle étoit à la Cour il y a deux ans, que ſa beauté avoit touché Witikind, & que pour ſe ſouſtraire à ſes perſécutions, elle s'étoit jettée parmi les Veſtales. La Prêtreſſe étant morte depuis quelque mois, & ſa place tirée au ſort, il eſt tombé ſur cette Clodomire, qui doit demain pour la premiere fois ſacrifier un Taureau au Dieu Irminſul ; & vous m'eûtes à peine quitté hier, que le Roi m'envoya chercher pour me l'ordonner, voulant qu'il ſe fît avec toutes les cérémo-

rémonies qui peuvent en augmenter la pompe. Comme je ſortois du Palais, enſeveli dans les triſtes penſées qui ne m'ont jamais abandonné, je trouvai ſur mon paſſage un miſérable Berger, qui me regardoit avec tant d'attention, que je crus qu'il avoit beſoin de quelques marques de généroſité. Dans cette idée, je m'approchai de lui pour lui donner une Piéce d'or. Alors me voyant de plus près, Grands Dieux, s'écria-t-il, je ne me trompe point, c'eſt le Prince Clodomark.

A ce peu de mots, & le ſon d'une voix qui m'avoit été trop familiere pour en perdre la mémoire, je reconnus mon cher Araſpe: jugez de ma joie & de mon étonnement. Cependant n'étant pas en lieu de les faire éclater je lui fis ſigne de ſe taire & de me ſuivre au Temple, où je ne fus pas plûtôt arrivé que m'abandonnant à mes tranſports: Araſpe mon cher Araſpe, lui dis-je en l'embraſſant, eſt-il bien vrai que c'eſt vous que

je

je vois? Oüi, Seigneur, me dit-il, en me montrant une satisfaction pareille à la mienne; & mes desirs seroient comblés s'il étoit en mon pouvoir de vous rendre avec moi des objets mille fois plus précieux. Ces paroles ayant rappellé mes premieres douleurs, j'allois m'étendre dans mes regrets, lorsque m'interrompant: Ce n'est pas, me dit-il, Seigneur, la mort d'Urisberte & d'Hildegarde qu'il faut pleurer, elles n'ont point péri, & doivent encore voir le jour; mais c'est d'ignorer ce qu'elles sont devenuës, Urisberte depuis que des Bergers l'ont sauvée de la mer comme moi, & l'incomparable Hildegarde depuis deux ans que je la cherche. Quoi mon cher Araspe, repris je, mon épouse & ma fille seroient encore vivantes, & je puis faire renaître dans mon ame le doux espoir de les revoir? Si l'espérance peut être un soulagement à des maux aussi grands, me répondit-il, il faut s'efforcer de la conserver; mais, hélas! je crains

crains bien qu'elle ne trompe notre attente, & que le ſort ne nous ait favoriſez que pour nous mieux accabler. Je le conjurai de m'apprendre tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre naufrage, & par quelle funeſte avanture les Dieux après avoir ſauvé Urisberte & ma fille, les avoient ſéparez de lui de façon qu'il doutât de les pouvoir retrouver.

Il ſatisfit ma juſte curioſité, & nous avons paſſé une partie de la nuit dans cette occupation. Mais comme il n'eſt pas neceſſaire que je vous entretienne des refléxions dont il a rempli ſon recit, & que je ne ſonge qu'à vous inſtruire des faits les plus importants de ma vie, je ne ſuivrai point l'ordre de ſon diſcours, & me contenterai de vous dire qu'au moment de notre naufrage, Araſpe, que ſon zele pour moi rendoit attentif à tout ce qui m'étoit cher, tenoit alors ma fille entre ſes bras pour appaiſer les cris que lui faiſoit pouſſer l'effroi dont elle étoit atteinte, par les

pleurs & les gémiſſemens qui rétentiſſoient dans le Vaiſſeau; enſorte que lorſqu'il s'ouvrit pour nous abîmer tous, ce fidéle ami tomba dans la mer chargé de ce précieux fardeau. Mais malgré l'horreur d'un tel événement, conſervant ſa prudence, il tint l'enfant d'un ſeul bras, & nagea de l'autre avec tant de courage & de bonheur, qu'il prit terre ſans avoir abandonné ſa proïe. Des Bergers qui regardoient flotter les débris de notre malheureux naufrage, l'ayant apperçu, vinrent à ſon ſecours, & le recueillirent avec une extrême hoſpitalité. L'un le conduiſit à ſa cabane, l'autre amena ſa femme pour ſoigner l'enfant, & chacun s'empreſſa de le ſervir d'une maniére ſi vive & ſi charitable, qu'il fut bientôt remis de ſa fatigue & de ſes craintes pour l'innocente Hildegarde, qui n'eut point d'autre mal que d'avoir été tenuë avec trop de force. Mais vivement touché de mon ſort & de celui d'Urisberte, il courut preſque

que toute la côte avec les Bergers pour voir s'il ne pouvoit point nous trouver, ou morts, ou vivans. Ses peines furent inutiles; mais les Bergers firent pour lui tant de perquisitions, qu'ils apprirent que des Pasteurs comme eux, & d'un canton plus reculé, avoient tiré une femme de la mer, qui à l'aide d'une planche avoit été poussée de leur côté; qu'ils avoient eu soin d'elle pendant quelques jours dont elle les avoit recompensez en leur donnant ses riches habits, & qu'elle s'étoit servie du prix d'un diamant qui formoit l'agrafe de sa robe pour païer son passage sur un Vaisseau marchand qui s'étoit rafraîchi sur la côte, & qu'il en étoit parti, sans qu'ils sçussent pour quel endroit, avec la Dame qui s'étoit embarquée.

Araspe ne fut pas plûtôt informé de cette nouvelle qu'il se transporta au canton de ces Bergers pour y voir les vêtemens de celle qu'ils avoient secourus, & les ayant reconnus pour être ceux d'Urisberte,

il ne douta point de sa vie, tous les Bergers l'ayant assuré qu'ils l'avoient vûë s'embarquer; mais qu'ils ignoroient la route que le Vaisseau avoit prise.

Pour ce qui me regardoit, n'ayant pû rien apprendre, il s'imagina que j'avois seul été la victime de la tempête; & se trouvant dépourvû de tout secours, & sans sçavoir où chercher un asile, il se détermina à demeurer avec les Bergers qui lui marquoient tant d'amitiés, se resolvant d'y élever Hildegarde jusqu'à ce qu'elle fût en âge de lui faire reprendre le chemin de la Norwege, espérant que dans cet intervale de tems le Roïaume auroit peut-être pris une autre face, & que sans craindre Arolde, il pourroit rendre ma fille à sa patrie, & la faire reconnoître à la Princesse votre mere, & sa tante. D'ailleurs les Bergers l'ayant instruit que les Pirates Saxons étoient extrêmement à craindre lorsqu'on n'étoit pas en état de leur resister, & que les Esclaves qu'ils

qu'ils faiſoient de l'un & de l'autre ſexe, de quelqu'âge que ce fût, étoient ſacrifiés au Dieu Irminſul; il ne voulut pas s'expoſer avec ma fille au péril d'en être pris; & quoi que ces Bergers ſoient Saxons & ſoumis aux Loix de Witikind, comme ils n'admettent point les ſacrifices ſanglans; qu'ils font même un corps d'État ſéparé; que tous leurs ſoins & leur induſtrie ſe bornent à s'enrichir par le nombre de leurs troupeaux, & que l'innocence de leurs occupations ſe répand ſur leurs mœurs & ſur leurs inclinations; il crut ne pouvoir mieux faire que de ſe rendre aux preſſantes ſollicitations qu'ils lui faiſoient de reſter avec eux.

Ainſi quittant le ſabre pour la houlette, il mit de part dans les troupeaux du Paſteur qui l'avoit retiré dans ſa cabane, & n'eut plus d'autre penſée que d'élever Hildegarde, de la quelle il ſe dit être le pere. Ce fidéle ami a mené cette vie ruſtique près de dix-ſept ans, pendant leſquels Hilde-

garde devint un prodige de graces & de beauté. Tous les Bergers l'adoroient, & les Bergeres lui rendoient hommage. Comme Araſpe s'étoit attaché à lui cultiver l'eſprit, autant que lui pouvoit permettre cette ſauvage retraite, & qu'il craignoit que quelques Bergers n'euſſent des deſſeins ſur ſon cœur ; il lui confia le ſecret de ſa naiſſance, & les malheurs des Auteurs de ſes jours, afin qu'en apprenant la nobleſſe de ſon origine, elle prît des ſentimens dignes d'elle, & qu'elle dérobât ſon ame aux paſſions qui pouvoient en troubler la paix & l'innocence. Cette jeune Princeſſe répondit parfaitement à ſes deſirs ; & ſa vertu égalant ſa beauté, il la regardoit comme un tréſor que les Dieux avoient commis à ſes ſoins pour leur en rendre compte. Cependant malgré ſon attention continuelle, ce bien lui fut ravi au moment qu'il s'y attendoit le moins.

Hildegarde dont le cœur & l'eſprit ne pouvoient s'abaiſſer aux amu-

amuſemens vulgaires, s'étoit exercée dès ſon enfance avec qu'elques filles de ſon âge, à tirer de l'arc, & parcourant les bois & les plaines ſe divertiſſoit ſouvent à faire la Guerre aux animaux de l'air & de la terre. Araſpe l'y ſuivoit preſque toûjours, & ne ſe laſſoit point d'admirer l'adreſſe, la grace, & la majeſté qu'elle faiſoit briler au travers des ſimples vêtemens dont elle étoit couverte. Un jour qu'il ne put l'accompagner, étant retenu chez lui par d'autres Paſteurs, cette jeune Princeſſe ſuivie de ſa troupe ordinaire, qui lui étoit auſſi ſoumiſe que ſi elle en eût été la Reine, l'ardeur de la chaſſe la mena ſi loin en pourſuivant un Dain, qu'elle perdit bientôt de vûë notre habitation. Ses compagnes à qui Araſpe l'avoit recommandée l'en avertirent, & l'obligérent à ſe mettre en devoir de reprendre le chemin de leur hameau. Mais comme elles ſortoient du bois à ce deſſein, pluſieurs hommes à cheval s'oppoſé-

rent à leur paſſage; & quelques-uns d'entr'eux ayant mis pied à terre, ſe jettérent ſur Hildegarde, la deſarmérent malgré ſa réſiſtance, & la mirent entre les bras du plus apparent de ces Cavalier, qui piquant des deux au même inſtant s'éloigna d'une viteſſe extrême, laiſſant les autres pour écarter & diſſiper les triſtes compagnes de ma fille, qui craignans d'être enlévée comme elle, prirent la fuite, & regagnerent leur demeure en faiſant de cris & des lamentations qui parvinrent bientôt aux oreilles d'Araſpe. Il eſt inutile de vous répréſenter ſon déſeſpoir à cette nouvelle; il m'a dit qu'il crut que le Ciel s'étoit couvert pour lui ſeul des plus épais ténébres, & que les raïons du ſoleil ne fraperoient jamais ſes yeux.

Il prit à l'inſtant tous les Bergers du hameau, & courut ſur les traces des raviſſeurs; mais il n'en apperçut aucun, & fut contraint de revenir ſans nul éclairciſſement, les compagnes d'Hildegarde ne

ſça-

ſçachant point quels étoient les Cavaliers, ni quelle route ils avoient pris. Ce fut alors une conſternation générale dans ce canton; mais Araſpe que la couleur des autres ne pouvoient conſoler, jura de ne prendre aucun repos qu'il n'eût découvert ce que ma fille étoit devenuë. Il vendit ſes troupeaux, fit argent de tout ce qu'il avoit acquis depuis dix-ſept ans, & ſans changer l'habit de Berger, qui le mettoit à l'abri de la curioſité des hommes, & dans la liberté d'entrer par tout ſans être remarqué, il quitta ſon hameau & parcourut toute la Province en s'informant de côté & d'autre des Seigneurs ou des Particuliers qui avoient des femmes & des filles, pour ſçavoir s'il n'y en avoit point une qui ſe nommât Hildegarde, ſans en rien apprendre. Il a paſſé deux années entiéres dans cette recherche ayant fait pluſieurs voïages dans les mêmes lieux; & c'eſt pour la quatriéme fois qu'il eſt venu à

Eresberg où il arriva hier ; & sous prétexte de vouloir voir le Roi, il se promena dans la Cour du Palais, en s'entretenant avec les uns & les autres, espérant toûjours qu'il découvriroit ce qu'il vouloit sçavoir. Comme il étoit dans cette occupation je vins à paroître, il demanda qui j'étois, l'ayant apris, un mouvement inconu le força de s'approcher de moi, & de me regarder attentivement. Ma longue tunique & ma coëffure extraordinaire, ni dix sept ans d'absence ne l'empêchérent point de me reconnoître. Mais son étonnement fut si grand qu'il n'auroit peut-être pû m'aborder si je ne lui eusse parlé le premier. Je vous ai déja dit, mon cher Prince, de quelle sorte s'est fait notre reconnoissance, & la joïe que j'ai ressentie en revoïant ce fidéle ami ; j'avoüe qu'elle auroit été plus parfaite si en m'apprenant qu'Hildegarde est vivante, il l'avoit renduë à ma tendresse, puisque l'ignorence où je suis du sort d'Uris-

risberte m'ôte tout eſpoir de la revoir, & que ma fille auroit aidé à me conſoler d'un ſemblable malheur. Cependant j'ai reſolu avec Araſpe d'abandonner ces lieux, de vous ſuivre auprès de Charlemagne, & d'implorer ſes bontez, & ſon autorité pour faire publier dans toute l'Allemagne, que quiconque s'eſt rendu maître d'une fille nommée Hildegarde, ait à la conduire à la Cour de ce Monarque ſous des peines rigoureuſes. Voilà ma derniére reſſource, puiſqu'Araſpe a paſſé deux ans à parcourir la Saxe ſans aucun fruit.

Mais comme il ne m'eſt pas permis de ſortir d'ici ſans courir riſque d'être livré à la rigueur des Loix, qui condamnent à la mort les Prêtres qui oſent quitter le ſervice du Temple d'Irminſul, Araſpe eſt allé tout diſpoſer pour aſſûrer ma fuite au moment de votre départ.

Clodomark finit ainſi ſa longue narration; & le Prince Eric que ſon amour pour la Prêtreſſe Clodomire ne rendoit pas auſſi ſenſi-

ſible au deſtin d'Hildegarde, qu'il l'eût été dans un autre temps, n'avoit pas été tranquille pendant le recit du Grand-Prêtre, dans la crainte qu'il n'offrît à ſes yeux un objet pour lequel l'amour ne pouvoit plus toucher ſon cœur. Cependant cachant à Clodomark des ſentimens ſi contraires aux ſiens, il le plaignit, le conſola, & lui promit qu'il ſeroit reçû de Charlemagne avec conſidération. Il le pria de lui faire connoître Araſpe & qu'il participât de ſes ſoins à leur évaſion, l'aſſûrant que quand il faudroit riſquer ſa vie contre tous les Saxons, il répandroit ſon ſang avec joïe pour le tirer d'un païs ſi barbare.

Clodomark le remercia & lui dit que le lendemain après le ſacrifice il eſpéroit pouvoir l'inſtruire des meſures qu'il auroit priſes pour ſa fuite; qu'il auroit ſans doute beſoin de lui, & qu'il le conjuroit de venir au Temple immédiatement après la cérémonie. Eric qui n'avoit pas deſſein de manquer un ſpe-

ſpectacle où Clodomire devoit paroître avec tant d'éclat, lui promit de ſe rendre près de lui. Et s'étant ſeparez le jeune Prince fut s'entretenir des penſées que lui donnoit ſa paſſion naiſſante. Et Clodomark toûjours rempli d'eſpérance & de douleur, ne s'occupa juſqu'au retour de ſon fidéle Araſpe que des moïens de retrouver deux Princeſſes pour leſquelles la certitude de leur vie venoit de ranimer dans ſon ame tout ce que la nature & l'amour ont de plus tendre & de plus paſſionné.

F I N.

LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame de GOMEZ.

TOME DIXHUITIEME.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XXXVII.

TABLE
DES
NOUVELLES

Contenuës dans le

DIXHUITIEME VOLUME.

XC. SUITE DE LA VESTALE, Pag. 1

XCI. ULDARIC PRINCE DE BOHEME, 88.

XCII. SUITE D'ULDARIC, 152

XCIII. LES EFFETS DE LA SIMPATHIE, 206

XCIV. SUITE DES EFFET DE LA SIMPATHIE, 261

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.

SUITE DE LA VESTALE.

XC. NOUVELLE.

TANDIS qu'Eric & Clodomark, n'avoient de penſées que pour les objets qui touchoient ſi fortement leurs cœurs, l'Ambaſſadeur de Charlemagne n'oublioit rien pour engager Witikind à ſe ſoûmettre à ſa puiſſance. Mais ce Prince barbare encore trop attaché au culte de ſes Idoles, & craignant d'obéir après avoir ſi long-tems commandé, éluda toûjours de répondre poſitivement, afin de ſe mettre en état

de le faire, les armes à la main. Il avoit été ſi ſouvent battu par le vaillant Monarque des François, que ſes forces ne lui permettoient pas de rejetter avec hauteur les propoſitions de ce Prince; mais n'ayant nulle intention de les accepter, il attendoit pour congedier l'Ambaſſadeur, qu'il fût aſſûré d'un puiſſant ſecours que lui envoyoit Sigiſmond Roi de Dannemark. L'Ambaſſadeur de ſon côté, qui concevoit aiſément que Witikind ne cherchoit qu'à l'amuſer, l'avoit fait ſçavoir à Charles pour qu'il prît ſes meſures. Le Monarque Chrétien perſuadé que tant de délais cachoient quelque nouvelle entrepriſe, & de qui l'Armée n'attendoit que ſes ordres, partit de la Ville de Perterborn, où il étoit, joignit ſes troupes, ſe mit à leur tête, & marcha toûjours vers Eresbourg pour être à portée de s'en rendre maître, ſoit que les Saxons ſoûmiſſent, ou ſoit qu'ils renvoyaſſent ſon Ambaſſadeur mécontent.

Ce-

Cependant comme ſa marche étoit lente & ſecrette, le Roi Witikind n'en n'eut aucun ſoupçon; & ſe flattant que les Dannois qui étoient en marche arriveroient inceſſamment, il tenoit l'Ambaſſadeur en ſuſpens pour l'empêcher de pénétrer ſon deſſein: & croyant ſe rendre propice. ſon Dieu Irminſul, il avoit ordonné le ſacrifice qui devoit ſe faire le lendemain de l'entrevûë d'Eric & du Grand-Prêtre. L'Ambaſſadeur ne voulut point y paroître, & fit ſes efforts pour diſſuader le Prince de s'y montrer; mais il y prenoit un interêt trop preſſant pour s'en diſpenſer, & ne pouvant accorder, cet article à l'Ambaſſadeur. Il lui promit ſeulement d'y être ſans ſuite, & de n'y faire aucun éclat malgré l'indignation que lui inſpiroit cette idolatrie. A peine les premiers rayons du Soleil eurent annoncé ſon retour, que toute la ville d'Eresbourg fut en mouvement pour cette cérémonie. Comme le Sacrifice des animaux ſe fai-

ſoit au-dehors du Temple ; on avoit dreſſé un eſpéce d'Autel dans le Parvis, ſur lequel étoit l'Idole Irminſul: à droite & à gauche de la Place, étoient quantité d'échafaut pour le Roi, les Grands, & les Perſonnes de condition : aux bas de ces échafauts étoient les Gardes du Roi, & ceux des deux Temples qui entouroient toute la Place qui étoit partagée en deux parties preſque égales par une barriere qui ſéparoit le Peuple de l'Autel, pour que les Prêtres & les Veſtales n'en fuſſent point incommodés. L'amoureux Eric qui n'y vouloit examiner que la Prêtreſſe, ſe plaça parmi le peuple, mais ſi près de la baluſtrade qu'il étoit impoſſible que perſonne pût l'empêcher de voir Clodomire en face, & même d'en être vû. Lorſque la Cour fut arrivée, le Grand-Prêtre ſortit du Temple à la tête des Sacrificateurs, tandis que la Prêtreſſe ſortoit du ſien, ſuivie de toutes les Veſtales, les uns & les autres, chantant des Cantiques à l'hon-

l'honneur du faux Dieu. Ils s'avancerent vers l'Autel, le Grand-Prêtre d'un côté & la Prêtreſſe de l'autre; elle & toutes les Veſtales avoient le viſage couvert d'un voile.

Clodomark prit le coûteau qui devoit immoler la victime, & le donna à la Prêtreſſe qui fit une courte Priere pour demander à Irminſul d'agréer le Sacrifice, pendant laquelle pluſieurs déſervans du Temple, furent chercher le Taureau ſauvage, & l'amenérent aux bas de l'Autel. Le Grand-Prêtre prit le cable qui le tenoit lié à la barriere; alors la Prêtreſſe leva ſon voile, & montrant aux yeux de l'aſſemblée, cette beauté miraculeuſe que Witikind n'avoit pas encore oublié, & que le Prince de Norwege adoroit en ſecret; elle hauſſa le bras pour immoler la victime. Mais en ce fatal moment, ſes regards ayant rencontré ceux d'Eric; elle ſe troubla, & portant ſon coup à faux, elle coupa le cable qui retenoit le ter-

rible animal, & ne lui fit qu'une légere bleſſure ; mais le Taureau furieux de ſe ſentir bleſſé, joüiſſant de la liberté que lui rendoit le cable coupé, devançant ſa vengeance d'un affreux mugiſſement, ſe lance auſſi-tôt ſur les Prêtres, renverſe l'Autel, & court vers la Prêtreſſe. Tout fuït de crainte & de terreur, chacun s'empreſſe à ſe ſauver; les plus hardis ſautent de leurs échafauts en bas, pour éviter la mort ; Clodomark épouvanté lui-même, ſe ſauve dans le Temple. Araſpe pâlit d'effroi au péril que court la Prêtreſſe, qui pâle, tremblante, abandonnée de toutes les Veſtales, ne ſçait où porter ſes pas ; mais ces divers mouvemens qui ſe firent en bien moins de tems, que je n'en puis mettre à les repréſenter, ne furent cependant pas plus prompts que le parut le vaillant Eric, à la tirer de ce danger. Ce brave Prince dédaignant des loix dont la rigueur mettoit un nouveau prix à cette action généreuſe, n'eut pas plûtôt vû

vû le Taureau détaché, que ne doutant point de ſa fureur, il avoit mis le ſabre à la main, & franchiſſant la barriere, s'étoit jetté entre la Veſtale & cette terrible bête, malgré les cris de toute l'aſſemblée, qui l'avertiſſoient qu'il étoit défendu d'attaquer la victime. Mais mépriſant leur terreur idolatre & trop animé par la préſence de l'objet de ſon amour pour menager une vie, dont il l'avoit renduë maîtreſſe; il attend le Taureau qui baiſſant la tête pour ſe ſervir avec avantage des terribles armes dont la nature l'avoit orné, ſe préparoit déja à le faire ſauter en l'air; lorſque ſon vaillant ennemi évitant le coup avec adreſſe, d'une main ferme & vigoureuſe, ſaiſit une de ſes cornes & de l'autre élevant ſon ſabre formidable, le fait retomber avec tant de bonheur, qu'il ſépare ſa tête de ſon corps.

L'intrépidité de ce jeune Héros, remplit d'abord toute l'aſſemblée d'étonnement. Ceux que la crain-

re avoit forcés de fuïr, étoient revenus ſur leurs pas pour être témoins de l'événement de ce combat; & ce peuple barbare accoutumé à voir couler le ſang humain, ſe flattoit qu'Eric alloit être lui-même la victime d'Irminſul; quand ſa victoire le plongea dans une nouvelle ſurpriſe; mais la ſuperſtition l'emportant ſur l'admiration, bien loin de chanter la gloire d'une telle action, ce ne fut que cris & que gémiſſement, qui demandoient vengence à Witikind du crime que cet inconnu venoit de commettre, en donnant la mort d'un bras ſacrilege à l'animal qui devoit ſervir d'holocauſte au Dieu des Saxons. Et tandis que les Veſtales & les Prêtres attendoient la déciſion du Monarque, & que le vaillant Eric content d'avoir ſauvé les jours de la belle Clodomire, paroiſſoit auſſi tranquile, que ſi ſa victoire eût dû lui procurer les honneurs du triomphe; on n'entendoit de tous côtés que des voix qui demandoient

doient ſon trépas. Le tumulte étoit ſi grand, & la foule ſi conſidérable, que les Gardes du Temple & ceux du Roi, ſe trouvérent diſperſés de côté & d'autre, ſans pouvoir obſerver aucun ordre ni même ſe raſſembler. Araſpe entraîné comme les autres par l'impétuoſité de ce torrent, étoit ſi fort éloigné du Pontife, qui n'avoit pû l'inſtruire d'une importante découverte qu'il venoit de faire, & jamais on ne vit une ſi terrible confuſion. Cependant Witikind voulant la terminer, en ſatisfaiſant ſa propre cruauté, donna tant d'ordre coup ſur coup, arrêter le vainqueur du Taureau, que chacun s'empreſſa de le joindre pour s'en ſaiſir. Mais le Grand Prêtre interpoſant ſon autorité contre cette barbare populace, fit entrer Eric dans le Temple, en fit fermer les Portes ; & fendant la preſſe pour ſe rendre auprès du Roi, lui remontra que le coupable ne devoit être commis qu'à ſa garde : & que par ſon crime étant devenu

victime d'Irminsul à la place de celle qui lui étoit destinée, tous ceux qui oseroient mettre la main sur lui, se rendroient coupables du même sacrilége qu'il avoit commis, & mériteroient d'être sacrifiés comme lui selon les loix.

Le Monarque Saxon frappé de la vérité de ce raisonnement, & rempli de vénération pour le Pontife, se rendit à sa rémontrance, & se préparoit à le laisser le maître de cet Illustre criminel, lorsque la Prêtresse ignorant l'intéret que le Grand Prêtre prenoit à son sort, & craignant autant de voir son brave deffenseur entre ses mains que dans celles de Witikind, s'avançant à la tête de ses Vestales, se jetta aux pieds de ce Prince, & lui parlant avec un feu qu'un motif plus pressant que le culte d'Irminsul allumoit dans son cœur, lui représenta que le Grand-Prêtre n'avoit nul droit sur cette victime; que la loi ne le commettoit que pour l'immoler quand il en seroit tems; mais qu'elle n'ordon-

connoit pas qu'elle reſtât en ſon pouvoir juſqu'au moment du Sacrifice. Que cet inconnu ayant tué le Taureau ſacré qu'elle devoit ſacrifier, il faloit qu'il lui fût remis pour lui tenir lieu de la victime dont il l'avoit privée; & que ce n'étoit que de ſa main que le Grand Prêtre devoit le recevoir, lorſqu'il faudroit le conduire à l'Autel, & qu'elle le conjuroit, que le criminel fût conduit dans les Priſons de ſon Temple, & mis à la garde de ceux qui veilloient à la ſûreté des Veſtales.

Clodomark étonné de cet obſtacle; & prenant pour cruauté ce qui partoit d'un mouvement bien différent, en parut irrité, & la regardant avec fierté; Si vous n'avez pas eu la force d'immoler une bête, lui dit-il, comment oſez vous vous flatter de garder un homme qui vient de prouver qu'il ſçait encore mieux ſe défendre, que les animaux les plus terribles. La belle Clodomire rougit à ce reproche; & comme elle ſçavoit le reſ-

pect qu'elle étoit obligée d'avoir pour le Grand-Prêtre, reprenant la parole avec douceur ; O mon Pere, lui répondit-elle, ne trouvez pas étrange que je ſoutienne ici mes droits ; je ne ſuis point aſſez téméraire pour vous diſputer ceux que vous avez ſur la vie du coupable ; mais je crois ne devoir pas ceder ceux que la loi me donne ſur lui juſqu'au moment de ſa mort. Hé bien, interrompit Witikind qu'on l'immolle dès cet inſtant ; la Prêtreſſe & le Pontife frémirent également à ce diſcours ; & Clodomark craignant que cette diſpute, ne précipitât la perte du jeune Prince, attendri d'ailleurs par le doux nom de Pere, que la Veſtale venoit de lui donner, & ſentant pour elle dans ſon ame des mouvemens extraordinaires, il dit au Roi Saxon, qu'il ne pouvoit offrir aucune victime au Dieu Irminſul, que le Temple n'eut été purifié, qu'il falloit au moins quinze jours d'intervalle, & qu'il approuvoit que la Prêtreſſe eut le Pri-

Prisonnier en garde, à condition qu'il lui seroit permis de le voir, toutes les fois qu'il le voudroit, la loi ordonnant au Grand-Prêtre d'avoir l'œil sur celui qu'il devoit sacrifier. Witikind y consentit; & dans le même moment la Prêtresse ayant fait avancer les Gardes de son Temple, leur fit prendre Eric, qui voyant Clodomire elle-même, commander qu'on le désarmât, n'y mit aucun obstacle: mais ne voulant pas qu'elle ignorât le motif de son peu de resistance, il mit un genouil en terre, & lui présentant son Sabre, Witikind, lui dit-il, Madame ne pouvoit trouver un expédient plus sur pour attenter à ma liberté, qu'en vous laissant maîtresse de mon sort, j'aurois vendu chérement ma vie à quiconque eut osé l'attaquer; & l'admirable Clodomire pouvoit seule désarmer un homme, qui jusques à ce jour n'a point eu de vainqueur.

La charmante Vestale rougit, & prenant le fer qui venoit de lui

ſauver la vie, Je ſçais ce que je dois à ta valeur, lui répondit elle, les loix de ce pays, veulent que tu meure; mais celles de la reconnoiſſance l'emporteront ſur elles. Ils ne pûrent en dire davantage l'un & l'autre, les Gardes étant trop près d'eux pour n'en être pas entendus. Cependant la Prêtreſſe l'ayant fait mettre en ſa préſence dans une tour du Temple des Veſtales, elle y rentra dans l'inſtant, & fut ſe renfermer avec ſa chére Tirinde, pour s'entretenir de cet étrange événement, & prendre de juſtes meſures pour délivrer ſon Illuſtre priſonnier. Tandis qu'elle n'a point d'autre penſée, le Grand-Prêtre occupé du même ſoin, cherchoit par tout Araſpe, pour conſulter avec lui, ce qu'il devoit faire dans une telle extrêmité, & lui confier le trouble que la Veſtale avoit jetté dans ſon cœur. Sa jeuneſſe, ſa beauté ſurprenante & la reſſemblance qu'il croyoit y trouver avec ſa chére Urisberte, l'avoient tellement frappé qu'il ne pou-

pouvoit en détourner l'idée. Araſpe de ſon côté, perſuadé qu'il ne s'etoit pas trompé, & que la Prêtreſſe Clodomire étoit cette Hildegarde, pour laquelle il avoit parcouru tant de pays, faiſoit tous ſe efforts pour percer la foule, & joindre Clodomark. Enfin le peuple ſatisfait d'avoir vû prendre Eric, s'étant inſenſiblement écoulé, & Witikind ayant repris avec ſa Cour le chemin de ſon Palais; ce fidéle ami parvint à ſe faire jour au travers de la populace, & pénétrant juſqu'au Temple, s'y rendit au moment qu'on alloit en fermer les Portes.

Le Grand-Prêtre, l'eut à peine apperçû, qu'il courut à lui les bras ouverts, & l'ayant; mené dans ſon appartement; Mon cher Araſpe, lui dit-il, les Dieux ne veulent pas terminer mes malheurs: non contents de m'avoir ſéparé de ce que j'avois de plus cher, ils me deſtinent encore à tremper mes mains dans mon propre ſang. Ce vaillant Inconnu qui vient de donner

la mort au Taureau d'Irminſul, eſt ce jeune Eric, cet aimable Prince de Norwege, dont je te comptois hier les exploits. La Prêtreſſe s'en eſt emparée, & me ravit l'eſpoir de l'arracher au péril qui le menace. J'ai voulu diſputer mes droits; mais je ne ſçais quel charme eſt venue m'arrêter. A peine la Veſtale a-t-elle fait entendre ſa voix, que mon cœur s'eſt émû, mon ame s'eſt attendrie;& croyant voir dans cette Prêtreſſe, ma chére Urisberte telle qu'elle étoit quand l'hymen & l'amour nous unirent pour jamais, bien loin de m'oppoſer à lui ceder Eric, je l'aurois encore renduë maîtreſſe de ma vie, ſi la cruelle l'eut demandée. Ha! Seigneur, interrompit Araſpe, ne vous plaignez plus des Dieux, & reconnoiſſez les mouvemens de la nature dans ceux que Clodomire vient de vous inſpirer. C'eſt votre fille enfin, c'eſt Hildegarde que je cherche depuis deux ans, & qui ſous ce nom ſuppoſé, s'eſt dérobée à mes perquiſitions.

ſitions. Hildegarde reprit vivement le Pointife. Elle même lui dit Araſpe, mes yeux ont été trop attaches ſur elle pendant votre barbare cérémonie, pour avoir pû la méconnoitre; j'ai vû les ſiens s'arrêter ſur Eric, dont j'ignorois le rang, qui la gardoit encore plus attentivement que moi. Elle en a changé de couleur, elle s'eſt troublée, ſon bras a tremblé, elle à manqué la victime. Alors j'ai vû ce Prince voler à ſon ſecours, & s'expoſer pour elle au Taureau furieux. Mais tandis que ſans le connoître, je faiſois pour lui des vœux ſecrets toûjours attentifs aux mouvemens de la Prêtreſſe, j'ai lû ſur ſon viſage, bien moins de crainte pour ſa vie, que pour celle de ſon défenſeur. Loin de fuïr avec ſes filles effrayées, elle n'a point quitté le lieu du combat, & ſembloit vouloir ranimer par ſa préſence le courage de ce jeune Héros. N'en doutez point, Seigneur, elle s'intéreſſe à ſes jours, & ne voyant en vous, que celui qui doit ſacrifier

ſon

ſon Libérateur, elle n'a voulu vous en ôter la garde que pour le ſouſtraire à la mort.

Ce diſcours ayant fait ſouvenir Clodomark du reſpect avec lequel Eric venoit de lui rendre les armes; il ſe perſuada facilement que l'amour étoit le ſeul auteur du trouble de cette journée; mais quoi qu'il ſentît une joie extrême de ſçavoir Hildegarde ſi près de lui, & qu'il ſe flattât qu'Eric étoit en ſûreté, ne pénétrant point comment ils pouvoient s'être vûs avant ce jour fatal, ni de quelle maniere la Veſtale eſpéroit le ſauver; il retomboit dans ſes premieres craintes, & ſe trouvoit encore plus embaraſſé qu'il ne l'étoit auparavant. Araſpe avoit tout préparé pour ſa fuite. Un large ſouterrain, qui tenoit toute la longueur des trois Temples, devoit ſervir à cette évaſion; l'entrée en étoit dans l'enceinte du Temple d'Irminſul; il étoit deſtiné aux tombeaux des Rois & des Prêtres, & le Pontife ſeul en avoit la clef. L'iſſuë de cette

te voûte rendoit ſur les bords de la Riviere d'Imel, mais il n'y avoit point d'ouverture, & c'étoit à quoi Araſpe & Clodomark s'étoient occupés toute la nuit précédente. Araſpe avoit travaillé du côté de la Rivere, & Clodomark en dedans du ſouterrain; & l'un & l'autre, avoient ſi bien réuſſi, qu'ils avoient fait une ouverture aſſez grande pour paſſer un homme, qu'ils avoient rebouchée avec la pierre d'une tombe. Clodomark ne voulant partir qu'au moment que l'Ambaſſadeur auroit pris ſon audience de congé pour avoir le tems d'inſtruire Eric de ce qu'il avoit fait, & ſçavoir comment il pourroit le rejoindre.

La priſon de ce Prince rendant ſon projet inutile, ou du moins en retardant l'exécution, le mettoit dans une douleur d'autant plus grande, qu'il n'étoit ſeulement pas queſtion de fuïr avec Araſpe; mais qu'il falloit encore enlever Eric & la Prêtreſſe. Entrepriſe auſſi difficile que téméraire,

& qui venant à ſe découvrir mettoit la vie des unes & des autres dans un péril inévitable. Enfin après avoir long-tems rêvé ils conclurent qu'Araſpe écriroit à la Prêtreſſe pour l'inſtruire que le Grand-Prêtre étoit le Prince Clodomark ſon Pere, & des nœuds dont le ſang l'uniſſoit au vaillant Eric ; qu'il lui marqueroit le deſſein qu'ils a avoient formé de l'enlever avec le Prince ; & que pour cet effet il falloit qu'elle ſe rendît dans la Forêt ſous prétexte de chaſſer ; qu'elle y fût peu acccompagnée, qu'elle gagnât les bords de la riviere ; qu'il y ſeroit dans un batteau, & qu'il auroit ſoin du reſte.

Cette lettre écrite de la ſorte, & de la main d'Araſpe pour qu'Hildegarde qui connoiſſoit ſon caractére ne pût douter de la vérité de ce qu'elle contenoit, devoit être envoïée de la part du Grand-Prêtre comme les ordres qu'il avoit coûtume de lui donner, afin que les autres Veſtales n'en

euſ-

euſſent point connoiſſance. A l'égard d'Éric, le deſſein de Clodomarck étoit de demander à le voir dès le lendemain, de lui porter un habit de ſacrificateur, de l'en revêtir, & de le faire ſortir ſous ce déguiſement comme un des Prêtres de ſa ſuite. Mais tous ces projets furent renverſés au moment qu'il s'y attendoit le moins. La belle Princeſſe Hildegarde qui s'étoit renfermée avec Tirinde ſa confidente, pour rêver aux moïens de ſauver celui qu'elle regardoit comme ſon liberateur, après avoir long-tems déploré le malheur qui la pourſuivoit regardant la Veſtale avec des yeux capables d'attendrir les ames les plus ſauvages: Ma chere Tirinde, lui dit-elle, laiſſerons nous périr ce jeune Héros; ton amitié pour moi ne t'inſpire-t-elle rien pour empêcher une mort qui ſera ſuivie de la mienne. Car enfin, continua-t-elle, il n'eſt plus dans mon pouvoir de vaincre le penchant qui m'entraîne vers lui; ce qu'il vient de faire pour

pour garentir mes jours triomphe de toute ma raiſon. Elle n'avoit à combattre hier que des charmes que le tems & ma vertu pouvoient effacer de mon cœur ; mais hélas ! de quelles armes peut elle ſe ſervir contre la réconnoiſſance ; puis-je oublier jamais que cet aimable étranger m'a ſauvé la vie, & puis-je le livrer à la mort ſans être coupable de la plus horrible de toutes les ingratitudes. Tirinde véritablement touchée du ſort d'Eric & de la douleur de la Prêtreſſe ; lui propoſa pluſieurs expédiens, mais dont l'exécution demandoit un tems auquel l'impatience de la tendre Veſtale ne pouvoit ſe ſoumettre. Dans cette perplexité Tirinde reflechiſſant que le Commandant des Gardes du Temple étoit ſon proche parent, & que ce n'étoit qu'à ſes ſollicitations auprès de l'autre Prêtreſſe, qu'il devoit le poſte qu'il occupoit, entreprit de le gagner, lui ſeul étant le maître de diſpoſer les Gardes de façon à ne pouvoir s'oppoſer à la ſortie du

du prisonnier. Clodomire étoit libre de passer dans la tour qui le renfermoit, d'avoir l'œil que la curiosité des Vestales ne les y conduisît; mais il ne lui étoit pas permis de l'en tirer, à moins que ce ne fût par ordre du Grand-Prêtre quand il demandoit à le voir. Il falloit donc supposer cet ordre, & mettre le Commandant du secret sans cela il étoit impossible de rien hazarder, & ce fut à quoi Tirinde s'offrit de travailler. La Prêtresse, dont le plus petit délai augmentoit l'inquiétude, la pressa de s'y employer sur le champ afin de voir si des cette même nuit elle ne pourroit point rendre la liberté à son prisonnier. L'officieuse Vestale n'hésita pas à la satisfaire, & fut trouver le Commandant, sous prétexte de lui communiquer une avis important de la part de Clodomire. Cet homme étoit Saxon, extrêmement ambitieux & vindicatif; il gardoit une secrette haîne dans le fond de son cœur contre Witikind dont le tems n'avoit pû

le

le guérir. Il avoit été favori de ce Prince dans ſa jeuneſſe ; & ce titre le mettant en droit de prétendre à la plus haute fortune ; il étoit devenu amoureux d'une fille de grande naiſſance. Comme elle ne le haïſſoit pas, & que ſa famille eſpéroit obtenir facilement des graces du Roi par ſa faveur, elle avoit conſenti à cette alliance. Witikind en avoit paru charmeé, & Kindſon, c'étoit le nom du parent de Tirinde, ſe croïoit au comble du bonheur lorſqu'il vit évanoüir toute ſa felicité par l'amour que prit ce Monarque pour celle qu'il étoit prêt d'épouſer : & comme ce Prince ne trouvoit rien de ſacré lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire ſes paſſions, il avoit enlevé à Kindſon l'objet de ſes vœux, avoit rompu ſon himen, & l'avoit banni de la Cour. Ce coup qui n'étoit pas moins rude pour ſa fortune que pour ſon amour, l'avoit forcé de mener une vie des plus obſcures pendant pluſieurs années ; mais Tirinde étant entrée parmi les Veſ-

Veſtales, & ſçachant le dérangement de ſes affaires, avoit ſi bien menagé l'eſprit de la devanciere de Clodomire, qu'elle en avoit obtenu pour lui la place de Commandant des Gardes des Veſtales; & quoiqu'elle ne crût pas que le ſouvenir de l'outrage qu'il avoit reçu de Witikind fut encore aſſez fort pour l'obliger à s'en vanger, elle ne laiſſa pas de ſe flater que la reconnoiſſance qu'il lui devoit le rendroit favorable à ſa priere; & ce fut dans cet eſpoir que lui faiſant connoître ſa pitié pour le priſonnier, & l'horreur qu'elle ſentoit dans ſon ame pour l'injuſte Loi qui le condamnoit à la mort, elle lui avoüa que ſi il vouloit lui faire plaiſir ce ſeroit de ſauver cette illuſtre victime du couteau du Grand-Prêtre, puiſqu'il étoit certain que s'il n'eût pas attaqué le Taureau, la Prêtreſſe eût perdu la vie.

Elle n'eut pas beſoin d'un long diſcours pour perſuader Kindſon, il venoit d'apprendre dans la Vil-

le que l'Ambaſſadeur François s'intéreſſoit au priſonnier; qu'on diſoit par tout qu'il étoit Prince; que les ſentimens étoient partagez ſur ce qu'on devoit faire, & que le ſeul Witikind paroiſſoit vouloir ſa mort. Ces bruits joints à la ſollicitation de Tirinde, ayant reveillé dans ſon cœur le deſir de la vengence, il ne balança point à lui dire qu'il étoit prêt de ſaiſir cette occaſion de lui prouver ſon zele, à condition qu'elle feroit en ſorte qu'il n'eût à craindre aucune ſurpriſe du côté de la Prêtreſſe; & qu'il fuiroit avec l'Etranger. Tirinde qui le connoiſſoit pour rigide obſervateur de ſa parole, charmée d'avoir eu ſi peu de peine à le vaincre, lui déclara que bien loin qu'il eût à ſe défier de Clodomire, il pouvoit être ſûr de ſon conſentement puiſqu'elle vouloit tirer elle-même l'Etranger de ſa priſon.

Sur cette promeſſe ils convinrent qu'il écarteroit les Gardes de la porte du Temple, ſous prétex-

te

te qu'il étoit averti que des inconnus avoient projetté d'eſcalader les murs du Parc pour enlever le priſonnier de force ; qu'il les mettroit tous en embuſcade de ce côté, & ſe reſerveroit le ſoin de la porte avec ceux des ſiens dont il étoit ſûr ; & que lorſque la Prêtreſſe ſeroit certaine que les Veſtales ſeroient endormies, elle iroit à la tour, délivreroit le captif, le remettroit entre ſes mains, & qu'il feroit le reſte. Tirinde lui promit qu'elle exécuteroit ce projet de point en point, & fut rejoindre la Prêtreſſe le cœur rempli de joïe & d'eſpérance. Elle lui rendit un compte exact de ſon entretien avec le Commandant, & des bruits qui s'étoient répandus dans la Ville ſur ſon vaillant défenſeur. La qualité de Prince redoublant encore dans l'ame de Clodomire le deſir de le ſauver ; elle embraſſa la Veſtale, & par ſes touchantes careſſes lui fit aiſément connoître le preſſant intérêt qu'elle prenoit au ſort d'Eric.

Cependant elle n'étoit pas la ſeule qui s'inquiétoit de ſon ſort. L'Ambaſſadeur de Charlemagne inſtruit de ce qui s'étoit paſſé au ſacrifice & ne voïant pas le Prince, ne douta point au recit qu'on faiſoit de la valeur du vainqueur du Taureau, que ce ne fût ce jeune Guerrier ; & quelques uns de ſa ſuite qui s'y étoient trouvez l'en aïant aſſûré, il courut à Witikind, & lui repréſenta avec chaleur que c'étoit violer le droit des gens d'attenter à la liberté d'un Prince, qui n'étoit entré dans ſes Etats qu'à l'abri des Priviléges dont ceux qui ſuivoient un Ambaſſadeur devoient joüir ſans aucune crainte ; qu'Eric n'étant pas de ſa Religion, en ignoroit les Loix, & ne pouvoit paſſer pour criminel d'avoir ſauvé la vie à tant de perſonnes expoſées à la fureur du Taureau en lui donnant la mort ; que ſon action devoit être admirée, & non pas blâmée ; & qu'il lui demandoit cet illuſtre priſonnier au nom de Charlemagne, dont il le conjuroit

juroit de ne pas exciter la vengeance au moment qu'il ne desiroit que la paix.

Mais le barbare Saxon qui venoit d'apprendre que les Troupes Danoises arrivoient à son secours, charmé d'avoir un Chrétien de cette importance à sacrifier à son Dieu Irminsul, répondit fiérement à l'Ambassadeur, que les Etrangers, de quelque rang qu'ils fussent, devoient se conformer aux Loix des païs dans lesquels la curiosité les amenoit; qu'Eric étoit coupable, qu'il falloit qu'il périt; qu'il ne vouloit point de paix avec Charles, & qu'il ne redoutoit point ses armes: ajoûtant qu'il lui conseilloit de sortir d'Eresbourg, à moins qu'il ne voulût le forcer à le faire arrêter. Le désespoir de l'Ambassadeur fut extrême; mais n'étant pas en état de repousser l'injure faite à son caractére, & jugeant bien que le Roi son maître ne la laisseroit pas impunié, il hâta son départ afin que ce Monarque prévînt le sort qu'on destinoit au Prin-

ce de Norwege; & dès la même nuit quittant cette Cour ſanguinaire, il marcha avec la derniere diligence pour joindre le Roi de France qui s'avançoit à grandes journées dans le deſſein de ſurprendre Eresberg. Tandis que l'Ambaſſadeur volle pour ainſi dire au ſecours d'Eric que Witikind ſe flate d'en faire ſa victime, & que Clodomark eſpére le tirer dès le lendemain de ſa priſon, la belle Hildegarde encore plus prompte dans l'exécution de ſon projet, attendoit avec impatience que toutes les Veſtales fuſſent livrées au ſommeil, pour ſe rendre dans la tour de cet illuſtre captif. Tirinde qui conduiſoit ce grand deſſein n'eut pas plûtôt entendu ſonner la retraite de ſes Compagnes, qu'elle fut de cellule en cellule pour être aſſurée que nulles d'entr'elles ne viendroient troubler leur entrepriſe: & lorſque le profond ſilence qui régnoit dans le Temple les eut perſuadée qu'elles n'avoient rien à craindre, la Prêtreſſe & cette

cette Veſtale paſſérent ſans bruit à la tour d'Eric, qui bien éloigné de penſer qu'on travailloit à ſa liberté, faiſoit alors les plus triſtes refléxions ſur ſon amour, & ſur le ſort qu'on lui préparoit. Il ne doutoit pas que l'Ambaſſadeur n'inſtruiſît Charlemagne de ſon avanture, & que ce Prince ne vînt à main armée à ſon ſecours; mais il craignoit de voir la Prêtreſſe enveloppée dans le malheur de la Ville d'Eresberg, & que Clodomark ne pût lui-même s'en garentir. Comme il ignoroit les meſures qu'il avoit priſes pour ſa fuite, & l'intérêt qu'il avoit à rendre la Veſtale compagne de cette entrepriſe; il étoit agité des plus cruelles inquiétudes, lorſqu'il entendit ouvrir la porte de ſa priſon; mais quelle fut ſa joïe & ſa ſurpriſe d'y voir entrer l'admirable Clodomire, Tirinde portoit un flambeau, & la Prêtreſſe tenoit à ſa main le ſabre d'Eric. Quoique l'heure induë de cette viſite & le bras armé de la Prêtreſſe, lui fiſſent ſoubçonner

qu'elle ne venoit que pour lui donner la mort, il n'en fut point effraïé ; & content de perder la vie par une main ſi chere, elle ne ſe fut pas plûtôt avancée près de lui, que la voïant interdite & tremblante, il s'humilia, autant que les chaînes dont il étoit lié le lui purent permettre ; & la regardant avec autant d'amour que de reſpect : Frapez, Madame, lui dit-il, n'héſitez point à punir un téméraire reſolu de vous adorer juſqu'à ſon dernier ſoupir : ſi c'eſt un crime qui mérite la mort, je me fais gloire d'être criminel. Rendez plus de juſtice au deſſein qui m'amene, lui répondit-elle avec majeſté en détachant ſes chaînes avec Tirinde ; ſi vous avez des ſentimens qui puiſſent m'outrager, vous en ſerez aſſez puni par une abſence éternelle, ſans que je cherche à m'en venger par la perte de votre vie ; & ſacrifiant mon juſte couroux à ma réconnoiſſance, je veux oublier la témérité de vos paroles pour ne me ſouvenir

que

que de la grandeur du péril où vous vous êtes exposé pour moi. Je vais vous rendre vos armes avec la liberté de vous en servir contre ceux qui voudront attaquer vos jours; mais s'il est vrai que vous soïez né Prince, & du nombre des Guerriers de Charles, prouvez moi votre estime en l'obligeant à faire respecter des filles innocentes & timides, si le sort des combats le rend encore le vainqueur des Saxons.

Eric étonné du danger que couroit cette généreuse Vestale en le faisant sortir de prison, se jetta à ses pieds, & donnant un libre cours à ses transports; Non, lui dit-il, trop admirable Clodomire, je ne quitterai point ce Temple si vous ne fuïez avec moi: j'ignore qui vous êtes; mais je sçai que le cœur dont je vous ai renduë maîtresse du premier moment que je vous ai vûë, n'est point indigne de vous être offert, & que l'amoureux Eric Prince de Norwege peut sans craindre de vous faire rougir, unir

ſon ſort au vôtre. Venez, Madame, continua-t il, quittez pour jamais le culte odieux de vos Idoles; le ſouverain maître de l'Univers ne vous a formée, auſſi parfaite que vous l'êtes, que pour vous rendre plus digne de le connoître & de l'adorer, ouvrez-moi les portes de ce fatal ſéjour, faiſons avertir le Grand-Prêtre de notre évaſion, de puiſſans intérêts l'obligent de m'aimer & le forcent à me ſuivre, il vous ſervira de pere, ſon âge vénérable & ſa haute ſageſſe vous ſeront de ſûrs garans que mon reſpect égalera toûjours l'ardeur de mon amour.

Quand Eric n'auroit pas parlé avec tant de feu, la ſurpriſe de la Prêtreſſe ne lui eût pas permis de l'interrompre; Araſpe l'avoit trop bien inſtruite de l'hiſtoire de ſa famille pour ignorer de quels nœuds le ſang la tenoit attachée au Prince de Norwege, une ſecrete joïe ſaiſit ſon cœur en apprenant que celui qu'elle avoit aimé,

mé, ſans le connoître, étoit le Prince qui lui avoit été deſtiné pour époux dès ſon enfance; & ne voïant rien de condamnable dans ſa tendreſſe, elle fut tentée de lui déclarer ſa naiſſance & de ſuivre ſes pas, lorſqu'un mouvement de modeſtie vint triompher de ceux de l'amour, & la contraignit à refléchir, qu'outre l'imprudence de s'abandonner à la conduite d'un homme qui pouvoit ſe dire ce qu'il n'étoit pas, & ſe prévaloir de ſa confiance, elle couroit riſque d'être un obſtacle à ſa fuite par l'embarras de la garentir elle même de la pourſuite des Saxons; & que le plus ſûr étoit de le faire ſauver ſeul, afin qu'il fût mieux en état de ſe défendre ſi on l'attaquoit. D'ailleurs jugeant que ſi le Grand-Prêtre étoit de concert avec lui, il leur ſeroit facile de trouver les moïens de la tirer du Temple, elle ſe détermina à lui cacher ſon ſecret, & de refuſer une propoſition qu'elle croïoit auſſi préjudiciable à ſa gloire, que

dangéreuſe au deſir qu'elle avoit de l'arracher au ſort qui le menaçoit.

Mais ne pouvant auſſi diſſimuler une partie de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & ſe ſéparer de ce Prince ſans l'animer de quelque eſpoir ; Il n'eſt pas ſurprenant, Seigneur, lui dit-elle, que vous ne connoiſſiez point l'infortunée Clodomire; mais il ne lui ſeroit pas permis d'ignorer ce qu'elle doit au Prince Eric. Ce grand nom, par des raiſons que je ne puis vous découvrir, & dont je ſouhaite que vous ſoyez bientôt inſtruit, m'engage à vous ſauver autant que la reconnoiſſance. Mais n'attendez pas que je porte plus loin les ſentimens qu'elle m'inſpire, je ne crains point d'expoſer ma vie pour garentir la vôtre; mais je crains d'expoſer ma gloire. Je ne me ſuis refugié dans ce Temple que pour la garentir des criminels deſirs du cruel Witikind. Que diroit-il? Quelle ſeroit ſa fureur, ſi marchant ſur nos traces il arrêtoit nos pas? Ha! Seigneur, continua

tinua-t-elle, épargnez-moi l'horreur d'un ſemblable ſpectacle, & ſi vous voulez que je croïe vous être chere, ſouffrez que me ſervant ſur vous du pouvoir que m'y doit donner de pareils ſentimens, je vous ordonne de m'obéïr. Je ne m'oppoſe point à ce que votre tendreſſe vous pourra ſuggerer pour me faire voir des climats moins barbares; & j'oſe vous aſſûrer que regardant le Prince Eric bien différemment que le Roi des Saxons, je ne chercherai point d'aſile contre ſes prétentions. La belle Prêtreſſe ne put s'empêcher de rougir prononçant ces tendres paroles, & le paſſionné Prince de Norwege en fut ſi tranſporté qu'il n'en trouva point pour exprimer l'excès de ſa joïe.

Mais Tirinde ne lui donna pas le tems de faire paroître ſon éloquence, & preſſant Clodomire de ſortir de la tour. La charmante Veſtale commanda ſi fortement à ſon priſonnier de la ſuivre, qu'il fut contraint de ceder à ſa volonté.

Elle lui rendit son sabre, & guidant ses pas à la foible lumiere du flambeau de Tirinde, elle le conduisit jusques au poste de Kindson, qui tenant la porte du Temple prête à s'ouvrir, se mettoit en devoir de le faire sortir, lorsqu'un bruit terrible de voix qui crioient aux armes, se fit entendre de tous les côtés du Temple, & que la plûpart des Vestales soutenuës des Gardes qui n'étoient pas du complot, les entourerent, se saisirent de la Prêtresse, & firent leurs efforts pour reprendre Eric. Mais ce vaillant Prince pénétré du plus vif désespoir en voyant le péril que couroit Clodomire, & se flatant de l'en tirir, malgré ses perfides compagnes, se defendis avec tant de valeur, qu'il mit en fuite les Gardes du Temple, en tua plusieurs, & n'auroit pas même épargné les Vestales, si leurs cris redoublés n'eussent attiré les Gardes & tous les Prêtres du Temple d'Irminsul Clodomarck & le fidele Araspe, qui se douterent d'une partie de la vérité,

y conrurent des premiers ; mais comme ils n'étoient point armés, & que les Gardes ſe ſeroient ſaiſis d'eux mêmes, s'ils avoient témoigné la moindre intelligence avec Eric;le Grand Prêtre n'eut point d'autre parti à prendre, que de paroître animé de la fureur des autres, & comme la valeur d'Eric jettoit partout la terreur & l'effroi, & que ſoutenu du Commandant qui le ſecondoit avec un courage ſans égale,il écartoit tous ceux qui vouloient l'aprocher;Clodomarck profitant du deſordre, & jugeant bien que le nombre accableroit Eric tôt ou tard, fit ſigne à ſon cher Araſpe, qui concevant ſon intention,ſe munit des armes d'un Garde qui rendoit les derniers ſoupris, & feignant de ſeconder les autres, frappe, preſſe & contraint les combattants à ſortir du Temple. Alors l'obſcurité de la nuit leur dérobant tout à coup celui qu'ils voulent avoir mort ou vivant, Araſpe s'en aproche,ſe nomme, & lui dit de le ſuivre.

Le

Le Prince qui, comme ſes ennemis, ne voyoit plus ſur qui tomboient ſes coups, lui donne ſon bras, & ſe laiſſe conduire. Araſpe gagne avec lui le Temple du Grand Prêtre, & le faiſant paſſer par des détours ſecrets, le fait entrer dans le ſouterrain, l'y renferme, & retournant ſur le lieu du combat, ſe mêle avec les Gardes, qui venoient de terraſſer le brave Kindſon, le prenant pour Eric, & l'avoient fait expirer ſous leurs coups. Alors criant victoire, ils rentrerent chez les Veſtales, pour en inſtruire le Grand-Prêtre, qui pendant le combat s'étoit informé du motif de tout. Alors la plus ancienne lui dit, qu'ayant entendu parler dans le parc ſur lequel rendoit ſa celule, elle en étoit ſortie dans le deſſein d'en avertir Clodomire; mais qu'ayant reconnu ſa voix du côté de la tour, la curioſité l'avoit forcé de conduire ſes pas le plus doucement qu'elle avoit pû; que ſon étonnement avoit été ſans égal, de voir la Prêtreſſe qui donnoit la main au pri-

prisonnier, & le menoit vers la porte du Temple, pour le soustraire à la punition de son crime, & que ne pouvant souffrir qu'elle des honorât de la sorte le glorieux titre de Vestale, elle avoit sonné la trompette guerriere pour appeller au secours ses compagnes & les gardes, ajoutant qu'elle demandoit au nom de toutes les autres que Clodomire subît le supplice destiné à celles de leur état qui s'en rendoient indignes par leur commerce avec des hommes. Comme elle achevoit de parler, & que la belle Prêtresse l'écoutoit les yeux baissés, sans daigner prononcer un mot pour sa justification, les vainqueurs du malheureux Kindson vinrent annoncer la mort du fugitif. Cette terrible nouvelle faisant plus d'impression sur le cœur de Clodomire, que les invectives dont ses jalouses compagnes l'accabloient, elle tomba évanoüie dans les bras de Tirinde, qui ne voulant point en être séparée, la tenoit d'un côté, tandis que son accusatrice la tenoit de l'autre.

Le

Le malheureux Clodomark qui n'étoit pas assez près d'Araspe, pour sçavoir la vérité, & dont le cœur étoit déchiré par la situation de la Prêtresse, pénetré de la plus vive douleur, s'empressa d'abord à la secourir, & malgré la Vestale qui vouloit sa perte, la fit porter dans son appartement, où ses soins & ceux de la fidelle Tirinde, parvinrent à la rappeller à la vie; mais ce ne fut que pour repandre un torrent de larmes. Le Grand-Prêtre eût bien desiré lui donner la consolation d'apprendre qu'il étoit son pere; cependant la conjoncture n'étant pas favorable à la déclaration de ce secret, il força sa tendresse au silence; & la voyant entiérement revenuë de sa foiblesse il nomma Tirinde & deux de ses compagnes, qui paroissoient être vivement affligées de cette avanture, pour la garder, defendant à toutes les autres d'en approcher, & sortit pour chercher Araspe qui l'attendoit à la porte du Temple, les Vestales l'ayant

yant empêché de pénétrer plus avant.

Il ne l'eut pas plûtôt joint, qu'il l'inſtruiſit qu'Eric étoit en ſûreté; que les Gardes dans l'obſcurité avoient pris pour lui le Commandant Kindſon, & qu'il l'avoit enfermé dans le ſouterrain. Ces paroles ayant rendu quelque eſpoir au Grand-Prêtre, il ſongea plus qu'à ſauver Hildegarde de la riguer des loix des barbares Saxons, qui n'ayant retenu des Romains que celles qui s'accordoient à leur cruauté naturelle, faiſoient comme eux enterrer vivantes les Veſtales de qui la vertu pouvoit être ſoupçonnée, Clodomarck qui n'ignoroit pas cette cruelle coûtume, les aſſembla toutes, & voulut leur perſuader qu'il étoit de leur gloire de chercher la pitié que le ſort du priſonnier avoit inſpiré à leur Prêtreſſe; que ce ſeul mouvement l'avoit porté à lui rendre la liberté; ajoutant qu'il étoit aſſuré de ſa ſageſſe; mais que cependant il la puniroit de ſon imprudence de façon à ſatis-

tisfaire leur indignation, & qu'il les conjuroit d'empêcher que le Roi ne fût informé de la vérité de cette avanture, puisqu'il leur suffisoit d'avoir vengé Irminsul par la mort de l'étranger.

Toutes les jeunes Vestales acquiescerent à la proposition; mais les anciennes jalouses du mérite de Clodomire, s'y opposerent avec fermeté. Piquées de se voir soumises aux ordres d'une personne de son âge, & croyant donner un nouvel éclat à leur fausse vertu en ternissant la sienne, elles avoient juré sa perte, & déclarerent au Grand-Prêtre, que s'il refusoit de lui faire subir la loi, elles iroient demander justice au Roi contre lui-même. Clodomarck qui ne vouloit pas se les rendre contraires, & se fermer les voyes dont il esperoit se servir. Pour leur enlever la Prêtresse, feignit de revenir à leur sentiment, & promit d'instruire exactement Witikind de leur zele & de leur sagesse; après quoi ayant examiné le nombre des Gardes, il se trouva

trouva que ceux du Temple des Veſtales avoient tous été tués, ainſi que leur Commandant, en ſorte qu'il fut obligé de leur laiſſer une partie des ſiens; ce qu'il fit avec d'autant plus de plaiſir, qu'il ſe débaraſſoit par-là de ceux qui lui étoient ſuſpects, ne gardant que les plus attachés à ſa perſonne, pour leur faire enlever les morts, afin qu'on ne ſortît point de l'erreur où l'on étoit ſur celle d'Eric. En effet s'étant tranſporté ſur le lieu du combat avec eux & le fidele Araſpe, qui paſſoit pour un pauvre Paſteur à qui le Grand-Prêtre donnoit l'hoſpitalité; ils agirent avec tant d'adreſſe, que les Gardes ne s'aperçurent de rien, & jetterent indifferemment tous les corps ſur un même bucher, & les y firent conſumer par les flammes, ſelon l'uſage du pays, toujours perſuadés que l'étranger étoit du nombre. Kindſon ayant été ſi défiguré, qu'il étoit impoſſible de le reconnoître.

Enſuite Eraſpe & Clodomark s'étant rendus dans le ſouterrain,

y trouvérent le vaillant Eric bien moins inquiet de ce qu'on avoit prétendu faire de lui en le mettant dans ce ſombre lieu, que du ſort de ſa Prêtreſſe. Comme ils avoient projetté de lui cacher le peril qu'elle couroit, & de l'obliger à fuir, ils employerent toute leur éloquence pour le convaincre qu'elle n'avoit rien à craindre ; & qu'il falloit qu'il profitât de la créance où l'on étoit de ſa mort pour joindre Charlemagne, & faire avancer ſes troupes ; mais ce Prince n'étant plus le maître de déguiſer ſes ſentimens à Clodomark, lui déclara ſi poſitivement qu'il ne ſortiroit point d'Eresbourg ſans avoir la Veſtale en ſa puiſſance, qu'il fut forcé de lui découvrir qu'il n'étoit pas le ſeul qui s'intéreſſât à ſes jours ; & que l'amour paternel la lui rendoit trop chere pour la laiſſer en proie à la fureur d'un peuple barbare. N'en doutez point invincible Eric, continua-t-il en voyant ſa ſurpriſe, cette Clodomire qui s'eſt emparée de votre

cœur,

cœur, dont vous avez ſauvé la vie, & qui vient d'expoſer la ſienne pour votre liberté, eſt cette même Hildegarde pour laquelle j'ai verſé tant de larmes, dont Araſpe a pris ſoin, & qui lui fut enlevé il y a deux ans : jugez donc mon cher Eric ſi vous devez appréhender que je l'abandonne ? Ah ! craignez bien plûtôt de mettre un obſtacle invincible par votre préſence au deſſein que j'ay formé pour vous rendre à jamais heureux : ſongez qu'en détruiſant le bruit de votre mort, vous cauſeriez ma perte, & que c'eſt de ma main que vous devez recevoir Hildegarde. Il ne falloit pas une conſidération moins forte pour ſoûmettre Eric à ſes volontés, & quoique la ſituation préſente des uns & des autres l'empechât de s'abandonner à la joie de trouver dans Clodomire une Princeſſe deſtinée à recevoir ſa foi, il en fit aſſez paroître pour aſſûrer le Grand-Prêtre que cette connoiſſance animoit ſon amour d'une nouvelle ardeur. Il embraſſa mille fois

Araſpe,

Araſpe, & les conjura tous deux de l'inſtruire de ce qu'il devoit faire pour leur prouver ſon zele, ſa reconnoiſſance & ſa vive paſſion pour la belle Hildegarde. Alors ils lui montrérent l'ouverture du ſouterrain qui rendoit aux bords de la riviére d'Imel, où le fidele Araſpe avoit une barque toute prête pour leur fuite; ils le priérent de s'en ſervir pour la ſienne, de joindre l'Armée des François, & d'en hâter la marche vers Eresbourg, l'aſſûrant qu'avant que Charles attaquât cette ville, il les verroit peut-être arriver au Camp de ce Momarque avec Hildegarde.

Le Prince Eric à qui l'amour venoit d'inſpirer un projet auſſi hardi qu'extraordinaire, conſentit à ce qu'ils exigeoient de lui, & ne voulant point perdre de tems, il prit congé de Clodomark; lui recommanda ſa Princeſſe, en lui jurant qu'il ſeroit encore plûtôt de retour dans cette Ville qu'il n'en partiroit lui-même. Araſpe défit la pierre, & le Prince ayant remarqué qu'a

qu'avec un foible effort on pouvoit la faire tomber, il s'affermit dans ſa ſecrette réſolution; & s'étant jetté dans la barque avec Araſpe qui voulut lui ſervir de Nocher, ils s'éloignérent bientôt de ce triſte ſéjour. Clodomark ne les eut pas plûtôt perdu de vûë, qu'il referma le ſoûterrain. Araſpe voulant rentrer dans la Ville par les routes ordinaires, ſon habit de berger le mettant à l'abri d'être ſoupçonné. Tandis que la nuit les favoriſent, & que le courant de l'eau les menne au gré de leurs deſirs, Clodomark jugeant bien que les anciennes Veſtales informeroient Witikind de tout ce déſordre ſelon leur animoſité, ſe réſolut de les prévenir, & de faire enſorte d'obtenir la grace de la Prêtreſſe en faveur de l'amour qu'il avoit eu pour elle. Pour cet effet, il ſe rendit au Palais, eſpérant qu'il ſeroit le premier qui l'eût fait éveiller; mais il eut la douleur de trouver le Monarque inſtruit de l'avanture, & dans une fureur que rien ne

pouvoit calmer. Il étoit levé, & tenoit à ſa main une lettre de celle par qui la Prêtreſſe avoit été ſurpriſe Sitôt qu'il apperçut le Grand-Prêtre, il fut à lui & le regardant avec des yeux allumés de courroux, Miniſtre d'Irminſul, lui dit-il, je vous ordonne de punir Clodomire ſelon nos Loix; nos Dieux ſont outragés, leurs victimes échapées, ils en demandent vengence, j'attirerois la leur ſur mon Peuple & ſur moi, ſi je balançois à ſacrifier celle qui les offence, & qui ſeule eſt la cauſe de tant de trouble.

Clodomark qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, ne voulut point l'irriter encore en s'oppoſant à cet Arrêt; mais cherchant à l'attendrir avec adreſſe; Je n'ignore point, Seigneur, lui dit-il, le crime de la Prêtreſſe; mais ſachant combien elle vous étoit chere autrefois, & croyant que ſa jeuneſſe & ſon peu d'experience vous la feroient peut-être paroître moins coupable, j'ai jugé qu'il étoit

étoit de mon devoir de ne pas décider de ſon ſort ſans votre conſentement, d'autant plus que le ſang de l'étranger vient d'appaiſer la colere d'Irminſul. La mienne ne l'eſt pas, reprit ce Roi barbare, l'ingrate Clodomire fait trop bien connoître que la vertu n'eut point de part à ſon mépris pour mon amour, puiſqu'elle oublie pour un inconnu les devoirs de ſon état. Irminſul devoit ſeul être le rival de Witikind, l'Etranger vient d'être ſa victime, & Clodomire ſera la mienne; le peuple eſt effraïé; mes guerriers ſont conſternés les uns & les autres, regardant comme un ſiniſtre préſage des événemens dont leur mémoire ne leur rappellent point d'exemples, ils croyent dejà voir les Chrétiens à nos portes, il faut les raſſûrer en perdant l'objet de leur terreur, & leur montrer par-là que je maintiendrai leur loix & le culte de nos Dieux juſqu'au dernier moment de ma vie. Alors ſans vouloir écouter ſa réponſe, il lui déclara qu'é-

tant obligé de ſe mettre dans cinq jours à la tête de ſes troupes pour s'avançer au-devant des François, il vouloit que Clodomire ſubît ſon ſuplice avant ſon depart, afin que cet effet de ſa juſtice ranimât le courage de ſes ſoldats ; & l'ayant congedié après ces cruelles paroles, il lui fut impoſſible de l'obliger à lui donner une plus longue audiance.

On conçoit aiſément la ſituation de Clodomark, mais ſans armes, ſans défenſe au milieu d'un peuple ſuperſtitieux, & d'une Cour barbare, la diſſimulation étoit le ſeul parti qu'il avoit à prendre ; & ce fut auſſi celui auquel la prudence le détermina. Mais la Providence qui vouloit le ramener de ſes égaremens par ces routes extraordinaires, ſe ſervant des mouvemens de la nature pour lui faire déteſter un culte odieux, il ſentit une telle horreur de la cruauté qu'il inſpiroit à ceux qui le ſuivoient, qu'il ne fut pas plûtôt rentré chez lui, que tranſporté par ſa dou-

douleur: Dieu des Chrétiens, s'écria-t-il en levant les mains au Ciel, ſauve l'innocente Hildegarde, détourne l'orage prête à tomber ſur ma tête, & je jure de te conſacrer le reſte de mes jours. Cette ardente priere ne fut pas long tems à produire ſon effet, Clodomark inquiet, agité, & dans un trouble qui ne lui permettoit aucun repos, paſſa la nuit à ſe promener dans ſon appartement, attendant avec impatience le retour d'Araſpe: mais cette agitation n'apportant nul ſoulagement à ſa triſteſſe, il deſcendit dans le ſouterrain. Il y fut quelque tems dans la même occupation, la confuſion de ſes idées, l'empêchant de jouir de ſa raiſon, lorſque levant les yeux vers la voûte, il fut tout à coup frappé d'une penſée qui fit évanouir à l'inſtant toutes celles dont ſon eſprit étoit offuſqué; & refléchiſſant qu'étant le maître de choiſir le terrain qui devoit ſervir de tombeau à la Veſtale, il pouvoit faire creuſer ſa foſſe ſur cette voûte, & trouver

moyen de l'y deſcendre ſans qu'on pût ſe douter de l'artifice. Il rendit graces à celui qui venoit de lui inſpirer cet expédient; & dans le moment prépara ſans bruit tout ce qu'il crut néceſſaire pour exécuter ce deſſein, & le faire réuſſir. Il fut juſques au jour à prendre toutes ſes meſures, & voyant approcher l'heure du retour d'Araſpe, il rentra dans ſon appartement pour l'y attendre. En effet, ce fidéle ami arriva peu de tems après, il avoit conduit Eric ſans nul accident à l'autre bord de la riviere, qui rendoit dans la campagne;& l'ayant mené dans une Maiſon qui fourniſſoit à leurs voyageurs, les commodités dont ils avoient beſoin, le Prince y avoit pris un guide & des chevaux pour ſortir des Etats de Witikind, & s'étoit ſéparé de ſon conducteur dans l'eſpoir de le revoir dans peu.

Le Grand-Prêtre content de ſçavoir le Prince hors de péril, inſtruiſit Araſpe de ce qu'il avoit fait de-

depuis ſon départ, & lui communiqua le projet qu'il avoit formé pour ſauver Hildegarde, il en fut charmé; & comme il avoit la liberté d'entrer & de ſortir du Temple ſans qu'on le trouvât étrange; il ſe chargea d'apporter les outils néceſſaires à cette entrepriſe, ce qu'il fit dès le même jour; & la nuit ſuivante, le Grand-Prêtre & lui, travaillérent avec tant de bonheur, qu'ils parvinrent à détacher une large pierre de la voûte, ce qui formoit une ouverture aſſez conſidérable pour paſſer une perſonne. Ils la repoſérent enſuite, & conſtruiſirent une machine avec des contre poids qui faiſoit deſcendre & remonter la pierre ſelon qu'ils le jugeoient à propos; & lorſqu'ils furent aſſurés de ce côté, ils perçerent la voûte pour marquer en dehors l'endroit où tendoit l'ouverture qu'ils avoient faite, après quoi le Grand Prêtre fut chercher cette marque, qui donnant dans le Sanctuaire du Temple, ſe trouva juſtement diſpoſée

comme il le falloit pour que la cérémonie des funerailles de la Veſtale fut dans les regles. La nuit ſuivant, ils travaillérent à préparer la foſſe pour n'y laiſſer que ce qu'il falloit de terre pour cacher leur trape, dont Clodomark voulut faire l'eſſai. Enſorte que s'étant couché dans cette foſſe, Araſpe dans le ſouterrain fit agir les contrepoids qui deſcendirent le Grand-Prêtre, ſans nul danger preſque juſqu'à terre. La joie qu'ils eurent en voyant l'heureux ſuccès de cette imagination, leur ôta le ſouvenir de toutes leurs infortunes; & les animant à ne rien laiſſer d'imparfait dans ce grand deſſein, ils rétablirent ſi bien les lieux qu'il étoit impoſſible de s'apperçevoir de la moindre choſe. Trois jours & trois nuits furent employés à cet ouvrage, pendant leſquels Witikind, & les Veſtales ne ceſſérent point de preſſer le Grand-Prêtre de punir Clodomire, qui de ſon côté attendoit ce fatal moment avec un courage dont ſes cruel-

les

les ennemies étoient épouvantées.

En effet, cette belle Princeſſe, perſuadée de la mort d'Eric, ne regardoit plus la ſienne que comme la fin de ſes peines ; & bien loin de l'apprehender, ſouhaitoit avec ardeur de terminer une vie que ſon amour & ſa douleur lui rendoient également à charge. La fidéle Tirinde, dont les larmes & les ſoûpirs n'avoient eu nul intervale depuis leur funeſte avanture, accuſoit le ciel, la terre, & les hommes d'injuſtice & de cruauté, & ne perdoit aucune occaſion de reprocher aux Veſtales l'indignité de leur procedé. Mais ni la fermeté de la Prêtreſſe, ni les invectives de Tirinde, ne pûrent rien ſur ces ames barbares ; & comme il falloit de toute néceſſité que Clodomarck prononçat en public l'arrêt de la Prêtreſſe & de ſa confidente, le troiſiéme jour de ſes travaux dans le ſouterrain, il monta ſur la tribune du Temple, où le peuple étoit aſſemblé, & condam-

na à haute voix Clodomire à ſe voir enterrer vivante pour ſubir par cet affreux ſupplice, la peine dûë à ſon crime. Il déclara Tirinde ſa compagne indigne de vivre parmi les Veſtales, la dégrada de ce titre glorieux, & la condamna à mettre elle-même la Prêtreſſe ſous la tombe, & la banir pour jamais de ſa Patrie, déclarant que la céremonie & l'accompliſſement de cette ſentence ſe feroit la nuit du lendemain à clarté des flambeaux, avec toute la pompe que demandoit le Sacrifice qu'on faiſoit de la vie de Clodomire au Dieu Irminſul.

Ce Peuple barbare applaudit à ce diſcours par mille cris d'acclamation; & quoique le Grand-Prêtre fût aſſûré du ſalut de ſa fille, la joie des Saxons remplit ſon ame de tant de triſteſſe, qu'il fut ſe renfermer avec Araſpe, ſous prétexte de vouloir paſſer ce jour & cette nuit dans la retraite, le jeune & la priere ordonnant à ſes Prêtres d'en faire autant pour ſe ren-

dre

dre leur Dieu favorable. Cependant l'amoureux Eric ſe doutant d'une partie des choſes qui ſe paſſoient dans Eresberg, & voulant en empêcher l'effet, hâta ſa marche, de façon qu'il ſe vit ſur les confins du Comté de Valdek avant la fin du jour de ſon départ d'Eresbourg. Là renvoyant ſon guide & ſes chevaux, il en prit de frais, & fit tant de diligence qu'il arriva à l'un des rendez-vous de l'Armée de Charles où pluſieurs corps de ſes troupes étoient déja raſſemblés. Leur joie fut exceſſive à la vûë du vaillant Prince de Norwege, qui pour ne point perdre de tems, & profiter de l'amour que les Soldats avoient pour lui, en détacha cent des plus déterminés, les fit armer & vêtir à la Saxonne, prit le même déguiſement, & dépêchant un Courier à Charles pour l'inſtruire de ce qu'il alloit faire, & le preſſer de s'avancer vers Eresbourg, il ſe mit à la tête de ſon détachement, & le conduiſit ſans obſtacle aux bords

de la riviere d'Imel, parce que les Saxons qui les virent paſſer ſur leurs terres, les prirent pour être de leurs troupes. Après trois jours & trois nuits de marche, la nuit du quatriéme, ils paſſérent la riviere, & parvinrent l'entrée du ſouterrain du Temple dont Eric renverſa la pierre pour en livrer le paſſage à ſes Soldats. Mais le moment de ſon arrivée, étant juſtement celui des obſéques de Clodomire, il fut extremement étonné de trouver ce lieu éclairé de pluſieurs flambeaux, & d'y voir Araſpe ſeul, & qui ſembloit donner toute ſon attention au haut de la voûte, qu'il regardoit fixement. Cependant le bruit que fit Eric en entrant avec ſes Soldats, qu'il faiſoit défiler, l'ayant tiré de ſon occupation, il crut tout perdu en voyant tant de gens armés; & les prenant pour des Gardes de Witikind, il ne ſongea plus qu'à s'épargner l'horreur du ſpectacle, dont il s'imagina qu'il alloit être témoins & frapé de cette idée;

Cruels,

Cruels, leur dit-il, en s'avançant vers eux; commencés par m'ôter la vie, & rendez moi la premiere victime de la fureur de votre barbare Monarque. Mon cher Araſpe, lui dit le Prince, en lui tendant les bras, ſortez de votre erreur, reconnoiſſez Eric qui vient au ſecours de l'adorable Clodomire, livrez-nous le paſſage du Temple, laiſſez-nous pénétrer dans la ville, que j'en ouvre les portes à l'armée des François, qui doit être à préſent campée ſous vos remparts.

Ces mots, & la préſence du Prince de Norwege, ayant remis Araſpe de ſon effroi, il l'inſtruiſit ſuccintement de ce qui devoit ſe paſſer dans une heure ou deux, & le conjura d'en attendre l'évenement avant que d'achever ſon entrepriſe. Eric frémit à cette nouvelle, & ne ſe figurant pas que le ſtratagême de Clodomark fut ſuffiſant pour ſauver Hildegarde, il vouloit aller troubler cette horrible cérémonie, mettre tout à feu

& à ſang ; pénétrer juſqu'à Witikind, & lui plonger un poignard dans le ſein ; mais Araſpe lui fit ſi bien comprendre que la Princeſſe alloit être à l'inſtant dans ce même ſouterrain, ſans avoir aucun mal, & que ſa précipitation feroit avorter leur deſſein & le ſien, qu'il conſentit à ce qu'il vouloit. Alors s'étant tous deux impoſés ſilence, ils rangérent ſans bruit les Soldats en haïe le long de la voute, & ſe tenant prêt à faire mouvoir les contre-poids quand il en ſeroit tems, ils attendirent le ſignal qui devoit les en avertir.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient ſous le Temple, le peuple aſſemblé dans ſon enceinte vit enfin arriver l'innocente Clodomire au milieu de ſes cruelles Compagnes un bandeau ſur les yeux, & les mains liées derriere le dos. La déſolée Tirinde ſans voile, dénuée de tout les ornemens de Veſtale, marchant immédiatement ſur ſes pas, le déſeſpoir peint ſur le viſage. Les Prêtres ve-

venoient enſuite, ayant le Pontife à leur tête ; & dans cet ordre ayant conduit la victime dans le ſanctuaire où le barbare Witikind étoit placé avec toute ſa Cour ; le Grand-Prêtre fit ouvrir la foſſe, & l'orſqu'elle fut en état, s'approchant de Clodomire, il demanda ſi elle n'avoit rien à dire. Non, lui répondit-elle, je meurs innocente ; mais avec joïe. Ces paroles ayant excité parmi le peuple un murmure qui marquant ſon impatience empêchoit qu'on pût entendre ce que diſoient ceux dont la Prêtreſſe étoit entourée ; Clodomark ſaiſiſſant ce moment, & feignant de raccommoder ſon bandeau : Ma chere Hildegarde, lui dit-il, ne craignez rien, Eric eſt vivant, & vous ne mourrez point, c'eſt votre pere qui vous en aſſûre. Auſſi tôt élevant la voix il fit avancer Tirinde, & lui commanda de la faire deſcendre dans la foſſe.

Cette fille dont la ſituation ne ſe peut décrire, fit alors des cris ter-

terribles, & voulut reſiſter à cet ordre ; mais Clodomire guidée par le ſon de ſa voix, l'embraſſant dans l'intentions de la conſoler, la généreuſe Tirinde preſſée par les Veſtales d'obéïr au Grand-Prêtre, la prit entre ſes bras, deſcendit dans la foſſe & s'y mit avec elle ſans qu'il fut au pouvoir de perſonne de l'en arracher. Alors le Grand Prêtre charmé de cette action ; Qu'elles meurent toutes deux, s'écria-t-il, & qu'on mette la tombe ſur leur corps. Cet ordre fut à peine donné, qu'il fut exécuté ; & Clodomark ayant frapé trois coups ſur la tombe avec un marteau d'arme comme pour la mieux aſſûrer, Araſpe avertit Eric que c'étoit le ſignal, & dans le moment lâchant les contrepoids, ils deſcendirent doucement la trape juſqu'à leur portée ſur laquelle étoient les deux Veſtales, auſſi vivement effraïées de ſentir baiſſer la terre ſous leur corps, que de l'horrible ſuplice qu'elles croïoient aller ſubir.

Araſ-

Araſpe étonné de voir deux femme, prit d'abord Tirinde; & l'amoureux Prince ſe ſaiſit de Clodomire, lui défit ſon bandeau & ſes liens; & l'ayant poſée à terre auprès de Tirinde, à laquelle Araſpe rendoit le même ſervice, elles ſe regardérent, puis jettant les yeux de tous côtez, elles cherchoient à comprendre quelle étoit leur avanture, quand le Prince de Norwege ſe jettant aux pieds de la Princeſſe : Revenez à vous, Madame, lui dit il, voïez à vos genoux Eric vivant, Eric le plus amoureux de tous les hommes, qui vient ſeconder Araſpe & Clodomark pour vous arracher de ces funeſtes lieux : N'en doutez point Princeſſe, lui dit Araſpe en s'approchant d'elle, non-ſeulement le Ciel vous a conſervé le Prince Eric; mais il vous rend encore votre illuſtre pere, & cet Araſpe que vous avez honoré ſi long-tems d'un titre ſi glorieux.

O Ciel, dit alors Hildegarde, Que vois-je? Qu'entens-je? Mes ſens

ſens ne me trompent-t ils point? O! mon pere, ô! cher Prince, continua-t-elle en leur tendant les mains; n'eſt-ce point un ſonge? ou la crainte de la mort, & le deſir de vous revoir n'ont-ils point offuſqué ma raiſon, en me faiſant prendre des fantômes pour des objets réels. Tirinde de qui la ſurpriſe n'étoit pas moins grande en dit autant, & ne pouvoit ſe prêter à cet événement. Mais enfin, Araſpe & le Prince les ayant promptement inſtruites de tout ce myſtére, elles ſe raſſûrérent, & ſe livrant à leur joïe, elles rendirent mille graces à leurs libérateurs. La belle Hildegarde ſe ſouvenant des paroles du Grand-Prêtre, les joignant au rapport d'Araſpe, reconnut en ce moment que le reſpect dont elle avoit été frapée la premiere fois qu'il s'étoit offert à ſes regards n'étoit parti que des mouvemens que la nature avoit excitée dans ſon cœur; & brûlant d'embraſſer ſes genoux, elle conjuroit Araſpe de le faire venir,

nir, lorſqu'il entra dans le ſouterrain.

Il ne falloit pas un motif moins preſſant que celui qui l'y conduiſoit pour y voir tant de gens armez ſans crainte & ſans étonnement. Mais Hildegarde & le Prince de Norwege ſe préſentérent ſi promptement à ſes yeux, qu'il n'eut pas le tems de refléchir ſur ce ſpectacle. La Princeſſe voulut ſe jetter à ſes pieds ; mais la retenant dans ſes bras, O ma chére Hildegarde, lui dit-il, que vous m'avez coûté de pleurs, que vous m'avez cauſé d'allarmes, & que nous avons tous de graces à rendre à l'invincible main qui nous raſſemble par des chemins ſi ſurprenans. La jeune Princeſſe répondit à ces paroles par les plus touchantes carreſſes ; & lui préſentant Tirinde, ie ſupplia de lui tenir lieu de pere, & de permettre que celle qui l'avoit ſi généreuſement ſuivie au tombeau, fût avec elle tout le tems de ſa vie. Clodomark embraſſa cette aimable fille,

fille, & donna de grandes loüanges à l'action qu'elle venoit de faire en l'aſſûrant que dans l'Arrêt qu'il avoit donné contre elle il n'avoit point eû d'autre intention que de la faire ſortir du Temple pour la remettre avec Hildegarde. Araſpe fut extrêmement ſenſible aux marques qu'elle venoit de donner de la ſolidité de ſon amitié, & prit pour elle, dès ce moment, une ſi tendre eſtime, qu'on l'auroit pû nommer amour, ſi la conjoncture préſente eût été favorable à cette paſſion ; mais la ſituation des affaires ne permettant pas à ces illuſtres perſonnes d'avoir d'autres penſées que celles de ſortir de ce lieu, Eric fit connoître à Clodomark de quelle conſequence il étoit pour lui de paſſer dans la Ville avec ſa Troupe, ayant donné parole à Charlemagne de lui en faciliter l'entrée cette même nuit, ſelon le calcul qu'il avoit fait du tems qu'il lui falloit pour arriver au ſouterrain, & de celui que pouvoit mettre ce Monarque à venir ſurprendre la Ville. Ainſi

Ainſi après bien des refléxions, il fut décidé que Clodomark & le fidéle Araſpe reſteroient à la garde du Temple avec trente des Soldats d'Eric, & qu'ils ſe tiendroient toûjours en état de ſortir par le ſouterrain en cas d'accident; & que le Prince de Norwege avec le reſte de ſes gens iroit s'emparer d'une des portes de la Ville. Ainſi lorſque tout fut tranquile, Eric & ſes ſoldats ſortirent du Temple dans un grand ſilence par une porte ſecrette qui rendoit dans la forêt, dont le ſentinelle étoit entiérement dévoué au Grand-Prêtre, & qui concevant qu'il tramoit quelque grand deſſein, voulut lui prouver ſon zele, en demandant à ſuivre Eric dans ſon expédition, à quoi il conſentit, d'autant plus volontiers qu'il jugea que ce Saxon lui ſeroit néceſſaire pour mieux tromper les autres.

Tout ce qui l'inquiétoit en ce moment étoit la crainte que Charles ne fût pas encore arrivé: mais cet invincible Monarque avoit pris de

ſi

ſi juſtes meſures, & ſes coureurs l'avoient ſi bien ſervi, qu'ayant apris que l'armée de Witikind étoit aſſemblée à quelques lieuës d'Ereſberg pour y attendre le Roi & le renfort Danois qui devoient la joindre, il avoit marché de ce côté avec tant de diligence, qu'il s'étoit trouvé en preſence de l'ennemi la veille des funérailles de la Princeſſe, leur avoit preſenté la bataille, les avoit taillé en piéces, & continué ſa marche juſque ſous les murailles d'Eresberg, avant que Witikind eût pû recevoir la nouvelle de la défaite de ſes troupes; enſorte que le Prince de Norwege ayant traverſé la Ville, & s'étant preſenté avec ſes ſoldats au Corps de Garde comme Saxon, dont il parloit la langue ainſi que les naturels du Pays, & donnant le mot du guet qu'il avoit apris du Sentinelle du Temple, il ſe fit ouvrir la barriere de l'ordre de Witikind, feignant qu'il falloit donner entrée à un détachement des Troupes Danoiſes qui n'attendoit que le ſignal pour s'avancer. Ils

Ils le crurent. Alors s'étant rendu maître de la porte avec ſes Soldats, il monta ſur une des tours dont elle étoit flanquée, & donna le ſignal convenu. On ne tarda pas d'y répondre. Au même inſtant ouvrant la porte, les Troupes Françoiſes commencerent à pénétrer. Les Saxons reconnoiſſant, mais trop tard, qu'ils avoient été trompés, voulurent s'opoſer à leur paſſage; mais le brave Eric, ſecondé des ſiens, ſoutint leurs efforts avec tant de valeur, qu'ils furent preſque tous paſſés au fil de l'épée. Ceux qui purent échaper, coururent à l'inſtant jetter l'allarme dans la Ville. Witikind éveillé par les cris redoublés qui retentiſſoient de tous côtes, ſe fit promptement armer, monta à cheval, & raſſemblant ce qu'il y avoit de Troupes dans Eresberg, courut au ſecours de cette Ville; mais celles de Charles répanduës dans tous les quartiers firent main-baſſe ſur tous ceux qui voulurent leur réſiſter; & malgré la valeur & le déſeſpoir de Witikind,

il

il eut la douleur de voir ſuccomber les ſiens & ſa Ville au pouvoir des Chrétiens. Cependant Eric craignant toujours pour la retraite d'Hildegarde, & n'ayant plus d'ennemis à combattre de ſon côté, ſe rendit promptement au Temple pour y faire reſpecter l'objet de ſon amour. Les Gardes ſe mirent en défenſe à ſon aproche, mais leur intrépidité ne ſervit qu'à leur faire plûtôt trouver la mort. Clodomark averti par le bruit des armes & les cris des combattans, ſe rendit avec Araſpe & les Soldats François ſur le lieu du combat, & le jour qui devenoit déja grand leur ayant fait reconnoître Eric, ils ſe rangerent à ſes côtés, & forcerent les Saxons à demander quartier.

Enfin le redoutable Charlemagne étant entré lui-même dans la Ville, contraignit les Habitans d'implorer ſa clémence, tandis que Witikind, abandonné des ſiens & ſans eſpoir, ſe vit forcé de chercher ſon ſalut dans la fuite, ſon courage altier ne lui permettant pas de

de demander grace à ſon vainqueur. En effet profitant du trouble des ſiens & de l'occupation des François, il ſe ſauva ; lui deuxiéme, & gagnant la campagne, il joignit les Danois qui venoient à ſon ſecours. Cependant Charles s'étant rendu maître abſolu dans Eresberg, occupa le Palais du Roi vaincu, & promit de traiter les Saxons comme ſes propres ſujets, à condition qu'ils embraſſeroient le Chriſtianiſme, & ne voulut prendre aucun repos, qu'il n'eût abbatu l'idole d'Irminſul, & détruit ſans reſſource tout ce qui ſervoit à ſon culte profane.

Pour cet effet s'étant rendu dans ſe Temple, il y fut reçu par le Prince Eric ; qui lui preſenta Clodomark & la belle Hildegarde, en les lui faiſant connoître par un abregé de leurs avantures, dans leſquels il n'oublia pas le zele & la fidelité d'Araſpe & de Tirinde. Le magnanime Monarque charmé de revoir Eric, l'embraſſa tendrement en relevant avec éloge ſon courage,

& ſa valeur, & témoigna à Clodomark une joye ſincere de pouvoir lui donner des preuves de ſon eſtime, en rendant la fin de ſes jours plus heureux que n'en avoient été les commencemens. Et comme il étoit le Prince le plus galant de ſon tems, il fit voir à la jeune Princeſſe, qu'il ſçavoit auſſi bien juger des charmes de la beauté que des actions guerriers. Il les fit loger dans le Palais; & ſe doutant des ſentimens d'Eric pour Hildegarde, il n'épargna rien de ce qui pouvoit lui prouver ſon amitié.

Cependant voulant achever ſa conquête, il réſolut de pourſuivre Witikind, & de combattre les Danois, qui venoient à ſon ſecours: & mettant une forte Garniſon dans Eresberg avec Clodomark & Araſpe pour commander dans la Ville, il en ſortit à la tête de ſon Armée, ayant le brave Eric à ſes côtés. Ils ne firent pas une longue marche; l'intrepide Witikind avoit joint les Danois, & raſſemblé ſous ſes drapeaux les débris de ſes Troupes,

&

& vint au-devant des François avec autant de fermeté, que s'il n'eût pas été vaincu tant de fois. Mais tout son courage ne lui servit encore de rien; & quoiqu'il fît en cette occasion des prodiges de valeur, son Armée fut entiérement défaite, les Danois mis en piéces ou faits prisonniers, ainsi que les Saxons. Le magnanime Charles enchanté de trouver dans Witikind un Héros digne de sa clémence; commanda qu'on fît en sorte de le prendre, mais qu'on épargnât sa vie. Ce ménagement facilita sa fuite, ce Prince craignant bien moins la mort que la perte de sa liberté. Mais comme il n'étoit plus en état de rien entreprendre, Charles ne le fit suivre que pour sçavoir le lieu de sa retraite, & resta triomphant dans Eresberg, où pour solemniser sa victoire, il fit dédier au vrai Dieu le Temple d'Irminsul, mit les Prêtres & les Vestales de cette Idole en liberté, & les dispersa par la suite dans des cloîtres d'hommes & de filles, pour y

être instruits dans la Religion Catholique. Clodomark persuadé dans le fond de son ame qu'il ne devoit ce grand événement qu'au vœu qu'il avoit fait au Dieu des Chrétien, détermina Hildegarde, Araspe & Tirinde à se convertir comme lui, & fut demander à Charles qu'ils fussent éclairés dans cette action par les lumieres des plus sçavans Docteurs.

Ce Monarque qui vouloit rendre cette cérémonie autentique, & favoriser Eric, le chargea de conduire Hildegarde & Tirinde à l'Abbaye de Farmoutier, dont la Princesse Hiltrude sa fille étoit Abbesse, & garda près de lui Clodomark & le fidele Araspe. Comme Eric connoissoit Hiltrude & que ses exhortations n'avoient pas peu contribué à lui faire abandonner ses erreurs; & il eut une véritable joie de mettre la belle Hildegarde entre ses mains. Leur voyage fut heureux, & l'illustre Abbesse les reçut avec des entrailles de mere. Peu de tems après Charles ayant mis quelque tré-

trêves à ſes exploits pour faire joüir ſa Cour de ſon auguſte preſence, & s'occuper des beſoins de ſes ſujets; il permit à Clodomark d'aller à Farmoutier avec Araſpe & le Prince Eric en retirer Hildegarde & Tirinde, dont l'abjuration s'étoit faite avec pompe. La Princeſſe Hiltrude les reçut à la tête de toute ſa Communauté; mais au moment qu'elle écoutoit le compliment des Princes, & qu'elle ſe préparoit à leur répondre, les ſoupirs & les larmes d'une de ſes Religieuſes mirent un tel déſordre parmi ces ſaintes filles, qu'elle fut obligée de s'interrompre pour en ſçavoir le ſujet. Alors celle dont il étoit queſtion s'étant approché, & ſe jettant à ſes pieds, leva ſon voile & ſe préparoit à parler, quand Clodomark reconnoiſſant dans ce beau viſage couvert de larmes tous les traits de ſa chere Urisberte, fit un cri qui redoubla l'étonnement de l'aſſemblée. Mais il ne la laiſſa pas long-tems ignorer ce qui cauſoit le ſien, & s'avançant avec empreſſe-

ment; Juſte Ciel, s'écria t-il, c'eſt Urisberte. Grand Dieu, dit en même tems cette illuſtre Recluſe, je ne ſuis point trompée, c'eſt Clodomark que je vois. Il eſt impoſſible de décrire avec ordre ce qui ſe paſſa dans ce moment entre Hildegarde, Araſpe, Eric, & les Epoux réunir par une avanture ſi ſurprenante. La jeune Princeſſe ſe jetta aux pieds de ſa mere, Clodomark embraſſoit ſes genoux, Eric inſtruiſoit l'Abbeſſe, Arapſe & Tirinde faiſoient mille cris de joïe, & la Communauté touchée d'un ſi tendre ſpectacle, ne pouvoit retenir ſes larmes.

Enfin la Princeſſe Hiltrude voulant s'inſtruire de cet événement, ayant impoſé ſilence, fit relever Urisberte, l'embraſſa, & l'aſſûrant de lui rendre tous les ſervices qui ſeroient en ſon pouvoir, la pria de lui dire ce qui l'avoit obligée à cacher ſon nom & ſa naiſſance en entrant dans ſa maiſon. La ſage Urisberte la remercia de ſes bontés, & jugeant qu'elle n'ignoroit rien

rien de ſes avantures juſqu'à ſon naufrage, elle ne prit ſon récit que depuis ce jour. Il y avoit long-tems, Madame, lui dit elle, que j'étois Chrétienne au fond du cœur, lorſque je conjurai Clodomark de me conduire en France. Une eſclave de cette Nation que j'avois pres de moi, m'avoit donné les premieres inſtructions de ſa Religion, & j'en avois été ſi pénétrée, que lorſque je voulus faire l'épreuve du fer ardent pour juſtifier l'innocence de mon Epoux, ce ne fut que dans la penſée d'appeller le Dieu des Chrétiens à mon ſecours, & dans l'eſpoir qu'il me feroit triompher de l'injuſtice & de la calomnie. Mon attente ne fut point trompée, j'élevai vers lui mon eſprit & mon cœur, & je remportai la victoire ſur mon ennemie. Depuis ce moment brûlant du deſir d'être autentiquement ce que je n'étois qu'en ſecret, je déterminai mon époux à ſe retirer en France, ne jugeant pas à propos de lui déclarer mon intention que je ne fuſſe

en lieu de ſûreté, & ſous la protection d'un Prince qui me mît à l'abri de ſon couroux, s'il n'approuvoit mon deſſein; mais le Ciel qui vouloit éprouver ma conſtance, nous fit faire ce cruel naufrage où je perdis à la fois Clodomark, ma fille, & le fidéle Araſpe, à qui j'avois de grandes obligations.

Des bergers charitables me ſecoururent & me retirerent chez eux; je ne fus pas inſenſible aux pertes que je venois de faire; mais ferme dans ma réſolution, je les offris à celui qui m'avoit tirée de tant de dangers, & quelques jours après mon malheur, ayant appris qu'un vaiſſeau marchand s'étoit mis à couvert de l'orage ſur les côtes qu'habitoient les Bergers, je m'y fis conduire, & me ſervant d'une agraffe de diamans pour faciliter mon accommodement avec le Commandant, il me reçut avec joye, & me promit de me mettre dans un Port de France. Il me tint parole; notre navigation fut

des

des plus heureuſes,& je reçus mille marques d'attentions de ceux du vaiſſeau, qui étoit François, & qui me fit aborder en Bretagne. Le Commandant m'ayant donné une ſomme conſidérable de mes diamans, je ne fus pas embaraſſée de me préſenter dans une Maiſon Religieuſe, où je fus inſtruite, & fis abjuration.

Ce fut là que j'appris que l'auguſte Charlemagne avoit une des Princeſſes ſes filles Abbeſſe de Farmoutier; le deſir de m'approcher de ce grand Prince me fit former la réſolution de venir ici, & j'y entrai dans le deſſein de n'en jamais ſortir. Je ne m'y préſentai que ſous le nom que j'avois reçü au Baptême par humilité, renonçant entiérement au mien & au titre de Princeſſe. Les rares vertus que j'y vis pratiquer m'ayant déterminée à prendre l'habit, puiſque je n'eſpérois plus revoir les objets qui m'avoient été ſi chers; vous eûtes la bonté, Madame, de ſatisfaire mon impatience, & de-

puis que des vœux ſi ſaints m'y retiennent, dégagée de toute inquiétude, mes jours n'ont été troublés de nuls momens fâcheux. Appliquée aux devoirs de mon état, & toûjours dans la ſolitude, je ne m'informois point de ce qui ſe paſſoit dans le monde, & croyois n'y prendre jamais d'intérêt, lorſque cette jeune Princeſſe, dit-elle, en montrant Hildegarde, arriva dans cet heureux ſéjour.

Sa préſence excita dans mon cœur des mouvemens de tendreſſe qui m'étonnérent, je demandai ſon nom, ſon rang & ſon païs. Mes Compagnes trompées par les apparences, me dirent qu'elle étoit Saxone fille du Grand-Prêtre de leurs faux Dieux, que ſon pere s'étoit converti, & qu'il étoit à la Cour du Roi, & qu'on devoit cette converſion au Prince Eric parent du Roi de Norwege. Le nom d'Eric me ſurprit; & ne pouvant comprendre par quel hazard mon neveu étoit en ce païs, ni pourquoi il étoit mêlé dans ce qui re-

regardoit ces Idolâtres ; il s'éleva un trouble dans mon ame dont je ne fus pas maîtreſſe, & ne voïant jamais cette Princeſſe ſans être prête à répandre des larmes, j'évitai ſa préſence, & devins plus ſolitaire que jamais. Cependant l'ordre que vous nous donnâtes il y a quelques jours de nous trouver toutes auprès de votre Alteſſe à l'arrivée des Princes Etrangers m'ayant forcée d'y paroître, mes yeux ne ſe ſont pas plûtôt arrêtés ſur eux que reconnoiſſant mon époux, je n'ai pû retenir mes pleurs, & jugeant à ſes paroles qu'Hildegarde étoit ma fille, la nature, l'amour & la joïe m'ont ſi fort agitée qu'il m'a fallu céder à leurs tranſports. Oüi, Madame, ajoûta t-elle, je revois aujourd'hui tout ce que j'ai de plus cher ; mais c'eſt avec des penſées bien différentes de celle de ma jeuneſſe. Je rends graces au Ciel de les avoir conſervée ; cette faveur nouvelle que je reçois de ſa bonté reſſerrant encore les nœuds qui m'at-

tachent à lui, j'oſe exiger de Clodomark & de ma fille de les reſpecter, & de me laiſſer aux pieds de ſes Autels le remercier ſans ceſſe de tant de bienfaits.

La vertueuſe Princeſſe dont le diſcours avoit attendri tout ſon illuſtre Auditoire, n'eut pas plûtôt ceſſé de parler que Clodomark la regardant avec une admiration reſpectueuſe: Non, ma chere Uriſberte, lui dit-il, ne craignez point que par de prophanes deſirs je veuille troubler vos pieuſes intentions: bien loin de les condamner, animé du même feu qui vous éclaire, je ne veux que vous imiter, & me conſacrer pour jamais comme vous à ce culte divin. La joïe de la Princeſſe Hiltrude fut extrême en l'entendant parler de la ſorte: & charmée de la vertu de ces nouveaux Proſélites, elle leur permit de laiſſer agir les mouvemens de leurs cœurs. La belle Hildegarde embraſſa mille fois ſon illuſtre mere; Araſpe & le Prince Eric lui témoignérent leurs reſpects

pects & leurs tendresses; & Clodomark benit hautement cet heureux jour. Cependant Hiltrude informée des volontés du Roi son pere, & voulant lui faire part de cet événement partit avec Urisberte, Hildegarde & Tirinde pour Perderborn, où Charles s'étoit rendu. Les Princes Eric & Clodomark suivis d'Araspe & de plusieurs Seigneur, les accompagnerent à cheval pendant tout le voyage qui se fit à petites journées. Charlemagne averti de leur arrivée par plusieurs Courriers, les fit récevoir au bruit des instrumens guerriers de son armée, & leur rendit des honneurs singuliers. La Princesse sa fille lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé, & le conjura d'achever son ouvrage en tenant Hildegarde sur les fonds de Baptême. La céremonie s'en fit avec la derniere magnificence. Eric fit le même honneur à Tirinde avec une Princesse de France; Clodomark & Araspe ayant été batisés long-tems auparavant. Quelques jours après

Charlemagne fit le Prince Eric Duc de Frioul de Carinthie, ainſi que des païs voiſins & lui fit épouſer Hildegarde. Araſpe charmé de Tirinde, l'unit à ſon ſort, & l'un & l'autre ne ſe ſéparerent jamais du Duc & de la Ducheſſe de Frioul. Clodomark ſe met dans un Cloître, prit les Ordres, ſe fit Religieux, & par une vie toute exemplaire, expia les profanations de ſa jeuneſſe. Et pour mettre le comble à la gloire de Charlemagne ayant découvert la retraite de Witikind, il lui renvoïa Amalovinus qui avoit été ſon Ambaſſadeur à Eresbourg pour faire en ſorte de le gagner.

Ce Seigneur qui étoit un des plus ſçavans de ſon tems; emploïa ſi utilement ſes talens & ſon éloquence, qu'il convainquit le Roi Saxon, & le détermina à venir trouver Charles. Ce grand Prince le reçut avec ſa magnanimité accoutumée, le fit inſtruire & baptiſer, & lui donna le Duché d'Angrie. Mais ce qui produiſit un plus grand

grand effet ſur Witikind, fut de revoir vivans Eric & cette Clodomire qu'il croïoit avoir fait mourir; & ne doutant point que tant d'incidens ſurprenans n'euſſent été conduits par la Providence qu'il avoit ſi long-tems refuſé d'adorer, il s'y ſoumit ſans nulle réſerve. Hiltrude & la ſage Urisberte remplies de ſatisfaction, retournerent dans leur retraite, & les uns & les autres jouirent de leur bonheur pendant un grand nombre d'années ſous le glorieux Regne de Charlemagne.

ULDARIC
PRINCE
DE BOHEME

XCI. NOUVELLE.

BOLESLAS troiſiéme du nom Duc de Boheme, ayant perdu ſes Etats par ſa négligence, ſes injuſtices, & ſes cruautés, & ſes ſujets l'ayant forcé d'abandonner ſa Patrie, ils mirent la Couronne ſur la tête de Jacomire l'aîné de ſes fils, qui par ſes vertus leur promettoit un deſtin plus heureux. Le Prince Mogêne qui l'avoit élevé, ainſi que le jeune Uldaric ſon frere, ne contribua pas peu à le conduire au Trône: & quoiqu'il eût pour Boleſlas

leſlas une haine invincible dans le fond de ſon ame comme l'Etat l'avoit choiſi pour guider la jeuneſſe des Princes, il crut qu'il ne devoit pas faire tomber ſur eux des ſentimens qu'ils n'avoient pas mérités, & que les fils pourroient en quelque ſorte réparer les fauts du pere qui par une cruelle politique avoit fait périr toute l'illuſtre famille des Werſchowits à laquelle Mogêne s'étoit allié en donnant ſa ſœur en mariage au dernier de cette Maiſon, qui par ſa vie retirée & ſon peu d'ambition s'étoit crû à l'abri de l'injuſtice du Duc de Boheme. Mais Boleſlas qui ſçavoit que les Werſchowits avoient des droits preſques inconteſtables à la Couronne, ne put goûter aucun repos qu'il n'en eût exterminé les reſtes, & l'avoit fait maſſacrer avec deux fils dont l'innocence & la tendre jeuneſſe ne furent pas capables de l'attendrir. Sa barbare fureur ſe ſeroit portée juſque ſur la Princeſſe ſon épouſe & une fille de deux ans qu'il avoit encore, ſi le Prince

ce Mogêne ne les eût dérobées à ſa rage par une prompte fuite,& n'eût enſuite publié leur mort. Toute la Boheme le crut avec d'autant plus de facilité, qu'il étoit propable que ſi cette Princeſſe eût été vivante elle auroit cherché un azile chez les Princes étranger & qu'on auroit ſçu le lieu de ſa retraite. Ainſi Boleſlas perſuadé qu'il ne reſtoit aucun rejetton de cette Maiſon, ne s'en inquiéta pas davantage.

Cependant les Bohemiens véritablement touchés du malheur d'une famille qui leur étoit chere; & craignant que Jacomire & Uldaric ne ſuçaſſent dans le Palais de leur pere la cruauté dont il donnoit tous les jours de ſi ſanglantes marques, le contraignirent de remettre au Prince de Mogêne le ſoin de leur éducation. L'horreur que lui avoit inſpiré la conduite de Boleſlas l'avoit fait retirer de la Cour pour vivre en ſimple particulier: mais les principaux Seigneurs de Boheme l'avoient ſi fortement ſollicité de quitter ſa ſolitude pour éle-

élever les Princes, que malgré sa haine pour le Duc, il l'avoit fait céder au bien de sa Patrie, se flatant que ses sages instructions lui formeroient des Souverains dignes de la gouverner, & qu'il pourroit faire briller sous leur regne un soleil sur lequel la crainte l'avoit obligé de répandre un nuage qui le déroboit à tous les yeux. En effet son attente sur les Princes ne fut point trompée; Uldaric & Jacomire répondirent à ses soins de maniere à ranimer toutes ses esperances; & lorsque Boleslas se vit forcé de chercher chez les Etrangers un azile contre la vengence de ses sujets, Mogêne ne balança point à montrer au peuples ses légitime Souverains dans la personne de ses jeunes éleves. Jacomire touchoit à sa vingt-deuxiéme année, & le Prince Uldaric n'en avoit que vingt; mais les belles qualités dont ils étoient doüés, leur esprit & leur sagesse, & surtout l'éducation qu'ils avoient reçuë, leur tenant lieu de l'expérience d'un âge plus avancé, le Prin-

Prince Jacomire fut couronné Duc de Boheme d'un consentement unanime. Son caractere étoit doux, franc, sincere & plus enclin aux réflexions du cabinet qu'aux travaux de la guerre. Uldaric son frere étoit le plus bel homme & le mieux fait de son tems, adroit dans tous les exercices du corps, brave, vif entreprenant, aimant les armes, avide de gloire, & beaucoup plus ambitieux que Jacomire ; mais il étoit aussi moins ouvert & plus susceptible de colere & de mauvais conseils : défauts qui penserent lui faire perdre en un instant tout l'amour que lui avoit acquis les vertus dont il les coloroit.

Mogêne les avoit élevé dans une parfaite union, & la tendre amitié qu'ils s'étoient toujours témoignée ne parut pas se refroidir à l'avénement de Jacomire. Ce nouveau Duc guidé par les mouvemens de son cœur, se fit une douce loi de partager sa grandeur avec son frere; & le jeune Prince s'imposa sans peine, celle de donner l'exemple, à ses peu-

peuples du reſpect & de la ſoumiſ. ſion que les ſujets doivent à leur Souverain;& tous deux ſuivans leur caractere, Jacomire fit de ſages reglemens dans l'Etat ; & tandis qu'il projettoit ou réſolvoit dans ſon conſeil la guerre ou la paix qui ſe trouvoit néceſſaire pour le repos des peuples ou pour ſa gloire, Uldaric exécutoit ſes projets ou ſes réſolutions par ſa valeur ou ſa prudence.

Othon, premier du nom, ſurnommé le Grand, en éprouva les effets, lorſque voulant profiter de la fuite de Boleſlas & de la jeuneſſe de Jacomire, il fit deſſein de ſe rendre maître de la Boheme, & de l'aſſujettir à l'Empire. Mais le Prince Mogêne qui conduiſoit toujours le Duc, lui fit ſi bien ſentir de qu'elle conſéquence il étoit de conſerver cet Etat dans ſa premiere liberté, qu'il ne balança point à s'oppoſer aux vûës de l'Empereur, & mettant une armé ſur pied capable de lui réſiſter, il en donna le commandement au Prince Uldaric qui fit voir en cette occaſion que le

le courage & la haute valeur conduits par la prudence, l'emportent ſouvent ſur le nombre.

Il s'en falloit beaucoup que l'armée du Prince fut auſſi conſiderable que celle de l'Empereur; cependant animant les ſiens par ſon exemple, ils firent de tels efforts qu'ils repouſſerent les Imperiaux; & quoique l'Empereur Othon fût un des plus braves Princes de ſon tems, Uldaric le mena de façon en deux campagnes, qu'il le contraignit à devenir l'ami, l'appui & l'allié du Duc de Boheme. Cette paix qui ſe fit avec une égale ſatisfaction des deux côtés, & qui fut ménagée par les fréquentes entrevûës d'Othon & d'Uldaric, leur inſpira une eſtime particuliere l'un pour l'autre. Le Prince de Boheme s'étoit déja acquis celle de l'Empereur dans les combats, elles prit de nouvelles forces dans les entretiens que les propoſitions de paix leur firent naître; & le jeune Uldaric rempli d'admiration pour les éminentes vertus d'Othon, n'en

eut

eut pas moins pour lui. Il eſt aiſé de juger qu'avec de pareils ſentimens ils ne furent pas long-tems à terminer leur differends. La paix fut concluë & ſignée entre les deux camps, & le vaillant Uldaric revint à Prague, capitale de la Boheme, triomphant & couvert de lauriers. Le Duc le reçut avec des honneurs innoüis. Le Prince Mogêne lui fit voir des entrailles de Pere, & les peuples le comblerent de bénédictions, qu'il parut d'autant mieux mériter, que tout l'éclat de ſa gloire ne le rendit ni plus fier ni moins ſoumis à l'autorité de ſon frere. Sa ſageſſe & ſa modeſtie cimenterent de telle ſorte l'amour que les Bohemiens avoient pour lui, que Jacomire réſolut de l'aſſocier au gouvernement. La joie que les Grands & le peuple témoignerent en cette occaſion, fut au Duc une preuve manifeſte du plaiſir que les cœurs reſſentoient par avance de l'eſpoir d'avoir un jour Uldaric pour leur Souverain : cependant il n'en fut point jaloux, & jamais leur

leur amitié ne parut plus tendre & plus ſolide.

Tel étoit la Cour de Boheme lorſque des animoſités particulieres vinrent en troubler la paix, & la rendirent une ſeconde fois le théatre de l'injuſtice & de la cruauté. Comme le Prince Mogêne avoit des vûës ſecretes, & que pour les faire réuſſir il falloit qu'il mît les choſes en état que perſonne ne s'y pû oppoſer, il s'étoit acquis un tel empire ſur le Duc, qu'il ne faiſoit rien que par ſes conſeils; mais la ſageſſe & la douceur de ſon gouvernement ne donnant aucun ſujet de s'en plaindre, les envieux de ſon autorité n'oſoient en murmurer. Il y en avoit cependant pluſieurs que Mogêne connoiſſoit même pour être ſes ennemis, & du nombre de ceux qui avoient le plus excité Boleſlas à perdre la famille des Werſchowits. Toute ſon attention ſe bornoit à les abaiſſer de façon qu'ils ne puiſſent lui nuire; & quoiqu'il s'y prît de maniere à ne leur donner aucun ſoupçon, ils ne laiſſerent pas d'être

d'être persuadés qu'il étoit seul la cause du peu de faveur qu'ils avoient auprès du Duc qui les avoit exclus du Conseil & des plus importantes affaires de l'Etat. Entre ceux qui souffroient avec le moins de patience le pouvoir que Mogêne avoit sur l'esprit du Duc, étoit un jeune Seigneur nommé Hirfeld, favori du Prince Uldaric, qui cachoit sous le masque de mille belles qualités les vices les plus pernicieux à un homme de son rang.

Jaloux de la grandeur de Mogêne, & vivement piqué que le Duc ne répandît aucunes de ses graces sur lui, il renfermoit dans le fond de son ame un desir ardent de perdre l'un & de se venger de l'autre. Ambitieux, fourbe & vaindicatif, il ne rêvoit jour & nuit qu'aux moyens de s'agrandir à quelque prix que ce fut; mais comme il n'étoit pas en pouvoir d'agir par lui même, & qu'il lui falloit un sujet capable de servir d'instrument à ses desseins, il n'en avoit point trouvé de plus digne de l'être que

le Prince Uldaric, de qui le feu, l'eſprit & le courage paroiſſoient le rendre ſuſceptible de toutes les brillantes idées que l'ambition donne ordinairement à ceux qui courent au grand titre de Héros. Il l'étudia, & n'ayant pas été long-tems à connoître l'endroit foible de ſon ame, il s'attacha à lui, fit ſa cour exactement, ſe rendit néceſſaire à ſes plaiſirs, & n'épargna rien pour lui prouver ſon zele. Hirfeld étoit aimable d'une humeur agréable & d'un eſprit qui ſçavoit ſe plier à tout. Uldaric en fut charmé, & le rendit bientôt le confident de ſes plus ſecretes penſées. Cependant comme il n'en avoit point qui fuſſent contraires à ſon devoir, & que les préjugés de l'éducation enchainoient encore les mouvemens qui pouvoient s'élever dans ſon cœur contre le pouvoir ſans borne du Prince Mogêne; Hirfeld s'éforçoit envain à lui faire entendre que ce favori l'emportoit ſur lui auprès du Duc; qu'il devoit ſe défier de l'autorité qu'il avoit dans l'Etat;

l'Etat; qu'il étoit impoſſible qu'il eût oublié que Jacomire & lui devoient la vie à celui qui l'avoit ôté à ſon beau frere & à ſes neveux, & qu'il n'y avoit point à douter qu'il ne ſe rendît ſi puiſſant que pour mieux ménager ſa vengeance.

Uldaric écoutoit ces diſcours ſans en être irrité, mais il les combattoit avec force Mon cher Hirfeld, lui diſoit-il, ſi Mogêne avoit eu deſſein de venger Werſchowits, il n'auroit jamais conduit au Trône le fils de Boleſlas, il nous auroit rendus mon frere & moi les victimes de ſon reſſentiment, & ne nous auroit pas élevés avec de ſi tendres ſoins : rendez plus de juſtice à ſa vertu, elle eſt ſans tache; il eſt vrai qu'il s'attribue toute l'autorité; cependant ce n'eſt que pour mieux faire le bonheur du peuple. Jacomire eſt foible, il pourroit ſe laiſſer tromper, Mogêne l'éclaire & ſes lumieres ſont ſeules capables de le guider. He! voila juſtement, Seigneur, reprenoit le perfide Hirfeld, ce qui

vous doit prouver les funeſtes intentions de ce favori. Pourquoi n'a-t-il pas plûtôt mis la Couronne ſur la tête du vaillant Uldaric que ſur celle de Jacomire; il ſçavoit l'extrême difference que la nature a miſe entre vous deux, il ne pouvoit douter que vous ne devinſſiez l'amour de vos ſujets, & que les rares vertus qui brillent en vous, ne vous fiſſent régner avec gloire ſans ſon ſecours; il pouvoit laiſſer le choix au peuple; il eût été pour vous, puiſque cette Couronne quoi qu'héréditaire ſe donne à la pluralité des voix à celui qu'on en croit le plus digne; mais comme l'ambitieux Mogêne prevoïoit aiſément que ſes projets ne reuſſiroient pas ſous un Souverain de qui l'eſprit & les lumieres les auroient pénétrez, il ne vous a préferé Jacomire que pour ſe rendre maitre de ſon ſort & du vôtre.

C'eſt de cette ſorte que l'adroit Hirfeld jettoit dans le cœur du Prince le poiſon dont le ſien étoit abreuvé; & quoique Uldaric ne l'a-

l'avalât pas entiérement, & que ſa vertu l'empêchât encore de ſe laiſſer ſéduire à la confiance qu'il avoit en ſon favori, ne lui permettant pas de douter de ſon zele, il reſolut d'examiner la conduite de Mogêne, & de regler ſur ſes obſervations le jugement qu'il en devoit faire. Et voulant éprouver ſi le pouvoir qu'il avoit ſur le Duc s'étendoit juſqu'à lui, il fut trouver ce Prince, & le pria de donner à Hirfeld une charge importante, qui ſe trouvoit alors vacante. Jacomire facile, bon & qui ne cherchoit que les occaſions de lui marquer ſa tendreſſe, l'embraſſa, lui dit qu'il étoit le maître d'en diſpoſer & la lui promit. Uldaric charmé, & ſe flatant qu'après une pareille promeſſe, il n'y auroit perſonne aſſez hardi pour la faire retracter, annonça à ſon favori ce qu'il venoit d'obtenir pour lui. Hirfeld en fit paroître une vive reconnoiſſance; mais lui fit voir en même tems un eſpece de doute qui le piqua. Ce n'eſt pas Mogêne,

Seigneur, lui dit-il, qui vous a parlé, c'eſt le Duc; & je crains bien que votre attente ne ſoit trompée. Hirfeld, lui répartit le Prince avec fierté, Mogêne peut s'oppoſer ſans crime aux prétentions des particuliers, lorſqu'il les croit injuſtes, mais ſon pouvoir ne ſçauroit balancer le mien.

Hirfeld content d'avoir lancé ſon trait & d'avoir mis le Prince en état de ſe révolter contre l'autorité de Mogêne, en cas qu'elle lui fût contraire, ne répondit rien, & feignit par un reſpectueux ſilence de ſe rendre à ſon ſentiment. Cependant il penſoit juſte. A peine Uldaric fut ſorti de l'appartement du Duc, que Mogêne y entra; & Jacomire l'ayant inſtruit de ce qu'il venoit d'accorder au Prince, ce ſage Seigneur lui répréſenta avec tant de force le danger qu'il couroit, en confiant un emploi de cette importance à un homme du caractere d'Hirfeld, qu'il ſe repentit d'avoir donné ſa parole. Mogêne qui s'imaginoit qu'Uldaric

ric ſe conformeroit ſans peine aux volontés du Duc ſon frere, lui dit qu'il ne devoit point héſiter à la reprendre ; & comme il connoiſſoit tous les défauts du favori de ce Prince, il le peignit à Jacomire avec les plus vives couleurs, ajoûtant que la ſeule conſideration d'Uldaric l'avoit empêché de le porter l'éloigner de la Cour, ayant jugé qu'il n'étoit de nulle conſequence de le laiſſer près de lui puiſqu'il lui plaiſoit, pourvû qu'il ne ſe mêlât de rien, & qu'il n'eut aucun titre dans l'Etat ; il l'avoit ſouffert, qu'il ne lui conſeilloit pas non plus de l'en ſéparer ; mais qu'il faloit abſolument demaſquer au Prince ſon caractere, afin qu'il s'en défiât ; qu'il ne douttoit point que cette connoiſſance ne l'en détachât ſans beaucoup d'efforts, & qu'il ſe chargeoit de lui découvrir des vérités ſi neceſſaires à leur commun interêt.

En effet, perſuadé que le Prince l'écouteroit avec la même déférence qu'il lui avoit marquée

lorſqu'il étoit ſous ſa conduite, il le fut trouver ; & ne croïant pas pouvoir mieux juſtifier le changement du Duc & l'oppoſition qu'il venoit de mettre à ſes déſirs, qu'en l'éclairant ſur Hirfeld, il ne le ménagea point & lui annonça que bien loin qu'il dût eſperer aucune charge, il ne devoit ſon ſéjour à la Cour qu'à ſa faveur près de lui. Uldaric eut beſoin en cette occaſion de toute la diſſimulation dont il étoit capable, pour ne pas faire éclater la vive colére dont il fut ſaiſi. Il ſe contraignit pourtant, & le regardant froidement, je n'aurois jamais crû, lui dit-il, vous trouver contraire à mes volontés, & qu'on m'eût aſſocié au Gouvernement pour vous obeïr.

Seigneur, lui répondit Mogêne ſans s'étonner, Uldaric eſt né pour me commander ; mais il ne doit rien vouloir que de juſte. A ces mots le Prince craignant de s'échaper à quelque emportement le quitta ſans lui repliquer, & paſſa

passa chez le Duc, où laissant un libre cours à son ressentiment, il se plaignit avec une extrême vivacité du peu d'égard qu'on avoit pour lui. Jacomire prenant le parti de la douceur, mit tout en usage pour calmer & justifier Mogêne, mais il n'y put parvenir; & depuis ce jour, la tendre amitié qui les unissoit se relentit de telle sorte qu'on les eût plûtôt pris pour deux concurrens à la Couronne que pour deux freres.

Les traits envenimés d'Hirfeld revinrent alors à la mémoire du Prince; & trouvant son ame disposée à les recevoir, sa vertu commença à chanceler: le dépit animant son ambition, il sentit pour la premiere fois le désir de régner. Comme c'étoit le seul moïen de se venger de ceux dont il croïoit être mépriſé, il s'y arrêta. Son favori qui ne prévoïoit rien d'heureux pour sa fortune, que dans le bouleversement de l'Etat n'épargna ni soin ni peines pour l'affermir dans cette résolution, & lui fit voir tant

de facilité pour l'exécution de ce projet qu'il l'y détermina. Cependant ne voulant pas le tenter inutilement, & devenir la victime de ceux qu'il cherchoit à perdre; il réſolut de ne rien entreprendre & de diſſimuler juſqu'à ce qu'il ſe fût formé un parti aſſez conſiderable pour tout hazarder ſans crainte. Son favori approuva ſa prudence, & tous deux animés de haine d'ambition & de vengence, ils ne ſongerent plus qu'aux moïens de les ſatisfaire. Mais quoi que ces paſſions fuſſent ſuffiſantes pour aveugler Uldaric, peut-être que ſa vertu en eût encore triomphé, ſi l'amour & la jalouſie ne s'y fuſſent pas joints. Tandis que ce Prince & ſon confident travailloient avec ardeur à la perte de Mogêne; ce ſage Prince, qui n'avoit cherché à ſe rendre abſolu ſur l'eſprit du Duc que pour le bien de l'Etat, & tirer en même tems de l'obſcurité, les reſtes malheureux de l'Illuſtre ſang des Werſchowits, ſe croyant parvenu

venu auprès de Jacomire à ce degré de confiance qui ne permet plus aucune reſerve entre le Souverain & le ſujet fidéle, lui découvrit qu'il avoit garenti du trépas l'unique rejetton de cette maiſon, que c'étoit une Princeſſe digne d'un deſtin plus heureux; & il ne lui déguiſa point, que s'il vouloit s'aſſûrer pour jamais le cœur de ſes ſujets, il ne pouvoit mieux y parvenir qu'en leur déclarant ce ſecret, & qu'en partageant ſa Couronne avec cette jeune Princeſſe.

Jacomire de qui l'ame étoit naturellement bienfaiſante, apprit cette nouvelle avec autant de joïe que de ſurpriſe; & veritablement porté à réparer les cruautés de Boleſlas ſon pere, s'informa très exactement de toutes les particularités de cet important myſtere. Mogêne ſatisfit ſa curioſité, & lui fit un ſi beau portrait de Beatrix, c'étoit le nom de la Princeſſe, que le Duc peu ſenſible à l'amour & n'écoutant que ſon amitié pour ſon frere, embraſſa ſon Miniſtre, & le regardant

avec bonté; Mon cher Mogêne, lui dit il, l'indifferent Jacomire ne merite pas une perſonne ſi parfaite, elle auroit ſujet de ſe plaindre d'un tel choix; donnons lui des chaînes moins péſantes à porter: Uldaric eſt ſeul digne d'être ſon époux, c'eſt un autre moi-même & cet hymen ne ſera pas moins agréable aux Bohemiens que le mien. Ils adorent ce Prince, & puiſque le ſang des Werſchowits leur eſt toûjours ſi cher, ils ſeront charmés d'unir à jamais ce qu'ils ont de plus précieux.

Comme l'ambition n'étoit pas ce qui faiſoit agir Mogêne, qu'il n'avoit point d'autre idée dans ce projet, que de rétablir la gloire d'une maiſon à laquelle il s'étoit allié; qu'il penſoit bien moins à l'honneur de couronner ſa Niéce qu'au plaiſir de la rendre heureuſe: & qu'il ne l'avoit propoſée à Jacomire, que dans la crainte qu'il ne ſe fût offenſé s'il eût nommé ſon frere; il ne fut pas fâché de le voir dans ces ſentimens, ne doutant point

point que Beatrix ne préférât Uldaric au Duc. Cependant il ne lui en fit rien connoître ; & veritablement touché de la bonté de ce Prince, il lui répondit avec ſoumiſſion, que de quelque façon qu'il décidât du ſort de ſa Niéce, il ne pouvoit être que glorieux, puiſqu'il daignoit s'y intéreſſer & lui choiſir un époux.

Jacomire l'aſſura qu'Uldaric n'auroit point d'autre épouſe, & qu'il ſentoit une joïe parfaite, de pouvoir donner cette ſatisfaction à la mémoir du Prince Werſchowits. Cet entrétien rempli de confiance de part & d'autre les encourageoit à ne ſe rien déguiſer. Le Duc témoigna à Mogêne le chagrin que lui cauſoit l'extréme intelligence qui régnoit entre Hirfeld & le Prince, & l'eſpoir qui ſe gliſſoit dans ſon ame de le rendre moins ſuſceptible de prévention pour ſes Courtiſans, en occupant ſon cœur des charmes d'une Princeſſe capable d'en être la maîtreſſe abſolue. Mogêne de ſon côté n'é-

ſita point à le réſoudre d'éloigner Hirfeld de la Cour, dans la crainte qu'il ne portât Uldaric à s'oppoſer à l'himen de Beatrix, par la ſeule raiſon qu'elle étoit ſa Niéce & d'un ſang pour lequel ſa famille & lui n'avoient jamais eu que de la haine. Mais comme il falloit agir avec prudence pour ne pas irriter le Prince, ils réſolurent de ne lui parler d'abord que du déſir qu'avoient les peuples, de lui voir une Compagne digne de lui, & d'exciter ſa curioſité ſur Beatrix, par le recit de ſa beauté; & que pour l'obliger à faire attention à ce qu'ils en diroient, le Duc engageroit l'Empereur Othon d'entrer dans leur deſſein, & d'écrire au Prince en faveur de cette alliance; qu'alors ils feroient paroître Beatrix, & que ce ſeroit cette Princeſſe qui lui demanderoit pour premiere preuve de ſa tendreſſe, de lui ſacrifier celle qu'il avoit pour Hirfeld.

Ces meſures étant priſes de la ſorte, ils ne ſongérent plus qu'à les faire réüſſir en mettant promptement

ment leur projet en exécution du côté de l'Empereur. Mais tandis que Jacomire & Mogêne n'étoient occupés que de cet hymen, Uldaric qui ne l'étoit que de vengence & d'ambition, s'étant assuré du cœur des soldats, qui se lassant de l'oisiveté où la paix les retenoit, ne demandoient que trouble & que dissention, & persuadé de l'amour du peuple, il ne trouvoit plus d'opposition à son entrepriſe que dans le fond de son ame. En effet les premiers principes de vertu dont il avoit été nourri vinrent combattre ses nouveaux sentimens avec tant de violence, que malgré tout le pouvoir qu'Hirfeld avoit sur lui, & les preſſantes sollicitations qu'il lui faisoit chaque jour de monter au trône; il sentoit une telle répugnance à franchir les bornes du devoir, qu'il éludoit sans ceſſe sous différens prétextes de se porter à cette extrêmité. Les fréquens entretiens secrets que le Duc avoit avec Mogêne, & plusieurs conseils tenus entre eux & quelques Grands

de

de l'Etat, ſans qu'on l'y eût appellé, ne laiſſoient pas de l'irriter aſſez pour le déterminer; mais lorſqu'il étoit prêt de ſuccomber au déſir de ſe venger & de regner, un regard favorable de Jacomire, un mot du Prince Mogêne, venoient renverſer tous ſes projets. La bonté de l'un, la ſageſſe & l'âge vénérable de l'autre, rappellant à ſon ſouvenir la tendre amitié qu'il avoit eu pour ſon frere, & les obligations qui devoient l'attacher à Mogêne qui l'avoit élevé avec des ſoins paternels, il ſe révoltoit auſſi tôt contre lui-même, & n'enviſageoit plus qu'avec horreur le deſſein de s'en defaire.

Hirfeld avoit trop d'intérêt à connoître ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, pour ne le pas pénétrer; mais bien loin de s'en effrayer, il n'en eut que plus de courage à triompher de ſa vertu. Pour y parvenir, il prit des routes ſi détournées, qu'il étoit preſque impoſſible qu'Uldaric les pût éviter. Tantôt approuvant ſon repentir, tantôt condam-

damnant ſa foibleſſe, & toûjours affectant de craindre qu'on ne tramât quelque choſe contre lui, & qu'il ne devînt la victime de ceux qu'il voulut ménager ; il le mit dans une ſituation d'eſprit ſi cruelle, qu'il ne ſçavoit plus ni ce qu'il devoit faire, ni ce qu'il avoit à redouter.

Un jour qu'il ſe ſentit plus agité qu'à l'ordinaire de ces divers mouvemens, tourmenté d'une triſteſſe involontaire ; & cherchant à la diſſiper, il monta à cheval & ſortit de Prague ſuivi ſeulement d'un Ecuyer. Les dehors de cette ville ornés de bois, & de valons délicieux, l'ayant invité d'y goûter quelques heures le plaiſir de la ſolitude, il pouſſa ſon cheval du côté qui lui parut le moins fréquenté ; & s'étant arrêté dans un bois extrêmement épais, mais entre-coupé de routes charmantes, & de pluſieurs ruiſſeaux dont le doux murmure formoit tout le bruit qui s'y faiſoit entendre, il y mit pied à terre ; & laiſſent à ſon Ecuyer le ſoin

de

de ſon cheval, il s'enfonça dans le plus fort du bois. Là s'abandonnant à ſa rêverie, il marcha aſſez long-tems guidé par le haſard, & ſans aucun deſſein; mais étant parvenu au bout de la route qu'il avoit priſe, & croyant en trouver une autre pour y tourner; il vit avec quelque ſurpriſe qu'une muraille aſſez haute terminoit le bois de ce côté, & mettoit des bornes à ſa promenade.

La longueur de cette muraille lui faiſant juger qu'elle enfermoit le Parc ou les Jardins de quelque maiſon de plaiſance, il la côtoya pour chercher dans quel endroit en pouvoit être l'entrée; mais à peine eut-il fait cent pas, qu'il apperçut une porte qui rendoit dans le bois. Elle étoit entre-ouverte; un mouvement de curioſité dont il ne fut pas le maître le força de la pouſſer, & de jetter les yeux au dedans de ce que les murs lui déroboient. Une allée aſſez ſombre s'offrit d'abord à ſes regards, mais un objet plus intéreſſant les ayant frapés, il

y fixa toute ſon attention. C'étoit deux jeunes Paiſannes dont l'une étoit aſſiſe ſur un banc de gazon, & l'autre à genoux devant elle : les arbres dont la porte étoit preſque offuſquée les empêchant de voir ce qui s'y paſſoit, elles n'apperçurent point Uldaric, & quand elles l'auroient pû, elles étoient ſi fort attachées à leur converſation, qu'il n'eut pas lieu de craindre d'en être remarqué.

L'extrême beauté de celle qui étoit aſſiſe, & les graces qui brilloient dans toute ſa perſonne malgré la ſimplicité de ſon ajuſtement, jettérent ce Prince dans une telle admiration, qu'il fut long-tems ſans ſe pouvoir perſuader que cet objet fut réel ; il n'avoit jamais rien vû de ſi parfait, & ſon cœur paſſa bientôt de l'admiration à l'amour le plus ardent. Cependant quoique cette belle perſonne lui parut d'une condition à ne lui pas inſpirer beaucoup de reſpect, quelque choſe de ſi noble & de ſi majeſtueux animoit ſes moindres actions, qu'il n'en

n'en crut pas la conquête aisée; & malgré sa hardiesse naturelle, il sentit au fond de son ame une crainte que tout son courage ne put vaincre: mais aussi trop amoureux pour s'en éloigner sans chercher à la connoître; il se glissa sans bruit dans le jardin, & fut se placer derriere les arbres qui servoient d'apuy à la belle Païsanne, & prêtant une oreille attentive à ce qu'elle disoit à sa compagne, il entendit que continuant son entretien, elle lui parloit ainsi.

Nos sentimens sont bien différens, ma chere Elise, lui dit-elle, cette solitude qui te déplait si fort, ne m'a jamais paru moins triste, & tu n'as pas plus d'ardeur d'en sortir que j'ai de crainte de la quitter. J'avouë, lui répondit Elise, que je ne comprends pas que vous puissiez penser de la sorte, sur-tout depuis que votre cœur a trouvé quelqu'un digne de l'occuper. Ah de grace! Elise, reprit la belle Païsanne, ensevelis dans un profond oubli, ce fatal secret, mon amitié pour

pour toi m'a forcée à te le confier, mais tu n'en devrois tirer aucune conſéquence deſavantageuſe à ma gloire. Je te l'ai dit, & te le répete encore. Si j'étois en pouvoir de former moi-même un objet capable de m'enchaîner pour le reſte de mes jours, je ne le ferois pas ſur un autre modelle que l'Inconnu dont je t'ai parlé; mais cette idée chimérique n'eſt pas une preuve de la foibleſſe dont tu me ſoupconne. Je ne ſuis point aſſez téméraire, interrompit Eliſe, pour vous accuſer de foibleſſe, & je ne croirois pas que c'en fût une d'aimer un homme qui ſelon que vous me l'avez dépeint, eſt ſi fort au-deſſus des autres; cependant puiſque c'eſt vous déplaire que d'en rappeller le ſouvenir, je garderai ſur cet article un profond ſilence. Suppoſé donc continua-t'elle en riant, que votre cœur ſoit libre, quel charme trouvez vous à reſter en ces lieux; quels plaiſirs y goutez-vous? & pourquoi craignez-vous de les abandonner? La Cour n'offri-

friroit-elle pas à vos regards des objets mille fois plus aimables ; ſûre d'y être admirée, quel agrément n'y trouveriez vous pas ; & quels amuſemens ne s'empreſſeroit-on pas de vous y procurer. La vie obſcure, triſte & languiſſante que nous menons ici, peut-elle l'emporter ſur celle que vous y paſſeriez ? Ha ! ſi vous êtes ſi belle ſous ce ruſtique habit, que ſeriez-vous ſous ceux que vous y porteriez : He ! que je veux de mal au Prince Mogêne d'une ſi longue captivité.

Mogêne à ſes raiſons interrompit-elle, & ſoumiſe à ſes volontés, je ne les combaterai jamais. Il m'aime, mon unique ſoin doit être de lui plaire, & je m'en fais une ſévere loi. D'ailleurs la Cour dont tu crois le ſejour ſi charmant n'en ſeroit pas un pour moi. Grand Dieu ! ajouta-t'elle en ſoupirant ; quel ſeroit mon ſuplice de voir ſans ceſſe Jacomire, Uldaric, objets que mon cœur déteſte & de n'y jamais voir le ſeul digne de mes regards. Mais, reprit encore Eliſe quel ſujet

jet avez-vous de haïr ſi fortement des Princes que vous ne connoiſſez pas & que toute la Bohéme adore. Cette fête dont le hazard vous rendit témoin & dans laquelle le Duc parut avec tant d'éclat, vous a-t'elle donné ſujet de le déteſter ? Pour Uldaric, comme vous m'avez dit qu'il n'y étoit pas ; je comprends encore moins votre haine pour lui, ne l'ayant jamais vû ; qui peut juſtifier de pareils ſentimens ?

Chere Eliſe, lui répondit la belle Païſanne, d'un air majeſtueux, contente-toi des ſecrets de mon cœur & ne cherche point à pénétrer ceux qu'un ordre abſolu me défend de te découvrir. A ces mots cette charmante perſonne s'étant levée, elle prit Eliſe ſous le bras & tournant ſes pas du côté de la maiſon qui étoit entiérement oppoſé à celui d'Uldaric, elle le laiſſa dans un étonnement difficile à décrire.

Cependant il ſortit de ſa place & réprit le chemin du bois : le cœur rempli d'amour, de douleur

&

& de jalouſie. Le reſpect avec lequel Eliſe avoit parlé à cette jeune inconnue, la pureté du langage de cette belle perſonne, ſur tout l'air de grandeur qui perçoit au travers de ſon habillement champêtre lui firent aiſement concevoir que ce n'étoit qu'un déguiſement qui cachoit ſans doute une illuſtre naiſſance; mais qui l'inſtruiſoit en même tems, que Mogêne poſſeſſeur de ce rare tréſor & jaloux de ſon bonheur, la retenoit comme priſonniere dans cette ſolitude; pour la dérober à tous les yeux. Il venoit d'éprouver trop fortement le pouvoir des charmes de cette admirale fille, pour croire que l'âge eut garenti Mogêne des traits de l'amour; & perſuadé que la haine qu'elle venoit de montrer pour Jacomire & lui, ne partoit que des ſentimens que ce Prince lui inſpiroit, toute ſa vertu l'abandonna, & ne voyant plus en lui qu'un rival odieux & qu'un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il couvroit ſes deſſeins ſecrets du voile de la ſa-

ſageſſe : il ne balança plus à s'en défaire. Mais comme ſa jalouſie avoit encore un autre objet, & que le diſcours de l'Inconnuë l'avoit inſtruit que Mogêne n'étoit pas celui qui touchoit le plus ſon cœur, & qu'elle avoit vû quelqu'un qui pouvoit mettre obſtacle au déſir qu'il avoit de leur plaire ; il réſolut de s'introduire dans cette maiſon ſous un nom ſuppoſé ; de ne rien épargner pour ſe faire aîmer de la belle Païſanne, & de l'enlever à ſes Rivaux à quelque prix que ce pût être. Ce fut avec ces ſentimens qu'il rejoignit ſon Ecuyer, & reprit le chemin de la Ville. Sa nouvelle paſſion ne lui permettant pas de taire ſon avanture, il fut à peine de retour dans le Palais, qu'il fit appeller Hirfeld & l'ayant informé de ce qui venoit d'arriver, il le conjura avec tant d'ardeur de l'aider à découvrir quelle étoit cette jeune beauté que Mogêne cachoit ſi ſoigneuſement ; que ce favori ne put douter de la violence de ſon amour, & prévoyant dans le même

inſtant que cette flamme ſeroit favorable à ſa vengeance, bien loin de la combattre il n'épargna rien pour la mieux allumer, & promit de pénétrer un myſtere ſi neceſſaire à leurs deſſeins. En effet, inſtruit par Uldaric de la ſituation de cette maiſon, s'y rendit dès le lendemain, comme un chaſſeur qui s'étoit égaré du reſte de la chaſſe, & qui ne connoiſſant pas les routes du bois cherchoit à s'en informer à la premiere habitation qu'il trouvoit ſur ſes pas. Le hazard propice à ſon artifice le fit dabord adreſſer au maître de cette maiſon, qui tranquilement aſſis ſur ſa porte regardoit danſer de jeune Païſans de ſon voiſinage. C'étoit un vieillard d'aſſez bonne mine; mais qui par ſon air & ſon habillement ruſtique fit juger à Hirfeld qu'il n'étoit pas d'une condition plus relevée que ceux qui danſoient devant lui. Il l'aborda, & l'ayant ſalué, Mon pere, lui dit-il, ne pourrois-je point trouver ici par votre moyen quelqu'un qui me remit dans le

le chemin de la Ville ; animé à la pourſuite d'un Cerf, je me ſuis perdu dans le bois, & ne ſçachant plus de quel côté tourner, j'ai côtoyé le murs de cette maiſon dans l'eſpoir qu'on m'y donneroit un guide.

Vous n'êtes donc pas de ce païs lui demanda le vieillard ? Non repondit-il, je ſuis Polonnois attaché à un jeune Prince de cette nation, qui voyage par curioſité, & qui s'eſt arrêté à Prague pour quelque jours. Je ſuis charmé, reprit le vieillard de vous pouvoir être utile, j'ai pris naiſſance dans la Pologne, & l'amour que je conſerve pour ma patrie me fait chérir tous ceux qui en ſont ; mais, continua-t-il, il eſt à préſumer que vous avez beſoin d'un peu de repos & qu'il n'eſt pas moins neceſſaire à votre cheval ; ainſi faites-moi la grace de prendre ici quelques rafraîchiſſemens, après quoi un de mes garçons vous reconduira à Prague.

Hirfeld qui ne ſouhaitoit que cela ne ſe fit pas preſſer ; & pour

mieux joüer ſon rôle feignit la joïe la plus vive de voir un homme de ſon païs l'embraſſa, le traita d'ami, de camarade & de compatriote; & comme il parloit parfaitement Polonnois ainſi qu'Uldaric, qui ſçavoit preſque toutes les Langues du Nord; il trompa ſi bien le vénérable Païſan, qu'il crut n'en pouvoir pas trop faire, pour lui marquer le plaiſir que lui donnoit une pareille rencontre. Il lui fit mettre pied à terre & tandis que ſes garçons ſe chargerent du ſoin de ſon cheval, il le conduiſit dans une ſale baſſe où la table fut dreſſée à l'inſtant & couverte de pluſieurs ſortes des fruits & de flacons d'un vin délicieux. Hirfeld ſe prêta à tout avec une familiarité qui charma le vieillard: & tous deux s'excitant à boire, le favori du Prince le mit bien-tôt en état d'en dire même plus qu'il ne l'eſperoit; & tournant la converſation ſur la Pologne & la Boheme, il lui demanda par quelle avanture il avoit quitté ſa patrie pour s'établir en ces lieux.

Le

Le bon homme lui repondit ſur le champ qu'il etoit ſorti de Pologne extremement jeune par un eſpece de libertinage; qu'il s'étoit rendu en Allemagne ; qu'il avoit long-tems ſervi dans les troupes Imperiales, & que dans une des guerres entre les Allemands & les Bohemiens ayant été fait priſonnier par un Officier du Duc Boleſlas il s'étoit attaché à lui; qu'il lui avoit fait du bien &,l'avoit mis en ſituation de quitter le ſervice & d'acheter cette Métairie qu'il faiſoit valoir par ſes mains; qu'il s'étoit marié; qu'il avoit perdu ſa femme, dont il avoit eu deux fils, ce qui compoſoit toute ſa famille, & qu'il vivoit avec aſſez d'aiſance pour ne rien déſirer. D'ailleurs continua-t-il d'un air myſterieux en baiſſant ſa vois, je rends ici un ſervice important à un Prince qui peut tout dans la Boheme & qui fera la fortune de mes fils : comme vous étes étranger & que ce ſecret n'eſt d'aucune conſequence pour nos Polonnois, je ne vous deguiſerai point

que le Prince Mogêne ma confié la garde de deux jeunes perſonnes auſquelles il prend un preſſant interêt : elles paſſent ici pour des Païſannes, parentes de feuë ma femme ; elles en portent même les habits, j'ignore qui elles ſont ne les ayant chez moi que depuis ſix mois. Les attentions qu'il a pour la plus jeune qui eſt, dit-on d'une haute naiſſance, ne me laiſſent aucun lieu de douter qu'il n'en ſoit fortement amoureux, d'autant plus qu'il m'a toûjours expreſſement deffendu de la laiſſer parler à qui que ce ſoit.

Mais, réprit Hirfeld, comment vous a t-il choiſi pour cette affaire ? Il vous connoiſſoit donc ? Non, lui répondit le vieillard, mais l'Officier qui m'a ſervi de Patron depuis que je ſuis en ce païs, en qui il avoit une confiance entiere, m'a procuré cet avantage ; ſçachant qu'il cherchoit à cacher ces Inconnues dans quelque maiſon de peu d'apparence, & cependant aſſez près de lui, pour qu'il pût ſe dérober de la Cour & les venir voir

ſans

ſans qu'on s'appercût de ſes frequentes abſences ; la mienne eſt parfaitement diſpoſée pour ce miſtere ; elle n'eſt pas aſſez belle ni aſſés grande pour donner de la curioſité ; une ſeule allée très ſombre en fait toute la promenade, mais elle rend dans le fort du bois par une Porte ſecret qui la termine ; & c'eſt par là que Mogêne ſe rend auprès, d'Ermilie, c'eſt le nom de cette jeune beauté.

Vous exicitez terriblement ma curioſité, lui répondit Hirfeld, en ſouriant ; je ne remetterai peut-être jamais le pied dans la Boheme : mon cher compatriôte me réfuſeriez-vous d'entrevoir un moment une perſonne qui doit être bien extraordinaire, puiſqu'elle captive de la ſorte un Prince de l'âge de Mogêne. Le vieillard parût un peu embarraſſé à ces diſcours & fut quelque tems à réver ; mais Hirfeld le preſſa ſi vivement & fit agir de telle façon, la liqueur qui le mettoit en humeur de parler, qu'il le força de conſentir à le ſatisfaire.

Mais quoi que le vin eût autant de part à ſa complaiſance que ſon indiſcretion naturelle, il conſerva aſſez de raiſon pour le prier de differer cette entrevûë juſqu'au lendemain, craignant que Mogêne n'arivât ce même jour : qu'il n'avoit qu'à ſe rendre le matin à la porte de ſon jardin qui donnoit dans le bois, & qu'il feroit en ſorte de lui faire voir Ermilie, qui ne manquoit jamais de prendre ſon tems pour s'y promener. Hirfeld content de ce qu'il avoit fait pour cette fois, & qui ne vouloit pas rencontrer Mogêne, le remercia, lui toucha dans la main, & lui fit jurer qu'il lui tiendroit parole; enſuite dequoi, prenant congé de lui, il remonta à cheval & ſuivi d'un des fils de cet homme pour lui ſervir de guide, quoi qu'il n'en eût pas beſoin, il le laiſſa, charmé de ſes manieres.

Le jeune Païſan le conduiſit juſques à la ſortie du bois, où feignant de ſe reconnoître, il lui mit une bourſe pleine d'or dans la main

main & le congedia, jugeant bien que cette générosité acheveroit ce qu'il avoit si heureusement commencé; & regagnant promptement la Ville & le Palais du Prince, il lui rendit un compte exact de ce qu'il avoit fait: mais ne se contentant pas de ce que le vieillard lui avoit appris, il y ajouta que Mogêne avoit dessein d'épouser cette Ermilie, & qu'il n'attendoit que l'effet d'un grand projet pour la tirer de sa solitude & faire connoître pour ce qu'elle étoit. Il n'en falut pas davantage au jaloux Uldaric pour le déterminer à se rendre maître d'Ermilie; & concevant aisément qu'il ne parviendroit pas à l'unir à lui s'il ne se mettoit en état d'agir souverainement, & que Jacomire s'opposeroit certainement à cet hymen; il prit enfin la résolution de le détrôner, de régner seul, & de s'assurer de Mogêne. Hirfeld qui n'avoit point eu d'autre vûë depuis sa faveur auprès du Prince, s'étoit fait un parti si formidable, qu'il ne douta point de la reussite de cet-

entrepriſe, puiſqu'Uldaric vouloit bien en être le chef. Ce Prince qui de ſon côté avoit l'armée pour lui en augura de même; & dès l'inſtant ayant envoyé ordre aux troupes ſoumiſes à ſes volontés, de s'avancer vers Prague avec autant de ſecret que de diligence, il ne s'occupa plus que du plaiſir de revoir la charmante Inconnuë, eſperant en apprendre encore plus qu'Hirferd, s'il pouvoit parvenir à l'entretenir. Cependant ſa joie ne laiſſoit pas d'être moderée par la haine qu'elle avoit marquée en parlant de lui, & par la certitude d'avoir deux rivaux également dangereux, l'un par ſon autorité & l'autre par le tendre penchant qui ſembloit l'entrainer vers lui. Comme il ne concevoit pas que cette belle perſonne pût le haïr ne le connoiſſant point & ne lui en ayant jamais donné aucun ſujet, il ne doutoit pas que cette averſion ne vînt des traits envenimés que Mogêne avoit portés contre lui, & ſe flatoit de les détruire en paroiſſant à ſes yeux

tel qu'il étoit en effet ; mais il ne pouvoit s'empêcher de craindre qu'un autre ne ſe fût emparé de ſon cœur. Il ne lui ſuffiſoit pas de bannir la haine, il vouloit encore y faire naître l'amour ; & ce fut dans cette intention que profitant du menſonge d'Hirfeld, il voulut paſſer pour un Prince étranger, & chercher à s'en faire aimer avant que de s'en faire connoître.

Ces differentes penſées l'occuperent tout le reſte du jour, & même une grande partie de la nuit ; & le ſoleil n'en eut pas plûtôt diſſipé les ténébres, qu'il monta à cheval. Hirfeld auſſi diligent que lui, en fit autant, & tous deux vêtus en chaſſeurs & ſans aucune ſuite, ſortirent de Prague & prirent la route des bois dont l'azile de l'Inconnuë étoit entouré. Il étoit de ſi bon matin qu'ils le parcoururent long-tems avant que l'heure du rendez-vous d'Hirfeld ſe fît entendre. Ils paſſerent pluſieurs fois auprès de la porte du jardin ſans y voir nulle apparence qu'on ſongeât

à l'ouvrir. Uldaric que l'amour & la jalouſie agitoient également, promenoit ſon inquiétude de côté & d'autre, tandis qu'Hirfeld ſe tenoit en ſentinelle pour ſe montrer au vieillard ſitôt qu'il ouvriroit : lorſque le Prince qui s'étoit enfoncé dans le bois, crut entendre des voix de femmes qui ſembloient fuir en criant. Quelque occupé qu'il fût de l'objet de ſa flâme, ſa généroſité naturelle le fit d'abord courir vers l'endroit d'où partoit ce bruit pour donner du ſecours à quiconque en avoit beſoin. En effet il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il vit un loup d'une taille énorme qui pourſuivoit deux femmes, qui malgré leur légereté, alloient en être atteintes & dévorées, s'il n'eût arrêté la courſe de ce terrible animal par un coup de fuſil qui le fit tomber mort au moment qu'il étoit prêt à ſe ſaiſir de cette proie.

Ces deux femmes à qui la crainte & la laſſitude commençoient à faire perdre les forces, eurent à peine entendu tirer derriere elles, qu'el-

qu'elles tournerent les yeux du côté d'Uldaric: mais de quel étonnement furent-ils tous deux frapés; le Prince en reconnoiſſant la charmante Inconnuë pour celle à qui ſon adreſſe venoit de ſauver la vie, & cette belle perſonne en voyant expirer le terrible animal & trouvant dans ſon liberateur l'Etranger dont elle conſervoit un tendre ſouvenir. Auſſi ſaiſie de ſurpriſe que de la peur qu'elle avoit euë, elle s'aſſit aux pieds d'un arbre ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Cette action donnant le tems au Prince de s'avancer, il vint à elle & la ſaluant avec reſpect: Que je ſuis heureux, Madame, lui dit-il, d'avoir ſauvé des jours pour leſquels je ſacrifierois les miens avec joye! & que ne dois-je point au hazard de m'avoir procuré une occaſion que j'aurois achetée du plus pur de mon ſang.

Tandis qu'il parloit de la ſorte, Ermilie & ſa confidente le regardoient avec autant d'attention que d'admiration. Cette derniere n'eut pas de peine à lire dans les yeux

de ſa Maîtreſſe ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & ne douta point que celui qu'elle voyoit ne fût l'Inconnu dont elle lui parloit ſans ceſſe. Pour Ermilie, le diſcours d'Uldaric lui faiſant juger qu'il l'avoit vûë quelque autre part, & voulant pénétrer ce miſtere ſans hazarder ſon ſecret, il n'eut pas plutôt ceſſé de parler que le regardant d'un air modeſte, J'ignore, Seigneur, lui dit-elle, ce qui peut m'attirer de pareils ſentimens; je ſuis trop peu de choſe dans le monde, & je vis dans une trop grande ſolitude pour croire que vous ſçachiez à qui vous venez de rendre le plus important de tous les ſervices; mais quoiqu'il en ſoit, vous ne devez pas douter que la reconnoiſſance qu'il merite ne ſoit éternellement gravée dans nos cœurs, & que nous ne ſentions une vive douleur ma ſœur & moi, dit-elle, en montrant ſa compagne, de ne pouvoir vous la témoigner que par de foibles remercimens.

Quoiqu'il paroiſſe, lui répondit-il,

il, que vous ſoyez la plus intéreſſée dans ce que je viens de faire, il eſt cependant certain que je me ſuis rendu ſervice à moi-même en vous ſauvant la vie, puiſque ma mort auroit ſuivi la vôtre; mais ſi vous croiez m'en être redevable, il vous eſt aiſé de vous en acquiter en ceſſant de vouloir paroître ce que vous n'êtes pas. Je vous connois, adorable Ermilie, continua-t-il en mettant un genoux en terre, & quoique je ne ſçache pas abſolument qui vous êtes, j'en ſçais aſſez pour être inſtruit que cette compagne de votre retraite n'eſt point votre ſœur, qu'elle ſe nomme Eliſe, & que c'eſt dans ſon ſein que vous épanchez vos peines & vos plaiſirs. Je vois dans vos regards l'inquiétude où vous jette mes paroles, & que vous accuſez déjà quelqu'un d'indiſcretion; mais raſſurez-vous, trop charmante Ermilie, le hazard ſeul en eſt coupable, c'eſt par lui que j'ai déjà joüi du bonheur d'admirer en vous ce que la nature à formé de plus parfait; c'eſt par lui que

vous

vous vous êtes renduë maîtreſſe abſoluë d'un cœur qui n'avoit encore ſoupiré que pour la gloire, & c'eſt enfin par lui que je ſuis inſtruit qu'il eſt un mortel inconnu.....

Arrêtez, interrompit Ermilie en ſe levant avec précipitation, l'obligation que je vous ai n'autoriſe point un aveu téméraire. Puiſque vous êtes ſi bien inſtruit de ce que je ſuis vous ne devez pas ignorer le reſpect qui m'eſt dû. Je n'en ſortirai jamais, s'écria-t-il en la retenant par ſa robe, & qui que vous ſoyez, vous voyez à vos pieds un Prince qui fera gloire toute ſa vie d'être votre eſclave; pardonnez à l'excès de mon amour celui de ma jalouſie, je crains cet Inconnu, & juſques à Mogêne..... Seigneur, interrompit encore cette belle fille en rougiſſant, n'augmentez pas davantage le trouble qui m'agite, ce que je vous dois me force à vous avoüer que c'eſt avec plaiſir que j'apprends que mon liberateur eſt d'une naiſſance qui me peut faire excuſer ſa hardieſſe, & qu'avec le

ti-

titre de Prince, il ne doit redouter ni Mogêne ni l'Inconnu dont il eſt allarmé. A ces mots s'étant débarraſſée de ſes mains qui la retenoient toujours, en lui deffendant de la ſuivre, elle prit Eliſe ſous le bras & s'éloigna de lui ſi promptement qu'il lui fut impoſſible de lui repliquer. Il fut tenté de la ſuivre, mais réfléchiſſant que cet empreſſement pourroit l'irriter ou la mettre dans quelque danger ſi quelqu'un d'apoſté par Mogêne venoit à ſçavoir cette entrevûë; il fit céder l'amour à la prudence;& le cœur rempli de joie & d'eſpérance, il fut attendre Hirfeld dans l'endroit du bois où ils avoient laiſſé leurs chevaux, ne dautant pas qu'il ne s'y rendît lorſqu'il ne le trouveroit pas ſous les murailles du jardin d'Ermilie. Tandis qu'il s'occcupoit agréablement de ce qu'il venoit d'entendre, cette belle perſonne & ſa compagne regagnerent la porte qui donnoit dans le bois, & y arriverent au moment que Luſiſki l'ouvroit (c'étoit le nom du maî-

tre

tre de la maiſon) pour y faire entrer Hirfeld. Le vieillard & lui furent aſſez ſurpris de ſe trouver ſi prêts d'elles. Ermilie ne le fut pas moins de voir avec Luſiski un homme qui portoit un habit uniforme à celui qu'elle venoit de quitter. Cependant le vénérable Payſant ſe remit aſſez promptement, & voulant favoriſer ſon prétendu compatriotte : Ma fille, dit-il, vous êtes ſortie bien matin, je vous croiois encore endormie. Notre diligence, lui répondit Eliſe, a penſé nous coûter chere, & ſans le ſecours ineſperé d'un chaſſeur ſemblable à celui que nous voyons, nous aurions été la proie d'un loup affamé & le plus terrible qui ſoit dans nos cantons,

O Ciel! s'écria Hirfeld en paliſſant, c'eſt mon Prince. Remettez-vous ; dit alors Ermilie, ſi vous êtes à celui qui vient de nous ſauver la vie, vous pouvez être aſſûré qu'il n'eſt menacé d'aucun danger, & ſi vous voulez ſuivre cette route, vous trouverez l'animal dont il

nous

nous a délivré, & duquel il ne peut être encore fort loin. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'Hirfeld & Luſiski coururent ſur le lieu qu'elle avoit indiqué. Ils y virent le loup mort; mais ne trouvant point le Prince, Hirfeld pria le vieillard de l'accompagner juſques à l'endroit du bois où leurs chevaux les attendoient. Il y conſentit, très curieux lui-même de voir celui qui venoit de tuer cette furieuſe bête. Uldaric y étoit en effet, & fut au devant de ſon favori d'un air qui lui prouva la ſecrette ſatisfaction de ſon cœur; mais craignit qu'il ne ſe découvrît trop devant le Payſan: Seigneur, lui dit il en le lui préſentant, voilà le Pere de la belle Perſonne dont votre bras a garanti les jours, qui vient vous en marquer ſa reconnoiſſance. Le Polonois perſuadé qu'il voïoit un Prince de ſa nation, s'étendit en grands complimens: mais Uldaric en interrompit le cours pour le féliciter d'être pere d'une auſſi charmante perſonne, en l'aſſûrant qu'il

n'y

n'y avoit point de ſervice qu'il ne dût attendre de lui, à condition qu'il lui donnât la liberté de la voir quelque fois. Il n'y a rien, Seigneur, lui répondit-il, que je ne vouluſſe faire pour vous prouver mon zele; mais voilà mon compatriote, dit il en montrant Hirfeld, qui vous dira l'impoſſibilité où je ſuis de vous obéir. Ermilie n'eſt point ma fille, je n'en ſuis que le gardien; comme je vois qu'elle s'ennuye, & que la ſolitude dans laquelle on la retient, lui cauſe ſouvent une profonde mélancolie, je la laiſſe quelquefois ſe promener dans ce bois, aux heures où ie crois qu'elle ne peut être vûë de perſonne; mais je ſerois perdu ſi celui qui m'en rend dépoſitaire ſçavoit que je la fiſſe parler à quelqu'un.

Je ſerois très mortifié, lui répliqua Uldaric en lui donnant une bourſe pleine d'or, de vous cauſer la moindre peine; & puiſque vous ne pouvez me procurer un entretien avec Ermilie, ne me refuſez pas

pas de me faire parler en ſecret à ſa compagne; je me rendrai demain dans ce vallon au couché du ſoleil, obligez-la de s'y trouver, & comptez ſur la gratitude d'un Prince qui peut vous faire une fortune bien au-deſſus de ce que vous eſperez de la généroſité de Mogêne. A ces mots ayant fait ſigne à ſon favori d'achever de le gagner, il ſe lança ſur ſon cheval & reprit le chemin de la ville ſans attendre ſa réponſe.

Luſiski pénétré des bienfaits de la veille & de la libéralité préſente, & qui n'en avoit jamais euë de ſemblables de Mogêne, ne balança point à les mériter par une complaiſance à laquelle il ne voïoit nul riſque, puiſqu'Ermilie ne paroîtroit pas. Dans cette penſée, il promit à Hirfeld de ſatisfaire le Prince, & qu'il feroit conduire Eliſe au rendez-vous, enſuite de quoi ils ſe ſéparerent, Luſiski pour travailler à l'exécution de ſa promeſſe, & le confident d'Uldaric, pour aller rejoindre & ſçavoir le ſujet de la joïe qu'il

qu'il avoit vû briller dans ſes yeux : mais il le trouva dans un état bien different de ce qu'il étoit lorſqu'ils s'étoient quittés. A peine ce Prince étoit-il arrivé à Prague, qu'on vint le chercher de la part du Duc ſon frere. Comme il ne vouloit rien témoigner de ſon mécontentement & que ſon cœur étoit alors dans une aſſiette tranquille, il ſe rendit près de lui ſans héſiter. Jacomire étoit ſeul dans ſon cabinet & ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il fut à lui & l'embraſſant tendrement : Mon cher Uldaric, lui dit-il je ſuis vivement touché d'avoir été contraint de vous refuſer la premiere choſe que vous m'aïez demandé, & plus encore de m'être apperçu que votre amitié pour moi en a ſouffert de l'alteration.

Rendez-la moi, cher Prince, & ſoyez convaincu dans ce jour que la mienne n'a point d'autre occupation que celle de faire votre bonheur. Uldaric attendri par cette reception ; & de qui l'ame étoit préparée par l'amour à prendre de dou-

douces impreſſions, répondit à ces paroles avec la même amitié qu'il avoit reſſentie autrefois pour ce Prince, & trouvant au-deſſous de lui de diſſimuler, il ne lui cacha point combien il avoit été piqué de reconnoître que Mogêne avoit plus de pouvoir que lui ſur ſon eſprit, & le pria de lui pardonner ſi ſon chagrin avoit trop éclaté. Jacomire lui jura qu'il y avoit été ſenſible, mais qu'il ne s'en étoit point offenſé. Oublions mon cher Uldaric, ajoûta-t-il toutes ces altercations, & rendons la Boheme le théâtre de notre réunion & de votre félicité par des liens qui puiſſent lui prouver que nous penſons également, lorſqu'il s'agit du bien & de la gloire de l'Etat. Je me rends juſtice, les rênes du Gouvernement ſont trop péſantes pour mes mains, & je ſuis réſolu de vous les céder en vous faiſant épouſer une Princeſſe digne de vous: vous ſçavez, continua-t-il, les malheurs des Werſchowits, & vous n'ignorez pas que la tragique mort du

du dernier de ces Princes a cauſé la perte de l'infortuné Boleſlas; mais vous ignorez que le Ciel en a conſervé un rejetton par lequel nous pouvons reparer tant de troubles. Oüi mon cher Uldaric, Beatrix fille du Prince Werchowits eſt vivant, & ſes rares beautés la rendant auſſi digne de la Couronne, que les droits inconteſtables qu'y avoient ſes ancêtres: mettez-la donc ſur ſa tête, & regnez avec elle. L'Empereur deſire cet hymen, le peuple le demande, & j'oſe me flater.....

Moi, s'écria le Prince que ſon amour pour Ermilie rendoit inſenſible pour tous les autres objets! Moi que je m'uniſſe au ſang des ennemis de mon pere! Que j'épouſe la Niece de Mogêne! Non, Seigneur, n'attendez pas cet effort de mon amitié, je briſerai pour jamais les nœuds les plus ſacrés, plûtôt que de conſentir à cette ignominie. Je hais Mogêne, je déteſte Beatrix, & ne veux point régner à ce prix. Qu'Othon diſ-

poſe

poſe à ſon gré de ſa famille, & qu'il ne ſe mêle point de la vôtre; ou faites lui ſçavoir que le même bras qui l'a forcé de faire la paix, peut encore lui déclarer la guerre. Il n'eſt pas de notre intérêt, reprit froidement le Duc, de nous rendre Othon contraire, il protege Beatrix, & ſi vous acceptez ſa main ce Monarque renonce pour jamais aux prétentions qu'il croit avoir ſur la Boheme, & vous accorde le grand titre de Roi. Je n'ai pas beſoin de l'Empereur, répondit Uldaric, pour avoir cet avantage, des hommes tels que moi trouvent les Royaumes à la pointe de leurs épées : mais Seigneur ajoûta-t-il avec moins de violence, quel fatal aveuglement eſt le vôtre, ne voyez-vous pas que l'ambitieux Mogêne fait agir tous ſes reſſorts pour ſe faire un paſſage au trône, & nous rendre les victimens de ſa vengeance

Jacomire étoit un bon Prince, il étoit ſage & modéré, mais lorſqu'il étoit aſſûré de la vertu de

quelqu'un, & qu'on oſoit l'attaquer, toute ſa modération l'abandonnoit : il aimoit Mogêne, il le conſideroit, & comme il étoit convaincu qu'il méritoit ces ſentimens ; il ne put ſupporter les injuſtes ſoupçons de ſon frere ; & pour la premier fois de ſa vie, le regardant avec une fierté dont tout autre auroit tremblé. Prince lui répondit-il, vous oubliez que vous parlez à moi, je voulois ne devoir le repos de l'Etat qu'à votre obéïſſance, mais puiſqu'il faut me ſervir de mon autorité ; je vous ordonne d'épouſer Beatrix qui paroîtra dans peu de jours à ma Cour, ou d'aller dans d'autres climats chercher les Royaumes qui ſont à la pointe de votre epée. Ces terribles paroles achevant de faire perdre toute retenuë à ce Prince : Oüi lui répondit-il, je ſerai Roi, & ceux qui m'oſent commander, éprouveront à leur tour les effets de mon juſte courroux. Il ſortit après ce peu de mots, & rentra dans ſon Palais au moment qu'Hirfeld y venoit d'arriver.

Cher

Cher Hirfeld, lui dit-il auſſi-tôt qu'il l'eût apperçu, c'en eſt fait, ne crains plus mes irréſolutions, vangeons nous, & regnons. La fureur dont ſes regards étoient allumés, en parlant ainſi, faiſant juger à ce favori qu'il s'étoit paſſé d'étranges choſes, il le ſupplia de l'en inſtruire.

Uldaric étoit trop outré pour ſe faire preſſer : il lui rapporta tout ſon entretien avec le Duc, & traitant ſes propoſitions d'injuſtice & de tyrannie, Mon cher Hirfeld, continua-t-il, il faut t'avouër ma foibleſſe, les tendres embraſſemens de Jacomire & ſon aveu ſincere de m'avoir offenſé, m'avoient déja ſéduit; mon ame s'en eſt émuë, & j'allois étouffer pour jamais tout mon reſſentiment, s'il ne l'avoit ranimé par ſon ordre barbare, & peut être même ſans l'ardent amour dont Ermilie embraſe mon cœur, aurois-je ſuccombé au déſir de me réünir avec Jacomire; mais que je ſacrifie à la Niece de Mogêne, à la fille de Werſchowits l'unique

objet qui peut faire mon bonheur; non Hirfeld que tout périſſe plûtôt que de m'arracher à ce que j'aime, quand je devrois périr moi-même.

Il ne faut point mourir, Seigneur, interrompit Hirfeld, il faut régner & couronner la charmante Ermilie; n'attendez pas que le Duc & Mogêne mettent obſtacles à vos deſſeins, votre refus les a trop irrités pour ne pas chercher à vous mettre en état de pouvoir rien entreprendre : prévenez ce qu'ils vont ſans doute tramer contre vous; hâtez votre vengeance, & j'oſe vous répondre du ſuccès. Uldaric n'avoit pas beſoin d'être animé; aveuglé par une paſſion dont il n'avoit jamais connu l'empire, déchiré par les traits de la jalouſie, ambitieux & brulant également du déſir de ſe venger & de poſſeder l'objet de ſon amour, Hirfeld ne trouva plus de difficultés à le conduire auſſi loin qu'il le vouloit; & comme la crainte que le Duc ne les fît arrêter, ſe joignoit encore aux mouve-

vement dont ils étoient agités, ils conclurent qu'auſſi tôt que les troupes ſeroient arrivées, ils s'empareroient dans la nuit de la Ville; qu'ils attaqueroient le Palais, & que leur premier ſoin ſeroit de ſe ſaiſir de Jacomire & de Mogêne, & qu'en attendant, Hirfeld feroit répandre parmi le peuple que le Duc & ſon favori vouloient livrer la Boheme à l'Empereur; qu'Uldaric s'y étoit fortement oppoſé, & que pour s'en venger, ils avoient deſſein de l'arrêter & de le faire mourir. Toutes ces meſures priſes de la ſorte, le Prince que ſon amour occupoit ſans ceſſe, & que les dernieres paroles d'Ermilie avoient flaté du plus doux eſpoir, ſe prépara à l'entrevûë qu'il devoit avoir le lendemain avec Eliſe, avec autant d'impatience que s'il n'avoit eu que cette intrigue à ménager; tant il eſt vrai qu'il eſt des événemens marqués par la Providence & par une deſtinée impénétrable, les hommes les moins prudens réuſſiſſent ſouvent contre tou-

te apparence dans les projets les plus difficiles, afin qu'ils trouvent dans le ſuccès même de leurs criminelles entrepriſe, la punition qu'ils ont mérités.

Uldaric éprouva bien-tôt cette vérité. Tout devint favorable à ſes deſſeins; le peuple qui le regardoit comme ſon plus ferme appui, & que ſes qualités exterieures avoient entiérement ſéduit, vivement allarmé du peril dont on le diſoit menacé pour avoir ſoutenu ſes droits, ſe déclara pour lui, & ſe ſeroit porté dès l'inſtant a quelque extrémité ſi ceux qui travailloient à l'animer ne l'euſſent obligé d'attendre les ordres du Prince pour faire éclater ſon zéle. D'un autre côté quelque irrité que fût Jacomire, ſa bonté naturelle & les conſeils de Mogêne l'empêcherent d'en venir juſqu'à la violence contre ſon frere; & n'ignorant pas combien il étoit aimé, l'appréhenſion d'exiter un trouble dangereux les obligeant de temporiſer, ils voulurent le laiſer réflechir ſur ce qu'il devoit faire,

faire, eſpérant que la vûë de Béatrix & ſes ſollicitations de l'Empereur le détermineroient à reconnoître les avantages que cet himen lui procureroit ; & ce fut juſtement cette douceur & cette tranquillité qui donnerent à Uldaric tout le tems dont il avoit beſoin pour arvenir à perdre ceux qui le ménageoient ſi tendrement.

SUITE D'ULDARIC.

XCII. NOUVELLE.

CEpendant ce Prince averti qu'on faiſoit de grands prépatifs, quoique très ſecretement, pour recevoir la niéce de Mogêne, qu'on devoit la faire connoître au peuple avec éclat le lendemain de ſon arrivée qu'on diſoit être dans huit jours, mit toute choſe en état de prévenir ce fatal moment : mais comme ſes affaires politiques étoient trop relatives à celles de ſon amour pour les négliger, l'inſtant de ſon rendez vous ne fut pas plutôt arrivé, qu'il monta à cheval avec Hirfeld. Son attente ne fut

fut point trompée ; Lusiski avoit agi avec tant d'adresse, qu'il avoit averti Elise de ce qu'on exigeoit d'elle sans qu'Ermilie s'en apperçût. Cette fille à qui sa maîtresse avoit avoüé que le chasseur étoit l'Inconnu qu'elle n'avoit pû bannir de son souvenir, & qu'elle sentoit un extrême désir de sçavoir qui il étoit, & par quelle avanture il paroissoit être informé d'une partie de ses secrets, saisit avec joie l'occasion qu'on lui présentoit de s'en instruire. La vie qu'elle menoit l'enuioit de telle sorte, & l'envie d'en sortir la pressoit si forte, qu'elle ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur que d'en voir tirer Ermilie, & se figurant que le Prince Polonnois lui seroit d'un grand secours pour y parvenir, elle ne fit nulle résistance à Lusiski, & lui promit de se rendre au vallon à l'heure marquée.

En effet s'étant apperçuë qu'Ermilie étoit plus triste qu'à l'ordinaire & qu'elle souhaitoit rester seule, elle la pria qu'elle fût un moment prendre l'air, ce qu'elle lui accor-

da d'autant plus aiſément qu'elle ne craignoit point que cette fille pût parler de ce qui la regardoit, lui ayant toujours caché ce qui lui étoit important de tenir ſecret. Ainſi Eliſe ſe voyant en liberté de faire ſa promenade, ſe fit conduire au rendez-vous par un fils de Luſiski. Uldaric y venoit d'arriver; charmé de la voir il mit pied à terre, & laiſſant Hirfeld avec le jeune Luſiski, il fut à elle, & l'ayant ſalué: Pardonnez, aimable Eliſe, lui dit-il, la peine que je vous ai donnée, n'en accuſez que les difficultés que j'ai trouvé à pouvoir entretenir Ermilie; & puiſque ſa confiance en vous autoriſe la mienne, ſouffrez que je vous diſe que votre adorable Maîtreſſe a fait naître dans mon cœur le plus ardent amour, & qu'il faut que je meure ſi je n'apprends par votre bouche qu'elle ne s'oppoſera point aux efforts que je veux faire pour unir mon ſort au ſien. Inſtruiſez-moi donc, chere Eliſe, de la naiſſance d'Ermilie, de ce que Mogêne prétend auprès d'elle;

d'elle quel eſt ſon deſſein en la faiſant paſſer pour une Païſanne, & ſur-tout quel eſt cet Inconnu qui s'eſt offert à ſes regards dans une fête publique, dont elle vous diſoit l'autre jour qu'elle avoit été témoin ? & ſoyez aſſûrée de ma prompte reconnoiſſance.

Il n'eſt pas néceſſaire, Seigneur, lui répondit-elle, d'animer mon zéle par l'eſpoir de la récompenſe ; je vous dois la vie auſſi bien qu'Ermilie, c'eſt un motif ſuffiſant pour m'engager à vous ſervir, & vous portez dans toute votre perſonne un caractere de grandeur qui ne me laiſſe aucun lieu de douter que vos prieres ne doivent être des ordres pour moi ; tout mon chagrin eſt de ce qu'il ne me ſera poſſible de vous informer de tout ce que vous voulez ſçavoir ; cependant ſi votre amour eſt ce qui vous intéreſſe le plus, je puis vous aſſurer que Ermilie n'y ſera point contraire, puiſqu'enfin vous êtes ce même Inconnu qui vous cauſe tant d'inquiétude. Ha ! grand Dieu, in-

terrompit Uldaric tranſporté de joie, ſerois-je aſſez fortuné pour me pouvoir flater d'une telle félicité! Mais comment ſe peut-il que l'admirable Ermilie ſe ſoit ſouſtraite à me regards?

Il eſt aiſé de vous en inſtruire, Seigneur, reprit Eliſe; mais pour vous mieux convaincre de cette vérité, & ſatisfaire en partie votre curioſité, je dois prendre les choſes du plus loin, en vous avoüant que quoiqu'elevée avec Ermilie, j'ignore ſa naiſſance, & ſa patrie. Pour vous éclaircir en quelque ſorte cette obſcurité apprenez que je ſuis fille d'un ancien Officier du feu Duc Boleſlas, nommé Bérau. Mon pere de qui le bien ne répondoit pas à la naiſſance, ne pouvant faire briller ſa famille à la Cour, la retenoit dans un vieux Château que nous avons à l'extrémité de la Boheme. Cette affreuſe ſolitude ayant fait contracter à ma mere une maladie de langueur, elle mourut que je n'avois que deux ans. Peu de tems après ſa mort, mon

pere

pere arriva à ſon Château avec deux femmes & une petite fille de mon âge. Lorſqu'il les y eût inſtalées, il chaſſa tous les anciens domeſtiques, m'ôta ma gouvernante, & me mit ſous la conduite de la mere d'Ermilie ; car, Seigneur, c'étoit elle, & c'eſt le nom qu'elle a toujours porté, ainſi que ſa mere qui n'en avoit point d'autre. Je devins donc ſon éleve & la compagne de ſa fille : mon pere ne reſta pas longtems avec nous, & laiſſa ſes nouvelles hôteſſes maîtreſſes abſoluës chez lui.

Je n'avois pas aſſez de raiſon pour pénétrer ce myſtere ; & charmée d'avoir compagnie, je ne ſongeai qu'au plaiſir d'en profiter. La jeune Ermilie étoit déja trop aimable pour ne pas s'emparer de mon cœur. Je m'y attachai de telle ſorte que j'en étois inſéparable, ce qui me procura l'avantage d'une éducation qui couroit riſque d'être fort négligée ſans cette avanture ; mais la mere d'Ermilie n'oubliant rien de ce qui pouvoit orner l'eſprit de

ſa fille, j'eus le bonheur de ſuivre ſes traces, quoique de loin. Cependant nous ne voyons perſonne. Nos maîtres ſeuls avoient la permiſſion d'entrer dans le Château, & ne nous inſtruiſoient jamais qu'en préſence d'une vieille femme qui avoit nourri Ermilie, dont l'air triſte & ſévere me faiſoit trembler. Nous parvînmes de la ſorte à notre quinziéme années; & comme on nous avoit accoûtumées à nous traiter de ſœurs, je me livrois tout entiere aux familiarités que ſemble exciter la proximité du ſang. Mon pere vint nous voir à peu près dans ce tems, & fut témoin de la liberté avec laquelle je vivois avec Ermilie.

Mais ſoit que cela lui déplût, ou que d'autres raiſons le portaſſent à la modérer, il me prit un jour en particulier; & me regardant d'un air aſſez ſérieux: Ma chere Eliſe, me dit-il, je ſuis charmé de l'union que je vois regner entre Ermilie & vous; mais je ſuis bien aiſe de vous avertir que malgré les bontés

que

que ſa mere & elle vous témoignent, qu'elles ſont d'un rang que vous devez reſpecter: ſe ſont d'illuſtres infortunées, ajouta-t-il, qui ſont nées pour porter des Couronnes. Etrangeres en ces lieux, elles ne m'en ſont pas moins recommandables; leurs malheurs finiront peut-être un jour: ainſi accoûtumez-vous inſenſiblement à plus de circonſpection avec la jeune Ermilie; ne prenez de liberté que celles qu'elle voudra bien vous donner, afin que par cette conduite ſage & réſervée, vous méritiez qu'elle vous enmene avec elle lorſqu'elle pourra revoir ſa patrie avec gloire.

Quoique ces paroles me jettaſſent dans une grande ſurpriſe, je ſentis tant de joie d'apprendre qu'Ermilie étoit d'une haute naiſſance, qu'elle éclata aux yeux de mon pere; il m'en ſçut gré, & m'ayant commandé de ne rien témoigner à cette belle perſonne de ce qu'il m'avoit dit, & d'agir ſelon ſes conſeils, comme ſi c'étoit de mon propre mouvement, il m'embraſſa

braſſa & rejoignit avec moi la mere & la fille. Je les trouvai ſi ſérieuſes que je n'eus pas de peine à contraindre l'excès de ma ſatisfaction ; mais mon pere ne fut pas plutôt parti pour Prague, que ne pouvant plus renfermer ma joie & n'oſant pourtant en dire le ſujet, je me hâtai de faire pluſieurs actions de reſpect avec Ermilie, afin qu'elle s'apperçût du changement de mes manieres, & qu'elle m'en demanda la cauſe.

Mon artifice réuſſit. Surpriſe de me voir agir avec une ſoumiſſion qui ne m'étoit pas ordinaire, elle m'en marqua du chagrin & me fit entendre qu'elle prenoit tous les devoirs que je lui rendois pour un manque d'amitié. Je vous ſuis attaché pour toute ma vie, lui dis-je alors ; mais je ſuis trop éclairée preſentement, pour ne pas juger que ce qui m'étoit permis dans mon enfance ne me ſeroit pas pardonnable aujourd'hui Je ſçais que je n'ai point l'honneur d'être votre ſœur, & que le ſeul auquel je puiſ-

ſe

ſe prétendre eſt que vous préferiez mes ſervices à tous ceux qu'on peut vous rendre, & que vous me trouviez digne de votre confiance. Ce langage l'étonna, & voulant abſolument ſçavoir ce qui m'obligeoit à le tenir, elle me répondit que pour mériter ce que je demandois, il falloit commencer à lui déclarer ce qui me faiſoit parler de la ſorte.

Je ne balançai point, & lui rendit mot à mot la converſation que j'avois euë avec mon pere, croïant être la premiere à lui annoncer cette nouvelle; mais je vis bien qu'elle étoit inſtruite de ſon ſort avant moi. Ma chere Eliſe, me dit-elle en m'embraſſant, qui que je ſois je ne veux point que vous changiez de conduite avec moi; Princeſſe ou particuliere, vous ſerez toujours mon amie. Bérau ne m'a point obligé en vous donnant de pareils avis, ne les ſuivez pas ſi vous voulez me plaire, & ſur tout ne penſez pas que ce ſoit par défiance ſi je ne vous découvre rien

de

de tout ce miſtere ; mais ma chere Eliſe, pour ma ſûreté & pour celle de ceux que j'aime, il faut que je garde un profond ſilence ſur cet article, & la ſeule loi que je vous impoſe eſt de ne me jamais faire aucune queſtion à ce ſujet. Voilà, Seigneur, continua Eliſe, tout ce que j'en ai ſçu, & pendant deux ans que nous avons encore habité notre Château, il ne m'a pas été poſſible d'en apprendre d'avantage. Sur la fin de ces deux année, la mere d'Ermilie étant morte, mon pere y arriva pour la conſoler & la faire changer d'habitation, Elle étoit dans une affliction ſi grande, qu'elle ne ſentit nulle ſatisfaction de quitter notre affreux ſéjour. Pour moi qui me flatois qu'en changeant de lieu, elle changeroit auſſi d'état, j'en eus une véritable joie. Je devois la ſuivre ; mais mon malheur voulut que je tombaſſe dangereuſement malade la veille du départ.

Ermilie ne vouloit point m'abandonner, mais pour de raiſons que je n'ai

n'ai pû ſçavoir, il l'obligea à ne pas retarder ſon voïage, lui promettant que je ne ſerois pas plûtôt convaleſcente qu'il me feroit venir près d'elle; & malgré notre douleur mutuelle il fallut nous ſéparer. Elle monta dans une litiere avec mon pere, ſans ſuite & ſans apparat, & comme il falloit traverſer la Ville de Prague pour ſe rendre dans la maiſon où nous ſommes, le jour qu'elle y arriva ſe trouva juſtement celui où le Duc de Boheme donnoit une ſuperbe Fête au peuple, en rejoüiſſance du retour & des victoires du Prince Uldaric qui n'y parut point par modeſtie, l'affluence étoit ſi grande dans toute la Ville, que la litiere d'Ermilie ne put paſſer, & que le mulletier fut forcé de ſe ranger entre les deux Arcs de triomphe qui ornoient les quatre côtés de la place du Palais du Duc. Ermilie leva un rideau de ſa litiere pour joüir d'un ſpectacle ſi nouveau pour elle; mon pere lui montra Jacomire, qui de deſſus un balcon ordonnoit lui-même la decoration de la place: il étoit ſuperbe-

be & ſa Cour nombreuſe & magnifique ; mais ſes yeux ne s'attacherent pas long-tems ſur lui : un objet moins éclatant en apparence, mais bien plus digne de ſes regards le fixerent tout le tems que la litiere ne peut avancer, & ce fut vous, Seigneur ; il paroiſſoit que vous aviez deſſein d'entrer dans le Palais avec quelque myſtere, cachant même votre viſage de moment en moment, , & ne voulant pas qu'on vous fît plus de place qu'aux autres. Elle remarqua que quelques Gardes vous aborderent avec beaucoup de reſpect & que vous leur fites ſigne de ne rien dire. Cependant pour vous mieux cacher, vous étant mis à l'abri de la litiere, elle eut la ſatisfaction de vous examiner ſans contrainte & de vous graver ſi parfaitement dans ſa memoire, qu'elle a fait de vains efforts pour vous en bannir, Enfin la foule s'éclaircit, vous diſparûtes & la litiere marcha & la conduiſit chez Luſiski que mon pere connoiſſoit. Le Prince Mogêne l'y reçut à ce que j'ai ſçû depuis ;

puis ; après un long entretien ſecret lui fit prendre des habits de païſanne. Me trouvant en état de partir, on me vint chercher & je la rejoignis avec autant de joie, que j'avois eu de douleur de la quitter : elle me rendit compte de tout ce que je viens de vous découvrir, & me dit qu'elle me prioit d'avoir de grands égards à tout ce qu'ordonneroit Mogêne ; qu'elle n'attendoit que de lui le changement de ſon ſort, & qu'elle ne le pouvoit trop ménager ; mais je n'ai pû découvrir ſi c'eſt l'amour ou quelqu'autre motif qui fait agir ce Prince, Ermilie étoit impénétrable ſur cet article ; tout ce que je ſçai, c'eſt que ſon cœur panche entierement de votre côté, & que le ſervice que vous lui rendîtes hier a fortement augmenté ce panchant : cependant ſa vertu ſeule eſt ce que vous avez à craindre, ſi vos ſentimens ne ſont pas dignes d'elle. Elle m'a paru très curieuſe de ſçavoir qui vous êtes, & m'a recommandé de m'en informer à Luſiſki ; mais ſûre de vous

voir

voir aujourd'hui, ce n'eſt que de vous-même que j'en veux être inſtruite, ce qui m'eſt d'autant plus neceſſaire, que je vous avertis que nous changerons inceſſamment de ſéjour: que Mogêne vint hier y préparer Ermilie, & que la crainte de ne vous jamais revoir n'a pas peu de part à la vive douleur dont ſon ame eſt atteinte.

Ne la jamais revoir, s'écria le Prince, ha! chere Eliſe que je mériterois peu le bonheur de lui plaire, ſi je ne riſquois juſqu'à ma vie pour prévenir une telle infortune. De fortes raiſons continua-t-il me contraignent à vous taire mon nom; mais je puis vous aſſurer qu'en offrant à la divine Ermilie & mon cœur & ma foi, je mets une couronne ſur ſa tête; cependant ce qui me trouble encore, eſt la haine qu'elle porte aux Souverains de ce païs. Alors lui declarant de quelle ſorte il les avoit vûës l'une & l'autre la premiere fois, & la converſation qu'il avoit entenduë, il la conjura de l'éclaircir ſur l'averſion qu'Ermi-

lie

lie avoit montrée pour Uldaric & Jacomire.

C'eſt encore un ſecret que j'ignore, Seigneur, lui dit-elle, mais elle ne veut ſeulement pas entendre prononcer leurs noms, & dans ce que je comprends de ſes longs entretiens avec Mogêne, dont elle ſort toûjours en larmes, c'eſt qu'il veut la contraindre de paroître à leur Cour.

J'eſpere, lui répondit-il, la faire changer de ſentiment : cependant aimable Eliſe maintenez-la dans ceux qu'elle a pour moi:je vous tirerai bientôt de votre retraite, & par un deſtin glorieux recompenſant votre attachement pour Ermilie, je vous prouverai mon eſtime & ma reconnoiſſance. En achevant ces mots, il tira de ſon doigt un diamant ſuperbe, & malgré une vive & longue reſiſtance l'obligea de le mettre au ſien, après quoi ils prirent congé l'un de l'autre : & le Prince l'ayant vûë partir avec ſon guide,remonta à cheval & rentra dans Prague ſuivi d'Hirfeld,

plus

plus reſolu que jamais d'enlever Ermilie à Mogêne. En entrant dans ſon Palais, il reçut avis que ſes troupes ſeroient cette même nuit ſous les murs de la Ville.

Cette nouvelle l'affermiſſant dans ſon deſſein, il conclut avec ſon favori d'éclater auſſi-tôt qu'elles ſeroient arrivées, étant impoſſible de les cacher pendant le jour, ou de le faire entrer dans la ville ſans donner de ſoupçon. Hirfeld fut à l'inſtant avertir les conjurés qui devoient ameuter le peuple & livrer un poſte aux troupes du Prince. Tout fut exactement executé & la ſecurité de Jacomire favoriſa de telle ſorte cette funeſte entrepriſe, qu'il ne ſe rencontra aucun obſtacle qui pût la détourner. Uldaric à la tête de ſes Gardes fut ſur les deux heures après minuit ſe rendre maître de la porte par où ſes troupes devoient entrer : comme il étoit regardé avec le même reſpect qu'on avoit pour Jacomire, & que ſes ordres étoient ſuivis avec autant

tant de ſoumiſſion, on ne fit nulle difficulté de la lui livrer.

Il fit auſſitôt défiler ſes troupes; poſa des Corps de-garde à toutes les portes; fit ôter les armes à ceux dont il pouvoit craindre quelques efforts; & s'étant avancé dans la ville en criant liberté, tous les gens de guerre qui étoient dans Prague le joignirent. Le peuple Perſuadé que cette entrepriſe n'étoit que pour prévenir de plus grands malheurs, & que ſon devoir & ſont interêt l'obligeoient de ſoutenir le Prince, parut armé dans toutes les ruës, Hirfeld qui commandoit les mécontens de ſon parti, ſe mit à la tête des plus déterminés; & tandis qu'Uldaric ſe rendoit maître des principaux quartiers, il courut au Palais du Duc, en attaqua la Garde, qui ſurpriſe & preſque ſans deffenſe le laiſſa penétrer juſqu'à la derniere barriere: mais enfin le bruit & le tumulte devinrent ſi grands, & les cris des habitans retentirent de telle ſorte, que l'étonnement cédant

au déſir de ſe deffendre, il ſe fit bientôt un horrible carnage des révoltés & des Gardes du Palais.

Jacomire & Mogêne éveillés par tant de clameurs, & ne ſe doutant en nulle façon de la verité, coururent aux armes en commandant qu'on fût avertir Uldaric & ſe preſenterent avec un courage intrépide pour s'oppoſer aux ſeditieux ; & quoi qu'Hirfeld eût une valeur peu commune, qu'elle fût animée de rage & de fureur, & qu'il fût ſecondé par des gens que la mort n'effrayoit pas, il n'auroit pas évité ſa perte, ſi le Prince ne le fût venu joindre à la tête des ſiens ; mais ſa preſence & la peſanteur de ſes coups ayant changé les choſes de face, les Gardes du Palais furent taillés en pieces & les principaux Officiers faits priſonniers : & comme perſonne ne ſoutenoit le plus juſte parti & que le peuple étoit perſuadé que Jacomire & Mogêne avoient voulu le ſoumettre à l'Empereur, il parut le plus empreſſé à ſervir la vangeance de ceux qui

qui le faiſoient agir. Cette populace ſans ordre & ſans diſcipline eſt mille fois plus dangereuſe que l'armée la mieux conduite ſoutenuë du plus vaillant de tous les hommes; & voyant la victoire ſe declarer pour lui, fendit les rangs, & ſe jettant avec impetuoſité ſur Jacomire & Mogêne, les terraſſerent, les deſarmerent & les traînerent dans les priſons deſtinées aux criminels d'Etat. Cette action de vigueur acheva de faire tomber les armes des mains à leurs deffenſeurs. Ils ſe jetterent aux pieds d'Uldaric, lui demanderent grace en le conjurant de ſe ſouvenir qu'ils étoient du nombre de ſes ſujets.

Cette ſoumiſſion eut ſon effet: le Prince arrêta ſes ſoldats & promit un pardon général à tous ceux qui le reconnoîtroient pour leur ſouverain. Alors on entendit crier de toutes parts, vive l'invincible Uldaric Duc de Bohéme. Au même inſtant ayant poſé ſes troupes autour du Palais, il en prit poſſeſſion; & faiſant avancer Hirfeld, il lui

commanda de rétablir l'ordre & la tranquillité dans la Ville, de mettre Jacomire & Mogêne ſous une bonne garde; mais ſur tout de ne pas ſouffrir qu'on inſultât à leur malheur, ni qu'on attentât à leurs jours. Après cet ordre il détacha un corps de troupes ſous la conduite d'un Officier de confiance, qui l'avoit ſuivi en qualité d'Ecuyer la premiere fois qu'il avoit été à la maiſon de Luſiski, & lui ordonna de l'entourer de ſes gens, & d'empêcher perſonne d'en ſortir & d'y entrer ſous peine de la vie. Après ces ordres dont une partie fut fidélement exécutée, il entra dans l'interieur du Palais où il reçut les hommages des Grands & des principaux de la Ville, les premiers n'ayant pas le pouvoir de s'oppoſer à ce torrent, & les autres croyant faire un acte de juſtice. Uldaric les reçut avec un air de bonté & de majeſté tout enſemble qui les remplit de joïe & d'admiration. Ce Prince leur promit de déclarer le lendemain authenti-

que-

quement les motifs qui l'avoient porté à s'emparer de la Couronne, & de donner une ample juſtification de ſa conduite. Ils répondirent unanimement qu'ils ne demandoient aucun éclairciſſement là-deſſus, & qu'il leur ſuffiſoit de ſçavoir qu'il étoit digne de les gouverner pour le reconnoître pour leur Souverain : & le conjurerent que ſon couronnement ſe fît dès ce jour même.

Mais Uldaric qui vouloit qu'Ermille partageât ſa nouvelle grandeur, & que la cérémonie de ſon hymen fut jointe à celle de ſon avenement, leur dit qu'ayant réſolu de rendre cet inſtant des plus pompeux, & d'en augmenter la magnificence par les nœuds qu'il formeroit avec celle qu'il avoit choiſie pour être leur ſouveraine, il déſiroit qu'on eût tout le tems néceſſaire pour s'y préparer, afin que la Cour & la Ville y fiſſent voir leur zéle avec plus d'éclat. Ce diſcours prononcé avec les graces qui lui étoient naturelles, renouvella

la joie de telle ſorte qu'on n'entendit dans tout le Palais que des cris d'allegreſſe, les Bohemiens n'ayant rien tant à cœur que de voir marier ce Prince. Lorſque ces hommages eurent été rendus & reçus, le nouveau Duc fit dire aux Dames de la Cour de ſe tenir prêtes pour recevoir celle qui devoit être leur Princeſſe; comme on ne la nommoit point, chacun étoit dans la derniere impatience de la voir paroître. Cependant une partie de la nuit ayant été employée à cette étrange expédition, & le jour ayant paru pour éclairer la victoire d'Uldaric, le reſte de la matinée ſe paſſa à pacifier les eſprits, à rétablir l'ordre, & mettre les choſes en état qu'il n'eût rien à craindre de ceux qui plaignoient le ſort de Jacomire & de Mogêne. Lorſque l'amant d'Ermilie eut rempli les devoir où ſa nouvelle dignité l'engageoit, il ne ſongea plus qu'à ſe dérober de la foule pour aller mettre ſa couronne aux pieds de l'objet de ſa flâme. Tandis que l'amour, la haine

&

& la vangeance étoient cauſe de tant de troubles, Eliſe charmée du Prince inconnu étoit rentrée chez Luſisky réſoluë de ne rien épargner pour fortifier l'inclination qu'Ermilie ſe ſentoit pour lui. La continuation de la mélancolie de cette belle perſonne lui donnant occaſion d'en parler, elle s'y prit avec ſon enjouëment ordinaire; & le regardant en ſoûriant : Je ne ſuis pas heureuſe dans mes promenades, lui dit-elle, Madame, quand je ne ſuis point avec vous, j'eſpérois revoir notre libérateur, & je n'ai trouvé que le chaſſeur qui nous parut hier ſi fort inquiet de ſon aventure.

Quoi, ma chere Eliſe, lui répondit-elle, vous avez eu la hardieſſe de ſortir après ce qui nous eſt arrivé, la permiſſion que je vous ai donnée, ne s'étendoit pas plus loin que le jardin de Luſisky, & ſi vous m'euſſiez dit votre intention, je m'y ſerois fortement oppoſée. Je m'en doutois, reprit Eliſe du même ton qu'elle avoit com-

mencé, & c'eſt ce qui m'a forcé à vous la cacher; car enfin ſi j'étois reſtée dans la maiſon, je n'aurois pas ſçû que l'Inconnu eſt un grand Prince qui vous adore, qu'il va tout employer pour vous unir à ſon ſort, & que je vous verrai peut-être bientôt une couronne ſur la tête. Ces paroles ayant fait rougir Ermilie, & quelques larmes étant tombées de ſes yeux, Eliſe n'oſa continuer ſes plaiſanteries, & prit un air plus ſérieux pour la ſuplier de lui découvrir le nouveau ſujet de ſa triſteſſe. Je me ſuis ſouvent apperçuë, ajoûta-t-elle, que vos entretiens avec Mogêne vous mettent dans un état à peu près ſemblable, mais je ne vous ai jamais vû d'une mélancolie ſi profonde, & puiſqu'elle eſt de ſi longue durée il faut que le motif en ſoit auſſi plus conſiderable qu'à l'ordinaire: me cacherai-vous toûjours la cauſe de vos larmes? & le miſtere de vos malheurs & de votre naiſſance ne me ſera-t-il jamais découvert? Je vous ai vû gémir lorſque Mogêne vous fit

fit prendre ces vêtemens ruſtiques, & je vois couler vos pleurs quand je vous annonce la ſurprême grandeur. Je vous l'avoüe, Madame, ce ſecret impénétrable commence à m'allarmer, & je ſuis dans la derniere douleur de connoître par votre ſilence obſtiné que vous m'aimez bien moins que j'avois oſé m'en flater.

Ce reproche, ma chere Eliſe, lui répondit triſtement Ermilie, m'eſt plus ſenſible que tu ne penſe: crois-tu donc, ſi mon ſecret n'eût regardé que moi, que je te l'euſſe ſi long-tems caché ? Ne t'ai-je pas découvert tous ceux de mon cœur ? & ſi par un mouvement dont je ne ſuis pas la maîtreſſe, je t'en ai déguiſé quelque choſe, ne t'ai-je pas laiſſé la liberté d'y pénétrer ? Je t'ai déclaré tous les ſentimens de tendreſſe qui m'entrainent malgré moi vers ce fatal Inconnu que le hazard ne m'a fait retrouver que pour achever de troubler mon repos ? Dequoi donc peut-tu te plaindre ? Dois-tu t'étonner ſi j'ai mur-

murée de me voir réduite dans l'abaiſſement où je ſuis, ne t'ayant pas déſavoüé que je ſuis d'un ſang illuſtre ? Le rang où tu te flate que l'Inconnu veut me placer, n'eſt pas le ſujet des larmes que je répands ici. Plût au Ciel, continua-t-elle en ſoupirant, qu'il fût un Prince aſſez puiſſant pour m'arracher au ſort qu'on me prépare ! Mais, Eliſe, quel eſt-il ce charmant Etranger, pour pouvoir s'oppoſer à ceux qui malgré la plus juſte haine, m'ont deſtinée & promiſe au fils du meurtrier de mon Pere ? Voilà le réſultat des entretiens de Mogêne ; le motif de mes pleurs & celui d'un déſeſpoir qui ne peut finir que par ma mort.

Quoique ces paroles fuſſent encore pleines d'obſcurités pour Eliſe, le ſujet lui parut trop grave, & la belle Ermilie trop affligée pour lui faire de nouvelle queſtions ; & bien loin de lui marquer la curioſité qu'elle venoit de lui inſpirer, elle ne s'occupa qu'à la conſoler en cherchant à lui donner l'eſpoir

que

que quelque bonheur imprévû la tireroit de cette funeſte ſituation, fondant ſon pronoſtic ſur le péril qu'elle avoit couru la veille, & dont elle avoit été garantie au moment qu'elle s'y attendoit le moins: mais Ermilie étoit ſi fortement perſuadée de ſon infortune qu'elle ne goûta aucunes de ſes raiſons, & ne peut ſortir de toute la nuit de l'accablante douleur dont elle étoit ſaiſie; elle en paſſa même une partie dans une grande agitation; & le jour parut à peine que ne pouvant vaincre ſon inquiétude, elle ſe leva, éveilla Elize, & la pria de l'accompagner dans le jardin afin de ſe diſſiper.

Elles étoient prêtes d'y deſcendre quand Luſiski, les entendant marcher & parler, ſe rendit près d'elles; & les abordant avec un air effrayé, leur dit que ſa maiſon étoit entourée de gens de guerre; que toutes les avenuës en étoient gardées & que le bruit & le haniſſement de tant de chevaux l'ayant éveillé, il avoit voulu ſortir pour voir

ce que c'étoit, lorſque pluſieurs cavaliers l'épée à la main, lui avoient deffendu de paſſer outre, ſous peine d'être ſévérement puni comme rebelle aux ordres du Duc, & les conjura de ne pas quitter leurs chambres, dans la crainte qu'on ne les vît & qu'il ne leurs arriva quelque accident. Ce Diſcours fit frémir Ermilie, qui rentrant avec ſa confidente: Chere Elize, lui dit-elle en ſe jettant dans ſes bras, c'en eſt fait, on va ſans doute m'enlever de ces lieux, & je vais devenir la victime de l'amour qu'a Mogêne pour Uldaric & Jacomire; car enfin, Eliſe, c'eſt Uldaric que l'on veut que j'épouſe.

La ſurpriſe d'Eliſe fut extrême à cette nouvelle; mais ne comprenant pas que cette deſtinée fût ſi malheureuſe, elle crut que l'inclination d'Ermilie pour le Prince Inconnu, étoit ce qui lui faiſoit enviſager avec tant de répugnance ſon union avec celui de Bohéme; & réfléchiſſant ſur ce qu'elle lui avoit dit du fils du meurtrier de ſon pere,

qui

qui paroiſſoit n'avoir nul rapport à ce qu'elle craignoit en ce moment. Elle lui demanda ſi Mogêne l'avoit fait avertir qu'il avoit changé de penſée. Ermilie étoit prête de lui répondre lorſque Luſiski vint encore lui dire qu'un des cavaliers qui gardoient ſa porte lui venoit d'apprendre que toute la ville de Prague étoit en armes ; que Jacomire étoit dépoſé ; Uldaric déclaré Duc de Bohéme à la place de ſon frere ; que le Prince Mogêne étoit arrêté, & que ce grand événement venoit de ce que le Duc & ſon favori avoient réſolu de livrer la Bohéme à l'Empereur, & de faire épouſer au Prince Uldaric une Princeſſe qu'il n'aimoit pas.

Ah, grand Dieu ! s'écria Ermilie, s'il ne faut qu'empêcher cet himen pour rendre à Mogêne la liberté & le repos à l'Etat, il n'eſt rien de moins difficile. Cher Luſiski faites en ſorte que je puiſſe parler à celui qui commande les troupes qui ſont autour d'ici, & le calme ſera bientôt rétabli dans la Ville. Le Vieillard

étonné n'eut pas le tems de lui repartir. Un grand tumulte s'étant fait entendre dans ſa cour, il y courut; mais ſa frayeur fut entierement diſſipée à la vûë d'Uldaric, qui par ſa nombreuſe ſuite avoit occaſionné le bruit, dont il s'étoit allarmé. Cependant malgré les reſpects que lui rendoient les Seigneurs dont il étoit entouré, le prenant toujours pour un Prince Polonnois qui ſans doute avoit du pouvoir ſur l'eſprit du Souverain, il le ſalua comme tel, & lui demanda ſa protection auprès d'Uldaric. Le Prince ne put s'empêcher de ſourrire, & l'aſſûra qu'il auroit lieu d'être content; & s'étant fait montrer l'appartement d'Ermilie, il s'y rendit ſeul, ne voulant pas que perſonne fût témoin de ſon entretien. Elle étoit en ce moment dans l'incertitude de ce qu'elle devoit faire, ou d'attendre qu'on vînt l'informer de ce qui ſe paſſoit, ou de ſortir elle-même pour le ſçavoir; & comme elle prenoit ce dernier parti, le Prince entra. Il étoit ſuperbement mis,

quoi

quoiqu'en habit de combat, & jamais elle ne le trouva plus digne des ſecrets ſentimens qui lui parloient en ſa faveur. Sa préſence l'ayant raſſûrée, elle fut au devant de lui, & le regardant avec douleur : Je ne dois plus rien craindre, Seigneur, lui dit-elle, puiſque le Ciel vous amene encore à mon ſecours, & j'oſe me flater que vous voudrez bien vous employer pour me délivrer de mes ennemis. L'incomparable Ermilie, lui répondit-il d'un air reſpectueux, n'a point ici d'ennemis à redouter, & je crois qu'il ſuffit de lui dire que j'y commande pour l'aſſûrer que tout lui ſera ſoumis. Ermilie ſe figurant à ce diſcours que le commandement dont il parloit étoit celui des troupes, une douce ſerenité parut ſur ſon viſage, & ne doutant plus du rang qu'il devoit tenir à la Cour. Puiſqu'il eſt ainſi, Seigneur, continua-t-elle, empêchez Uldaric de pouſſer plus loin ſes injuſtices ; on dit qu'il a dépoſé ſon frere & fait arrêter Mogêne qui vouloient

le contraindre aux nœuds d'un himen qu'il abhorre: Il peut être cruel & barbare à l'égard de Jacomire, ſans que j'y prenne d'autre interêt que celui de redoubler ma haine pour des Princes qui ne ſçavent commettre que des crimes; mais pour Mogêne qu'il lui rende la liberté, puiſque j'atteſte à vos yeux le jour qui nous éclaire que Béatrix déteſte encore plus Uldaric, qu'il n'a de haine & de mépris pour elle. Je vois votre ſurpriſe, ajouta-t-elle ſans lui donner le tems de lui répondre, mais, Seigneur le péril de Mogêne ne me permet plus de garder le ſilence. Vous voyez devant vos yeux le reſte infortuné d'une des plus illuſtres familles de la Bohéme; & pour peu que vous ſoyez inſtruit des affaires de cet Etat, vous le ſerez de mes malheurs en apprenant que je ſuis Béatrix, fille du Prince Werſchowits maſſacré par les ordres du cruel Boleſlas, pere de Jacomire & de cet Uldaric qu'on vouloit me faire épouſer malgré moi.

Qu'en-

Qu'entends-je, juſte Ciel! s'écria le Prince en reculant quelques pas : vous Béatrix vous la Niéce de Mogêne ? Oui, Seigneur, reprit-elle en laiſſant un libre cours à ſes larmes, je ſuis cette Princeſſe qu'un deſtin déplorable pourſuit dès ſa naiſſance : le ſeul Mogêne me reſtoit, il me tenoit lieu de pere, il vouloit me tirer de l'exil où ſa crainte pour mes jours l'obligeoit de me retenir : ſon trop d'attachement pour Uldaric & Jacomire qu'il avoit élevés, lui faiſant enviſager comme un bonheur ſuprême d'éteindre pour jamais le feu de la haine entre leur ſang & le mien, il avoit crut me faire un ſort heureux en m'uniſſant au plus jeune de ces Princes ; il n'a rien épargné pour triompher de mon averſion, en me vantant ſans ceſſe ſa valeur, ſes explois & toutes les vertus que ſon aveuglement lui attribuoit ; mais ſans y parvenir, ma ſeule obéiſſance à ſes volontés alloit me forcer à me ſacrifier ; & le jour de cet himen eût été celui de ma mort ;

ce

cependant le malheureux Mogêne voit aujourd'hui le fruit de ſes tendres ſoins: la priſon & peut-être le trépas vont être le prix de ſon zele & de ſon attachement pour ce Prince. Quiconque ne reſpecte pas ſon frere & ſon Souverain, n'épargnera pas le reſte: & ſi vous n'employez votre pouvoir pour le ſauver, ſi les ſentimens de généroſité qui vous ont déja portés à me ſecourir, ne vous engagent pas encore à nous tirer de ſes barbares mains, vous ſerez témoin de ſa perte & de la mienne.

L'admirable Béatrix étoit ſi fortement occupée de ſa propre douleur, qu'elle ne voyoit qu'une partie de celle dont le Prince étoit accablé; & ne prenant ce qu'elle en appercevoit que pour l'effet de la ſenſibilité qu'on ne pouvoit lui refuſer, elle auroit encore employé ſon éloquence pour le toucher davantage ſi les larmes ne l'euſſent contrainte à s'interrompre; mais le déſeſperé Prince de Bohéme à qui ces paroles venoient d'ouvrir

les

les yeux ſur l'énormité de l'attentat qu'il avoit commis, percé juſqu'au fond de l'ame du trait le plus cuiſant, ne lui permit pas de reprendre la parole, & le regardant avec le déſeſpoir dans les yeux: Ce n'eſt pas aſſez de vous ſecourir, Madame, lui dit-il, il faut vous venger; vous ne ſçavez pas encore tous les crimes d'Uldaric, & combien mérite votre haine: mais pourquoi vous les apprendre? ſa mort ſeule doit vous en inſtruire. A ces mots tirant ſon épée, il en porta la pointe contre ſon eſtomac & s'en alloit percer le cœur, ſans la vigilance d'Eliſe qui moins préoccupée que Beatrix, n'avoit pas détourné les yeux de deſſus ſon viſage & n'en avoit perdu aucun des moumens. Elle ſe jetta ſi promptement au devant du coup qu'il alloit ſe porter, quelle en empêcha l'effet; mais la jeune & tendre Princeſſe auſſi ſaiſie d'effroi que de ſurpriſe en connoiſſant Uldaric, qu'elle croioit haïr dans le ſeul homme qu'elle pouvoit aimer, & le voyant prêt

prêt à ſe donner la mort, ne put réſiſter à cet étrange événement & tomba évanoüie au moment qu'il alloit exécuter ſon funeſte deſſein. Il ne falloit pas moins qu'un objet ſi touchant pour déſarmer ſon bras la crainte du péril que couroit Beatrix ſuſpendit l'effet de ſon déſeſpoir, Il courut à elle, & joignant ſes ſoins à ceux d'Éliſe, ils mirent tout en uſage pour la faire revenir ; il furent long tems ſans y reuſſir, mais enfin ils y parvinrent. Elle ouvrit les yeux, & le Prince ne la vit pas plutôt hors de danger que reprenant ſa premiere réſolution: Pardonnez, Madame, lui dit-il en ſe jettant à ſes pieds, ſi j'ai voulu vous rendre témoin de votre vengeance : je ſouhaitois que mon ſang en coulant à vos yeux, vous ſervît d'une preuve éclatante de mon repentir ; mais puiſque ma mort même vous fait horreur, je vous en épargnerai le ſpectacle, & je vais loin de vous.... Arrêtez, Seigneur, lui dit-elle, je vous dois la vie, & ma reconnoiſ-

ſan-

ſance triomphe de ma haine : vivez & me rendez Mogêne, c'eſt tout ce que j'exige de vous.

Cette belle Princeſſe prononça ces paroles d'une air qui ne donnoit pas lieu de douter qu'elle vouloit être obéie. Le Prince les écouta avec toute les marques d'un profond reſpect; mais ſans qu'elles lui arrachaſſent ſa réſolution. Vous ſerez ſatisfaite, Madame, reprit-il en ſe levant : veuille le Ciel que mes dernieres actions effacent pour jamais les premieres de votre ſouvenir. Il ſortit en chevant ces mots, & remontant à cheval, il fit retirer une partie des troupes qui gardoient la maiſon, & n'y laiſſa que ce qu'il en falloit pour la ſureté de la Princeſſe, avec ordre de lui obéir comme à lui-même; & faiſant approcher Luſiski, il lui déclara hautement qu'il avoit chez lui la premiere Princeſſe de Bohéme, & lui commanda de la traiter & de la ſervir comme telle; & reprenant le chemin de la Ville, il y rentra dans une ſituation bien differente

rente de celle qu'il l'en avoit fait ſortir.

Cependant ayant pris ſon parti il fit aſſembler les Dames dans ſon cabinet, & les ayant inſtruites des avantures & de la naiſſance de Béatrix, il les pria de ſe rendre près d'elle, & de la préparer de venir prendre dans Prague le rang qu'elle y devoit tenir, & recevoir les honneurs qui lui étoient dûs. Elles obéirent avec joie, & tandis qu'elles furent exécuter ſes ordres, il ſe renferma avec le traitre Hirfeld, qui ſurpris de l'extrême changement qu'il remarquoit ſur ſon viſage & de n'avoir point été appellé dans le Cabinet quand ce Prince y avoit mandé les Dames, n'oſoit preſque lever les yeux ſur lui. Uldaric s'en apperçut, & comme il commençoit à déteſter les conſeils qu'il lui avoit donnés, le regardant d'un air terrible: Vous m'avez mal ſervit, Hirfeld, lui dit-il, ſi vous vous étiez mieux informé qu'elle étoit Ermilie, vous ne m'auriez pas rendu le plus criminel de tous les hommes. Car-

enfin

enfin vous avez dû voir que le désir de la posséder avoit plus de part que l'ambition à la résolution que je prenois de m'emparer de la Couronne, & que la seule crainte de la voir entre les bras de Mogêne & qu'on ne m'obligea d'en épouser une autre, m'a déterminé à céder à vos cruels avis. Cependant, continua-t-il avec fureur, cette Ermilie pour laquelle j'ai mis dans les fers, mon frere, mon Souverain, & celui que je devrois regarder comme un pere, cette même Beatrix, fille de Werschowits & niéce de Mogêne, qu'il vouloit unir pour jamais à mon sort; & bien loin de l'avoir servie je viens de l'outrager par le plus affreux de tous les attentats. Il est aisé de juger de l'étonnement d'Hirfeld; mais mille fois plus coupable encore qu'Uldaric ne le croioit, & voïant sa perte assûrée, il pâlit & ne put proferer une parole. Le Prince en fut touché; il l'avoit aimé, & ne s'imaginant pas que son interêt particulier l'eût fait agir,

& ſe flatant qu'il y avoit dans ſa conduite plus d'imprudence & de zéle pour lui, que d'animoſité contre Mogêne, il ne voulut pas augmenter ſa confuſion par la continuation de ſes reproches; & cherchant à le raſſurer en lui découvrant ce qu'il alloit faire: Imprudent Hirfeld, ajouta-t-il, quoique vous ſoyez la cauſe de mon malheur, je laiſſe pas d'en vouloir partager le reméde avec vous Allons, continua t-il, allons rendre la liberté à nos illuſtres Captifs remettons la Couronne ſur la tête de Jacomire, & rendons notre eſtime à Mogêne. A ces mots & ſans attendre ſa réponſe, il ſort de ſon Cabinet, raſſemble prêt de lui les principaux de la Cour, les Chefs de ſes troupes, & porte avec eux ſes pas à la priſon de Jacomire & de Mogêne. Ils étoient enſembles, & le vénérable Oncle de Beatrix le voïant accompagné de tant de monde, ſe perſuadant qu'il ne venoit que pour être témoin de leur trépas, s'avança au-devant de lui, autant

tant que les chaînes qui le retenoient le lui pouvoient permettre.

Oh, Prince! lui dit-il, eſt-ce dans mes leçons que vous avez épuiſé cet excès de cruauté? Je ne veux point ici vous attendrir pour moi; vous n'avancerez que de bien peu mes jours, & ce qui m'en reſte ſeroit trop malheureux ſi vous me laiſſiez vivre. Frapez donc, trop barbare Uldaric, percez ce cœur qui n'eut jamais pour vous que des ſentimens de pere: mais du moins ne comblez pas la meſure de vos crimes par la mort de l'infortuné Jacomire, & ſoyez ſatisfait de l'état déplorable où vous l'avez réduit. Non, Prince, non, Seigneur, s'écria Uldaric en ſe jettant aux pieds de Jacomire, je ne viens point pour achever de me rendre coupable, je viens briſer vos fers, & vous apporter ma tête. Oui, continua t-il, c'eſt aux yeux des principaux membres de cet Etat que je me déclare indigne de clairté du jour, que je rends la Couronne à mon frere & toute ma tendreſſe à Mogêne.

A ces mots ayant fait détacher Jacomire & l'oncle de Beatrix, il mit ſa propre épée dans les mains de ſon frere, & lui découvrant ſon ſein : Puniſſez, lui dit-il, Seigneur, le rébelle Uldaric : un échafaut devroit être le théatre de ſon ſuplice ; mais pour la gloire du ſang qui coule dans ſes veines, il oſe vous ſuplier qu'il ne ſoit repandu que par votre auguſte main ; la vie m'eſt odieuſe ; j'ai violé les loix les plus ſacrées de la nature & de la reconnoiſſance, & j'ai fait la plus ſenſible offenſe à l'illuſtre Beatrix. Je ne puis ſurvivre à tant de forfaits ; & ſi votre bras ſe refuſe à ce trait de juſtice, Mogêne ne doit pas héſiter de venger à la fois, l'Etat, ſon légitime Souverain & l'incomparable Ermilie.

Oh ! mon chere Uldaric, dit alors Jacomire, quel crime ne doit-il pas être effacé par un tel repentir ! S'il eſt honteux de commettre des fautes, il eſt encore plus glorieux de les avoüer & de les déteſter ; bien loin de vous donner la mort, je vous céde

céde ſans peine une Couronne que je ne peux plus porter; trop heureux de pouvoir embraſſer encore celui qui ne m'eſt plus permis de voir. Alors tendant les mains comme un homme qui cherche ſon objet, le déſeſpéré Uldaric reconnut qu'il étoit aveugle. Il fit un cris terrible à cette vûë; & ſe lançant dans les bras de ſon frere: Que vois-je! lui dit-il, & quel eſt le barbare qui contre mes ordres abſolus, a commis cet horrible attentat. La douleur de ce Prince fut ſi vive en ce moment & ſes regrets ſi touchans, que tous ceux qui l'accompagnoient déja pénétrés de ſon répentir ne purent retenir leurs larmes Mogêne encore plus attendri, & que le nom d'Ermilie avoit étonné, s'approcha des deux freres qui ſe tenant étroitement embraſſés, ſembloient vouloir expirer emſemble, l'un de déſeſpoir & l'autre de tendreſſe, & mêlant ſes tranſports aux leurs, les conjura de ſe calmer & d'éclaircir cette fatale avanture.

Jacomire alloit enfin la déclarer,

lorſqu'on vint avertir Uldaric qu'Hirfeld s'étoit mis à la tête des ſéditieux, qu'il avoit attaqué les Gardes du Palais, & qu'il paroiſſoit vouloir s'en rendre maître. Il n'en fallut pas davantage à ce Prince pour lui dévoiler le caractere de ſon indigne favori; & remettant Jacomire & Mogêne ſous une Garde fidéle & ſûre, il courut où ſa préſence étoit néceſſaire. Ses gens faiſoient une vive reſiſtance; mais Uldaric s'étant mis à leur tête, fit connoître auſſi-tôt au perfide Hirfeld, la difference de ſes coups & des leurs ſous leſquels il fit tomber les plus obſtinés des nouveaux rébelles, prit les autres priſonniers, & ſe ſaiſit d'Hirfeld. Ce Chef hors de combat, le tumulte ceſſe, & le Prince l'ayant fait conduire devant Mogêne, déclara hautement les conſeils qu'il lui avoit données; ſon avanture avec Ermilie, & comment il l'avoit déterminé à conſpirer contre le Duc, en l'aſſûrant que Mogêne vouloit épouſer cette belle Inconnuë; &

Mo-

Mogêne l'inſtruiſit à ſon tour que s'étoit par ſon ordre que des ſatellites qui lui étoient dévoüés, avoient paſſé un fer ardent ſur les yeux de Jacomire, au moment que ſes ſoldats les trainoient en priſon.

Comme cette declaration ſe faiſoit au milieu d'une grande affluance de peuple & que cette multitude qui ſe reconnoiſſoit coupable crut ne pouvoir obtenir ſon pardon qu'en faiſant éclater ſon indignation ſur le ſeul qu'elle oſoit attaquer; elle ſe jetta ſur le coupable Hirfeld, qui ſemblable à tous les criminels étoit alors auſſi confondu qu'il avoit paru plein d'orgueil & de courage les armes, à la main & le mit en pieces malgré les ordres du Prince & de Mogêne, qui vouloient que ſon procès lui fût fait dans les formes. La mort de ce perfide remit le calme dans tous les eſprits. Uldaric ramména Jacomire & Mogêne en triomphe au Palais, où non content du repentir qu'il avoit fait éclater, il haran-

gua le peuple pour le rappeller à l'obéiſſance qu'il devoit à ſon Souverain, s'avoüa coupable & conjura le Duc d'ordonner ſon ſuplice. La valeur & l'intrepidité de ce Prince étoient trop connuespour qu'on pût taxer cette action de foibleſſe, & l'on voyoit trop bien qu'elle partoit de ſon deſeſpoir, pour n'être pas touché de ſa ſituation : tous les cœurs s'intéreſſerent pour lui, & mille voix ſe leverent pour demander ſa grace. Le Duc inſtruit de ce qui ſe paſſoit, ſe fit conduire auprès d'Uldaric & l'embraſſant aux yeux de tous ſes ſujets, lui dit hautement qu'il lui commandoit de ceſſer un pareil langage, qu'il n'avoit pas beſoin de grace, puiſqu'il le reconnoiſſoit innocent, & qu'il vouloit qu'il vêcût pour régner avec lui & couronner Beatrix. Les acclamations qui ſe firent à ces paroles ôterent à Uldaric les moïens d'y repliquer ; il s'humilia devant Jacomire & ſe ſoumit à ſes ordres.

Lorſque Mogêne vit le Prince plus

plus tranquille, il le pria de permettre qu'il eût la gloire de lui préſenter lui-même la Princeſſe ſa niéce, avec des ſentimens plus favorable qu'il n'oſoit s'en flater. Uldaric l'embraſſa, & le preſſa de partir, quoiqu'il douta toujours de ſon bonheur; mais l'amour avoit ſi bien remporté la victoire dans le cœur de Beatrix, qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir d'en triompher. En effet cette belle Princeſſe ſe repréſentant qu'Uldaric n'avoit refuſé la fille de Werſchowits que parce qu'il aimoit Ermilie, & que ne ſçachant pas que l'une & l'autre n'étoient qu'une même perſonne, il avoit tout hazardé pour la couronner, quoiqu'il ignorât ſa naiſſance, & jugeant quel devoit être ſon déſeſpoir par l'action qu'il avoit fait en ſa préſence, elle s'étoit ſentie ſi touchée de ſa ſituation, que la compaſſion ſe joignant au penchant de ſon cœur, elle avoit été forcé d'avoüer à la fidéle Eliſe, qu'elle n'auroit jamais ſurvécu à la mort de ce Prince.

Cette adroite confidente pleinement éclaircie de tout le miſtere qu'elle avoit ſi long-tems ignoré, n'oublia rien de ce qui pouvoit diminuer les fautes d'Uldaric, & relever ſes belles qualités; & ne doutant pas que Mogêne ne fût en liberté auſſi-tôt qu'il ſeroit rentré dans Prague, elle la détermina inſenſiblement à ne ſe plus oppoſer à ſes volontés : elle étoit encore dans cette converſation lorſque les Dames de la Cour de Prague arriverent pour lui rendre leurs hommages. Sa beauté miraculeuſe, ſon air doux & majeſtueux,& les graces avec leſquelles elle en furent reçuës, les éblouirent de telle ſorte qu'elles ne firent nulle attention à la ſimplicité de ſon habillement, & ſi cette Princeſſe ne l'eut pas fait remarquer elle même en ſe juſtifiant avec bonté de paroître en cet état devant elles,elles auroient oublié de l'en tirer ; mais revenant de leur premier étonnement, elles s'aquitterent avec empreſſement des ordres d'Uldaric, & donnerent un nou-

nouvel éclat aux charmes de cette Princeſſe, en la parant des ajuſtemens qui convenoient à ſon rang.

Eliſe changea de forme auſſi, & gagna le cœur de celles qui devoient être ſes compagnes, par ſon eſprit & ſon enjouëment. Cependant Beatrix reſoluë de ne point entrer dans Prague qu'elle n'eût revûë Mogêne, attendoit avec impatience l'effet des promeſſes du Prince, lorſqu'elle vit enfin arriver ce ſage favori de Jacomire. Leur entre vûë fut des plus tendres, mais Mogêne ne voulant pas faire languir l'amoureux Uldaric, prit Beatrix en particulier; & lui faiſant connoître qu'il étoit inſtruit de ce qui s'étoit paſſé entre elle & lui, en lui reprochant avec douceur le ſecret qu'elle avoit gardé ſur ſon avanture, il lui apprit tout ce qu'avoit fait ce Prince, & la conjura d'achever de rendre la paix à l'Etat en couronnant ſon amour. Cette belle Princeſſe étoit trop ſincére pour déguiſer ſes ſentimens à Mo-

gêne, elle ne lui cacha rien des mouvemens de ſon cœur ; & ſe conformant à ſes ſentimens, elle n'eut pas de peine à pardonner au Prince, un trouble dont elle ne pouvoit accuſer que ſon amour pour elle. Ainſi n'héſitant point ſur ce qu'elle devoit faire, elle partit pour Prague avec Mogêne, Eliſe & les Dames qui l'étoient venu chercher. Luſiski voulut auſſi l'accompagner. Trois ſuperbes chars, dont elle en occupoit un avec les principales Dames de la Cour, entourés de tous les Gardes qu'Uldaric lui avoit laiſſés, compoſoit ce cortége. La diſtance de cette maiſon à la Ville étoit ſi médiocre, qu'ils y arrivérent en très-peu d'heures : le peuple attentif à tous les événemens de ce jour, pour la voir paſſer, les chars eurent à peine frappé ſes regards, qu'il fit retenir les airs de cris de joie & d'acclamation, avec leſquels il la conduiſit juſqu'au Palais.

Uldaric en ſortit ſuivi de tous les Seigneurs, & le Duc ſe fit mener

ner au-devant d'elle. La préſence de ce Prince lui fit répandre des larmes, mais craignant de renouveller la douleur d'Uldaric, elle en arrêta le cours, & reçut les honneurs que lui rendit Jacomire avec autant de dignité que de modeſtie. Le Duc la conduiſit dans ſon cabinet, où le Prince & Mogêne entrérent ſeuls avec eux. Uldaric que l'amour, la crainte & l'eſpérence agitoient également, ſe jetta à ſes pieds, & la conjura de décider de ſon ſort, en donnant ſon conſentement à ſa felicité, ou le condamnant à ſa mort: elle avoit trop d'intérêt à le rendre heureux pour s'y oppoſer, & le faiſant relever: mon reſpect pour mon Souverain, Seigneur, lui dit-elle, mon obéiſſance pour Mogêne, & ma propre ſatisfaction; puiſqu'il faut vous l'avouër, doivent vous aſſûrer que le jour qui m'unira à votre deſtinée, ſera le plus glorieux de ma vie.

Si le triſte événement dont cet aveu venoit d'être précédé avoit

permis au Prince de faire éclater ſa joie, il s'y ſeroit livré ſans nulle réſerve ; mais l'état de Jacomire modéra ſes tranſports, & ce ne fut que par les tendres remercimens qu'il oſa la faire paroître. Cependant malgré la triſte ſituation du Duc, il voulut que cet hymen ſe fit avec toute la pompe qu'exigeoit le rang de ceux pour leſquels il allumoit ſon flambeau. La ville de Prague le célébra par pluſieurs ſuperbes fêtes, mais il le fut encore mieux par la ſage conduite d'Uldaric, & par la vertu de ſon illuſtre épouſe ; & tous deux prirent tant de ſoin de réparer par leur tendreſſe & leur reſpect pour Jacomire & Mogêne, les maux dont ils avoient été la cauſe, qu'ils en perdirent le ſouvenir. Uldaric gouverna glorieuſement conjointement avec ſon frere. Jacomire fut récompenſé de ſa patience, de ſa bonté & de ſa clémence par une longue ſuite d'années. Uldaric trouva celle de ſon repentir dans une illuſtre poſterité, & dans les éminentes qualités

lités de Beatrix que les Bohémiens admirérent, chérirent & reſpectérent tout le tems de ſa vie, & le ſage Mogêne eut la joie de voir régner un fils de ces auguſtes Epoux, qui par ſa valeur, ſes exploits & le nombre de ſes conquêtes, fut ſurnommé l'Achille de la Bohéme.

LES EFFETS DE LA SYMPATHIE.

XCIII. NOUVELLE.

LE Comte d'Orneval étoit d'une des meilleures maiſons de la Province d'Agenois. Comme il étois fils unique, ſon pere le maria qu'il avoit à peine vingt-ans, ne voulant pas que les grands biens dont il devoit heriter paſſaſſent à ſes collateraux. Quoique le Comte ne prit cet engagement que par obéïſſance, & que ſon cœur penchât même pour une jeune perſonne de condition, amie intime de celle qu'on choiſit pour

être

être ſon épouſe, il ne fit aucun effort pour l'empêcher ; ſoit que ſon inclination fût moins forte que ſa ſoumiſſion aux ordres paternels, ou ſoit que la raiſon triomphât de ſa paſſion, il ne témoigna nulle répugnance pour cet hymen ; enſorte que Madame d'Orneval ne s'appeçut jamais que ſon amie l'eût emportée ſur elle s'il en eût été le maître ; & l'amie de ſon côté n'eut aucun ſoupçon des feux qu'elle avoit fait naître : elle n'y eût peut-être pas été inſenſible, ſon cœur ayant pour le Comte des diſpoſitions auſſi favorables que le ſien en avoit pour elle ; mais tous deux auſſi diſcrets que ſages & prudents ils s'étoient cachés avec ſoin ces mouvemens ſecrets & s'en applaudirent chacun en particulier lorſqu'ils ſe virent engagés ſous des loix différentes : le Comte ayant épouſé Mariane de Riſmont, c'étoit le nom de Madame d'Orneval, & Silvie de Tonnins ſon amie s'étant unie au Marquis de la Sagne.

Ces

Ces mariages qui ſe firent preſque en même tems dans la Ville d'Agen, ayant obligé les deux familles à des complimens reciproques, l'amitié qui regnoit entre Madame d'Orneval & Madame de la Sagne en prit de nouvelles forces; & comme le Comte & la Marquiſe avoient, ſans ſe le dire, un fond d'eſtime l'un pour l'autre que rien ne pouvoit altérer, il ſe fit bientôt entre ces quatre perſonnes une étroite liaiſon. Cependant le Comte d'Orneval vivoit avec ſon épouſe, & Madame de la Sagne avec le Marquis dans une parfaite intelligence, & chacun ſe faiſant une douce habitude de cette ſocieté, ils prirent la réſolution de ne ſe jamais ſéparer & de perpétuer à leurs deſcendants l'amitié qui les uniſſoit en liant des nœuds de l'himenée tous les enfans de différent ſexe qui leur naîtroient de part & d'autre; & pour donner plus de force à la promeſſe qu'ils s'en firent réciproquement, ils en paſſerent un Acte pardevant Notaire.

Leurs

Leurs vœux ne tarderent pas à ſe voir exaucés. Madame d'Orneval mit au jour un fils & peu de tems après, Madame de la Sagne accoucha d'une fille. La joie des deux familles fut extrême; & voulant que ces enfans priſſent dès cet inſtant des ſentimens de tendreſſe à l'épreuve de tous les incidens où la vie de l'homme eſt ſujette, ils leur donnerent une même nourrice. Comme Madame d'Orneval avoit été la premiere à la choiſir, & qu'elle ſe trouva capable de remplir ce deſſein, on lui remit la petite Silvie de la Sagne, qu'elle nourrit conjointement avec le jeune Comte d'Orneval, ne doutant pas que la fraternité d'un même lait ne fît naître dans leurs cœurs, cette ſympathie ſi néceſſaire au bonheur de ceux qui s'engagent ſous les loix de l'himen. Ces deux enfans nourris ſous les yeux des auteurs de leurs jours profiterent de telle ſorte, que peu de mois après leur naiſſance, on démêla ſans peine qu'ils ſeroient les plus par-

parfaites créatures de leurs temps; & l'on vit dès-lors avec autant de ſurpriſe que de ſatisfaction, que par un effet ſingulier de la nature ils étoient tous deux venus au monde avec une branche de Mirthe au-deſſous de la mammelle gauche, comme ſi la Providence ſecondant l'intention de leurs peres avoit voulu les aſſûrer par là de l'amour qu'ils auroient l'un pour l'autre, & de l'approbation qu'elle donnoit à leur union. Ces aimables enfans confirmerent encore cette opinion par le tendre attachement qu'ils ſe témoignerent dès le berceau, ne pouvant ſupporter la plus petite abſence, ni que la nourrice les ſéparât un ſeul inſtant. Ils vécurent de cette façon juſques à l'âge de deux ans, que le Comte d'Orneval & le Marquis de la Sagne ſongeoient déjà à les retirer près d'eux, lorſque la Comteſſe fut attaquée d'une maladie contagieuſe qui la mit au tombeau après huit jours de ſouffrances. Quoique Monſieur d'Orneval

l'eût

l'eût épouſée ſans amour, ſa perte ne laiſſa pas de lui être très ſenſible, le mérite & la vertu de cette Dame la lui ayant rendu chere.

Madame de la Sagne en fut déſolée, elle ne l'avoit pas quittée un moment tout le temps de ſon mal, & dans ſes derniers inſtans elle lui avoit tenu des diſcours ſi touchans en la priant d'avoir ſoin de ſon fils & de lui ſervir de mere, qu'elle crut ne ſentir jamais une plus vive douleur: mais elle connût bien-tôt qu'il eſt des liens encore plus cruels à rompre que ceux de l'amitié. A peine eut-on rendu les honneurs funebres à la Comteſſe, que le Marquis de la Sagne fut ſaiſi du même mal. Le Comte d'Orneval ne l'abandonna point, & eut pour lui conjointement avec la Marquiſe tous les ſoins que l'un & l'autre avoient pris pour ſon épouſe. Mais malgré leurs attentions & l'art des plus habiles Médecins, il expira le huitieme jour, laiſſant Madame de la Sagne & le Comte d'Orneval

neval dans un état qu'on ne peut exprimer. Le Marquis avoit eû tant de complaiſances pour ſon épouſe & lui avoit marqué tant d'eſtime & de tendreſſe qu'elle étoit parvenuë à l'aimer véritablement, on crut qu'elle mourroit avec lui: des évenemens ſi funeſtes coup ſur coup ôterent au Comte les moyens de la conſoler, ſe trouvant lui-même dans une ſituation ſemblable.

Cependant leurs amis communs s'y employerent avec tant de forces & leur remontrerent ſi vivement de quelle conſéquence il leur étoit de ſe conſerver pour leurs enfans, uniques gages des nœuds que la mort venoit de briſer, qu'ils rappellerent leur raiſon pour faire triompher la nature, de l'amour conjugal. Mais Madame de la Sagne ne pouvant ſupporter le ſéjour de la Ville ni ſa maiſon qui lui renouvelloient ſans ceſſe les pertes qu'elle venoit de faire, prit la réſolution d'aller paſſer quelque tems à la campagne: elle en informa le Com-

Comte, & le conjura de lui laiſſer emmener ſon fils avec elle dans la crainte qu'en le ſéparant de la jeune Silvie, il n'en arrivât quelque accident à l'un ou à l'autre; & qu'à ſon retour ils prendroient des meſures pour concilier leur éducation avec leur amitié. Quoique la mort de Madame d'Orneval fût encore trop reſſente pour que le Comte eût d'autres penſés que celles de ſa douleur; la ſecrette inclination qu'il conſervoit pour la Marquiſe ne lui permettant pas de lui rien refuſer, il conſentit ſans héſiter au départ de ſon fils. Il jugea même que la bienſéance démandant que Madame de la Sagne, veuve, jeune & belle ne reçût pas ſes viſites auſſi frequemment que du vivant de ſon époux, ſon fils ſeroit un prétexte plauſible pour la voir ſans donner matiere à la médiſance. La Marquiſe qui, ſans le ſçavoir elle même, n'étoit pas plus guérie que lui du penchant qui les entraînoit l'un vers l'autre, fut charmée de ſa complaiſance, & ſen-

ſentit une ſecrette joie de l'innocent moyen qu'elle venoit de ſe procurer de jouïr quelquefois de la vûë d'un homme qu'elle s'imaginoit ne lui être cher, qu'elle le regardoit comme le pere de celui qui devoit être ſon gendre.

Ce fut dans ces diſpoſitions qu'ils ſe ſéparerent, la Marquiſe pour aller ſe diſſiper à une maiſon de plaiſance qu'elle avoit à quelques lieuës d'Agen,& le Comte reſtant dans cette ville pour régler pluſieurs affaires touchant l'heritage de ſon pere qui venoit de mourir,& le bien qui devoit revenir au jeune d'Orneval par la mort de ſa mere. La campagne & ſes amuſemens champêtres produiſirent bien-tôt leur effet ſur l'eſprit de Madame de la Sagne, & le plaiſir qu'elle prenoit aux tendreſſes enfantines de ſa fille & du jeune Comte ayant entiérement banni la triſteſſe de ſon cœur elle mena pendant pluſieurs mois la vie du monde la plus douce. Le Comte la venoit voir ſouvent, & ne la quit-

toit

toit jamais ſans peine. Elle n'en ſentoit pas moins, mais tous deux attribuant ces mouvemens à des cauſes très-différentes de la véritable, ils ne s'en témoignoient rien. D'Orneval croïoit que l'amour qu'il avoit pour ſon fils étoit la ſource de ſon chagrin quand il quittoit la Marquiſe, & cette belle femme s'imaginoit que l'eſpece de mélancolie qui la ſaiſiſſoit à ſon départ n'avoit point d'autre motif que celui de ſe trouver ſeule après avoir joui d'une compagnie agréable : mais un malheur qu'ils ne prévoyoient ni l'un ni l'autre leur ouvrit enfin les yeux ſur eux-mêmes, & força leur amour à ne ſe plus déguiſer. Comme la nourrice du jeune d'Orneval & de Mademoiſelle de la Sagne étoit une femme raiſonnable, qu'elle étoit même de bonne famille, & qu'elle avoit eû de l'éducation, elle n'avoit pas plûtôt ceſſé de donner ſon lait à ces enfans, que du conſentement unanime de leurs peres & de leurs meres elle en avoit été

été nommée la Gouvernante, pour en avoir ſoin ſous ce titre juſqu'au temps propre à leur donner des maîtres ; & ce fut en cette qualité qu'elle les avoit accompagnées à la maiſon de plaiſance de Madame de la Sagne.

Cette ſolitude étoit compoſée d'un gros pavillon bâti à l'antique, mais commode & magnifique ; d'un parc aſſez grand pour y renfermer differentes promenades ; & qui pour comble d'agrément avoit une porte de derriere qui rendoit ſur les bords de la Garonne. Un bois taillis qui ſéparoit le parc du grand chemin & le chemin de la riviere étoit la promenade la plus ordinaire de la Marquiſe & de ſes enfans ; ces endroit étant d'autant plus agréable, que ſans être vûë elle voïoit paſſer tout le monde & joüiſſoit de l'aſpect de la riviere dans toute ſon étenduë. La Gouvernante qui s'y plaiſoit autant que Madame de la Sagne y conduiſoit ſouvent ſes deux éleves ſans que la Marquiſe y fût. Un jour que cette Dame ne ſe trou-

trouva pas d'humeur de ſortir, la Gouvernante ſuivant ſa Coûtume mena le jeune Comte & Silvie prendre l'air dans ce bois, il faiſoit extrêmement chaud. Après que ces enfans eurent joués quelques tems enſemble le ſommeil les ſaiſit; la Gouvernante choiſit alors le lieu le plus ſomber & le plus frais s'aſſit aux pieds d'un arbre, coucha la petite Silvie ſur ſes genoux & mit le jeune d'Orneval de façon qu'il avoit la tête apuyée ſur ſon bras; & dans cette ſituation s'abandonnant à leur accablement, ils s'endormirent tous trois très-profondement.

On ignore combien de tems dura ce fatal repos; mais il eſt certain que la Gouvernante n'en ſortit qu'aux cris redoublés de la petite Silvie accompagnés de pleurs & de ſanglots. Cette femme s'éveille en ſurſaut & cherche auſſitôt des yeux la cauſe de tant de larmes : mais que fut ſon étonnement & ſa douleur quand elle ne vit plus près d'elle le petit Com-

te, & qu'elle ne l'apperçut point d'auſſi loin qu'elle put porter ſes regards ? Eperduë & tremblante elle prend Silvie dans ſes bras qui ne ceſſoit pas de crier, & parcourant toutes les routes du bois, cherche, appelle, pleure, gémit, & ne trouve rien Outrée de déſeſpoir elle reprend le chemin de la maiſon, & montant dans l'appartement de la Marquiſe ſe jette à ſes pieds lui conte ce qui vient d'arriver, & la conjure de lui donner la mort. Il eſt aiſé de concevoir l'état ou cette nouvelle jetta Madame de la Sagne ; mais ne s'amuſant point à repandre des larmes elle fit promptement monter tous ſes gens à cheval, & leur faiſant prendre des chemins différens en cottoyant toûjours les bords de la Garonne, elle leur ordonna de ne rien négliger pour découvrir ce que cet enfant étoit devenu ; & dépêcha dans le même inſtant un courier au Comte pour le prier de ſe rendre au plûtôt près d'elle, eſpérant qu'il trouveroit en-

encore mieux qu'elle les moyens de recouvrer ſon fils.

Les divers mouvemens qu'elle ſe donna dans cette occaſion, ayant quelque tems ſuſpendu ſa douleur, elle n'en connut la violence qu'au retour de ſes gens qui lui apprirent que leurs recherches avoient été ſans aucun fruit. Ce fut alors que réfléchiſſant ſur la ſituation où cette perte alloit mettre le Comte, les reproches qu'il auroit à lui faire, & ſurtout la haine qu'une ſi cruelle avanture pouvoit faire naître pour elle dans ſon cœur, qu'elle s'abandonna à tout ſon déſeſpoir. Quoiqu'elle aimât tendrement le jeune d'Orneval, & qu'elle fut vivement touchée de ſon malheur, elle ne laiſſa pas de ſentir que les ſuites de ſa mort ou de ſon enlévement l'intéreſſoit encore davantage; & que la crainte de perdre l'eſtime; la confiance & la vûë du pere, l'occupoit encore plus fortement que le deſtin du fils. Cette découverte ſur ſes ſentimens

rappellant à ſa penſée ceux qu'elle avoit eû avant ſon mariage, elle vit avec autant de confuſions que de ſurpriſe qu'elle n'en avoit point changé, qu'au contraire l'amour n'avoit fait que ſe déguiſer au fond de ſon ame; qu'enchaîné, pour ainſi dire, par le devoir & la vertu, il leur avoit obéi pour s'accommoder au tems; mais que depuis ſon veuvage rompant ſes fers & triomphant de ſa raiſon, il s'étoit établi de telle ſorte dans ſon cœur, qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de l'en chaſſer. Cependant plus ſa paſſion avoit de force, & plus elle appréhendoit la colere du Comte : elle ſe repentit même de l'avoir mandé, & ne ſçachant de quel front ſoutenir ſa préſence, elle la craignoit autant qu'elle l'avoit déſirée.

Monſieur d'Orneval, qui de ſon côté avoit fait de ſérieuſes attentions ſur le trouble que lui cauſoit la vûë & l'abſence de la Marquiſe, & qui s'étoit enfin reconnu pour le plus amoureux de tous les hommes

mes, n'eut pas plûtôt reçû ſon courier, que charmé de lui être néceſſaire, que qu'elle ſouhaitât le voir, partit avec tout l'empreſſement d'un homme qui ne connoit de félicité qu'auprès de l'objet de ſa flamme, & ſe rendit à ſa maiſon : tout le monde y étoit conſterné ; mais comme il ignoroit la perte de ſon fils, Madame de la Sagne ayant deffendu à ſon meſſager de l'en inſtruire, & qu'il étoit trop occupé; de ſon amour pour prendre garde à la triſteſſe qui régnoit ſur le viſage des domeſtiques, il fut à l'appartement de la Marquiſe, ſans ſonger qu'au plaiſir de la voir. A peine eut-il il été annoncé qu'elle fut au-devant de lui, & le fit paſſer dans ſon cabinet les yeux baignés de pleurs, le cœur gros de ſoupirs, & ſans pouvoir prononcer un mot.

Un accueil ſi funeſte ne pouvoit manquer d'allarmer le Comte, toute ſa joie s'évanouit, & regardant la Marquiſe d'un air con-

forme au ſien : Quel malheur, Madame, lui dit-il, peut vous mettre dans l'état où je vous vois ? Que vous eſt-il arrivé ? & que faut-il faire pour rendre le calme à votre ame ? Commandez, n'héſitez point, mes biens, mon bras & ma vie ſont plus à vous qu'à moi.

Ah ! Comte, lui dit-elle enfin, je ſçais trop mal garder les dépôts que vous me confiez, pour vous en jamais demander d'autres ; & bien loin d'avoir beſoin de votre vie, je voudrois en vous offrant la mienne, pouvoir réparer la perte que vous avez faite ; & dont je ſuis ſeule la cauſe. L'abondance de ſes larmes l'empêcha de continuer, & d'Orneval ne doutant point que ces paroles ne regardaſſent le jeune Comte : Quoi ! reprit-il douloureuſement, mon fils eſt-il mort ? Son trépas répondit-elle me ſeroit peut-être moins ſenſible, que ce qui vient d'arriver, nous l'aurions ſoigné, vous auriez été témoins des progrès ou du peu de ſuccès des re-

remedes, vous n'auriez rien à me reprocher, enfin nous nous ſerions encouragés l'un & l'autre à le voir mourir, puiſque nous ſçavons qu'il n'eſt point d'âge marqué pour ſortir de la vie; mais que l'ayant confié à mes ſoins, j'ai eu l'imprudence de m'en repoſer ſur une autre, & qu'on l'ait enlevé preſque ſous mes yeux ſans que je puiſſe ſçavoir comment, par qui, & ce qu'il eſt devenu. C'eſt un crime que je ne puis me pardonner, & dont je ne penſe pas pouvoir jamais me conſoler.

Le Comte aimoit trop cherement ſon fils pour n'être pas vivement pénétré de cette nouvelle; la nature produiſit ſon effet, il tomba ſur un fauteüil comme un homme accablé du coup qu'on lui portoit; & fixant ſes yeux ſur la terre, il fut près d'un quart d'heure dans un morne ſilence, pendant lequel la Marquiſe acheva de l'inſtruire de cet accident, & des mouvemens qu'elle s'étoit donné pour chercher cet

enfant. Mais ce n'eſt pas aſſez, continua t-elle, pour réparer ma faute & cette perte, je me dis tout ce que vous pouriez me dire; je connois toute l'étenduë de mon peu d'attention, & je ne ſonge qu'aux moyens de m'en punir; mais du moins j'aurai la conſolation de vous les fournir moi-même, & ce n'eſt que dans cette intention que je vous ai fait venir. Ainſi Comte, ajoûta-t-elle, acceptez mes biens & ceux de ma fille, ne m'en laiſſez que pour me retirer avec elle dans un Couvent où je prendrai le voile, & le lui ferai prendre auſſi-tôt qu'elle ſera en âge ſi le Ciel la fait vivre, tout ce que j'ai devoit être à votre fils, je l'ai perdu, il eſt juſte de vous en rendre poſſeſſeur. Si ma fille étoit capable de le remplacer ou que ſes jours puſſent vous ſatisfaire, je vous en laiſſerois auſſi le maître; cependant diſpoſez de ſon ſort, je vous l'abandonne, & me ſoûmets moi-même ſans murmure

à

à tout ce que vous ordonnez : trop heureuſe encore ſi vous trouvez dans notre fortune & dans nos vies dequoi remplir votre juſte vengeance. La Marquiſe parloit du fond du cœur, ſes pleurs confirmoient la ſincerité de ſe paroles, elles firent ſortir le Comte de ſa triſte rêverie, & levant les yeux ſur elle elle lui parut ſi belle dans ſa douleur, qu'il en ſentit diminuer la ſienne, & croître ſon amour ; & voyant qu'elle attendoit ſa réponſe : Je ne puis nier, Madame, lui dit-il, que la perte de mon fils ne me ſoit extrêmement ſenſible, de trop fortes chaînes m'attachoient à lui pour regarder ce malheur avec fermeté, s'il m'étoit cher par les droits du ſang & de la nature, il me l'étoit encore plus par les nœuds de la douce alliance qu'il devoit former entre nous ; cependant quel que ſoit mon déſeſpoir, il ne m'aveugle pas au point de vous rendre reſponſable de ce fatal événement, ni d'accepter

des offres qui bien loin de l'adoucir ne feroient que l'augmenter. C'eſt bien aſſez, grand Dieu, ajoûta-t-il en ſoupirant, de perdre mon fils ſans me priver encore de la ſeule conſolation qui me reſte : Je la trouve en vous, Madame, continua-t-il, notre malheur eſt preſque égal, je pleure un fils, & vous regretez un gendre, je ne dois pas être moins ſenſible à votre perte que vous l'êtes à la mienne : Tous mes biens paſſoient avec mon fils dans votre maiſon en épouſant Silvie, mais puiſqu'enfin le Ciel en a diſpoſé d'une autre ſorte, réparons notre commune infortune par des liens encore plus fort que ceux qui devoient nous unir ; & puiſque vous me rendez maître du ſort de votre fille, ſouffrez qu'elle devienne la mienne ; & qu'en m'attachant à vous par les nœuds de l'hymenée, je lui rende un pere à la place d'un époux, c'eſt l'unique moyen de ſécher mes larmes & de me faire oublier la perte de mon fils,

fils, je vais tout employer pour ſçavoir ſon deſtin, mais quel qu'il puiſſe être, le mien ne ſera jamais heureux que vous n'ayez conſenti de l'unir au vôtre.

Quoique Madame de la Sagne ne s'attendît nullement à cette propoſition, & qu'elle en fût d'une ſurpriſe extrême, ſon cœur ne laiſſa pas d'y trouver une ſécrette ſatisfaction: elle ſe contraignit pourtant; & conſervant toute ſa modération dans une conjoncture auſſi délicate, elle répondit au Comte avec ſageſſe, que quoiqu'elle fût perſuadée que ce mouvement ne partît que de l'excès de ſa généroſité, elle n'en étoit pas moins ſenſible à l'honneur qui lui faiſoit; mais que malgré la différence de leurs biens, la maiſon de la Sagne n'étant pas de l'opulence de celle d'Orneval, elle ne vouloit point en abuſer; qu'il diſpoſeroit toûjours du ſort de ſa fille, & que ſans former des nœuds dont il pourroit peut-être ſe repentir, elle ſe faiſoit une

ſevere loi de le laiſſer le maître des biens & de la deſtinée de la mere & de la fille.

Non, non, Madame, interrompit-il en ſe jettant à ſes pieds, ce que j'oſe vous propoſer n'eſt point l'effet d'un premier mouvement, c'eſt celui d'un amour de pluſieurs années. Mon obéïſſance aux ordres d'un pere, & ce qu'exigeoit de moi le mérite & la vertu de Madame d'Orneval, l'avoit forcé de prendre le titre de ſimple amitié : mon reſpect pour votre ſageſſe & mon eſtime pour votre époux, l'avoient condamné au ſilence : mais les barrieres qui nous ſéparoient n'ont pas été plutôt rompuës, qu'il s'eſt fait ſentir à mon cœur avec plus de violence que jamais, & qu'il faut enfin que je meure ou que vous ne viviez plus pour moi. L'ardeur avec laquelle le Comte s'énonçoit ne donnant pas lieu de douter de celle de ſa paſſion, la Marquiſe en fut attendrie ; & ne voyant rien qui l'obligeât à s'oppoſer à ſon penchant,

chant, elle lui tendit la main, & le regardant avec tendreſſe : Ha ! Comte, lui dit-elle en rougiſſant, que j'ai de regret ; que la perte de votre fils m'ôte l'eſpérance de donner un jour à ma fille une ſatisfaction pareille à celle que je reçois.

Ce peu de mots ayant aſſûré le Comte de ſon bonheur il le ſignala par les plus tendres remercimens ; & comme ſi l'aveu de la Marquiſe eût ranimé ſon amour pour ſon fils, il en prit une nouvelle réſolution de ne rien épargner pour découvrir ce qu'il étoit devenu. En effet Madame de la Sagne & lui partirent le même jour pour Agen, où ils informerent les Magiſtrats de cet accident, & prirent les meſures néceſſaires en cas que ce fût un rapt, toutes les apparences y étoient : on fit une exacte recherche dans le bois & dans tous les environs ; & ne trouvant aucun indice qui pût faire juger que l'enfant eût été enlevé & dévoré par quelque bête féroce, on eut lieu de croire que

les hommes ſeuls y avoient contribués. Le Comte d'Orneval étoit extrêmement riche, il n'avoit qu'un couſin germain pour unique héritier en cas qu'il mourût ſans enfans ; & l'on pouvoit imaginer que ce parent qui n'étoit pas à ſon aiſe, n'avoit pas été trop content de ſon mariage & de la naiſſance du jeune Comte. D'un autre côté les héritiers de Madame d'Orneval avoient auſſi leur intérêt à la mort de cet enfant pour ſe faire rendre la dot de la mere. Toutes ces choſes donnoient de violens ſoupçons d'un attentat prémédité ; cependant comme on ne pouvoit rien prouver contre eux, & que le Comte ne voulût pas intenter un procès qui auroit déshonoré les parens de ſa femme, perſuadé que de quelque main que ce fût, il ne reverroit jamais ſon fils, & qu'on avoit ſans doute fait périr cet innocent, il aima mieux rendre le bien de ſa mere que devioler un crime dont la punition ſeroit une tache éternelle ſur cette famille,

mille, qui rejailliroit même ſur ſon fils en cas qu'on le retrouvât un jour.

A l'égard de ſon parent, il crut que s'il avoit été capable d'une pareille trahiſon dans l'eſpoir que ſon bien lui retourneroit, il s'en vangeroit aſſez en ſe remariant; & qu'il trouveroit ſon ſupplice dans l'inutilité de ſon crime. Ainſi donc après avoir fait toutes les perquiſitions poſſibles, avoir promis de grandes récompenſes à quiconque rapporteroit l'enfant, qu'il étoit aiſé de connoître à la marque extraordinaire qu'il avoit apporté en naiſſant, & pris toutes les précautions qui pouvoient le mettre en état de reprendre la dot de feu ſa femme ſi ſon fils lui étoit rendu, il épouſa Madame de la Sagne adopta ſa fille, & par ſon contrat de mariage la nomma ſon unique héritiere en cas qu'il n'eût point d'enfant du ſecond lit, & déclara que s'il en avoit, elle partageroit également avec eux. Cet himen ſe fit ſans aucune pompe,

mais

mais avec une égale ſatisfaction des deux époux. La nouvelle Comteſſe n'épargna rien pour faire oublier au Comte la perte de ſon fils ; & par ſes ſoins, ſa tendreſſe & ſes complaiſances, elle lui tint bientôt lieu de tout. Cependant la jeune Silvie de la Sagne croiſſoit chaque jour en beauté de même qu'en âge ; & comme un malheur apprend à ſe garantir d'un autre, Madame d'Orneval craignant un ſort pareil à celui du Comte, ne la perdoit jamais de vûë, & devint ſa premiere Gouvernante. Son éducation ne lui donna pas de peine, le Ciel ayant doüé cette belle fille de toutes les qualités qui rendent recommandables les perſonnes de ſon ſexe & de ſa condition : ſon eſprit & ſa raiſon dévancerent beaucoup le nombre des années : & quatre ans de mariage s'étant écoulés ſans que la Comteſſe en eût aucun fruit, le Comte n'eſpérant pas en voir naître, s'attacha de telle ſorte à Silvie, qu'elle n'auroit pas été plus tendrement

aimée

aimée de ſon propre pere. Madame d'Orneval lui avoit inſpiré de ſi bonne heure les ſentimens d'amour & de reſpect pour le Comte qu'il eut de la joie de la voir répondre aux ſiens auſſi parfaitement qu'il pouvoit le déſirer. Ce fut de la ſorte que près de vingt ans ſe paſſerent, pendant leſquels la beauté & les grands biens de Mademoiſelle de la Sagne attirerent pluſieurs partis conſidérables ; mais cette belle perſonne peu touchée de leurs hommages, & ſe ſentant une répugnance invincible pour eux, demanda avec tant d'inſtant au Comte & à la Comteſſe de ne la point engager ſous les loix de l'himen, qu'ils furent obligés d'y conſentir l'aimant trop pour vouloir la contraindre : elle n'ignoroit pas à qui elle avoit été deſtinée, Madame d'Orneval ne lui avoit rien caché de tout ce qui s'étoit paſſé entre le Comte & elle, & ſouvent elles regrettoient enſemble la perte du jeune d'Orneval : Silvie même croioit ſe ſouvenir de l'avoir

l'avoir vû; & ſoit que malgré ſa grande jeuneſſe, elle en eût véritablement conſervé l'idée, ou que lui ayant conté pluſieurs fois l'avanture qui les avoit ſéparés, elle en eût rempli ſon eſprit, elle n'en parloit jamais ſans émotion, & proteſtoit qu'elle ſe ſouvenoit parfaitement de la douleur qu'elle avoit ſentie & des cris qu'elle avoit fait quand on l'avoit enlévé; mais qu'elle n'avoit nulle idée de ceux qui s'étoient alors offerts à ſes regards, ne pouvant ſe rappeller ſi c'étoit des hommes ou des bêtes; cependant l'impreſſion que cet accident avoit fait ſur ſon cœur étoit ſi forte, & les invincibles nœuds qui l'attachoient au jeune Comte, avoient lié ſon cœur de telle ſorte, qu'elle ne ſentoit que de l'indifference pour ceux qui prétendoient à ſa main; & qu'elle avoüoit qu'il étoit des momens où ſon ame s'atriſtoit involontairement, comme ſoûpirant après un objet dont l'abſence la faiſoit gémir, ce qui lui avoit fait contracter

ter une eſpece de mélancolie qu'elle ne pouvoit vaincre.

Mais bien loin que cet air de langueur diminuât ſes charmes, il ne les rendoit que plus redoutables; & ſi le déſir de plaire eût accompagné les traits qui partoient de ſes yeux, il eſt peu de perſonnes de ſon ſexe qui euſſent pouſſé plus loin ſes conquêtes. Monſieur & Madame d'Orneval firent leurs efforts pour la déterminer à prendre un engagement; & comme ils connoiſſoient ſa prudence & ſa vertu, ils la laiſſerent maîtreſſe de faire un choix; en l'aſſurant d'y ſouſcrire. Elle leur montra une vive reconnoiſſance de leurs bontés, mais elle n'en profita point; & ferme dans la réſolution de fuir l'himen, elle leur fit ſi bien connoître que ce ſeroit la rendre malheureuſe, qu'il n'en parlerent plus, & congédierent tous les prétendans. Cependant la Comteſſe ſurpriſe qu'avec tant de beauté & tant d'adorateurs, elle conſervât cette inſenſibilité,

fibilité, lui en fit un jour quelques reproches, mais avec douceur & ſa tendreſſe ordinaire. Ma chere Silvie, lui dit-elle, je crains bien que l'indifférence dont vous faites gloire à preſent, ne devienne la ſource de votre infortune; car enfin le cœur eſt fait pour être occupé, & perſonne ne peut ſe vanter de n'avoir jamais rien aimé, vous aimerez quelque jour, & vous placerez peut-être mal votre inclination, & vous en rougirez: vous voudrez en triompher, & vous perdrez votre repos, au lieu qu'en prenant un époux digne de vous, l'obligation de remplir votre devoir, les ſoins qu'exigent l'himen & les occupations d'une femme vertueuſe vous garantiroient de ce précipice.

Je ne crois pas, Madame, lui répondit-elle, vous avoir donné lieu de penſer que j'aye jamais des ſentimens contraires à ma naiſſance, & je puis vous aſſûrer qu'ils ſeront toujours dignes de l'éducation que j'ai reçuë; mais pour vous

vous ôter en quelque ſorte la crainte qui paroît vous troubler, je ne vous déguiſerai point que ce n'eſt nullement l'inſenſibilité de mon cœur qui m'éloigne du mariage. Je vais vous étonner, Madame, continua-t-elle, mais la douce liberté dans laquelle vous m'avez élevée de vous dire toutes mes penſées ne me permet pas de vous cacher ce qui ſe paſſe dans mon ame: J'aime, ajouta-elle en ſoûpirant, mais ſans avoir d'objet réel, quelque choſe occupe mon cœur, & j'ignore ce que c'eſt, il le cherche, il l'attend, & ſe flate à chaque inſtant de le voir paroître: j'ai fait mes efforts pour le trouver dans le nombre de ceux dont vous m'aviez laiſſé le choix; mais qu'ils ſont éloignés des perfections de celui dont je me ſuis faite une ſi charmante idée; tel eût été ſans doute le jeune d'Orneval s'il eût vécu, puiſqu'il m'étoit deſtiné, & que par une bizarerie que je ne puis comprendre, il eſt le ſeul qui ſe preſente à mon eſprit

eſprit quand je veux réaliſer l'objet qui doit triompher de ma liberté. Avec de tels ſentimens vous ne devez pas apprehender que l'amour l'emporte jamais ſur ma raiſon: un homme auſſi parfait que je me le repreſente ne peut être que digne d'entrer dans votre famille: les qualités que je lui donne ne ſe trouvent point ſans naiſſance & ſans éducation, par conſéquent je ne pourrai rougir de mon choix; & ſi le Ciel n'en a point formé de ſemblable, & que mon idée ne ſoit qu'une chimere qui ne doive ſon être qu'à la difficulté de me plaire, vous devez encore moins craindre pour mon repos & pour ma gloire.

Quelque extraordinaire que le diſcours de Silvie parût à la Comteſſe, il étoit accompagné de tant de raiſon qu'elle ne put le combattre: elle ſe retrancha ſimplement à lui prouver que les choſes les plus innocentes portées à un certain dégré, devenoient auſſi condamnables que celles qui l'étoient dans

dans toutes leurs circonſtances; que la véritable ſageſſe conſiſtoit autant à régler nos idées, que notre conduite; qu'il étoit auſſi blâmable de ſouhaiter des choſes impoſſibles, que de s'abandonner à celles qui paroiſſent nous convenir; que le fantôme après lequel ſon imagination la faiſoit courir, lui ſembloit encore plus dangereux pour ſon repos qu'une paſſion dont l'objet ſeroit déterminé; qu'elle étoit charmée de la ſçavoir ſi difficile ſur le mérite de celui qui devoit la toucher; mais qu'il ne falloit pas auſſi que ſa prévention fût portée trop loin, puiſqu'il étoit certain qu'il n'y avoit perſonne de parfait ici-bas, & qu'elle la conjuroit d'employer toute ſa raiſon pour arrêter le progrès des idées qu'elle s'étoit formées.

Mademoiſelle de la Sagne reçut cette remontrance avec ſoumiſſion, & promit à la Comteſſe de ſuivre ſes conſeils; & comme elle ſentoit en elle-même toutes

les

les conſéquences de l'état de ſon cœur, elle travailla de tout ſon pouvoir à l'en tirer, mais inutilement; l'invincible objet qui s'en étoit emparé étoit plus fort qu'elle; plus elle vouloit en détourner ſa penſée, & plus elle s'y attachoit; & voyant qu'elle faiſoit de vains efforts pour en triompher, elle ne s'occupa plus que du ſoin de cacher ce qui ſe paſſoit au fond de ſon ame, & dans pluſieurs entretiens qu'elle eut avec la Comteſſe ſur ce même ſujet, elle ſe contraignit ſi bien, qu'elle la crut entiérement guérie de cette eſpece de foibleſſe. Elle étoit dans cette ſituation lorſque Madame d'Orneval reçut une lettre d'une ſœur qu'elle avoit à Paris qui lui étoit extrêmement chere, & qui par l'éloignement des lieux déſeſpérant de la revoir jamais, lui marquoit la vive douleur qu'elle reſſentoit de ce que leur deſtinée les avoit établies ſi-loin l'un de l'autre, & que l'eſpace qui les ſéparoit mit un ſi grand obſtacle au plaiſir qu'el-

qu'elle auroit de l'embraſſer, de connoître Monſieur d'Orneval, & de faire éclater ſa tendreſſe pour Mademoiſelle de la Sagne de qui la Renommée lui avoit appris l'étonnante beauté & les rares vertus. Le Comte étoit preſent à la lecture de cette lettre; & voyant qu'elle tiroit des larmes à Madame d'Orneval, il lui demanda en riant ſi elle ſeroit d'humeur à faire ce voyage. La Comteſſe repondit du même ton que rien au monde ne lui feroit tant de plaiſir; que ſa ſœur l'avoit élevée, qu'elle l'avoit toujours aimée & conſidérée comme ſi elle eût été ſa mere; & que jugeant bien que ſon grand âge lui faiſoit apprehender de mourir ſans la voir, elle ſeroit charmée de pouvoir lui donner cette ſatisfaction; mais que ſa raiſon dominant toujours ſes deſirs, elle les faiſoit céder ſans peine à ſon devoir, & que ce dernier l'attachant à ſon époux & à ſa fille préferablement à ſa ſœur, elle ne jugeoit pas à propos d'exiger ce voyage de leurs complaiſances,

ou de s'en ſéparer pour le faire elle ſeule.

Nous ne nous ſéparerons point, reprit le Comte, je pretends que nous le faſſions enſemble; & puiſque Silvie ne veut point nous quitter, & qu'elle borne ſes plaiſirs à ceux que nous pouvons lui donner, il eſt juſte de lui en procurer de plus amuſans; elle ne connoît que ſa Province, elle n'y voit perſonne digne d'elle conduiſons-là dans d'autres lieux, peut être y trouvera-t-elle le terme de cette indifference qui la prive d'un époux. Quoique ce deſſein parut ſe former en badinant, il fut exécuté très-ſérieuſement. Le Comte d'Orneval avoit un deſir extrême de marier de ſon vivant Mademoiſelle de la Sagne, & de donner ſon nom à celui qu'elle épouſeroit; & comme il étoit preſque auſſi difficile qu'elle, & qu'il ne voyoit rien dans le païs qui le ſatisfît, il avoit réſolu depuis quelques jours de la mener à Paris avec la Comteſſe, de leur faire goûter les plaiſirs de cette grande

Ville

Ville, de produire Silvie à la Cour, & de voir si dans le nombre de la brillante Noblesse dont elle étoit composée, il ne s'en trouveroit point qui pût la déterminer à changer d'état, persuadée que sa beauté, sa sagesse & ses richesses ne manqueroient pas de prétendans; & ce fut dans cette pensée qu'il saisit le prétexte que lui donnoit la lettre de sa belle sœur. Il communiqua ses idées à la Comtesse, qui n'ayant point d'autres volontés que les siennes, les approuva, & se mit en état de les remplir.

Pour Mademoiselle de la Sagne, tous les lieux de la terre lui étoient égaux; cependant elle ne fut pas fâchée d'avoir une occasion de se distraire: le trouble secret dont son cœur étoit agité commençoit à l'inquiéter, & dans l'espoir que la diversité des objets le dissiperoit, elle se prépara au départ avec une joie qu'elle n'avoit point encore sentie. Monsieur d'Orneval étoit d'une opulence qui le mettoit en situation de sacrifier de grosses sommes à son

plaiſir ſans s'incommoder ; & comme il étoit naturellement magnifique, il n'épargna rien pour que ſon ſéjour à Paris & à la Cour, lui fit honneur. Il écrivit dans cette Ville à un de ſes amis pour qu'il lui arrêtât un Hôtel, & fit partir ſes équipages un mois devant lui, afin de trouver tout prêt à le recevoir en arrivant, & ne garda pour l'accompagner que deux valets de chambres ; & lorſqu'il eut appris qu'on l'attendoit avec impatience il ſe mit en chemin. Madame d'Orneval étoit dans ſa litiere avec ſa fille, le Comte & ſes deux valets de chambre étoient à cheval, & devoient prendre des chevaux frais à toutes les couchées. Les femmes de la Comteſſe étoient parties devant dans les voitures publiques, pour ſe trouver toujours dans les endroit où l'on s'arrêteroit pour ſe repoſer. Les commencemens de ce voyage furent des plus agréables ; Mademoiſelle de la Sagne y parut d'une humeur charmante, & jamais elle n'avoit été ſi contente &

ſi belle : cette joie continua juſques à Limoges ; mais à quelque diſtance de cette Ville en traverſant un épaiſſe forêt qu'il falloit paſſer de toute néceſſité, ſix Cavaliers maſqués & le piſtolet à la main, attaquerent le Comte, tuerent le Muletier & ſe mirent en devoir d'arracher Madame d'Orneval & ſa fille de ſa litiere.

On juge aiſément de quelle frayeur elles furent ſaiſies, & les cris dont elles firent retentir la forêt. Monſieur d'Orneval moins étonné du péril qu'il couroit que de celui de deux perſonnes ſi cheres, ſoutenu de ſes valets de chambre, tira d'abord ſur ceux qui vouloient les enlever, il en tua deux ; mais leur compagnons ayant lâché leurs coups, donnerent la mort à l'un de ſes gens, caſſerent un bras à l'autre, enſorte que le Comte reſtant ſeul contre quatre, auroit infailliblement ſuccombé dans ce combat malgré ſon courage & ſa valeur, ſi le Ciel ne lui eût envoyé du ſecours au moment qu'il en eſperoit le moins.

Un jeune Soldat à cheval qui paſſoit le même bois pour ſe rendre à Limoges, entendant les cris redoublés de la Comteſſe & de ſa fille, piqua promptement de ce côté, & voyant dequoi il s'agiſſoit, & ſe ſentant animé d'un mouvement extraordinaire, arma ſes deux mains de ſes piſtolets & les tira avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'il tua deux de ces ſcélerats, & dans l'inſtant mettant l'épée à la main, tomba ſur les trois autres avec une telle impétuoſité, qu'ils crurent avoir toute une armée ſur les bras. Le Comte prenant alors un nouveau courage, abattit celui qui le preſſoit le plus, & vint pour ſeconder ſon vaillant défenſeur; mais il avoit déja fait mordre la pouſſiere à ſes deux ennemis. Monſieur d'Orneval auſſi touché de reconnoiſſance que ſurpris de tant de valeur s'avança vers lui, & le regardant attentivement : Si tout les Cavaliers de votre compagnie, lui dit-il, brave Inconnu, ſont de votre force, votre Capitaine ne doit craindre aucun

aucun des périls de la guerre. Je vous dois la vie & la délivrance de deux perſonne qui me ſont encore plus chéres, je ſuis en état de vous en marquer ma gratitude, & je vous conjure de la mettre à tel prix que vous le voudrez.

Je ſuis trop récompenſé, Seigneur, lui répondit-il avec reſpect, du bonheur de vous avoir été de quelque utilité, & je ne vous demande que l'honneur de votre eſtime. Ce jeune Guerrier s'énonçoit avec tant de grace, & la nature l'avoit doüé de tant de charmes, que le Comte ne pouvoit aſſez le regarder. Il paroiſſoit à peine vingt ans; ſa taille étoit haut, belle noble & dégagée; aucun homme ne manioit un cheval comme lui, ſa tête étoit parfaite, la beauté des traits de ſon viſage, la douceur de ſa phiſionomie, & l'air de grandeur qui étoit répandu ſur toute ſa perſonne, le rendoient un objet merveilleux. Le Comte en fut pénétré, & ſentit d'abord pour lui la plus forte tendreſſe; il l'embraſſa & le con-

duiſit à la litiere des Dames. Leurs cris avoient ceſſé ſi-tôt qu'elles avoient vû le ſecours que le Ciel leur envoyoit : le valeur éclatant du jeune Soldat, avoit diſſipé leurs craintes ; elles ne s'étoient plus occupées qu'à le regarder, & à faire des vœux pour lui : la belle Silvie en fit des plus ardens ; ſes yeux avoient ſuivis tout les coups que ſon bras avoit porté, & ſon cœur mille fois plus troublé du péril de l'Inconnu, qu'il ne l'avoit été de celui dont il vouloit la tirer, avoit imprimé ſur ſon viſage dans le cours du combat, tous les mouvemens dont il étoit agité.

Sa victoire & les careſſes que lui faiſoit le Comte y ramenerent la tranquillité, & n'attribuant ce qu'elle ſentoit qu'au plaiſir de ſe voir délivrée d'un ſi grand danger, elle crut que la ſeule reconnoiſſance lui rendoit ſon libérateur recommandable. Mais hélas! que devint-elle lorſqu'il fut aſſez près pour lui faire remarquer que s'il étoit le plus vaillant des hommes, il étoit encore le plus aimable :

ble : ſon trouble augmenta de telle ſorte, qu'elle ne put prononcer un ſeul mot. Madame d'Orneval fut ſeule en état de s'exaler en louanges & en remercimens ; elle voulut embraſſer ſon deffenſeur, & que Mademoiſelle de la Sagne lui fit le même honneur. Le jeune Guerrier mit auſſi-tôt pied à terre, ouvrit la litiere, & ſe jetta aux genoux de la Comteſſe, ne voulant que baiſer ſa robe ; mais elle le preſſa dans ſes bras, & le faiſant tourner du côté de ſa fille, elle lui commanda de l'embraſſer : ils obéïrent l'un & l'autre, mais ſans ſçavoir ce qu'ils faiſoient. Le Soldat auſſi troublé que Silvie, crut que cette faveur alloit lui coûter la vie par les mouvemens extraordinaires qu'il ſentoit dans ſon ame ; l'étonnante beauté de Mademoiſelle de la Sagne, l'avoit frappé preſque au même inſtant qu'il avoit jetté les yeux ſur elle, l'amour s'en étoit rendu maître dans le moment ; mais quelque choſe de plus fort encore que cette paſſion ; vint s'y joindre lorſqu'elle appro-

cha ſon viſage du ſien ; il lui ſembla que cette entrevûë étoit une réunion, que cet objet lui avoit manqué tout le tems de ſa vie, & que cette avanture lui rendoit un bien qui lui appartenoit.

Silvie ne fut pas moins émuë ; l'idée qui la tourmentoit depuis ſi long-tems en prit ſur elle un nouvel empire ; ſon cœur lui dit que c'étoit-là celui qu'il cherchoit depuis tant d'années : charmée de le voir, & remplie de confuſion d'un choix qui paroiſſoit ſi fort au-deſſous d'elle, elle en ſoûpira de douleur, & fut dans un état digne de compaſſion. Cependant ils ſe contraignirent ſi bien l'un & l'autre, que ces divers mouvemens ne furent connus que d'eux mêmes. La ſituation de Mademoiſelle de la Sagne, & l'extaſe du jeune Soldat, ne paſſerent dans l'eſprit du Comte & de la Comteſſe, que pour les ſuites de ce qui venoit d'arriver ; l'une par l'effroi dont elle avoit été ſaiſie, & l'autre par l'étonnement de ſe voir comblé de tant d'honneur. Lorſqu'on eut

fait

fait quelque tréve à ces premiers tranſports, on ne ſongea qu'à quitter ces funeſtes lieux. Le Comte & l'Inconnu viſiterent les morts pour voir s'ils n'en trouveroient point qui fuſſent encore en état de parler. Ils démaſquerent les aſſaſſins, & dans les ſix il n'y en eut qu'un que Monſieur d'Orneval avoit vû quelque part; mais ce ſouvenir étoit ſi confus qu'il ne pût l'aſſûrer; il trouva un de ſes valets de chambre encore en vie, c'étoit celui qui avoit le bras caſſé. Le jeune Soldat ne ſçut pas plutôt que le Comte s'intéreſſoit à ſes jours, qu'il lui fit avaler d'un élexir qu'il portoit toujours ſur lui, & l'ayant fait revenir, il le panſa le mieux qu'il lui fut poſſible; & quelques Païſans s'étant offerts à leurs regards, ils les appellerent, & s'en ſervirent pour leur aider à conduire la litiere & le bleſſé juſques au premier Village. On le coucha ſur le meilleur cheval, on l'y attacha, deux des Païſans le ſoutenoient de chaque côté, les autres prirent ſoin de la litiere, le

Comte & l'Inconnu remonterent ſur leurs chevaux, & dans cet état gagnerent le Village qui n'étoit pas loin.

Pendant le chemin le Comte fit pluſieurs queſtions au jeune Soldat ſur ſon païs, ſon nom & ſa naiſſance ſans en pouvoir tirer autre choſe, ſinon qu'il étoit Créole, étant né à la Martinique de parens françois; qu'un Gentilhomme de la même nation ayant pris de l'amitié pour lui, l'avoit élevé de façon à faire juger qu'il avoit deſſein de lui procurer un état bien different de celui de Soldat; que c'étoit dans cette intention qu'il l'avoit amené en France il y avoit cinq ans; mais qu'étant mort ſubitement peu de jours après ſon arrivée, il s'étoit trouvé dénué de toute reſſource, & que n'ayant point envie ni le moyens de retourner aux Iſles, il s'étoit engagé depuis ce tems à un Capitaine de Cavalerie; qu'il avoit eû le bonheur de ſe diſtinguer en pluſieurs occaſions; que ſon Capitaine avoit beaucoup d'amitié pour lui;

mais

mais qu'avec cela il n'en étoit pas plus avancé, & que ce Capitaine étant dans ſa famille à ſaint Yrier, ville du haut Limouſin, il avoit obtenu la permiſſion de l'aller trouver dans l'intention de lui demander ſon congé, ne prévoyant pas qu'il pût parvenir à rien de ce côté, cette Compagnie étant d'un nouveau Régiment que la paix ménaçoit de réforme.

Dans tout ce diſcours ce jeune homme fit voir tant d'eſprit, de modeſtie & de diſcrétion, que Monſieur d'Orneval auroit voulu qu'il n'eût point fini; & le Soldat qui par des nœuds invincibles ne ſe ſentoit pas moins attaché au Comte, eut bien déſiré que le chemin fût plus long pour joüir longtems de ſa vûë & de la preſence de celle dont il ſentoit que l'éloignement alloit faire tout le malheur de ſa vie. Ils arriverent de la ſorte au Village où le Comte prit la maiſon la plus apparente pour y faire ſoigner ſon homme, & donner quelques heures de repos aux Dames. Il fit auſſi avertir la

Juſtice du lieu de ſon avanture, qui ſe tranſporta ſur le champ dans la forêt; mais ne trouvant que des mort qui ne la mettoient point au fait, elle ſe contenta d'en dreſſer un Procès-verbal. Monſieur d'Orneval ſe munit d'un autre Muletier & d'une bonne eſcorte pour le reſte des chemins dangereux qu'il avoit à paſſer. Un Chirurgien d'armée s'étant trouvé dans ce Village, il le chargea du ſoin de ſon valet de chambre en lui laiſſant des preuves ſenſibles de ſa libéralité. Le jeune Guerrier l'aida dans toutes ces choſes avec un zéle rempli d'ardeur, & lui promit de repaſſer dans cet endroit pour avoir l'œil à la ſanté du bleſſé, & lorſqu'il vit qu'il n'étoit plus queſtion que de ſe ſéparer, il s'aprêta à prendre congé du Comte & de la Comteſſe. Ce moment fut également terrible à tous; Monſieur d'Orneval en parut accablé, Silvie en fut ſaiſie de douleur, la Comteſſe ne put retenir ſes larmes, & l'Inconnu en eut un eſpece de déſeſpoir. Le Comte le remarqua;

qua ; ſa tendreſſe augmenta, & le preſſant dans ſes bras : Mon cher libérateur, lui dit il, ſi vous n'obtenez pas votre congé, écrivez moi, & je ſçaurai bien vous le faire avoir ; & ſi vous y parvenez, rendez-vous à Paris où je ferai quelques mois de ſéjour, venez-m'y joindre j'aurai ſoin de votre fortune, & je vous y ſerviai de pere ; vous m'avez fait voir des ſentimens qui retiennent ma reconnoiſſance ; mais je me flate que vous ne refuſerez pas les preuves de mon amitié dans un preſent qui vous obligera de vous ſouvenir ſans ceſſe du Comte d'Orneval. A ces mots détachant ſon portrait enrichi de brillans, que Mademoiſelle de la Sagne mettoit à ſon bras, il la pria de s'en priver en faveur du vaillant Arſan, c'étoit ainſi qu'il avoit dit qu'il ſe nommoit. Elle obéït promptement, & jamais commandement ne lui avoit été plus agréable.

Arſan reçut ce portrait à genoux ; & ne pouvant ſurmonter en-

entiérement le feu dont il étoit embrasé, il baisa la main qui le lui presentoit avec une ardeur qui la fit rougir, mais qui ne laissa pas de passer jusques à son cœur. Le jeune Guerrier brûlant d'amour, pénétré des bontés du Comte & de la plus sensible douleur, se jetta à ses pieds pour lui rendre grace, & recevant ses caresses avec un tendre respect; Je ne mérite pas, Seigneur, lui dit-il, ces glorieuses marques de votre estime; je ne puis vous exprimer combien elles me sont précieuses; l'éternelle mémoire que j'en conserverai, sera la plus douce occupation de ma vie; & le seul regret qui me reste après celui de me séparer de vous, est de me reconnoître si peu digne de tant de bienfaits. Le Comte ne put lui répondre que par des embrassemens, & tous deux se sentirent attendris de telle sorte, qu'ils s'arracherent comme d'un commum accord des bras l'un de l'autre; Arsan pour monter à cheval, & le Comte pour ordonner promptement son départ. Le vaillant

lant Soldat reprit la route de Limoges, & Monſieur d'Orneval ayant mis les Dames dans leur litiére, continua la ſienne avec elle pour ſe rendre à Paris. Le reſte du voyage ſe paſſa ſans accident, mais d'une triſteſſe extrême. Le Comte ne pouvant bannir Arſan de ſon eſprit, il en parloit ſans ceſſe, il lui ſembloit que ſa preſence eût été néceſſaire à ſon repos, & qu'il n'en pouvoit plus goûter ſans lui. Madame d'Orneval qui s'apperçut de ce changement ſans en pénétrer la véritable cauſe, & qui ne l'attribuoit qu'au trouble de leur avanture, employa de ſi tendres ſoins pour diſſiper ſa triſteſſe, qu'elle en triompha. Confus qu'un étranger l'emportât dans ſon cœur ſur ce qu'il avoit de plus cher, il prit la réſolution de n'en plus parler, eſpérant que ce ſilence lui en ôteroit l'idée; mais ſi ſon éloignement étoit ſenſible au Comte, il le fut encore davantage à la belle Silvie. Cet aimable Inconnu avoit emporté ſon cœur avec lui; mille

cruel-

cruelles réflexions déchiroient ſon ame, & ce ne fut pas ſans de grands efforts qu'elle parvint à cacher ce qui ſe paſſoit aux yeux de la Comteſſe. Mais comme la mélancolie de Monſieur d'Orneval avoit été un prétexte pour la ſienne, cette Dame y donna la même interprétation, & ſa tendreſſe pour l'un & pour l'autre, ne lui fit rien négliger pour leur rendre leur premiere tranquillité. Elle y réuſſit en apparence. Le Comte & Mademoiſelle de la Sagne ayant un égal intérêt à ſe contraindre, quoique par des motifs differens, Monſieur d'Orneval regardant ſes ſentimens pour Arſan comme une foibleſſe d'autant plus grande qu'il lui avoit ſauvé la vie, & qu'il craignoit de faire croire que la peur qu'il avoit eû de mourir donnoit des forces à ſa reconnoiſſance; & Silvie rougiſſant mille fois de n'avoir refuſé les meilleurs partis que pour livrer ſon cœur à un avanturier, & ne pouvant vaincre cette paſſion qu'elle n'enviſageoit que comme une

une tache à ſa gloire, ſe rendit ſi bien maîtreſſe d'elle-même, qu'elle parut dans ſon humeur ordinaire ſi-tôt que le Comte eut reprit la ſienne. Ce fut dans cette ſituation qu'ils arriverent à Paris. Comme les maiſons d'Orneval & de la Sagne étoient conſidérables & qu'elles avoient d'illuſtres alliances, on ne les ſçut pas plutôt arrivés que chacun s'empreſſa de leur faire honneur. Madame de Farre, ſœur de Madame d'Orneval, eut une joie ſenſible de les voir: c'étoit une Dame extrêmement âgée, veuve & ſans enfans, & dont Mademoiſelle de la Sagne devoit encore hériter. Elle fut enchantée de cette belle perſonne, & repeta pluſieurs fois qu'elle ne ſe ſoucioit plus de mourir puiſqu'elle avoit eu le plaiſir de l'embraſſer.

Le Comte & la Comteſſe s'attirerent l'eſtime & la conſidération de tous ceux qui les pratiquerent. La beauté, l'eſprit & les graces de Mademoiſelle de la Sagne, firent alors l'entretien & l'admiration

tion de toute la Ville ; & l'on peut dire qu'elle eut autant d'adorateurs qu'elle jetta de regards. Elle fut même obligée de renoncer aux promenades publiques par l'incommodité que lui cauſoit l'affluence de monde qui ſuivoit ſes pas. Elle n'eut pas moins d'admirateurs à la Cour, où Monſieur & Madame d'Orneval furent reçus & accuellis avec toute ſorte de conſidération ; & dans l'eſpace de trois mois, il ne ſe paſſa preſque point de jour ſans qu'on inventât des Fêtes galantes & nouvelles pour divertir Mademoiſelle de la Sagne, & que le Comte & la Comteſſe ne fuſſent importunés des demandes de ceux qui croioient la mériter.

SUI-

SUITE DES EFFETS DE LA SYMPATHIE.

XCIV. NOUVELLE.

TAndis que Mademoiſelle de la Sagne refuſoit ſon cœur à tous les homages qu'on rendoit à ſa beauté, & qu'un ſimple Soldat y triomphoit impérieuſement, ſur ce que la Cour & la Ville avoient de plus conſidérable, ce jeune homme n'étoit pas moins à plaindre qu'elle. Sa paſſion auſſi vive que prompte bien loin de s'éteindre par l'abſence en prit de nouvelles forces, l'I-

l'Image de Silvie le ſuivit par-tout; & quoiqu'il ſe repréſentât le peu d'eſpérance dont il devoit nourrir ſa flamme, les obſtacles invincibles qui s'oppoſoient à ſon bonheur, & les dangereuſes ſuites qu'elle pouvoit avoir pour lui; il lui fut impoſſible de la vaincre: non-ſeulement il ſe ſentoit lié à cette belle fille par de trop fortes chaînes pour parvenir à les rompre, mais il y étoit encore entraîné par un ſecret penchant pour le Comte d'Orneval dont il n'étoit pas le maître, & l'attachement qu'il avoit pour lui le mettoit ſouvent dans l'incertitude, ne ſçachant qui de la fille ou du beau-pere lui étoit le plus cher.

Quelque choſe de plus vif, de plus preſſant & de moins ſoûmis à ſa raiſon, l'animoit pour Silvie; mais auſſi des mouvemens ſi tendres ſaiſiſſoient ſon cœur au ſouvenir du Comte, qu'il étoit preſque auſſi ſurpris de la promptitude de ſon amitié, que de la violence de ſon amour. Ces réflexions l'ac-

com-

compagnerent juſques à la ville de ſaint Yrier, dans laquelle il trouva ſon Capitaine qui ſe fit long-tems preſſer pour lui donner ſon congé: il le retint même près de deux mois, le remettant de jour en jour dans l'eſpoir de le gagner par ſes careſſes & ſes bienfaits; & ſi la nouvelle de la réforme du Régiment & du retanchement de cette Compagnie ne fût arrivée, il eſt certain qu'il ne l'auroit pas obtenu facilement; mais le Capitaine voyant qu'il n'avoit plus aucune raiſon pour le refuſer, & que ce jeune homme méritoit un ſort plus heureux, il lui accorda ſa demande, & lui donna un congé rempli de loüanges ſur les actions qu'il avoit faites, & d'eſtime pour ſes mœurs & pour ſa perſonne. Le brave Arſan n'ayant plus rien qui le retînt dans le Limouſin, en partit dans l'intention de ſortir du Royaume, & d'aller chercher dans les guerres étrangeres une mort qui pouvoit ſeule terminer le trouble dont il étoit agité: mais voulant

ſça-

ſçavoir avant de s'éloigner pour jamais, en quel état étoit le valet de chambre du Comte, & s'acquiter de ce qu'il lui avoit promis, il ſe rendit au Village où l'on avoit ſoin de lui.

Il le trouva convaleſcent avec un bras de moins, mais du reſte entiérement hors de danger. Cet homme à qui le Comte avoit écrit le ſervice qu'il avoit reçû d'Arſan, & qu'il devoit le venir voir, en lui commandant de le traiter avec autant de conſidération que lui-même, & de faire en ſorte de l'engager à ſe rendre à Paris, obéït ponctuellement à ſes ordres. Il y fut porté d'inclination, le jeune Guerrier ayant un catactere particulier pour ſe faire aimer de tous ceux qui l'approchoient. Valerin, c'eſt ainſi que ſe nommoit le domeſtique du Comte, avoit de l'eſprit & de la prudence; & la maniere dont ſon maître lui avoit écrit, lui faiſant juger qu'il ſouhaitoit avoir Arſan près de lui, il mit tout en uſage pour l'obliger à prendre

dre ce parti;& croiant y parvenir en excitant ſon ambition, il lui vanta l'opulence du Comte, ſa magnificence, l'éclat de ſa Maiſon, & la fortune qu'il étoit en état de lui faire, s'il vouloit s'attacher à lui: il l'inſtruiſit auſſi de tout ce qui concernoit Mademoiſelle de la Sagne, des grands partis qu'elle avoit refuſé, n'en trouvant point qui fuſſent dignes d'elle, des richeſſes immenſes dont elle ſeroit l'unique héritiere, & combien il pouvoit lui être avantageux de ſe conſacrer à cette famille, Silvie ayant trop de tendreſſe pour le Comte d'Orneval, qu'elle regardoit comme ſon pere, pour ne pas répandre ſes bienfaits ſur ceux qu'il eſtimoit.

Mais ce qu'il s'imaginoit lui dire pour le vaincre, fut juſtement ce qui l'en détourna; outre qu'il avoit les ſentimens trop nobles pour que l'intérêt fût le motif qui le guidât, plus il lui faiſoit voir de grandeur chez le Comte, & plus il craignoit d'y faire éclater

un amour que la baſſeſſe de ſa naiſſance ne lui permettoit pas de reſſentir. Il adoroit Silvie, c'étoit un crime pour lui d'oſer aſpirer à lui plaire: il ſe ſentoit incapable de la voir & de l'entendre ſans ceſſe, ſans former des deſirs que tout ſon reſpect & ſa prudence ne pourroient peut-être étouffer. Monſieur d'Orneval lui étoit cher & réflechiſſant que ce ſeroit l'outrager par l'endroit le plus ſenſible de ne profiter de ſes bontés, que pour chercher à ſéduire un cœur qui n'étoit deſtiné qu'aux plus hautes alliances, & qui les trouvoit encore au-deſſous de ce qu'il croïoit mériter; il s'arma lui-même contre l'appas flateur qu'on tendoit à ſa vertu, & répondit à Valerin qu'il étoit touché de la plus vive réconnoiſſance des offres du Comte, que ſi ſa vie lui étoit néceſſaire il la lui ſacrifieroit ſans balancer; mais qu'il étoit Soldat, qu'il vouloit acquérir de la gloire ou mourir; qu'il avoit quitté ſa compagnie & non le ſervice;

que

que la paix lui ôtant les moyens de le ſatisfaire, il alloit chercher la guerre dans d'autres païs ; & que lorſqu'il ſe ſeroit fait un nom digne de l'eſtime du Comte d'Orneval, il reviendroit le ſuplier de la lui accorder. Et pour ne pas ſuccomber aux preſſantes ſollicitations que lui faiſoit ſon amour d'accepter de ſi douces propoſitions, il ſe ſépara de Valérin dans le deſſein de fuir toutes les occaſions de revoir Silvie. Mais qu'il eſt difficile de ſurmonter ſes paſſions à l'âge de vingt ans ! un mouvement plus fort que lui le fit bientôt changer de ſentiment.

L'idée de s'éloigner pour jamais de Mademoiſelle de la Sagne troubla ſi cruellement ſon repos pendant pluſieurs jours, que toutes ſes réſolutions s'évanoüirent ; & ne pouvant réſiſter au penchant qui l'entraînoit vers elle, il prit enfin le parti de ſe rendre à Paris, non pour aller chez le Comte, ni mettre ſa reconnoiſſance à l'épreuve, mais ſeulement

pour les voir ſans en être vû, & joüir encore une fois de la preſence de l'objet de ſa flâme. Son deſſein lui parut d'autant plus aiſé, qu'il avoit laiſſé Valerin dans la penſée qu'il n'iroit point dans cette Ville; que perſonne ne l'y connoiſſoit; que le tumulte qui y régnoit l'empêcheroit d'y être remarqué, & lui faciliteroit le plaiſir de voir l'admirable Silvie ſans aucun riſque. Cette nouvelle réſolution rendit le calme à ſon ame; & jugeant par-là de la néceſſité de s'abandonner à ſa deſtinée, il prit le chemin de Paris. Il y arriva ſans accident; & ſçachant la demeure du Comte il fit la ſienne dans le même quartier, afin d'être à portée de rencontrer ſouvent celle qui l'occupoit uniquement.

Il y avoit déjà quelque tems qu'il étoit arrivé ſans avoir eû cette ſatisfaction, Mademoiſelle de la Sagne ſortant aſſez rarement; lorſqu'un jour l'amoureux Arſan chagrin de ce que ſon projet réuſſiſſoit ſi mal, monta à cheval dans le deſ-

ſein

ſein de promener ſes inquiétudes le long des bords de la Seine. L'indifference qu'il ſentoit pour tout ce qui paroiſſoit n'avoit aucun raport à ſon amour, lui avoit fait ignorer que ce jour étoit celui de ſaint Fiacre, célebré des Pariſiens par la Foire de Beſons, qui dans ce tems étoit magnifique par la quantité de perſonnes de condition qui s'y rendoient marquées de mille façons differentes : mais l'affluence du monde qu'il vit aller de ce côté ayant excité ſa curioſité, il en demanda la cauſe, & l'ayant appriſe, il ſe perſuada que Mademoiſelle de la Sagne n'auroit ſûrement pas négligé ce divertiſſement, & qu'avec le ſecours d'un maſque, il ſe procureroit le plaiſir qu'il étoit venu chercher de ſi loin.

Ce deſſein fut auſſi-tôt exécuté que formé ; il acheta un maſque & prit le chemin de Beſons. Lorſqu'il fut au bord de la riviere, voyant que les bacs qui ne faiſoient qu'aller & venir, étoient en-

core au milieu de l'eau, il entra dans un bateau à pied, & tenant ſon cheval par la bride, tandis qu'il voyoit aſſez tranquillement un des bacs qui paſſoit le monde de Beſons de l'autre côté, lui offrit un ſpectacle qui rompit toutes ſes meſures. Les chevaux d'un aſſez bel équipage qui étoit dans ce bac, s'éguayerent de telle ſorte que leurs ſauts & leurs bonds le firent ouvrir de façon que l'eau y entrant avec violence, l'enfonça & le ſubmergea. Le caroſſe étoit vuide, mais le maître étoit dans le bac qui n'étoit rempli que de lui & de ſes gens. A cet accident tout le ſang du jeune Soldat s'émut; & ne ſe connoiſſant plus, il lâche ſon cheval, jette ſon épée & ſon maſque d'un côté, & de l'autre ſe lance dans la riviere avec tant de promptitude & de légéreté, que ceux qui étoient à côté de lui l'apperçurent plutôt au milieu de l'eau qu'ils ne l'avoient vû s'y précipiter. Il ſembloit voler plutôt que de nager; & ſon cœur le

le guidant juſte au ſecours de celui qu'il vouloit ſauver, il le ſuivit à la trace, & le ſaiſit au bras preſque entre deux eaux. Alors aſſuré de ſon ſalut, on le revit nager avec ſa proie, & regagner le bord comme en triomphe au grand étonnement de tout le monde. Mais quel fut le ſien lorſqu'il reconnut le Comte d'Orneval dans celui qu'il venoit d'arracher du tombeau. Cependant quel que fût le trouble que lui cauſa cette vûë, ſes ſoins en redoublerent, & chacun s'empreſſant de lui aider, on fit rendre au Comte toute l'eau qu'il avoit bû; & quand il en fut entiérement ſoulagé, Arſan lui fit avaler de ſon élexir, qui lui rendant l'uſage de ſes ſens, le rappella tout à fait à la vie.

Monſieur d'Orneval ſe ſouvenant alors de ce qui lui étoit arrivé, tourna les yeux de côté & d'autre comme pour demander à qui il étoit redevable d'un ſi grand ſervice; & ſe voyant dans les bras d'Arſan, ſa joie & ſa ſurpriſe fu-

rent ſi grandes, que ne pouvant les diſſimuler : Mon cher Arſan, s'écria-t-il en l'embraſſant avec tranſport, vous dois-je encore la vie ? Je ne puis mieux employer la mienne, Seigneur, lui dit-il en répondant à ſes careſſes, qu'à la conſervation de la vôtre. Ce diſcours & l'eau qui couloit de ſes habits, l'inſtruiſant de la vérité, il ſe ſentit pénétré de reconnoiſſance, qu'il ne ſe laſſoit point de la témoigner par de nouveaux embraſſemens : mais enfin réfléchiſſant qu'il avoient beſoin l'un & l'autre de changer de vêtemens, il s'informa de ce que ces gens & ſon équipage étoient devenus. Tant de monde avoit couru au ſecours des premiers, qu'on étoit parvenu à les ſauver ; mais pour le caroſſe & les chevaux, on n'en eut aucune vouvelle. Le Comte d'Orneval ſe conſola facilement de cette perte en apprenant que ſes domeſtiques en étoit quittes pour la peur ; & profitant promptement d'un remiſe

qui

qui s'en retournoit à vuide, il prit Arſan par la main, & l'y faiſant entrer avec lui : Vous ne m'échaperez plus, lui dit il, & puiſque le Ciel nous raſſemble, & qu'il paroît vous avoir deſtiné au bonheur de mes jours, vous paſſerez les vôtre avec moi.

L'amoureux Arſan vit bien qu'il n'étoit plus queſtion de s'oppoſer à tant d'empreſſement ; & quand il l'eût voulu ſon cœur n'en auroit pas eû la force : ainſi cédant encore plus à ſon propre penchant qu'à la volonté du Comte, il ſe rendit ſans réſiſtance. Le bateau dans lequel il avoit eû deſſein de paſſer la riviere, ayant ramené ſon cheval, un des gens du Comte le monta ; les autres prirent d'autres voitures ; & tous revinrent à Paris en rendant graces à la Providence du péril dont ils étoient échapés. Monſieur d'Orneval y fut plus ſenſible qu'aucun : il ne ſçavoit point nager ; & perſuadé qu'il eût été noyé ſans Arſan, il crut qu'il ne pouvoit trop re-

reconnoître un telle ſervice. Tout le chemin ſe paſſa en remercimens pleines de tendreſſe de part & d'autre ; & lorſqu'ils furent arrivés à l'hotel d'Orneval, le Comte fit conduire Arſan par un eſcalier ſecret dans un de ſes appartemens ; & défendant d'avertir la Comteſſe de ſon retour afin de lui donner le tems de changer d'habit, Il en envoya un magnifique à ſon libérateur, & comme ils étoient de même taille, il ſe trouva ſans défaut. Arſan n'eut point de peine à s'en parer, le noble orgueil qui l'animoit lui rendant cette métamorphoſe moins extraordinaire que la médiocrité dans laquelle il croïoit être né. Les valets de chambre du Comte l'ayant mis en état de paroître, il ſe rendit près de lui. Monſieur d'Orneval fut ſaiſi d'une nouvelle admiration en le voyant, jamais homme n'ayant raſſemblé dans ſa perſonne tant de graces à la fois. Comme ils ne ſe ſentoient ni l'un ni l'autre de leur avanture, le

Com-

Comte ne voulut pas tarder à le conduire dans l'appartement des Dames. Ce fut en cet instant que le jeune Soldat eut besoin de toute sa prudence pour cacher l'agitation de son ame ; il rougit & pâlit mille fois en songeant qu'il alloit revoir Mademoiselle de la Sagne, & qu'il ne pouvoit plus éviter de se livrer à sa passion.

Madame d'Orneval étoit seule avec elle ; une légére indisposition l'avoit empêché d'aller à Besons, Silvie n'avoit point voulu la quitter, & tous deux avoient engagé le Comte d'y mener des Dames de leurs amies. Il y avoit consenti, & les y ayant couduites, & ne s'amusant point aux divertissemens de la Foire, il repassoit la riviere pour se rendre chez lui quand son accident lui étoit arrivé. Comme le carosse qui les avoit ramené n'étoit point entré dans l'hotel, Madame d'Orneval fut extrêmement surprise de son retour; mais elle le fut encore plus lorsque lui

preſentant le Cavalier qui l'accompagnoit, elle le reconnut pour Arſan. La Belle Silvie ne s'y étoit pas mépriſe, elle l'avoit trop-bien gravé dans ſon eſprit pour le méconnoître : elles firent toutes deux un cri de joie à ſa vûë, qui perſuada le Comte du plaiſir que leurs faiſoit ſa preſence. Arſan s'inclina profondement devant la Comteſſe & Mademoiſelle de la Sagne ; & le Comte le prenant par la main & l'adreſſant à ſon épouſe : Si mes jours vous ſont chers, Madame, lui, dit il ceux d'Arſan ne vous doivent pas être moins précieux. Non content de m'avoir ſauvé la vie dans les montagnes du Limouſin, il vint encore de la garantir d'une péril auſſi grand. Alors lui récitant ce qui lui étoit arrivé, il mit la mere & la fille dans un état qu'on ne peut exprimer : mais plus l'image du danger qu'il avoit couru leur inſpira de crainte, & plus elle donna de vivacité à leur reconnoiſſance. Le Comte en étoit aimé trop parfai-

te-

tement pour que celui qui le leur avoit conſervé leur fût indifferent. La Comteſſe ne ſçavoit de quels termes ſe ſervir pour remercier Arſan, & Mademoiſelle de la Sagne trouvant cette occaſion trop favorable pour faire éclater une partie de ſon eſtime ſans riſquer le ſecret de ſon cœur, lui dit tout ce qu'il lui ſuggera de tendre & d'obligeant

Arſan en hardi par cette réception, y répondit avec autant d'eſprit que de modeſtie ; & le Comte charmé que ſon épouſe & ſa belle fille entraſſent ſi bien dans ſes ſentimens, leur déclara qu'il prétendoit que ſon libérateur ne ſe ſéparât jamais de lui, & pria la Comteſſe de le traiter comme s'il étoit ſon fils, & conjura Silvie de l'aimer comme un frere. Cet ordre étoit trop doux pour n'y pas ſouſcrire, & dès ce jour l'heureux Arſan ſe vit chéri, aimé & conſidéré non-ſeulement du Comte & de la Comteſſe, mais encore de tous ceux qui les approchoient. Mon-

ſieur d'Orneval lui donna un appartement ; voulut qu'il fût ſervi comme lui-même, qu'il n'eût point d'autre table que la ſienne ; & du conſentement de la Comteſſe & de Silvie, ſe prépara à mettre les choſes en état de lui aſſûrer quatre mille livres de rente.

Tant de bienfaits euſſent ſuffiſamment rempli ſes deſirs, ſi la fortune en eût été l'objet mais loin qu'ils apportaſſent quelque ſoulagement à ſes ſecrettes peines, ils ne firent que les augmenter en lui repreſentant ſans ceſſe que ſon amour en devenoit mille fois plus criminel, & que ſi ſa naiſſance lui deffendoit de lever les yeux ſur Mademoiſelle de la Sagne, les bontés du Comte & de la Comteſſe devoient encore plus l'en diſtraire. Cependant malgré tous ſes efforts forcé de l'adorer, il réſolut de ſe rendre ſi-bien le maître de ſa paſſion qu'elle ne pût jamais venir à leur connoiſſance, & de mourir plutôt que de rompre le ſilence. La charmante Silvie de ſon côté n'etoit pas plus tran-

tranquille, ſurpriſe de la ſingularité du hazarde qui lui avoit fait voir Arſan la premiere fois, & qui le ramenoit près d'elle lorſqu'elle croïoit l'avoir perdu pour jamais, elle oſoit ſe flater que le ſort qui les raſſembloit lui prédiſoit une ſuite encore plus heureuſe ; mais le moment d'après rougiſſant de cette penſée, elle employoit toute ſa raiſon pour ſe repreſenter la honte de ſon choix, & l'impoſſibilité de le rendre digne d'elle. Quoiqu'elle lui parût invincible ſon penchant l'étoit encore davantage, & jugeant qu'elle le combattroit en vain, elle prit une ferme réſolution de le renfermer de telle ſorte dans ſon ame, que perſonne ne pût lui reprocher ſa foibleſſe. Ce projet ne lui fut pas difficile à mettre en exécution, elle étoit née prudente & vertueuſe, & ſon cœur ſatisfait du ſeul plaiſir de voir ſans ceſſe ce qu'il cherchoit depuis ſi long tems, ſe fit ſans peine une loi d'aimer & de joüir de la vûë de ce qu'il

qu'il aimoit, ſans qu'il pût jamais s'appercevoir de ſon bonheur. Et comme ſi ſa tendreſſe étoit ſeule capable de faire le ſien, bien loin de ſouhaiter qu'Arſan brûlât des mêmes feux, elle trouvoit une eſpece de diminution à la honte dont ſes ſentimens ſembloient la couvrir, en imaginant qu'il n'en avoit pour elle que de reſpect & de reconnoiſſance.

Ce fut ſur ce plan que ſans ſe le communiquer, ils reglerent tous deux leur conduite, & qu'ils vêcurent près de trois mois ſans connoître le ſecret de leurs cœurs; quoique la conformité de leurs penſées & de leurs moindres actions eût dû les en inſtruire, la ſimpathie qui les uniſſoit ſe faiſant remarquer à chaque inſtant, Silvie ne ſouhaitoit rien qu'Arſan n'éxécutât dans le moment ſans le ſçavoir; & cet aimable étranger ne faiſoit & ne diſoit rien que Silvie n'eût imaginé en elle même. Un ſeul regard leur ſuffiſoit pour s'entendre, & leur amour mutuel étoit l'unique choſe qu'ils ne devinoient

pas.

pas. Monſieur & Madame d'Orneval avoient ſouvent occaſion de s'étonner de cette reſſemblance de ſentimens ; mais bien loin d'en prendre aucun ſoupçon, ils en étoient charmés, & ſe divertiſſoient à les en railler avec délicateſſe.

Cependant le Comte avoit rendu Arſan auſſi maître que lui dans ſa maiſon, il étoit de toutes ſes parties, & l'avoit preſenté à tous ſes amis comme un homme auquel il avoit dû deux fois la vie, & pour lequel il vouloit qu'on eût de la conſidération. Comme il étoit d'un caractere à ſe l'attirer, perſonne ne lui refuſa ſon eſtime, & pluſieurs firent honneur d'acquérir la ſienne ; mais la ſituation de ſon cœur le rendant inſenſible aux agrémens que lui procuroit ſon mérite, il tomba dans une mélancolie dont il ne put triompher. Son amour à qui la preſence journaliere de Silvie avoit donné de nouvelles forces, étoit parvenu à un tel dégré, & la violence qu'il ſe faiſoit pour ne pas éclatter étoit ſi grande, qu'il lui fut impoſſible d'y ré-

réſiſter. Il devint ſombre, réveur & diſtrait ; il fuyoit les compagnies, & paſſoit les jours ſeul dans ſon appartement. où dans le jardin à ſe promener avec une agitation qui prouvoit celle de ſon ame ; tantôt prenant la réſolution de fuir, tantôt voulant ſe déclarer afin de trouver la mort dans l'indignation du Comte & les mépris de Mademoiſelle de la Sagne, & jamais n'exécutant aucuns de ſes projets.

Cet état étoit trop cruel pour le pouvoir cacher. Le Comte s'apperçut de ce changement avec chagrin ; Silvie en fut allarmée, mais n'oſant témoigner l'intérêt qu'elle y prenoit, elle partagea les peines d'Arſan dans un profond ſilences. Monſieur d'Orneval ne l'imita point ; & dans l'intention de ſçavoir le ſujet de cette triſteſſe, il prit Arſan en particulier, & le conjura de le lui découvrir en lui demandant s'il avoit reçû quelque mécontentement chez-lui, ou s'il avoit quelque choſe à déſirer, lui promettant de le ſatisfaire ſur quoi-

quoi que ce pût être. Ces queſtions toucherent Arſan juſques au fond du cœur; il ſe jetta à ſes pieds & plus réſolu que jamais de garder ſon fatal ſecret, il rendit mille graces au Comte de ſes bontés, & l'aſſûra que ce qui l'inquiétoit n'avoit point d'autres cauſes que le dérangement de ſa ſanté; qu'il n'avoit que ſujet de ſe loüer de toute ſa maiſon; qu'il y recevoit chaque jour des honneurs dont il étoit confus, ſçachant bien qu'il ne les méritoit pas, & qu'il ſe regarderoit comme le plus indigne de tous les hommes; s'il étoit capable de rien ſonhaiter après les faveur dont il l'avoit accablé. Quoiqu'il tînt ce langage avec toutes les apparences de la vérité, les ſoûpirs involontaires dont il fut accompagné perſuaderent Monſieur d'Orneval du contraire; mais voyant que cet entretien ne faiſoit qu'augmenter ſon trouble, il le termina par les plus touchante careſſes en feignant de le croire. Cependant il l'eut pas plutôt quitté qu'il paſſa dans l'appartement de Ma-

Mademoiſelle de la Sagne, ne voulant pas lui parler devant la Comteſſe, & l'ayant fait paſſer dans ſon cabinet pour n'être point entendu de ſes femmes : Ma fille, lui dit-il, c'étoit ainſi qu'il l'appelloit toujours, je viens vous faire une priére, & je me flatte que vous ne me la réfuſerez pas. J'aime Arſan, continua-t-il, vous ſçavez que la reconnoiſſance m'y engage ; mais un mouvement plus fort encore, & dont j'ignore la cauſe, me porte à le chérir ; tout ce qui le regarde m'eſt ſenſible, ce qui l'afflige me touche, & je ne peux le voir ſouffrir ſans douleur. Vous avez dû vous appercevoir du changement de ſon humeur, depuis un mois ; il m'inquiéte d'autant plus que je vois qu'il veut en cacher le véritable ſujet. J'ai fait de vains efforts pour l'obliger à me le dire : ſoit crainte, ſoit timidité, ou que malgré mon amitié mon âge lui impoſe un reſpect qui retienne ſa confiance, il ne s'eſt point ouvert avec moi ; il n'a pas moins de reſpect pour vous, mais

mais votre douceur le raſſûrera : d'ailleurs la jeuneſſe eſt plus hardie avec la jeuneſſe, & toutes ſes actions m'ont trop bien fait voir ſa ſoumiſſion à vos volontés, pour douter de ſon obéïſſance quand vous lui commanderez d'être ſincere. Pénétrez donc ce miſtere, ma chere Silvie, je vous en conjure, & vous me rendrez un ſervice important.

Mademoiſelle de la Sagne étoit trop vivement touchée de l'état d'Arſan pour ne pas ſaiſir l'occaſion qui ſe preſentoit de s'en inſtruire ſans ſe commettre ; & les ſentimens du Comte lui paroiſſant autoriſer les ſiens, elle ſe crus beaucoup mains coupable d'aimer cet étranger, puiſque Monſieur d'Orneval avoit tant de tendreſſe pour lui : elle s'imagina même qu'elle n'avoit comme lui que de l'amitié, & que ſon peu d'expérience ſur les mouvemens du cœur lui avoit fait prendre pour amour ce qui n'étoit que les effets de la juſtice qu'elle rendoit aux belles qualités d'Arſan. Sur ce principe elle

lui

lui promit de ne rien négliger pour ſçavoir ſon ſecret, & de l'en informer auſſi tôt.

Le Comte enchanté de ſa complaiſance, en témoigna ſa ſatisfaction par les plus tendres remercimens, & la quitta dans l'eſperance de ſçavoir dans peu ce qu'il avoit tant d'envie d'apprendre. La belle Silvie ne fut pas long-tems à trouver le moyens d'entretenir Arſan ſans témoins. L'habitude que ſa mélancolie lui avoit fait prendre de paſſer une partie du jour à rêver dans les plus ſombres allées du jardin, favoriſa ſon deſſein : dès le lendemain, elle en profita avec d'autant plus de liberté que Madame d'Orneval fut obligée d'aller faire des viſites chez des perſonnes où Mademoiſelle de la Sagne n'avoit pas coûtume de l'accompagner. Lorſqu'elle fut ſortie, cette charmante fille ſe faiſant ſuivre de ſes femmes, deſcendit dans le jardin. Arſan venoit de s'y rendre, elle l'apperçut, & l'ayant appellé ; elle fit quelques tours appuyée ſur ſon bras en parlant de choſes indifferentes.

tes. Ce jeune homme n'avoit jamais été plus triſte ; agité de mille penſées differentes en ſe voyant ſeul avec elle, il ne répondoit à ce qu'elle diſoit que par des mots entre-coupés de ſoûpirs qui marquoient le trouble de ſon ame. Tandis que Mademoiſelle de la Sagne, qui n'étoit pas dans une ſituation moins embaraſſante, s'encourageoit en elle-même à ce qu'elle vouloit dire, & qu'elle s'avançoit vers un cabinet de verdure qui terminoit l'allée, Monſieur d'Orneval qui les vit paſſer de la fenêtre de ſon appartement, pouſſé d'un mouvement de curioſité qu'il ne put vaincre, deſcendit auſſi dans le jardin; & prenant une allée oppoſée de la leur, & qui par la hauteur de la charmille le déroboit entiérement à leurs yeux, ſe rendit derriere le cabinet, & s'y cacha ſi bien dans le deſſein de les écouter, qu'il leur étoit impoſſible de le voir.

Ils y entrerent; Silvie s'aſſit ſur un des bancs dont il étoit orné, & le triſte Arſan ſe tint debout devant elle, paroiſſant n'avoir rien de

de mieux à faire que de la regarder. Les femmes de ſa ſuite s'ennuyant d'un ſi morne entretien, reſterent dans l'allée à ſe promener, ſans pourtant ſe trop éloigner. Alors de Mademoiſelle de la Sagne rompant le ſilence: Arſan, lui dit elle en fixant les yeux ſur lui, ce n'eſt pas ſans deſſein que je vous ai conduit ici; le déſir de vous rendre ſervice en eſt le motif, l'état où vous êtes depuis quelque tems nous intéreſſe tous; & quoique vous ayez dit au Comte que ce changement vient de votre peu de ſanté, comme il me paroît qu'il a d'autres cauſes je me ſuis flatée que vous ſeriez plus ſincere avec moi qu'avec lui. Votre mélancolie, ſes ſoupirs qui vous échappent malgré vous; & votre goût pour la ſolitude, me ſont de fortes preuves que vous nouriſſez dans votre cœur une douleur d'autant plus vive que vous vous obſtinez à la cacher. Je veux la ſçavoir, Arſan, ajoûta-t-elle, & ce n'eſt que par cette marque de votre obéiſ-

obéiſſance, que vous me perſuaderez de l'attachement que vous nous avez proteſté tant de fois. Comme Arſan ne s'attendoit point à cette attaque, il en pâlit de ſurpriſe & d'effroi, & cherchoit à ſortir de ce labyrinte ſous quelque prétexte apparant, quand Silvie continuant de le preſſer: Parlez ſans héſiter, lui dit-elle, expliquez-moi ſans crainte le ſujet de votre chagrin. Vous déplaiſez-vous ici? les bienfaits de Monſieur d'Orneval ne ſont-ils point ſuffiſans pour vous ſatisfaire? ſon amitié vous a-t elle manqué en quelque occaſion? la Comteſſe ne vous témoigne-t-elle pas aſſez de reconnoiſſance? & vous ai je donné moi-même quelque ſujet de vous plaindre? Quoique ce puiſſe être enfin, je me fais fort de terminer votre inquiétude; mais ſur-tout agiſſez avec franchiſe, ne cherchez point de détours pour vous ſouſtraire à ma curioſité; & méritez le pas que je fais en votre faveur par votre ſincérité.

Juſte Ciel! s'écria l'amoureux Arſan, à quelle épreuve mettez-vous le pouvoir que vous avez ſur moi : vous ſerez obéi, Madame, puiſque vous le voulez & quel que ſoit le ſort que me prépare l'aveu de mon ſecret, je m'y livre aveuglement ; mais puiſqu'il faut vous le declarer, ſouffrez que je vous découvre entiérement mon cœur, & que vous en dévoilant tous les mouvemens, je vous faſſe au moins convenir que je ſuis mille fois plus malheureux que coupable. Monſieur d'Orneval, continua-t-il, ne me doit rien, je n'ai rien fait pour lui que je n'aye fait pour moi-même, j'ai ſauvé ma vie en garantiſſant la ſienne, d'invincibles nœuds m'attachent à lui ; quand j'aurois voulu ne le pas ſecourir, mon panchant vers lui l'auroit emporté ſur ma volonté. Je n'ai point de mérite à l'aimer, j'y ſuis contraint par une force ſupérieure ; je l'aime, je le crains & je le reſpecte ; ſes dons me ſont précieux ; & ſi

la

la fortune avoit pour moi des charmes, celle que je poſſede feroit tout mon bonheur.

Mais hélas ! tout malheureux Soldat que je ſuis, ce n'eſt point elle qui peut faire ma félicité. Car enfin, Madame, ajoûta-t-il en ſe jettant à ſes pieds, ce pouvoir invincible qui m'attache au Comte; cette inviſible main qui m'a toûjours conduit à ſon ſecours, me force auſſi de vous adorer; vous avez enchaîné mon cœur du premier moment que je vous ai vûë. Que dis-je, le jour que j'eus ce bonheur ne fut pas le premier de mon amour, puiſqu'en vous voyant je crus vous avoir toûjours aimée. En effet, ma flamme fut trop vive & trop prompte pour avoir été l'ouvrage d'un inſtant; mon ame inquiéte, incertaine juſqu'à ce jour, vous avoit cherchée & déſirée ſans vous connoître. Le Ciel vous eut à peine offerte à mes regards, qu'elle ne ſouhaita plus que de vous être dévouée; cependant la prodigieuſe inégalité de ma naiſſance

à la vôtre me faiſant rougir pour vous de votre conquête, je réſolus de fuir, je refuſai les offres obligeantes du Comte & de la Comteſſe, & m'éloignai de vous pour chercher dans la fin de ma vie celle de mon amour. Mais, grand Dieu! que n'ai-je point ſouffert dans le cours de cette abſence; plus ma raiſon m'en faiſoit voir la néceſſité, & plus ma flamme prenoit ſur moi d'empire; & triomphant enfin de toutes mes réflexions, elle me contraignit à marcher ſur vos pas. Puiſqu'il faut mourir, diſois-je en moi-même, ne mourons pas ſans la revoir; qu'elle ignore à jamais l'excès de ma témérité; qu'un éternel ſilence en ſoit le prix, mais ne nous privons pas d'une vûë ſi néceſſaire à notre ſatisfaction. Pardonnez, adorable Silvie, ajoûta-t-il, ſi je vous rends compte de toutes mes penſées, mon amour ſeul fait mon crime; & je ne vous offenſe pas plus à vous en rapporter les effets, qu'à vous en déclarer la vio-

violence. Ce fut donc continuat-il, dans le deſſein de vous voir encore une fois avant de mourir, en me dérobant à vos regards, que je me rendis en cette Ville. J'y parcourus tous les endroits où j'eſperois vous rencontrer, vous ne parûtes point; je vous crus à Bezons, j'y volai: & comme ſi le hazard eût voulu m'avertir que ce n'étoit pas là que je devois vous chercher, il mit obſtacle à mon deſſein, en me rendant témoin de l'accident du Comte; mon cœur m'apprit que c'étoit lui, tout mon ſang en fut émû: un mouvement extraordinaire me fit précipiter dans l'onde pour l'en tirer; miſérable fils d'un Matelot, appris dès mon enfance à braver les flots, j'en arrachai le Comte. Vous ſçavez le reſte, Madame, ſes bontés, celles de la Comteſſe, & ſur tout mon amour me preſſerent de telle ſorte d'accepter le bonheur qu'ils m'offroient, que je ne pus y reſiſter; vous devez trop bien vous connoître, pour ne pas juger que votre vûë ne fit

que redoubler mes feux: ſecret admirateur de vos rares vertus, la raiſon s'eſt jointe à mon penchant pour me faire voir que la vive ardeur que je reſſens, eſt un hommage que tous les hommes devroient vous rendre; & que je voudrois cependant être le ſeul à vous offrir.

Mais quoique ma paſſion ſoit ſans eſpérance; & qu'elle ne m'inſpire rien qui puiſſe agraver mon crime, la gêne cruelle que je me ſuis faite pour la cacher, les reproches que je me fais ſans ceſſe de ne pouvoir la vaincre, le deſeſpoir d'abuſer des bontés d'un homme pour qui je voudrois donner ma vie, & la triſte néceſſité où me reduit mon deſtin de vous fuir pour jamais l'un & l'autre, ont produit le fatal changement dont vous avez voulu ſçavoir la cauſe. Je ne doute point que cet aveu ſincere n'attire votre courroux, & ne ſoit le moment de ma perte. Le fils d'un Matelot, un ſimple Soldat ne doit point vous adorer, & vous le dire ſans mériter la mort

c'eſt

c'eſt un arrêt que je me ſuis prononcé moi même; mais j'avouë qu'il me ſera mille fois moins cruel de mourir que d'être contraint de vivre en m'éloignant de vous.

La ſurpriſe de Mademoiſelle de la Sagne avoit été ſi grande dès le commencement de ce diſcours, qu'elle n'avoit pû l'interrompre, non que ſon étonnement eût pour objet l'amour qu'on lui declaroit, elle en fut bien moins frapée que de la comformité de ſes ſentimens avec ceux d'Arſan. L'indiſpenſable néceſſité qu'il ſembloit que la nature leur eût fait de s'aimer, l'épouventa. Cependant ne croyant pas qu'elle dût punir cet aimable téméraire d'un crime dont elle ſe ſentoit complice, elle prit la parole; & le regardant avec douceur: Il ne ſeroit pas juſte, Arſan, lui dit elle, que je fiſſe retomber ſur vous une faute dont je ne dois accuſer que mon indiſcrette curioſité: il ſeroit encore moins équitable de ne fonder votre hardieſſe que ſur l'inégalité que le Ciel a mis entre nous. Non, jamais un

ſemblable reproche ne ſortira de ma bouche, notre naiſſance ne dépend point de nous, & je me croirois indigne de la mienne ſi j'oſois attaquer la vôtre. Bien loin de vouloir augmenter l'état où je vous vois par les tranſports d'un courroux qui prouve bien moins la ſolidité de notre vertu, que l'envie de paſſer pour vertueuſe, je me contenterai de ce que vous vous êtes dit à vous-même; & pour vous donner quelque conſolation, je vous avoüerai que votre ſort me touche beaucoup plus que votre amour ne m'offenſe. Je vous rends juſtice & ne ſuis point aſſez aveugle pour ne pas voir que ſi les vertus & les belles qualités pouvoient tenir lieu de rang & de fortune, qu'il n'eſt point de partis où vous ne duſſiez prétendre: mais, Arſan, le ſort en ordonne autrement, c'eſt un malheur que l'on ne peut parer; & ſi le votre peut trouver de l'adouciſſement dans mon eſtime, ſoyez aſſuré de la poſſeder. Le même pouvoir qui vous force à m'aimer, me contraint d'en écoû-

ter

ter l'aveu ſans colere, & m'oblige à vous ordonner de vivre; ce fatal ſecret ne ſera jamais ſçû du Comte ni de la Comteſſe, les ſervices éclatans que vous nous avez rendus exigent ce ménagement: cependant, Arſan, il faut vous réſoudre à quitter ces lieux; des mouvemens inconnus me portent à vous plaindre, mais mon devoir me défend de vous retenir près de moi. J'engagerai Monſieur d'Orneval à vous permettre de partir, ſes bienfaits vous ſuivront partout. Adieu, Arſan, continua t-elle en ſe levant, ſoyez content de ma moderation, faites-y réflexions, elle vous apprendra qu'il eſt des infortunes que vous ne connoiſſez pas encore. A ces mots ſaiſie de la plus vive douleur & celle dont Arſan lui parut accablé, elle ſortit promptement du cabinet pour lui cacher des larmes qu'elle ne pouvoit plus retenir; & regagnant ſon appartement, elle s'y abandonna à tout ce qu'un amour malheurux peut offrir de triſte & de funeſte aux cœur qui reſſentent.

Arſan ne fit aucun effort pour la retenir ; penetré d'admiration, déſeſperé & préoccupé de mille penſées differentes il ne put lui repliquer ni la ſuivre. La ſageſſe qu'elle venoit de montrer, la douceur avec laquelle elle s'étoit énoncée, & le ſens favorable qu'il pouvoit donner à ſes dernieres paroles, le remplirent à la fois de reſpect, de joie, & de douleur. Son amour étoit trop intéreſſé à pénetrer ce qu'elles ſignifioient, pour n'en par ſentir toute la force : il connut qu'il étoit aimé, qu'on partageoit ſes peines, & que la bienſéance, le devoir & la vertu étoient les ſeuls obſtacles qui s'oppoſoient à ſa félicité ; mais bien loin que cette connoiſſance augmentât l'orgueil de ſes deſirs, elle y mit des bornes. Quelques momens avant cet entretien il ne vouloit fuïr que pour ſon propre repos ; mais alors il s'y réſolut uniquement pour celui de Silvie, ſa gloire lui devenant plus chére à meſure qu'il ſe flattoit de n'être point haï, il ſe fit une ſevere loi d'en

d'en prendre ſoin en éloignant de ſes yeux pour jamais un objet qui pourroit la ternir; & jugeant de ſon cœur par le ſien, & du tourment qu'elle devoit ſouffrir, il s'affermit dans le deſſein de le faire ceſſer par ſon abſence. Satisfait d'avoir triomphé d'un cœur ſi digne de ſon amour, il ne voulut pas pouſſer plus loin ſa victoire; & pour ne lui pas donner lieu d'en rougir, il réſolut d'éviter de paroître à ſes yeux, & de partir ſans la revoir.

Ce fut dans cette intention qu'il ſortit du cabinet & du jardin, & qu'il rentra dans la maiſon pour y attendre le conſentement que le Comte devoit donner à ſon départ. Monſieur d'Orneval de ſon côté n'étoit pas dans une plus douce ſituation d'eſprit: il n'avoit pas perdu un mot de cette converſation; les mouvemens ſinguliers qu'elle lui avoit inſpiré le ſurprirent autant que ce qu'il avoit entendu, quoiqu'il fût un des hommes du monde plus fier ſur ſa naiſſance, & que ce fût le ſeul dé-

faut qu'on lui pût reprocher, l'aveu d'Arſan ne fit naître dans ſon cœur ni mépris ni colere, il n'y ſentit que de la compaſſion; il ſçut même bon gré à Mademoiſelle de la Sagne de celle qu'elle avoit témoignée, & de la prudence avec laquelle elle s'étoit tirée d'une conjoncture auſſi délicate: mais quoiqu'il eût clairement remarqué qu'elle n'étoit pas inſenſible à l'amour d'Arſan, & qu'il vît la neceſſité de s'en ſéparer, la ſeule penſée de ſon éloignement l'agitoit de telle ſorte qu'il ne pouvoit s'y reſoudre; & ne ſçachant comment accorder ce qu'il devoit à l'orgueil de ſon ſang & à la gloire de Silvie, avec l'amitié qu'il ſentoit pour ce jeune homme, il quitta le jardin dans une inquiétude inconcevable. Il étoit à peine rentré dans ſon appartement, qu'on lui annonça Valerin qui venoit d'arriver, & qui s'offrit auſſitôt à ſes regards. Le Comte étoit le meilleur de tous les Maîtres, il fut charmé de revoir ce fidéle domeſtique; mais comme il lui avoit

voit mandé de retourner à Agen, & de ne point venir à Paris, il lui demanda avec empreſſement ce qui l'avoit obligé d'enfraindre ſes ordres. Le déſir d'être le premier, Seigneur, lui dit-il, à vous apprendre la choſe du monde qui vous eſt la plus importante; mais comme le recit en ſera peut-être long, & que ceux qui y ſont intéreſſés doivent y être préſens, j'oſe vous ſupplier de faire appeller le brave Arſan, & de permettre que je vous préſente un homme que j'ai conduit ici, & qui, malgré la baſſeſſe de ſon extraction, peut faire d'un ſeul mot la fortune de ce charmant Etranger.

Ce diſcours parut trop intéreſſant au Comte pour en retarder l'éclairciſſement, il dit à Valerin qu'il pouvoit faire entrer ſon homme, & commanda qu'on fit venir Arſan. Cet ordre le ſurprit, il crut que Mademoiſelle de la Sagne avoit obtenu déjà ſon congé, & que le Comte ne le mandoit que pour lui dire adieu. Quoique ferme dans

ſa derniere réſolution, & qu'il s'attendît à l'exécuter, il ne put en voir le moment ſi proche ſans une extrême douleur, & ce ne fut qu'avec peine qu'il ſe rendit auprès de Monſieur d'Orneval. Celui dont Valerin avoit parlé, n'y faiſoit que d'entrer; & le Comte n'avoit pas encore eu le tems de lui dire un mot lorſqu'Arſan parut; mais à peine eut-il jetté les yeux ſur cet homme que ſon viſage ſe couvrit d'un rouge éclatant, & que s'avançant à lui les bras ouverts: Juſte Ciel! s'écria-t-il, c'eſt mon pere.

Ces paroles firent pâlir le Comte ſans en ſçavoir la raiſon, & par un effet ſingulier du pouvoir de la ſimpathie dont les invincibles nœuds les attachoient l'un à l'autre, Arſan en embraſſant celui qu'il nommoit ſon pere, jetta quelques goutes de ſang par le né, & le Comte en jetta autant en lui entendant prononcer un nom ſi tendre; mais Arſan n'attribuant cet accident qu'à la honte qui l'avoit ſaiſie, & Monſieur d'Or-

d'Orneval au chagrin de lui voir un tel pere, ils ne s'y arrêterent point; & le Comte regardant triſtement cet homme: Quoi, lui dit-il, Arſan eſt votre fils? Seigneur lui repondit-il preſque en tremblant, je ſuis ſi troublé que je n'ai pas la hardieſſe de ſatisfaire votre curioſité. Valerin s'eſt chargé de vous inſtruire de cet étrange miſtere; il m'a promis de vous fléchir en ma faveur, & c'eſt à genoux que j'implore votre clémence, Et ſe proſternant devant lui en achevant ces mots, il mit Arſan & Monſieur d'Orneval dans une perplexité difficile à décrire. Cependant le Comte ſe préparoit à lui demander en quoi il l'avoit offenſé, lorſque Valerin qui craignoit qu'un trop prompt éclairciſſement ne cauſât quelque bouleverſement fâcheux à l'un ou à l'autre, & qui vouloit ménager, ſa ſurpriſe qu'il alloit leur donner, prit la parole. Il n'eſt pas encore tems, Seigneur, dit-il au Comte, que vous appreniez ſon crime, il faut que vous ſçachiez bien d'autres

tres choſes avant qu'il vienne à votre connoiſſance, & je ne vous demande qu'une heure d'audience pour vous ſatisfaire pleinement.

Monſieur d'Orneval commençoit à prendre trop d'intérêt à cette avanture pour en retarder le récit; il ſe mit dans ſon fauteuil, fit placer le jeune Arſan près de lui, & commandant au pere & à Valerin de ſe ſéoir, il dit à ce dernier de prendre la parole, ce qu'il fit en ces termes: Comme vous m'aviez écrit, Seigneur, de ne point venir à Paris, & de retourner à Agen, je ne me vis pas plutôt en état de monter à cheval que j'en repris la route après vous avoir mandé que j'avois fait de vains efforts pour engager le brave Arſan à vous aller trouver. Mon voyage fut heureux, & j'arrivai chez vous ſans accident. Toute la Ville étoit déja informée du riſque que vous aviez couru, les païſans qui vous avoient aidé l'ayant publié par tout; mon retour & mon bras

du moins l'ayant confirmé, je fus pres de huit jours à ne faire qu'aller & venir pour raſſurer vos amis & le grand nombre de ceux qui s'intéreſſent à ce qui vous regarde. Mais je fus extrêmement choqué du peu d'empreſſement que je remarquai dans le Marquis de Mira votre couſin, qui ne daigna ſeulement pas me demander de vos nouvelles: cependant je n'en fis rien connoître, & me contentai d'éviter de le rencontrer. Il y avoit près de trois ſemaines que j'étoit arrivé lorſque j'appris qu'il étoit tombé de cheval dans une partie de chaſſe, qu'il s'étoit bleſſé dangereuſement, & qu'on ne croïoit pas qu'il en revînt. Je me préparois à m'inſtruire plus au long de ce malheur quand on me vint chercher de ſa part en me diſant qu'il ſe mouroit; j'y courus, & le trouvai véritablement très mal.

Il me fit approcher, & me tendant la main: Valerin, me dit-il, d'une voix extrêmement foible, le Ciel eſt juſte, je reçois aujour-

jourd'hui la punition de mes crimes, je lui en demande pardon ainſi qu'au Comte d'Orneval, & à vous, étant l'unique cauſe des pertes que vous avez faites l'un & l'autre. On vous remettra après ma mort un écrit qui vous dévoilera cet affreux miſtere. Il perdit connoiſſance en achevant ces mots, & mourut quelques heures après, me laiſſant dans une inquiétude extrême; mais j'en fut bientôt tiré. A peine fut on aſſuré de ſon trépas que ſon directeur me prit en particulier, & me remit ce fatal écrit, en me conjurant de ne rien dire de ce qu'il contenoit que vous n'en euſſiez été informé, & que je n'euſſe reçû vos ordres. Comme il n'étoit point cacheté la violence de ma curioſité me força d'abuſer de la confiance dont vous m'honorez, Seigneur, & m'en fit faire la lecture avant de vous l'envoyer; mais perſuadé de la répugnance que vous aurez à le lire, je vous en épargnerai l'horreur en ne vous en diſant que le précis, quoique je l'aye apporté. J'y vis donc

donc avec le dernier étonnement que le Marquis las de ſon peu de fortune,& trop envieux de la vôtre, y déclaroit que pour s'aſſurer votre ſucceſſion, il avoit fait enlever le jeune Comte votre fils par un nommé Lallié ſon valet de chambre, & l'avoit chargé de le tuer; que ce malheureux ne s'étoit que trop bien acquité de ſa commiſſion, & qu'il lui avoit aſſuré qu'il avoit jetté l'enfant dans la riviere, & qu'il n'en avoit point douté, puiſque malgré toutes vos perquiſitions perſonne n'en avoit donné de nouvelles; mais que votre mariage avec Madame de la Sagne, & la diſpoſition que vous aviez faite de vos biens en faveur de ſa fille, ayant rendu ſa barbare précaution inutile, il en avoit conçu un tel deſir de vengeance, qu'il n'avoit plus eu d'autre penſée que celle de vous ôter la vie; que les occaſions ſeules lui ayant manqué, il avoit été contraint de paſſer un ſi grand nombre d'années ſans ſe ſatisfaire, lorſque votre voyage de Paris lui en fournit un moyen

moyen que ſa haine ne voulut pas laiſſer échaper; qu'ayant été témoin des arrangemens de votre départ, & ſçachant que vous ne ſeriez accompagné que de deux de vos gens, il avoit encore eu recours à Lallié qui n'ayant pour ami que des ſcélérats comme lui, lui promit de les raſſembler, & de vous attaquer avec eux dans les bois & les montagnes du Limouſin; que leur deſſein étoit de poignarder Madame d'Orneval & Mademoiſelle de la Sagne, & de vous dépouiller tous pour faire croire que ce meurtre avoit été fait par des voleurs; mais que le Ciel irrité de cet affreux complot en avoit empêché l'exécution par le ſecours qu'il vous avoit envoyé; que ne voyant point revenir Lallié, il étoit dans une peine extrême lorſque pluſieurs maſſons Limouſins qui travailloient dans la ville d'Agen, avoient rapporté une partie de votre avanture, & avoient aſſûré que vous n'étiez point bleſſé; qu'à mon retour le détail que j'en avois fait l'ayant pleinement inſtruit de la

mort

mort de ſon valet de chambre & de ſes compagnons, il s'étoit tenu tranquille bien perſuadé qu'on ne le ſoubçonneroit jamais de cet attentat; mais qu'il reconnoiſſoit que les forfaits ne pouvoient être cachés ni impunis puiſque, quelque ſecrets qu'ils puiſſent être aux hommes, ils ne le ſont jamais aux yeux du Maître des lumieres; & que c'étoit par la toute puiſſance de cet Etre ſuprême qu'il étoit forcé de s'avoüer coupable de tant de crimes, & qu'il lui rendoit grace de ce qu'il lui avoit bien voulu donner le tems de les déclarer, & de s'en repentir. Je vous proteſte, Seigneur, continua Valerin, que cette lecture fut un coup de foudre pour moi; mais trouvant la choſe trop grande pour la confier au courier, je réſolus d'en être moi même le porteur. Je reçus à peu près dans ce tems une de vos lettres par laquelle vous me faiſiez l'honneur de m'inſtruire du nouveau ſecours que vous aviez reçu d'Arſan; j'en pris pour lui un redoublement d'eſti-

d'eſtime & de reſpect; j'en ſentis augmenter le déſir que j'avois de vous voir l'un & l'autre, & dans ce deſſein je quittai Agen, & pris le chemin de Paris. A quelques lieuës de Limoges m'étant arrêté dans une Hotellerie pour repoſer mon cheval, j'y trouvai ce vieillard entouré de pluſieurs Limouſins attentifs à l'écouter. Comme il parloit fort haut, & qu'il paroiſſoit venir de loin, ne ſçachant que faire je m'en approchai comme les autres. Je reconnus à ſes diſcours qu'il revenoit des iſles de la Martinique dont il faiſoit une eſpece de deſcription à ſon auditoire: je lui fis pluſieurs queſtions, entres autres ſon nom, & s'il étoit du païs dont il venoit.

Il me répondit que non, qu'il étoit Limouſin, matelot de profeſſion, qu'il s'appelloit Arſan, & qu'ayant aſſez travaillé pour ſe repoſer, il étoit revenu en France, & comptoit revoir dans peu de jours ſa bonne ville de Limoges. Le nom d'Arſan me frappa, je le priai de me parler en particulier

ſous

ſous prétexte de lui demander des nouvelles de quelqu'un que je connoiſſois aux Iſles; il ſe leva & me ſuivit dans une chambre de l'Hotellerie. Alors étant ſeul avec lui, je lui demandai s'il n'avoit pas un fils ſoldat dans les troupes de France. Je n'ai jamais eu d'enfans, me répondit il; cependant il ſe peut bien faire que vous ayez vû quelqu'un qui porte mon nom & qui ſoit ſoldat, parce que j'ai élevé un jeune garçon à qui je l'ai donné ne ſçachant pas le ſien. Un Gentilhomme François qui prit de l'amitié pour lui, me l'ôta; il en eut de grands ſoins, & le croïant mon fils, il y a cinq à ſix ans qu'il l'enmena diſant qu'il vouloit faire ſa fortune: je m'y oppoſai point. Comme ce Gentilhomme avoit quantité d'effets aux Iſles, j'appris pluſieurs mois après ſon départ, qu'il étoit mort ſubitement, & ne pus ſçavoir ce qu'étoit devenu Arſan. Comme il n'eſt point mon fils, & que les raiſons qui m'avoient engagé à le faire paſſer pour tel, devoient n'avoir plus de

de lieu par le nombre d'années qui ſe ſont écoulées, je ne m'en inquiétai que foiblement, ſur-tout étant aſſûré qu'avec l'eſprit & la figure qu'il a, il ne pouvoit manquer d'être heureux; & ſi vous alliez me dépeindre celui que vous connoiſſez, je vous en dirois bientôt la vérité.

Ces paroles, continua Valerin, m'ayant animé d'une nouvelle curioſité, je lui fis le portrait du vaillant Arſan, & lui contai les ſervices que vous en aviez reçû, l'eſtime que vous en faiſiez, & dans quelle ſituation il étoit près de vous. Ce bon-homme tranſporté de joie ſe jetta à mon col en s'écriant; C'eſt lui-même, & ſi vous permettiez que je vous accompagnaſſe, je rebrouſſerois volontiers mes pas pour avoir le plaiſir de l'embraſſer, & peut-être même faciliterois-je à votre maître les moyens de ſçavoir qui il eſt en lui montrant la belle robe dont il étoit couvert quand on me le fit enlever, l'ayant précieuſement conſervée pour me ſouvenir toujours

jours que cet enfant eſt la cauſe de ma petite fortune. Quoi! lui dis-je plus étonné que jamais, ce n'eſt donc pas le hazard qui le fit tomber entre vos mains, & c'eſt de deſſein prémédité que vous l'avez dérobé à ſes parens? Je n'ai connu ni quel il eſt, ni quels ſont ſes parens, me répondit-il, je ne l'ai point enlevé de mon chef, & ne ſuis coupable que par trop de compaſſion; mais ajouta-t-il, ſi vous pouvez m'aſſûrer qu'il ne m'arrivera rien de fâcheux de la part de la famille d'Arſan, en cas que ce que je déclarerai puiſſe le faire connoître, & que votre maître m'accorde ſa protection, je vous dirai fanchement tout le miſtere de mon avanture.

Je n'héſitai point, Seigneur, & prenant le matelot par la main, je le conduiſis devant le Juge du lieu où je paſſai un acte en forme comme je m'engageois de vous obliger à le ſoutenir envers & contre tous, quelque choſe qu'il eût fait, s'il vous donnoit des idées de la naiſſance d'Arſan; je

ſignai l'acte dont le Juge garda la minutte, & lui en donna copie. Le vieux Arſan charmé de mon procédé, me mena à l'Hôtellerie, & m'ouvrant ſa valiſe, me fit voir l'équipage enfantin de ſon prétendu fils. Jugez, Seigneur, de l'excès de ma joie en le reconnoiſſant pour celui du jeune Comte d'Orneval. Les ſoupçons qui s'étoient gliſſés dans mon eſprit depuis les premieres paroles du matelot prenant de nouvelles forces, Cher Arſan, lui dis-je, achevez de me rendre le plus heureux de tous les hommes en m'apprenant ſi vous n'avez point remarqué quelque ſigne extraordinaire ſur le corps de ce jeune homme.

Si vous voulez parler, répondit-il, d'une branche d'un arbre dont je ne ſçai pas trop le nom, je puis vous certifier qu'il en a une au deſſous du ſein, auſſi bien faite que ſi on l'y avoit deſſinée exprès. Juſte Ciel! interrompit le Comte qui ne put tenir plus long-tems les vifs tranſports dont il étoit agité, mon fils dit-il en lui tendant

les

les bras, la Providence vous rend donc à mes vœux ? Quelque prompt que fût Monſieur d'Orneval à témoigner ſa joie, le jeune Arſan ne le fut pas moins que lui, & cet heureux pere le vit à ſes pieds au même inſtant qu'il s'étoit levé pour l'embraſſer. Ah ! Seigneur, lui dit-il, quelle gloire pour moi ! quel bonheur ! il eſt ſi grand, il remplit ſi parfaitement l'orgueil de mes deſirs que je le crois & n'oſe pourtant m'en flatter. Ah ! mon fils, reprit le Comte, nous n'avons pas beſoin de plus fortes preuves que celles des ſecrets mouvemens que nous inſpiroit la nature, elle nous parloit, & nous ne la connoiſſions pas. Non, continua-t-il, je ne puis trop m'étonner d'en avoir ſi bien ſenti les effets, & de ne m'être jamais douté de la vérité. Pour moi, Seigneur, lui répondit le jeune d'Orneval, j'en ai ſuivi les loix dans une profonde ignorance, j'ai toujours cru qu'Arſan étoit mon pere; j'étois inſtruit que vous aviez perdu un fils ; mais je ne ſçavois pas

que la marque que je porte m'intéreſſoit ſi fort à ſon ſort. Ah! Seigneur, ajouta-t-il en ſoupirant, ſi vous me l'euſſiez dit, que de tourmens vous m'auriez épargnés!

Ils vont tous être terminés, lui dit le Comte; mais achevons d'apprendre les obligations que nous avons au vieil Arſan : car enfin, continua-t-il, en s'adreſſant à lui, quelque motif qui vous ait porté à cet enlevement, je regarderai toûjours comme un ſervice que je ne puis trop récompenſer, le ſoin que vous avez eu des jours de mon fils; & vous pouvez être aſſûré que j'accomplirai dignement les promeſſes de Valerin. Le matelot remis de ſes frayeurs par ces paroles obligeantes, en rendit grace au Comte; & pria Valerin de lui laiſſer dire le reſte de ſon hiſtoire. Il y conſentit ſans peine, alors le Limouſin s'énonçant du mieux qui lui fut poſſible : Seigneur, dit il au Comte, la joie que me fit voir Valerin, me perſuadant que c'étoit ſon fils, je lui demandai mille pardons de l'en avoir

avoir privé ; & comme ſon acte m'empêchoit de craindre les effets de ſon reſſentiment, je lui contai naïvement comment la choſe étoit arrivée, & de la même maniere que je vais vous la rapporter.

Il y a environ vingt-ans, continua-t-il, que me trouvant dans une aſſez grande miſere, ne gagnant preſque rien au métier de Marinier, dans lequel je ſuis né ; je m'engagai dans une troupe de gens de toutes profeſſions, qu'on levoit dans les Provinces pour aller aux Iſles de la Martinique. J'étois alors aux environs d'Agen ſur la Garonne, cherchant à vendre une Barque qui faiſoit tout mon bien. Un jour que j'y attendois les paſſans pour gagner quelque argent, un homme aſſez bien mis qui ſe promenoit en rêvant ſur le bord de l'eau, vint me trouver ; & par pluſieurs queſtions qu'il me fit, auxquelles je repondis avec une franchiſe qui m'eſt ordinaire, ayant connu que j'étois pauvre, il me demanda ſi je voulois gagner une ſomme d'argent qui me mettroit

à mon aiſe. Je lui répondis que je n'étois pas aſſez ſimple pour la refuſer, ſi ce qu'il falloit faire n'étoit point au-deſſus de mes forces. Rien n'eſt plus aiſé, me dit-il ; alors me montrant un Bois épais qui touchoit au grand chemin : Aborde en cet endroit, continua-t-il, fais en ſorte de t'y cacher de façon que perſonne ne t'apperçoive, une femme vient ſouvent s'y promener avec deux enfans, l'un garçon & l'autre fille ; il te ſera facile de reconnoître le garçon à ſon habillement, ſa robe eſt verte & or, & l'autre eſt blanche & argent, fais en ſorte de l'enlever ; ferme lui bien la bouche, pour l'empêcher de crier ; & repaſſe promptement la riviere avec ta proie, que tu me livreras à l'autre bord où je t'attendrai, & cent piſtoles ſeront ta récompenſe.

J'écoutai ce diſcours avec beaucoup d'attention, & tenté par un gain ſi conſiderable ; je réſolus d'en Profiter : mais me défiant de ſa promeſſe, je lui dis que je ne voulois point riſquer cette affaire

faire ſans toucher d'avance une partie de la ſomme qu'il m'offroit, il me compta auſſitôt cinquante piſtoles, en m'aſſûrant qu'il me donneroit le reſte, lorſque je lui remetterois l'enfant. Je ne balançai plus, & m'ayant dit l'endroit où je devois l'aller joindre ; je me mis en devoir de le ſatisfaire. Il paſſa la riviere dans une autre Barque, & moi je conduiſis la mienne preſque au bas du Bois qu'il m'avoit montré ; & mettant pied à terre, je me cachai dans le plus épais. Je n'y fus pas longtems ſans voir arriver ce que je cherchois : une femme avec deux enfans vétus comme il me les avoit dépeints, ſe promena quelques momens ; après quoi je la vis s'aſſeoir. Elle mit la fille ſur ſes genoux, & le jeune garçon à côté d'elle ; en cet état ils s'endormirent ſi fortement, que je ſortis de mon embuſcade, les approchai & les examinai ſans qu'ils ſe réveillaſſent ; alors je pris doucement le garçon dans mes bras, & courus à toute jambe à ma Barque.

Soit que la petite fille eût ouvert les yeux en cet instant, ou soit que selon la coûtume de la plûpart des enfans, elle s'éveillât en pleurant, je l'entendis beaucoup crier ; mais j'étois déjà hors du danger d'être surpris. Cependant l'extrême beauté de l'enfant me toucha, & me figurant qu'on ne donnoit pas une si grande somme pour en être le maître, sans avoir quelque mauvais dessein ; j'eus peur d'être cause d'un meurtre, & content des cinquant pistoles que j'avois reçû, j'abandonnai les cinquante autres pour sauver l'enfant du sort que je m'imaginai qu'on lui préparoit. Je rends à cet homme, disois-je en moi-même, un service assez grand ; il n'aura pas lieu de s'en plaindre, puisque s'il veut perdre cet innocent, il n'en entendra jamais parler ; & je n'aurai point à me reprocher de l'avoir livré à la mort, j'en prendrai soin, je le ferai passer pour mon fils ; & peut-être m'a-t'il des à présent plus d'obligation qu'à son propre pere. Ce fut en rai-

raiſonnant de la ſorte que je m'afermis dans la reſolution de l'emmener avec moi aux Iſles, ainſi bien loin de gagner l'autre bord, je fûs droit à mon habitation ordinaire; & dès le lendemain je fis partir ma femme & l'enfant pour ſe rendre où je devois joindre la troupe où je m'étois engagé; je ne tardai pas à l'y ſuivre; elle avoit pris d'abord de l'amitié pour lui; & n'eut aucune peine à paſſer pour ſa mere.

Nous nous embarquâmes tous, l'enfant parut étonné les premiers jours, & d'une grande mélancolie, mais cela ſe diſſipa; on ne vit rien de plus aimable que lui à cet âge. Ma femme en eut un grand ſoin, nous arrivâmes à la Martinique ſans accident, les cinquante poſtoles que m'avoit vallu cet enlevement, me procurerent la facilité d'y donner un petit établiſſement à ma femme; & ne voulant point quitter ma profeſſion de Matelot, je la laiſſois dans l'Iſle toute les fois que j'allois en mer. Nous avions don-

né notre nom à l'enfant ; & nous l'élevâmes juſqu'à huit-ans. Comme ma femme le menoit toûjours avec elle, & que ſa grande beauté le faiſoit admirer de tout le monde, un Gentilhomme François qui étoit à la Martinique en devint idolâtre ; & nous le demanda, voulant diſoit-il, lui faire ſa fortune. L'eſpoir que cette bonne intention retomberoit auſſi ſur nous, fit que nous ne le détrompâmes point ſur ſa naiſſance, & que nous le lui donnâmes comme étant notre fils, afin que le jeune homme devenu grand & riche, & ſe croyant notre enfant, nous fît partager ſon bonheur. Ce Gentilhomme lui donna une éducation de Prince, & le rendit une merveille à l'âge de quinze ans. Environ ce tems-là je fus obligé de faire un voyage au vieux Mexique étant du nombre des Matelots du Vaiſſeau qui devoit y aller. Pendant mon abſence qui fut longue, ma femme mourut, & le Gentilhomme qui prenoit ſoin d'Arſan, s'embarqua pour retourner en France ;

ce ; & laiſſa un écrit à un de mes camarades pour me le rendre à mon retour, par lequel il me marquoit qu'il emmenoit mon fils, que je n'en fuſſe point en peine ; & que j'aurois de ſes nouvelles l'année ſuivante. Je revins à la Martinique, où je trouvai mes affaires en aſſez bon état, mais Arſan & ma femme de moins.

J'attendois avec impatience l'effet des promeſſes du Gentilhomme, quand à peu près au temps qu'il avoit marqué, un Vaiſſeau François aborda à l'Iſle, qui nous apprit qu'il étoit mort ſubitement en arrivant. Un de ſes parens étoit dans le Vaiſſeau, qui venoit recueillir ce qu'il avoit d'effets à la Martinique. Je m'informai d'Arſan, mais ſoit qu'il ne le connût point ou qu'il le feignît, il me dit qu'il ne ſçavoit de qui je voulois parler. Si j'euſſe pû me dégager du Patron que je ſervois, je ſerois parti ſur le champ pour le chercher, tant je fus touché de ſa perte ; mais mon temps étoit de cinq ans, il fallut l'achever. Cependant

je me conſolai ; & me voyant de-quoi paſſer ma vieilleſſe avec quelque aiſance, ſelon mon état, je ne fus pas plutôt libre de mon engagement que je m'embarquai ſur le premier Vaiſſeau pour venir mourir dans mon païs. J'ai réaliſé dans ma route tous les effets dont j'étois chargé, & n'ayant que des Lettres de change ſur les meilleurs Marchands de Limoges, j'en pris le chemin ſans autre équipage qu'une malle. J'achetai un mulet qui me ſervit de voiture juſqu'à l'endroit où je rencontrai Valerin.

Il écouta très-attentivement le recit que je viens de vous faire ; & lorſque je l'eus fini il m'aſſura ſi poſitivement que vous me recompenſeriez au-delà de mes déſirs ſi je voulois le ſuivre chez-vous ; que le déſir de voir Arſan m'y fit reſoudre, croyant toujours que Valerin ni prenoit tant d'intérêt que parce qu'il étoit ſon pere. Il me fit laiſſer mon mulet dans l'hôtellerie pour prendre la poſte avec lui ; & ce n'eſt qu'en entrant dans Paris qu'il

qu'il m'a tiré de mon erreur, en m'apprenant l'avanture du jeune Comte vôtre fils ; & ſon diſcours m'ayant convaincu que mon crime vous regardoit ſeul, j'eus une ſi grande crainte que vous ne vouluſſiez m'en punir, que je fis mes efforts pour m'échaper de Valerin. Il s'en apperçut, & m'a ſi bien obſedé en m'aſſurant toujours, qu'il m'a conduit ici : Trop heureux ſi la déclaration du Marquis votre couſin, en vous faiſant voir le deſſein qu'il avoit de tuer votre fils, diminuë ma faute à vos yeux, & ſi l'inſpiration que j'eu de lui ſauver la vie en l'emmenant vous porte à me pardonner, ſon enlévement.

Le vieil Arſan ceſſa de parler ; & le Comte lui témoigna tant de bontés, qu'il le remit entiérement de ſes frayeurs ; & ce tendre pere alloit recommencer ſes exclamations ſur ces extraordinaire événement, quand on lui vint dire que la Comteſſe étoit rentrée. Elle étoit paſſée dans l'appartemene de ſa fille ; & l'ayant trouvée d'une triſteſſe ex-

treme, & dans un abbatement dont ſa préſence même ne peut la tirer. Elle employoit toute ſon adreſſe pour en ſçavoir la cauſe lorſque Monſieur d'Orneval la fit prier de ſe rendre ſeule auprès de lui. Ce meſſage miſterieux inquiéta Mademoiſelle de la Sagne, ne pouvant s'imaginer par quelle raiſon le Comte ne l'admettoit pas à ſon entretien. Elle laiſſa ſortir la Comteſſe; mais ſon trouble ne lui donnant point de repos elle envoya ſçavoir ſecrettement par une de ſes femmes, ſi le Comte & la Comteſſe étoient ſeuls, & ce que faiſoit Arſan. On lui rapporta que Monſieur & Madame d'Orneval étoient enfermés avec Arſan, Valerin, & un Vieillard que perſonne dans l'hôtel ne connnoiſſoit. Comme cela ne l'éclairciſſoit de rien, & que le retour de Valerin la ſurprit, elle n'en fut que plus agitée. Tandis qu'elle cherchoit à démêler ce miſtere, la Comteſſe ayant joint ſon époux, fut dans le dernier étonnement de le voir venir à elle les yeux baignés

de

de larmes, & cependant l'air riant & satisfait ; & le jeune Arsan dans le même état à genoux devant elle qui lui baisoit les mains avec toute l'ardeur d'un homme transporté de joie.

Des mouvemens qui sembloient s'accorder si peu la mirent dans une peine étrange ; & les embrassant l'un & l'autre, elle les conjura de l'instruire de ce qui les causoit. Monsieur d'Orneval, qui vit son embarras, lui fit promptement un recit abrégé de ce qu'il venoit d'apprendre, & la convainquit de la vérité en voulant que son fils lui fit voir la marque qui suffisoit seule pour le reconnoître. La joie de cette Dame ne fut gueres moins grande que celle du pere & du fils ; elle la signala par les plus tendres caresses au jeune Comte en admirant les decrets de la Providence. Mais la satisfaction de Silvie ne lui étant pas moins chere que la sienne ; & Monsieur d'Orneval lui ayant dit ce qui s'étoit passé entre Arsan & elle dans le jardin, elle les pria de lui laisser ména-

ménager une affaire ſi délicate, dans la crainte qu'une trop prompte ſurpriſe ne lui fût préjudiciable; & voulant les rendre ſecrets témoins de la maniere dont elle alloit ſe conduire, & les mettre à portée de paroître quand ils le jugeroient néceſſaire, elle les fit paſſer par un dégagement dans un cabinet qui joignoit à ſon appartement, où s'etant renduë elle fit appeller ſon aimable fille, qui vint ſans retardement dans l'eſpoir & l'impatience d'apprendre ce qu'il la troubloit ſi fortement.

Madame d'Orneval ne fut pas plutôt ſeule avec elle, que la regardant avec douceur : Ma chere Silvie, lui dit elle, j'ai bien ſujet de me plaindre de votre peu de confiance en ma tendreſſe pour vous, puiſque ſi le hazard n'eût fait entendre au Comte la converſation que vous avez euë tantôt avec Arſan, j'ignorerois encore qu'il vous adore, & qu'il ne vous eſt pas indifferent. Remettez-vous, Silvie, ajouta-t-elle en la voyant changer de couleur, le reproche

que

que je vous fais ne vous menace de rien de fâcheux. Quoique cet entretien ait fait connoître votre penchant à Monſieur d'Orneval, elle lui a fait encore mieux voir votre ſageſſe. Pour moi ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'apperçois de la ſympathie que la nature ſemble avoir mis entre vous deux; & les réflexions que je fais à preſent ne m'apprennent que trop qu'Arſan eſt enfin le fatal objet que votre cœur cherche depuis ſi long-temps, & qu'il faut de néceſſité que le Ciel vous ait faits l'un pour l'autre ; cette idée même s'accorde aux déſirs de Monſieur d'Orneval. Vous avez condamné l'amoureux Arſan à ne vous revoir jamais, & le Comte ni moi ne pouvons nous reſoudre à le laiſſer partir; nous aimons beaucoup mieux deſcendre un peu de notre rang pour vous rendre heureux l'un & l'autre, que de nous priver de ſa preſence, & vous voir languir éternellement ; Ainſi je viens vous annoncer qu'il ne dépend plus que de vous de lui donner

ner la main ; ſon reſpect & ſa profonde obéïſſance à vos ordres lui font refuſer cette honneur, perſuadé que vous n'y voudrez pas conſentir malgré le penchant que vous avez pour lui. Soyez donc ſincere, ma chere Silvie, avec une mere qui ne veut que votre bonheur, & prononcez ſans balancer l'Arrêt d'Arſan, nous ſouhaitons qu'il ſoit favorable, & même nous vous en prions. La bonté de la Comteſſe ayant raſſûré Mademoiſelle de la Sagne, elle ſe détermina ſur le champ, & prenant la parole d'un air modeſte : Je ne chercherai point à me juſtifier, Madame, lui dit-elle, ma faute eſt involontaire, & c'eſt l'unique raiſon qui m'en fait eſperer le pardon. J'aime Arſan il eſt vrai ; mais il m'eſt auſſi difficile de vaincre ma tendreſſe, que de ne pas joüir de la clarté du jour ; je ſens qu'elle eſt née avec moi ; je n'ai plus rien déſiré dès l'inſtant que je l'ai vû, ſa preſence a rempli tous mes ſouhaits, & vous ne vous êtes point trompée en le croïant l'objet pour lequel j'ai ſi

ſou-

ſouvent ſoupiré ſans le connoître. Ce qu'il y a de ſingulier dans mon malheur, c'eſt qu'Arſan entraîné par la même puiſſance, a ſenti de pareils mouvemens, & que tous les efforts de ſa raiſon n'ont pas eu plus d'effet que les miens ; mais ſi je ne ſuis pas maîtreſſe de mon cœur, je le ſuis encore de mes actions. Je plains Arſan, je Partage ſa peine ; mais je ne veux point la terminer aux dépens de ma gloire. Ses refus augmentent mon eſtime ; ſes rares qualités, la nobleſſe de ſes ſentimens, & les charmes de ſa perſonne, le rendent ſeul digne de moi ; mais ſa naiſance ne l'eſt pas, & cet obſtacle me doit ſuffire. Qu'il parte, qu'il s'éloigne c'eſt l'unique preuve que j'exige de ſon amour.

Mais, reprit la Comteſſe, qui ſçait ſi ſa naiſſance eſt ſi fort au-deſſous de la vôtre? Il s'eſt crut le fils d'un Matelot ; & nous venons d'apprendre qu'il n'a fait que l'élever, & qu'il n'eſt point ſon pere. Le Comte d'Orneval n'eſt pas le

ſeul

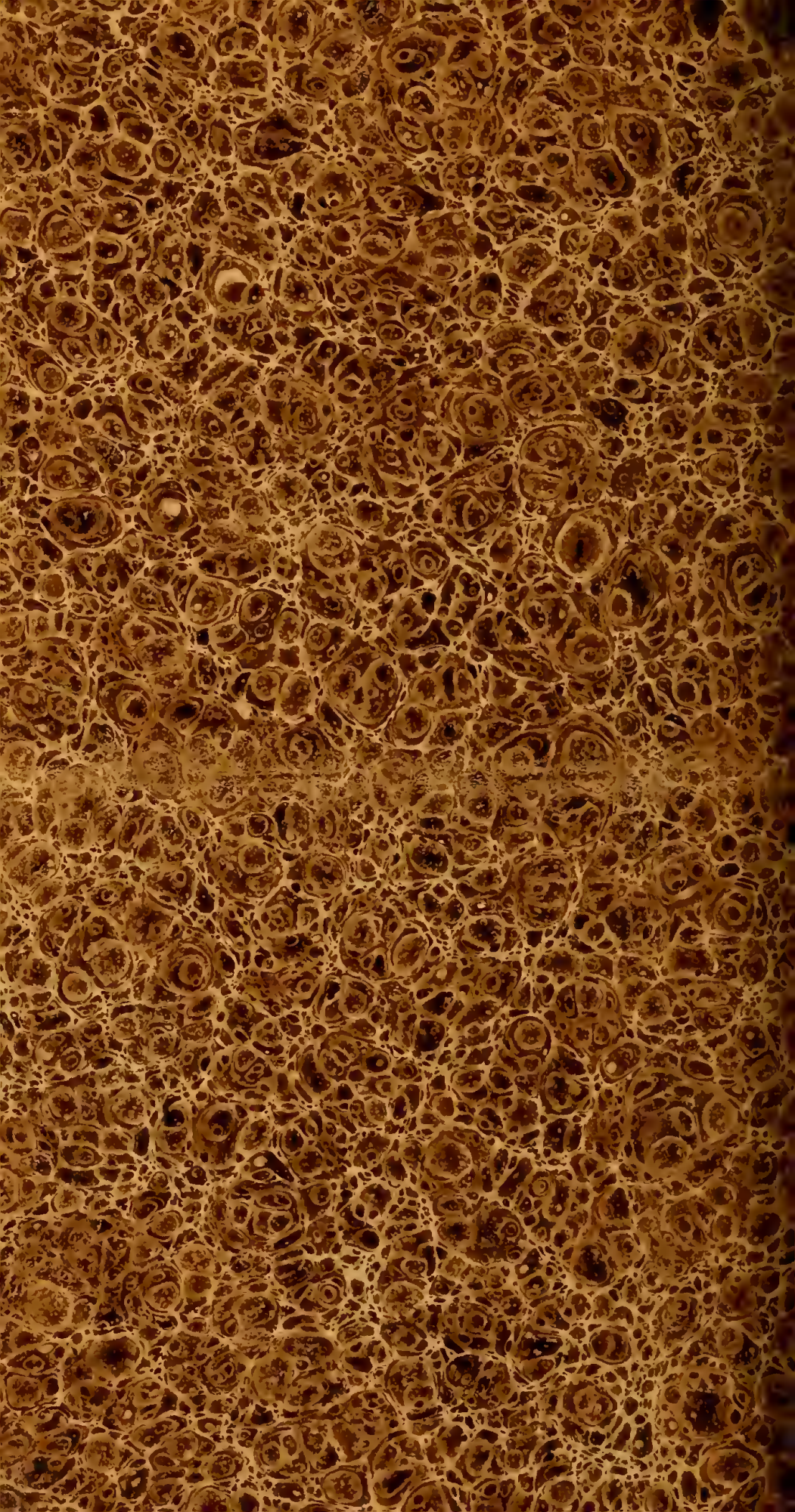
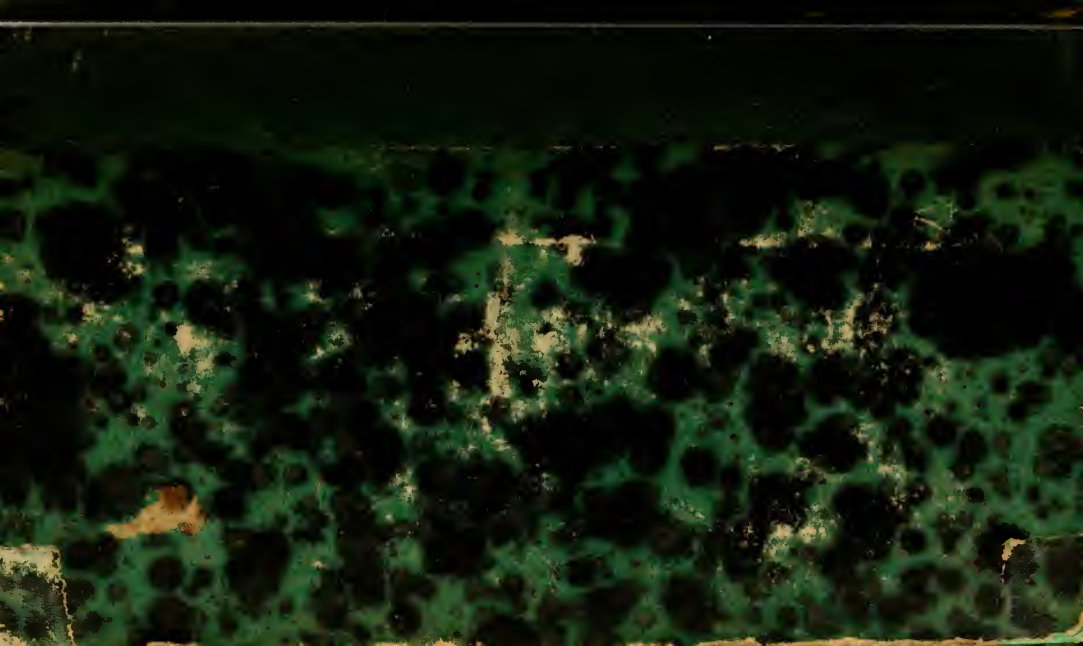
ſeul à qui on ait enlevé des enfans quelqu'un ne peut-il pas avoir eut le même malheur. A l'égard d'Arſan, ſes belles qualités, ſes ſentimens relevés que vous trouvez ſi dignes de vous, ne peuvent-ils pas venir du ſang qui coule dans ſes veines; & ne vous eſt-il pas du moins plus avantageux d'ignorer entierement ſans naiſſance que de ſçavoir poſitivement qu'il eſt le fils d'un Matelot?

Silvie qui regardoit attentivement la Comteſſe pendant ce diſcours, remarquant dans ſes yeux une tranquillité qu'elle s'imaginoit n'y devoir pas être dans la conjoncture preſent, en prit une eſpece de ſoupçon de la vérité. Quoi, Madame, lui dit elle, Arſan n'eſt point fils d'un Matelot? Non, reprit la Comteſſe, il s'eſt trompé. Ah! Madame, s'écria Silvie pouſſée d'un mouvement qu'elle ne put retenir, s'il s'eſt trompé, il ne peut être que le fils du Comte, c'eſt le jeune d'Orneval. C'eſt lui-même, ma fille, lui dit le Comte en entrant avec Arſan, c'eſt

c'eſt cet époux qui vous fut deſtiné du premier moment de votre vie, & que nous aurions dû réconnoître dès long-tems l'un & l'autre par les effets du ſang & de la ſimpathie dont le pouvoir s'eſt ſi fortement mánifeſté dans nos cœurs. Tandis que Monſieur d'Orneval parloit, Arſan étoit aux pieds de Silvie qui faiſoit éclater ſa joie & ſes tranſports d'une maniere à prouver l'excès de ſon amour. Cette charmante fille y répondoit autant que la bienſéance le lui permettoit; mais le Comte & la Comteſſe qui vouloient qu'ils ſe récupéraſſent de tant d'années d'abſence & de contrainte, lui commanderent ſi préciſément de lui laiſſer voir toute ſa tendreſſe, qu'elle ne put ſe deffendre d'obéir. Ce fut alors qu'il ſe fit entre ſes deux amans les plus touchantes proteſtations, & qu'ils ſe diſputerent l'avantage d'aimer le plus tendrement. Ne croïez pas, adorable Silvie, lui dit le jeune Comte, que la ſimpathie ſeule me force à vous aimer, elle m'a ſervie de prétexte pour diminuer le crime

crime que je croïois faire en aſpirant à vous ; mais à preſent que je ne ſuis plus coupable, j'oſe vous aſſurer que quand elle auroit agi en moi avec moins d'empire, vous ne m'en auriez pas moins enchaîné pour le reſte de ma vie; votre beauté miraculeuſe, votre eſprit & votre vertu ſuffiſoient ſans la ſimpathie, pour me rendre le plus amoureux de tous les hommes ; & ma raiſon qui ſe joint avec elle en ce jour, me prouve à chaque inſtant que quand je n'aurois été que le malheureux Arſan, je n'en aurois pas moins eu l'audace de vous adorer. Cette délicateſſe de l'amour du Comte, qui faiſoit voir à Mademoiſelle de la Sagne, qu'il appréhendoit qu'elle ne ſe crût pas aimée par l'effet de ſon propre mérite, lui fit un plaiſir extrême ; elle le lui témoigna en lui déclarant les mêmes ſentimens, n'ayant pas attendu à le connoître pour le préferer à tous les hommes de la terre.

Monſieur d'Orneval content d'avoir retrouvé ſon fils, & ne voulant

lant pas ternir la mémoire de ſon parent, enſevelit ſon crime dans un profond ſilence, & brûla même l'aveu qu'il en avoit fait par écrit. Il publia parmi tous ſes amis en leur preſentant Arſan, qu'il avoit été élevé par des Pirates; & que par des incidens qu'il inventa, un Matelot l'avoit élevé &, ramené en France; & pour le mieux prouver il garda le vieil Arſan dans ſa maiſon, & lui aſſura du bien pour le reſte de ſes jours. Cette nouvelle fut bientôt portée dans la Province, & chacun en benit le Ciel. L'himen du jeune Comte & de Silvie ſe célebra à Paris avec toute la magnificence poſſible. Les deux Epoux furent felicités de tous côtés, & firent l'admiration de la Cour & de la Ville. Enſuite dequoi ils reprirent la route d'Agen avec le Comte & la Comteſſe, à qui par leur tendre, & conſtante union, ils donnerent ſouvent lieu d'admirer les effets de la ſimpathie.

FIN